RB 93160

Library

of the

University of Toronto

3/
988 3 ivs.

# JULIE;

## OU

## LA NOUVELLE

# HÉLOÏSE.

PREMIERE PARTIE.

# *LA NOUVELLE*

# HÉLOÏSE,

*OU*

# LETTRES

## *DE DEUX AMANTS,*

HABITANTS d'une petite Ville au pied des Alpes;

*RECUEILLIES ET PUBLIÉES*

PAR J.J. ROUSSEAU.

*AVEC FIGURES.*

PREMIERE PARTIE.

*GENEVE.*

M. DCC. LXXXVI.

# PRÉFACE
## *DE JULIE.*

IL faut des Spectacles dans les grandes Villes, & des Romans aux Peuples corrompus. J'ai vu les mœurs de mon temps, & j'ai publié ces Lettres. Que n'ai-je vécu dans un siecle où je dusse les jetter au feu !

Quoique je ne porte ici que le titre d'Editeur, j'ai travaillé moi-même à ce Livre, & je ne m'en cache pas. Ai-je fait le tout ? & la correspondance entiere est-elle une fiction ? Gens du monde, que vous importe ? C'est sûrement une fiction pour vous.

Tout honnête homme doit avouer les Livres qu'il publie. Je me nomme donc à la tête de ce Recueil, non pour me l'approprier, mais pour en répondre. S'il y a du mal, qu'on me l'impute ; s'il

y a du bien, je ne prétends point m'en faire honneur. Si le Livre eſt mauvais, j'en ſuis plus obligé de le reconnoître: je ne veux pas paſſer pour meilleur que je ſuis.

Quant à la vérité des faits, je déclare qu'ayant été pluſieurs fois dans le pays des deux Amants, je n'y ai jamais oui parler du Baron d'Etange, ni de ſa fille, ni de M. d'Orbe, ni de Milord Edouard Bomſton, ni de M. de Wolmar. J'avertis encore que la topographie eſt groſſiérement altérée en pluſieurs endroits, ſoit pour mieux donner le change au Lecteur, ſoit qu'en effet l'Auteur n'en ſût pas davantage. Voilà tout ce que je puis dire : que chacun penſe comme il lui plaira.

Ce Livre n'eſt point fait pour circuler dans le monde, & convient à très-peu de Lecteurs. Le ſtyle rebutera les gens de goût; la matiere alarmera les gens ſéveres : tous les ſentiments ſeront hors de la nature pour ceux qui ne croient pas à la vertu. Il doit déplaire aux dévots, aux libertins, aux philoſophes ; il doit choquer les femmes galantes, & ſcandaliſer les honnêtes femmes : à qui plaira-t-il donc ? Peut-être à moi ſeul ; mais, à coup ſûr, il ne plaira médiocrement à perſonne.

Quiconque veut ſe réſoudre à lire ces Lettres doit s'armer de patience ſur les fautes de langue, ſur le ſtyle emphatique & plat, ſur les penſées communes rendues en termes ampoulés; il doit ſe dire d'avance que ceux qui les écrivent ne ſont pas des François, des beaux Eſprits, des Académiciens, des Philoſophes; mais des Provinciaux, des Etrangers, des Solitaires, de jeunes gens, preſque des enfants, qui, dans leurs imaginations romaneſques, prennent pour de la philoſophie les honnêtes délires de leur cerveau.

Pourquoi craindrois-je de dire ce que je penſe ? Ce Recueil, avec ſon gothique ton, convient mieux aux femmes que les Livres de philoſophie. Il peut même être utile à celles qui, dans une vie déréglée, ont conſervé quelqu'amour dans l'honnêteté. Quant aux filles, c'eſt autre choſe. Jamais fille chaſte n'a lu de Romans, & j'ai mis à celui-ci un titre aſſez décidé pour qu'en l'ouvrant on ſût à quoi s'en tenir. Celle qui, malgré ce titre, en oſera lire une ſeule page eſt une fille perdue : mais qu'elle n'impute point ſa perte à ce Livre, le mal étoit fait d'avance. Puiſqu'elle a commencé, qu'elle acheve de lire; elle n'a plus rien à riſquer.

Qu'un homme auſtere, en parcourant ce Recueil, ſe rebute aux premieres Parties, jette le Livre avec colere & s'indigne contre l'Editeur, je ne me plaindrai point de ſon injuſtice : à ſa place j'en aurois pu faire autant. Que ſi, après l'avoir lu tout entier, quelqu'un m'oſoit blâmer de l'avoir publié, qu'il le diſe, s'il le veut, à toute la terre; mais qu'il ne vienne pas me le dire : je ſens que je ne pourrois de ma vie eſtimer cet homme-là.

# SECONDE
# *PRÉFACE,*
## OU ENTRETIEN
## *SUR LES ROMANS.*

*N.* VOILA votre Manuſcrit. Je l'ai lu tout entier.

*R.* Tout entier ? J'entens. Vous comptez ſur peu d'imitateurs ?

*N. Vel duo, vel nemo.*

*R. Turpe & miſerabile.* Mais je veux un jugement poſitif.

*N.* Je n'oſe.

*R.* Tout eſt oſé par ce ſeul mot. Expliquez-vous.

*N.* Mon jugement dépend de la réponſe que vous m'allez faire. Cette correſpondance eſt-elle réelle, ou ſi c'eſt une fiction ?

*R.* Je ne vois point la conſéquence: pour dire ſi un Livre eſt bon ou mauvais, qu'importe de ſavoir comment on l'a fait ?

*N.* Il importe beaucoup pour celui-

ci. Un Portrait a toujours ſon prix, pourvu qu'il reſſemble, quelqu'étrange que ſoit l'Original : mais dans un Tableau d'imagination toute figure humaine doit avoir les traits communs à l'homme, ou le Tableau ne vaut rien. Tout deux ſuppoſés bons, il reſte encore cette différence, que le Portrait intéreſſe peu de gens, le Tableau ſeul peut plaire au public.

*R.* Je vous ſuis. Si ces Lettres ſont des Portraits, ils n'intéreſſent point ; ſi ce ſont des Tableaux, ils imitent mal. N'eſt-ce pas cela ?

*N.* Préciſément.

*R.* Ainſi j'arracherai toutes vos réponſes avant que vous m'ayez répondu. Au reſte, comme je ne puis ſatisfaire à votre queſtion, il faut vous en paſſer pour réſoudre la mienne. Mettez la choſe au pis : ma Julie. . . .

*N.* Oh ! ſi elle avoit exiſté !

*R.* Hé bien !

*N.* Mais aſſurément ce n'eſt qu'une fiction.

*R.* Suppoſez.

*N.* En ce cas, je ne connois rien de ſi mauſſade. Ces Lettres ne ſont point des Lettres ; ce Roman n'eſt point un Roman : les perſonnages ſont des gens de l'autre monde.

*R.* J'en ſuis fâché pour celui-ci.

*N.* Conſolez-vous : les fous n'y manquent pas non plus; mais les vôtres ne ſont pas dans la nature.

*R.* Je pourrois.... Non, je vois le détour que prend votre curioſité. Pourquoi décidez-vous ainſi ? Savez-vous juſqu'où les hommes different les uns des autres ? Combien les caracteres ſont oppoſés ? Combien les mœurs, les préjugés varient ſelon les temps, les lieux, les âges ? Qui eſt-ce qui oſe aſſigner des bornes préciſes à la nature, & dire : voilà juſqu'où l'homme peut aller, & pas au-delà ?

*N.* Avec ce beau raiſonnement, les monſtres inouis, les géants, les pygmées, les chimeres de toute eſpece, tout pourroit être admis ſpécifiquement dans la nature ; tout ſeroit défiguré : nous n'aurions plus de modele commun. Je le répete, dans les tableaux de l'humanité, chacun doit reconnoître l'homme.

*R.* J'en conviens, pourvu qu'on ſache auſſi diſcerner ce qui fait les variétés de ce qui eſt eſſentiel à l'eſpéce. Que diriez-vous de ceux qui ne reconnoîtroient le nôtre que dans un habit à la françoiſe ?

*N.* Que diriez-vous de celui qui, ſans

exprimer ni traits ni taille, voudroit peindre une figure humaine avec un voile pour vêtement ? N'auroit-on pas droit de lui demander où eſt l'homme ?

*R.* Ni traits ni taille ? Etes-vous juſte ? Point de gens parfaits : voilà la chimere. Une jeune fille offenſant la vertu qu'elle aime, & ramenée au devoir par l'horreur d'un plus grand crime ; une amie trop facile, punie enfin par ſon propre cœur de l'excès de ſon indulgence ; un jeune homme honnête & ſenſible, plein de foibleſſe & de beaux diſcours ; un vieux Gentilhomme entêté de ſa nobleſſe, ſacrifiant tout à l'opinion ; un Anglois généreux & brave, toujours paſſionné par ſageſſe, & toujours raiſonnant ſans raiſon....

*N. Les belles ames . . . !* Le beau mot !

*R.* O Philoſophie ! combien tu prends de peine à rétrécir les cœurs, à rendre les hommes petits !

*N.* L'eſprit romaneſque les agrandit & les trompe. Mais revenons. Les deux amies . . . qu'en dites-vous . . . ? Et cette converſion ſubite au Temple . . . . ? La grace, ſans doute . . ?

*R.* Monſieur . . .

*N* Une femme chrétienne, une dévote, qui n'apprend point le Catéchiſme à

ſes enfants, qui meurt ſans vouloir prier Dieu, dont la mort cependant édifie un Paſteur, & convertit un Athée!.... Oh!....

*R.* Monſieur.....

*N.* Quant à l'intérêt, il eſt pour tout le monde, il eſt nul. Pas une mauvaiſe action, pas un méchant homme qui faſſe craindre pour les bons. Des événements ſi naturels, ſi ſimples, qu'ils le ſont trop: rien d'inopiné; point de coup de théatre. Tout eſt prévu long-temps d'avance; tout arrive comme il eſt prévu. Eſt-ce la peine de tenir regiſtre de ce que chacun peut voir tous les jours dans ſa maiſon, ou dans celle de ſon voiſin?

*R.* C'eſt-à-dire qu'il vous faut des hommes communs & des événements rares? Je crois que j'aimerois mieux le contraire. D'ailleurs vous jugez ce que vous avez lu comme un Roman. Ce n'en eſt point un, vous l'avez dit vous-même. C'eſt un recueil de Lettres.....

*N.* Qui ne ſont point des Lettres: je crois l'avoir dit auſſi. Quel ſtyle épiſtolaire? Qu'il eſt guindé? Que d'exclamations! Que d'apprêts! Quelle emphaſe pour ne dire que des choſes communes! Quels grands mots pour de petits raiſonnements! Rarement du ſens, de la juſteſſe; jamais ni fineſſe, ni for-

ce, ni profondeur. Une diction toujours dans les nues, & des penſées qui rampent toujours. Si vos perſonnages ſont dans la nature, avouez que leur ſtyle eſt peu naturel.

*R.* Je conviens que dans le point de vue où vous êtes, il doit vous paroître ainſi.

*N.* Comptez-vous que le public le verra d'un autre œil; & n'eſt-ce pas mon jugement que vous demandez ?

*R.* C'eſt pour l'avoir plus au long que je vous replique. Je vois que vous aimeriez mieux des Lettres faites pour être imprimées.

*N.* Ce ſouhait paroît aſſez bien fondé pour celles qu'on donne à l'impreſſion.

*R.* On ne verra donc jamais les hommes dans les Livres que comme ils veulent s'y montrer.

*N.* L'Auteur comme il veut s'y montrer; ceux qu'il dépeint tels qu'ils ſont. Mais cet avantage manque encore ici. Pas un Portrait vigoureuſement peint, pas un caractere aſſez bien marqué; nulle obſervation ſolide; aucune connoiſſance du monde. Qu'apprend-on dans la petite ſphere de deux ou trois Amants ou Amis toujours occupés d'eux ſeuls ?

*R.* On apprend à aimer l'humanité.

Dans les grandes sociétés, on n'apprend qu'à haïr les hommes.

Votre jugement est sévere ; celui du Public doit l'être encore plus. Sans le taxer d'injustice, je veux vous dire à mon tour de quel œil je vois ces Lettres ; moins pour excuser les défauts que vous y blâmez, que pour en trouver la source.

Dans la retraite on a d'autres manieres de voir & de sentir que dans le commerce du monde ; les passions autrement modifiées ont aussi d'autres expressions, l'imagination toujours frappée des mêmes objets, s'en affecte plus vivement. Ce petit nombre d'images revient toujours, se mêle à toutes les idées, & leur donne ce tour bizarre & peu varié qu'on remarque dans les discours des Solitaires. S'ensuit-il delà que leur langage soit fort énergique ? Point du tout ; il n'est qu'extraordinaire. Ce n'est que dans le monde qu'on apprend à parler avec énergie. Premiérement, parce qu'il faut toujours dire autrement & mieux que les autres ; & puis, que forcé d'affirmer à chaque instant ce qu'on ne croit pas, d'exprimer des sentiments qu'on n'a point, on cherche à donner à ce qu'on dit un tour persuasif qui supplée à la persuasion

intérieure. Croyez-vous que les gens vraiment paſſionnés aient ces manieres de parler vives, fortes, coloriées, que vous admirez dans vos Drames & dans vos Romans ? Non ; la paſſion pleine d'elle-même, s'exprime avec plus d'abondance que de force ; elle ne ſonge pas même à perſuader ; elle ne ſoupçonne pas qu'on puiſſe douter d'elle. Quand elle dit ce qu'elle ſent, c'eſt moins pour l'expoſer aux autres que pour ſe ſoulager. On peint plus vivement l'amour dans les grandes villes : l'y ſent-on mieux que dans les hameaux ?

*N.* C'eſt-à-dire que la foibleſſe du langage prouve la force du ſentiment !

*R.* Quelquefois du moins elle en montre la vérité. Liſez une Lettre d'amour faite par un Auteur dans ſon cabinet, par un bel eſprit qui veut briller : pour peu qu'il ait de feu dans la tête, ſa plume va, comme on dit, brûler le papier, la chaleur n'ira pas plus loin. Vous ſerez enchanté, même agité peut-être ; mais d'une agitation paſſagere & ſeche, qui ne vous laiſſera que des mots pour tout ſouvenir. Au contraire, une lettre que l'amour a réellement dictée ; une lettre d'un Amant vraiment paſſionné, ſera lâche, diffuſe, toute en longueurs,

en désordres, en répétitions. Son cœur plein d'un sentiment qui déborde, redit toujours la même chose, & n'a jamais achevé de dire : comme une source vive qui coule sans cesse & ne s'épuise jamais. Rien de saillant, rien de remarquable ; on ne retient ni mots, ni tours, ni phrases ; on n'admire rien, l'on n'est frappé de rien. Cependant on se sent l'ame attendrie : on se sent ému sans savoir pourquoi. Si la force du sentiment ne nous frappe pas, sa vérité nous touche, & c'est ainsi que le cœur fait parler au cœur. Mais ceux qui ne sentent rien, ceux qui n'ont que le jargon paré des passions, ne connoissent point ces sortes de beautés, & les mépriſent.

*N.* J'entends.

*R.* Fort bien. Dans cette derniere espece de lettres, si les pensées sont communes, le style pourtant n'est pas familier, & ne doit pas l'être. L'amour n'est qu'illusion ; il se fait, pour ainsi dire, un autre Univers ; il s'entoure d'objets qui ne sont point, ou auxquels lui seul a donné l'être ; & comme il rend tous ses sentiments en images, son langage est toujours figuré. Mais ces figures sont sans justesse & sans suite ; son éloquence est dans son désordre ; il prouve d'autant

plus qu'il raiſonne moins. L'enthouſiaſme eſt le dernier degré de la paſſion. Quand elle eſt à ſon comble, elle voit ſon objet parfait ; elle en fait alors ſon idole ; elle le place dans le Ciel ; & comme l'enthouſiaſme de la dévotion emprunte le langage de l'amour, l'enthouſiaſme de l'amour emprunte auſſi le langage de la dévotion. Il ne voit plus que le Paradis, les Anges, les vertus des Saints, les délices du ſéjour céleſte. Dans ces tranſports, entouré de ſi hautes images, en parlera-t-il en termes rampants ? Se réſoudra-t-il d'abaiſſer, d'avilir ſes idées par des expreſſions vulgaires ? N'élevera-t-il pas ſon ſtyle ? Ne lui donnera-t-il pas de la nobleſſe, de la dignité ? Que parlez-vous de Lettres, de ſtyle épiſtolaire ? En écrivant à ce qu'on aime, il eſt bien queſtion de cela ! ce ne ſont plus des Lettres que l'on écrit, ce ſont des Hymnes.

*N.* Citoyen, voyons votre pouls ?

*R.* Non : voyez l'hiver ſur ma tête. Il eſt un âge pour l'expérience ; un autre pour le ſouvenir. Le ſentiment s'éteint à la fin, mais l'ame ſenſible demeure toujours.

Je reviens à nos Lettres. Si vous les liſez comme l'ouvrage d'un Auteur qui

veut plaire, ou qui se pique d'écrire, elles sont détestables. Mais prenez-les pour ce qu'elles sont, & jugez-les dans leur espece. Deux ou trois jeunes gens simples, mais sensibles, s'entretiennent entr'eux des intérêts de leurs cœurs. Ils ne songent point à briller aux yeux les uns des autres. Ils se connoissent & s'aiment trop mutuellement pour que l'amour-propre n'ait plus rien à faire entr'eux. Ils sont enfants, penseront-ils en hommes ? Ils sont étrangers, écriront-ils correctement ? Ils sont solitaires, connoîtront-ils le monde & la société ! Pleins du seul sentiment qui les occupe, ils sont dans le délire, & pensent philosopher. Voulez-vous qu'ils sachent observer, juger, réfléchir ? Ils ne savent rien de tout cela. Ils savent aimer, ils rapportent tout à leur passion. L'importance qu'ils donnent à leurs foles idées, est-elle moins amusante que tout l'esprit qu'ils pourroient étaler ? Ils parlent de tout ; ils se trompent sur tout : ils ne font rien connoître qu'eux ; mais en se faisant connoître, ils se font aimer : leurs erreurs valent mieux que le savoir des Sages ; leurs cœurs honnêtes portent par-tout, jusques dans leurs fautes, les préjugés de la vertu

toujours confiante & toujours trahie. Rien ne les entend, rien ne leur répond, tout les détrompe. Ils se refusent aux vérités décourageantes, ne trouvant nulle part ce qu'ils sentent, ils se replient sur eux-mêmes ; ils se détachent du reste de l'Univers ; & créant entr'eux un petit monde différent du nôtre, ils y forment un spectacle véritablement nouveau.

*N.* Je conviens qu'un homme de vingt ans, & des filles de dix-huit, ne doivent pas, quoiqu'instruits, parler en Philosophes, même en pensant l'être. J'avoue encore, & cette différence ne m'a pas échappé, que ces filles deviennent des femmes de mérite, & ce jeune homme un meilleur observateur. Je ne fais point de comparaison entre le commencement & la fin de l'ouvrage. Les détails de la vie domestique effacent les fautes du premier âge ; la chaste épouse, la femme sensée, la digne mere de famille, font oublier la coupable amante. Mais cela même est un sujet de critique : la fin du recueil rend le commencement d'autant plus répréhensib'e ; on diroit que ce sont deux livres différents que les mêmes personnes ne doivent pas lire. Ayant à montrer des gens raisonnables, pourquoi les prendre

prendre avant qu'ils le ſoient devenus ? Les jeux d'enfants qui précedent les leçons de la ſageſſe, empêchent de les attendre : le mal ſcandaliſe avant que le bien puiſſe édifier ; enfin le lecteur indigné ſe rebute, & quitte le livre au moment d'en tirer du profit.

*R.* Je penſe, au contraire, que la fin de ce recueil ſeroit ſuperflue aux lecteurs rebutés du commencement, & que ce même commencement doit être agréable à ceux pour qui la fin peut être utile. Ainſi ceux qui n'acheveront pas le livre, ne perdront rien, puiſqu'il ne leur eſt pas propre ; & ceux qui peuvent en profiter ne l'auroient pas lu, s'il eût commencé plus gravement. Pour rendre utile ce qu'on veut dire, il faut d'abord ſe faire écouter de ceux qui doivent en faire uſage,

J'ai changé de moyen, mais non pas d'objet. Quand j'ai tâché de parler aux hommes, on ne m'a point entendu ; peut-être en parlant aux enfants me ferai-je mieux entendre ; & les enfants ne goûtent pas mieux la raiſon nue, que les remedes mal déguiſés.

*Coſi all' egro fanciul porgiamo aſperſi,*
*Di ſoave licor gl' orli del vaſo ;*

*Succhi amari ingannato in tanto ei bevs,*
*E d'all inganna ſuo vita riceve.*

*N.* J'ai peur que vous ne vous trompiez encore : ils ſuceront les bords du vaſe, & ne boiront point la liqueur.

*R.* Alors ce ne ſera plus ma faute ; j'aurai fait de mon mieux pour la faire paſſer.

Mes jeunes gens ſont aimables ; mais pour les aimer à trente ans, il faut les avoir connus à vingt. Il faut avoir vécu long-temps avec eux pour s'y plaire ; & ce n'eſt qu'après avoir déploré leurs fautes qu'on vient à goûter leurs vertus. Leurs lettres n'intéreſſent pas tout-d'un-coup ; mais peu à peu elles attachent : on ne peut ni les prendre ni les quitter. La grace & la facilité n'y ſont pas, ni la raiſon, ni l'eſprit, ni l'éloquence : le ſentiment y eſt ; il ſe communique au cœur par degrés, & lui ſeul à la fin ſupplée à tout. C'eſt une longue romance, dont les couplets pris à part n'ont rien qui touche ; mais dont la ſuite produit à la fin ſon effet. Voilà ce que j'éprouve en les liſant : dites-moi ſi vous ſentez la même choſe.

*N.* Non. Je conçois pourtant cet effet par rapport à vous. Si vous êtes l'au-

teur, l'effet eſt tout ſimple. Si vous ne l'êtes pas, je le conçois encore. Un homme qui vit dans le monde ne peut s'accoutumer aux idées extravagantes, au pathos affecté, au déraiſonnement continuel de vos bonnes gens. Un Solitaire peut les goûter ; vous en avez dit la raiſon vous-même. Mais avant que de publier ce manuſcrit, ſongez que le public n'eſt pas compoſé d'Hermites. Tout ce qui pourroit arriver de plus heureux ſeroit qu'on prît votre petit bon homme pour un Céladon, votre Edouard pour un D. Quichotte, vos Caillettes pour deux Aſtrées ; & qu'on s'en amusât comme d'autant de vrais fous. Mais les longues folies n'amuſent guere : il faut écrire comme Cervantes, pour faire lire ſix volumes de viſions.

*R.* La raiſon qui vous feroit ſupprimer cet Ouvrage, m'encourage à le publier.

*N.* Quoi ! la certitude de n'être point lu ?

*R.* Un peu de patience, & vous allez m'entendre.

En matiere de morale, il n'y a point, ſelon moi, de lecture utile aux gens du monde. Premiérement, parce que la multitude des livres nouveaux qu'ils

parcourent, & qui disent tour à tour le pour & le contre, détruit l'effet de l'un par l'autre, & rend le tout comme non avenu. Les livres choisis qu'on relit ne font point d'effet encore : s'ils soutiennent les maximes du monde, ils sont superflus : & s'ils les combattent, ils sont inutiles. Ils trouvent ceux qui les lisent liés aux vices de la société, par des chaînes qu'ils ne peuvent rompre. L'homme du monde qui veut remuer un instant son ame, pour la remettre dans l'ordre moral, trouvant de toutes parts une résistance invincible, est toujours forcé de garder ou reprendre sa premiere situation. Je suis persuadé qu'il y a peu de gens biens nés qui n'aient fait cet essai, du moins une fois en leur vie ; mais bientôt découragés d'un vain effort, on ne le répete plus, & l'on ne s'accoutume à regarder la morale des livres que comme un babil de gens oisifs. Plus on s'éloigne des affaires, des grandes villes, des nombreuses sociétés, plus les obstacles diminuent. Il est un terme où ces obstacles cessent d'être invincibles, & c'est alors que les livres peuvent avoir quelqu'utilité. Quand on vit isolé, comme on ne se hâte pas de lire pour faire parade de ses lectures, on les varie moins, on les médite da-

vantage ; & comme elles ne trouvent pas un ſi grand contre-poids au-dehors, elles font beaucoup plus d'effet au-dedans. L'ennui, ce fléau de la ſolitude, auſſi-bien que du grand monde, force de recourir aux livres amuſants, ſeule reſſource de qui vit ſeul & n'en a pas en lui-même. On lit beaucoup plus de Romans dans les Provinces qu'à Paris ; on en lit plus dans les campagnes que dans les villes, & ils y font beaucoup plus d'impreſſion : vous voyez pourquoi cela doit être.

Mais ces livres qui pourroient ſervir à la fois d'amuſement, d'inſtruction, de conſolation au campagnard, malheureux ſeulement parce qu'il penſe l'être, ne ſemblent faits au contraire que pour le rebuter de ſon état, en étendant & fortifiant le préjugé qui le lui rend mépriſable. Les gens du bel air, les femmes à la mode, les grands, le Militaires ; voilà les acteurs de tous vos romans. Le raffinement du goût des villes, les maximes de la Cour, l'appareil du luxe, la morale épicurienne, voilà les leçons qu'ils prêchent & les préceptes qu'ils donnent. Le coloris de leurs funeſtes vertus ternit l'éclat des véritables ; le manege des procédés eſt ſubſtitué aux

devoirs réels ; les beaux discours font dédaigner les belles actions, & la simplicité des bonnes mœurs passe pour grossiereté.

Quel effet produiront de pareils tableaux sur un Gentilhomme de campagne, qui voit railler la franchise avec laquelle il reçoit ses hôtes, & traiter de brutale orgie la joie qu'il fait régner dans son canton ? Sur sa femme, qui apprend que les soins d'une mere de famille soit au-dessous des Dames de son rang ? Sur sa fille, à qui les airs contournés & le jargon de la ville font dédaigner l'honnête & rustique voisin qu'elle eût épousé ? Tout de concert ne voulant plus être des manants, se dégoûtent de leur village, abandonnent leur vieux château, qui bientôt devient masure, & vont dans la capitale, où le pere, avec sa croix de Saint Louis, de Seigneur qu'il étoit, devient valet ou chevalier d'industrie ; la mere établit un breland ; la fille attire les joueurs & souvent tous trois après avoir mené une vie infâme, meurent de misere & dèshonorés.

Les Auteurs, les Gens de Lettres, les Philosophes ne cessent de crier que, pour remplir ses devoirs de citoyen,

pour servir ſes ſemblables, il faut habiter les grandes villes : ſelon eux fuir Paris, c'eſt haïr le genre humain ; le peuple de la campagne eſt nul à leurs yeux : à les entendre on croiroit qu'il n'y a des hommes qu'où il y a des penſions, des Académies, & des dînés.

De proche en proche la même pente entraîne tous les états. Les Contes, les Romans, les Pieces de Théatre, tout tire ſur les Provinciaux ; tout tourne en dériſion la ſimplicité des mœurs ruſtiques, tout prêche les manieres & les plaiſirs du grand monde : c'eſt une honte de ne les pas connoître ; c'eſt un malheur de ne les pas goûter. Qui ſait de combien de filoux & de filles publiques l'attrait de ces plaiſirs imaginaires peuple Paris de jour en jour ? Ainſi les préjugés & l'opinion renforçant l'effet des ſyſtêmes politiques, amoncelent, entaſſent les habitants de chaque pays ſur quelques points de territoire, laiſſant tout le reſte en friche & déſert : ainſi, pour faire briller les Capitales, ſe dépeuplent les nations, & ce frivole éclat qui frappe les yeux des ſots, fait courir l'Europe à grands pas vers ſa ruine. Il importe au bonheur des hommes qu'on tâche d'arrêter ce tor-

rent de maximes empoiſonnées. C'eſt le métier des Prédicateurs de nous crier : *ſoyez bons & ſages*, ſans beaucoup s'inquiéter du ſuccès de leurs diſcours ; le citoyen qui s'en inquiete ne doit point nous crier ſotement : *ſoyez bons* ; mais nous faire aimer l'état qui nous porte à l'être.

*N.* Un moment ; reprenez haleine. J'aime les vues utiles, & je vous ai ſi bien ſuivi dans celle-ci, que je crois pouvoir pérorer pour vous.

Il eſt clair, ſelon votre raiſonnement, que pour donner aux ouvrages d'imagination la ſeule utilité qu'ils puiſſent avoir, il faudroit les diriger vers un but oppoſé à celui que les Auteurs ſe propoſent ; éloigner toutes les choſes d'inſtitution ; ramener tout à la nature ; donner aux hommes l'amour d'une vie égale & ſimple, les guérir des fantaiſies de l'opinion, leur rendre le goût des vrais plaiſirs, leur faire aimer la ſolitude & la paix ; les tenir à quelque diſtance les uns des autres ; &, au lieu de les exciter à s'entaſſer dans les villes, les porter à s'étendre également ſur le territoire pour le vivifier de toutes parts. Je comprends encore qu'il ne s'agit pas de faire des Daphnis,

nis, des Sylvandres, des Paſteurs d'Arcadie, des Bergers du Lignon, d'illuſtres payſans cultivant leurs champs de leurs propres mains, & philoſophant ſur la nature, ni d'autres pareils êtres romaneſques, qui ne peuvent exiſter que dans les livres; mais de montrer aux gens aiſés que la vie ruſtique & l'agriculture ont des plaiſirs qu'ils ne ſavent pas connoître; que ces plaiſirs ſont moins inſipides, moins groſſiers qu'ils ne penſent; qu'il y peut régner du goût, du choix [illegible] délicateſſe; qu'un homme de [illegible] qui voudroit ſe retirer à la campagne avec ſa famille, & devenir lui-même ſon propre fermier, y pourroit couler une vie auſſi douce qu'au milieu des amuſements des villes; qu'une ménagere des champs peut être une femme charmante auſſi pleine de graces, & de graces plus touchantes que toutes les petites Maîtreſſes; qu'enfin les plus doux ſentiments du cœur y peuvent animer une ſociété plus agréable que le langage apprêté des cercles, où nos rires mordants & ſatyriques ſont le triſte ſupplément de la gaieté, qu'on n'y connoît plus. Eſt-ce bien cela?

*R.* C'eſt cela même, à quoi j'ajouterai ſeulement une réflexion. L'on ſe plaint

que les Romans troublent les têtes, je le crois bien. En montrant sans cesse à ceux qui les lisent, les prétendus charmes d'un état qui n'est pas le leur, ils les séduisent, ils leur font prendre leur état en dédain, & en faire un échange imaginaire contre celui qu'on leur fait aimer. Voulant être ce qu'on n'est pas, on parvient à se croire autre chose que ce qu'on n'est, & voilà comment on devient fou. Si les Romans n'offroient à leurs lecteurs que des tableaux d'objets qui les environnent, que des devoirs qu'ils peuvent remplir, que des plaisirs de leur condition, les Romans ne les rendroient point fous, ils les rendroient sages. Il faut que les écrits faits pour les Solitaires parlent la langue des Solitaires: pour les instruire, il faut qu'ils leur plaisent, qu'ils les intéressent, il faut qu'ils les attachent à leur état, en le leur rendant agréable. Ils doivent combattre & détruire les maximes des grandes sociétés, ils doivent les montrer fausses & mépriſables, c'est-à-dire telles qu'elles sont. A tous ces titres, un Roman, s'il est bien fait, au moins s'il est utile, doit être sifflé, haï, décrié par les gens à la mode, comme un livre plat, extravagant, ridicule; & voilà, Monsieur, com-

ment la folie du monde eſt ſageſſe.

*N.* Votre concluſion ſe tire d'elle-même. On ne peut mieux prévoir la chute, ni s'apprêter à tomber plus fiérement. Il me reſte une ſeule difficulté. Les Provinciaux, vous le ſavez, ne liſent que ſur notre parole: il ne leur parvient que ce que nous leur envoyons. Un livre deſtiné pour les ſolitaires eſt d'abord jugé par les gens du monde; ſi ceux-ci le rebutent, les autres ne le liſent point. Répondez.

*R.* La réponſe eſt facile. Vous parlez des beaux eſprits de Province; & moi je parle des vrais campagnards. Vous avez, vous autres qui brillez dans la Capitale, des préjugés dont il faut vous guérir: vous croyez donner le ton à toute la France, & les trois quarts de la France ne ſavent pas que vous exiſtez. Les livres qui tombent à Paris font la fortune des Libraires de Provinces.

*N.* Pourquoi voulez-vous les enrichir aux dépens des nôtres?

*R.* Raillez. Moi, je perſiſte. Quand on aſpire à la gloire, il faut ſe faire lire à Paris; quand on veut être utile, il faut ſe faire lire en Province. Combien d'honnêtes gens paſſent leur vie dans des campagnes éloignées à cultiver le patri-

moine de leurs peres, où ils se regardent comme exilés par une fortune étroite ? Durant les longues nuits d'hiver, dépourvus de sociétés, ils emploient la soirée à lire, au coin de leur feu, les livres amusants qui leur tombent sous la main. Dans leur simplicité grossiere, ils ne se piquent ni de littérature ni de bel esprit ; ils lisent pour se désennuyer & non pour s'instruire ; les livres de morale & de philosophie sont pour eux comme n'existant pas : on en feroit en vain pour leur usage, ils ne leur parviendroient jamais. Cependant, loin de leur rien offrir de convenable à leur situation, vos Romans ne servent qu'à la leur rendre encore plus amere. Ils changent leur retraite en un désert affreux, & pour quelques heures de distraction qu'ils leur donnent, ils leur préparent des mois de mal-aise & de vains regrets. Pourquoi n'oserois-je supposer que, par quelque heureux hasard, ce livre, comme tant d'autres plus mauvais encore, pourra tomber dans les mains de ces Habitants des champs, & que l'image des plaisirs d'un état tout semblable au leur, le leur rendra plus supportable ? J'aime à me figurer deux époux lisant ce recueil ensemble, y puisant un nouveau courage

pour ſupporter leurs travaux communs, & peut-être de nouvelles vues pour les rendre utiles. Comment pourroient-ils y contempler le tableau d'un ménage heureux, ſans vouloir imiter un ſi doux modele ? Comment s'attendriront-ils ſur le charme de l'union conjugale, même privé de celui de l'amour, ſans que la leur ſe reſſerre & s'affermiſſe ! En quittant leur lecture, ils ne ſeront ni attriſtés de leur état, ni rebutés de leurs ſoins. Au contraire, tout ſemblera prendre autour d'eux une face plus riante ; leurs devoirs s'ennobliront à leurs yeux : ils reprendront le goût des plaiſirs de la nature ; ſes vrais ſentiments renaîtront dans leurs cœurs, & en voyant le bonheur à leur portée, ils apprendront à le goûter. Ils rempliront les mêmes fonctions ; mais ils les rempliront avec une autre ame, & feront, en vrais patriarches, ce qu'ils faiſoient en payſans.

*N.* Juſqu'ici tout va fort bien. Les maris, les femmes, les meres de famille..... Mais les filles, n'en dites-vous rien ?

*R.* Non : une honnête fille ne lit point de livres d'amour. Que celle qui lira celui-ci, malgré ſon titre, ne ſe plaigne point du mal qu'il lui aura fait, elle ment. Le mal étoit fait d'avance : elle n'a plus rien à riſquer.

*R.* A merveilles! Auteurs érotiques, venez à l'école : vous voilà tous juſtifiés.

*R.* Oui, s'ils le ſont par leur propre cœur, & par l'objet de leurs écrits.

*N.* L'êtes-vous aux mêmes conditions?

*R.* Je ſuis trop fier pour répondre à cela ; mais Julie s'étoit fait une regle pour juger des livres : ſi vous la trouvez bonne, ſervez-vous-en pour juger celui-ci.

On a voulu rendre la lecture des Romans utile à la jeuneſſe. Je ne connois point de projet plus inſenſé. C'eſt commencer par mettre le feu à la maiſon pour faire jouer les pompes. D'après cette fole idée, au lieu de diriger vers ſon objet la morale de ces ſortes d'ouvrages, on adreſſe toujours cette morale aux jeunes filles (*), ſans ſonger que les jeunes filles n'ont point de part aux déſordres dont on ſe plaint. En général, leur conduite eſt réguliere, quoique leurs cœurs ſoient corrompus. Elles obéiſſent à leurs meres en attendant qu'elles puiſſent les imiter. Quand les femmes feront leur devoir, ſoyez ſûr que les filles ne manqueront point au leur.

*N.* L'obſervation vous eſt contraire en ce point. Il ſemble qu'il faut toujours

(*) Ceci ne regarde que les modernes Romans Anglois.

au ſexe un temps de libertinage, ou dans un état ou dans l'autre. C'eſt un mauvais levain qui fermente tôt ou tard. Chez les peuples qui ont des mœurs, les filles ſont faciles & les femmes ſéveres : c'eſt le contraire chez ceux qui n'en ont pas. Les premieres n'ont égard qu'au délit, & les autres qu'au ſcandale. Il ne s'agit que d'être à l'abri des preuves, le crime eſt compté pour rien (*).

*R.* A l'enviſager par ſes ſuites on n'en jugeroit pas ainſi. Mais ſoyons juſtes envers les femmes ; la cauſe de leur déſordre eſt moins en elles que dans nos mauvaiſes inſtitutions.

Depuis que tous les ſentiments de la nature ſont étouffés par l'extrême inégalité, c'eſt de l'unique deſpotiſme des peres que viennent les vices & les malheurs des enfants ; c'eſt dans des nœuds forcés & mal aſſortis, que, victimes de l'avarice ou de la vanité des parents, de jeunes femmes effacent par un déſordre, dont elles font gloire, le ſcandale de leur premiere honnêteté. Voulez-vous donc remédier au mal ? remontez à ſa ſource. S'il y a quelque réforme à tenter dans les mœurs publiques, c'eſt par

(*) *Talis eſt via mulieris adulteræ quæ comedit, & tergens os ſuum dicit : non ſunt operata malum.* Pro. xxx. 20.

les mœurs domeſtiques qu'elle doit commencer, & cela dépend abſolument des peres & meres. Mais ce n'eſt point ainſi qu'on dirige les inſtructions : vos lâches Auteurs ne prêchent jamais que ceux qu'on oprime ; & la morale des livres ſera toujours vaine, parce qu'elle n'eſt que l'art de faire ſa cour au plus fort.

*N.* Aſſurément la vôtre n'eſt pas ſervile ; mais à force d'être libre, ne l'eſt-elle point trop ? eſt-ce aſſez qu'elle aille à la ſource du mal ? ne craignez-vous point qu'elle en faſſe ?

*R.* Du mal ! A qui ? dans des temps d'épidémie & de contagion, quand tout eſt atteint dès l'enfance, faut-il empêcher le débit des drogues bonnes aux malades, ſous prétexte qu'elles pourroient nuire aux gens ſains ? Monſieur, nous penſons ſi différemment ſur ce point, que, ſi l'on pouvoit eſpérer quelque ſuccès pour ces Lettres, je ſuis très-perſuadé qu'elles feroient plus de bien qu'un meilleur livre.

*N.* Il eſt vrai que vous avez une excellente prêcheuſe. Je ſuis charmé de vous voir raccommodé avec les femmes : j'étois fâché que vous leur défendiſſiez de nous faire des ſermons (*).

(*) Voyez la lettre de M. d'Alembert ſur les Spectacles, page 81, premiere édition.

*R.* Vous êtes preſſant ; il faut me taire : je ne ſuis ni aſſez fou ni aſſez ſage pour avoir toujours raiſon. Laiſſons cet os à ronger à la critique.

*N.* Bénignement : de peur qu'elle n'en manque. Mais n'eût-on ſur tout le reſte rien à dire à toute autre, comment paſſer au ſévere cenſeur des ſpectacles les ſituations vives & les ſentiments paſſionnés dont tout ce Recueil eſt rempli ? Montrez-moi une ſcene de théatre qui forme un tableau pareil à ceux du boſquet de Clarens (*), & du cabinet de toilete ? Reliſez la lettre ſur les ſpectacles ; reliſez ce Recueil..... Soyez conſéquent, ou quittez vos principes..... Que voulez-vous qu'on penſe !

*R.* Je veux, Monſieur, qu'un critique ſoit conſéquent lui-même, & qu'il ne juge qu'après avoir examiné. Reliſez mieux l'écrit que vous venez de citer ; reliſez auſſi la Préface de Narciſſe, vous y verrez la réponſe à l'inconſéquence que vous me reprochez. Les étourdis qui prétendent en trouver dans le Devin du Village, en trouveront ſans doute bien plus ici. Ils feront leur métier, mais vous.....

(*) On prononce *Claran*.

*N.* Je me rappelle deux passages (*). Vous estimez peu vos contemporains.

*R.* Monsieur, je suis aussi leur contemporain ! Oh ! que ne suis-je né dans un siecle où je dusse jetter ce Recueil au feu !

*N.* Vous outrez, à votre ordinaire ; mais jusqu'à certain point vos maximes sont assez justes. Par exemple, si votre Héloïse eût été toujours sage, elle instruiroit beaucoup moins ; car à qui serviroit-elle de modele ? C'est dans les siecles les plus dépravés qu'on aime les leçons de la morale la plus parfaite. Cela dispense de les pratiquer ; & l'on contente à peu de frais, par une lecture oisive, un reste de goût pour la vertu.

*R.* Sublimes Auteurs, rabaissez un peu vos modeles ; si vous voulez qu'on cherche à les imiter. A qui vantez-vous la pureté qu'on n'a point souillée ? Eh ! parlez-nous de celle qu'on peut recouvrer ; peut-être au moins quelqu'un pourra vous entendre.

*N.* Votre jeune homme a déjà fait ces réflexions : mais n'importe, on ne vous fera pas moins un crime d'avoir dit ce qu'on fait, pour montrer ensuite ce

(*) Préface de Narcisse, pag. 28 & 32. Lettre à M. d'Alembert, pages 223 & 224.

qu'on devroit faire. Sans compter, qu'inſpirer l'amour aux filles, & la réſerve aux femmes, c'eſt renverſer l'ordre établi, & ramener toute cette petite morale que la Philoſophie a proſcrite. Quoi que vous en puiſſiez dire, l'amour dans les filles eſt indécent & ſcandaleux, & il n'y a qu'un mari qui puiſſe autoriſer un amant. Quelle étrange mal-adreſſe que d'être indulgent pour des filles qui ne doivent point vous lire, & ſévere pour les femmes qui vous jugeront ! Croyez-moi, ſi vous avez peur de réuſſir, tranquilliſez-vous : vos meſures ſont trop bien priſes pour vous laiſſer craindre un pareil affront. Quoi qu'il en ſoit, je vous garderai le ſecret ; ne ſoyez imprudent qu'à demi. Si vous croyez donner un livre utile, à la bonne heure ; mais gardez-vous de l'avouer,

*R.* De l'avouer, Monſieur ? Un honnête homme ſe cache-t-il quand il parle au Public ? Oſe-t-il imprimer ce qu'il n'oſeroit reconnoître ? Je ſuis l'Editeur de ce Livre ; & je m'y nommerai comme Editeur.

*N.* Vous vous y nommerez ? Vous !

*R.* Moi-même.

*N.* Quoi ! Vous y mettrez votre nom ?

*R.* Oui, Monſieur.

*N.* Votre vrai nom ? *Jean-Jacques* ROUSSEAU, en toutes lettres.

*R. Jean-Jacques Rouſſeau*, en toutes lettres ?

*N.* Vous n'y penſez pas? Que dira-t-on de vous ?

*R.* Ce qu'on voudra. Je me nomme à la tête de ce Recueil, non pour me l'approprier, mais pour en répondre. S'il y a du mal, qu'on me l'impute ; s'il y a du bien, je n'entends point m'en faire honneur. Si l'on trouve le Livre mauvais en lui-même, c'eſt une raiſon de plus pour y mettre mon nom. Je ne veux pas paſſer pour meilleur que je ne ſuis.

*N.* Etes-vous content de cette réponſe ?

*R.* Oui, dans des temps où il n'eſt poſſible à perſonne d'être bon.

*N.* Et les belles ames, les oubliez-vous ?

*R.* La nature les fit, vos inſtitutions les gâtent.

*N.* A la tête d'un Livre d'amour on lira ces mots : *Par J. J.* ROUSSEAU, *Citoyen de Geneve.*

*R. Citoyen de Geneve ?* Non pas cela. Je ne profane point le nom de ma patrie ; je ne le mets qu'aux écrits que je crois lui pouvoir faire honneur.

*N.* Vous portez vous-même un nom qui n'eſt pas ſans honneur, & vous avez auſſi quelque choſe à perdre. Vous donnez un livre foible & plat qui vous fera tort. Je voudrois pouvoir vous en empêcher ; mais ſi vous en faites la ſotiſe, j'approuve que vous la faſſiez hautement & franchement. Cela du moins ſera dans votre caractere. Mais à propos, mettrez-vous auſſi votre deviſe à ce livre ?

*R.* Mon Libraire m'a déjà fait cette plaiſanterie, & je l'ai trouvée ſi bonne, que j'ai promis de lui en faire honneur. Non, Monſieur, je ne mettrai point ma deviſe à ce livre ; mais je ne la quitterai pas pour cela, & je m'effraie moins que jamais de l'avoir priſe. Souvenez-vous que je ſongeois à faire imprimer ces Lettres quand j'écrivois contre les Spectacles, & que le ſoin d'excuſer un de ces Ecrits ne m'a point fait altérer la vérité dans l'autre. Je me ſuis accuſé d'avance plus fortement peut-être que perſonne ne m'accuſera. Celui qui préfere la vérité à ſa gloire, peut eſpérer de la préférer à ſa vie. Vous voulez qu'on ſoit toujours conſéquent ; je doute que cela ſoit poſſible à l'homme ; mais ce qui lui eſt poſſible eſt d'être toujours

vrai : voilà ce que je veux tâcher d'être.

*N.* Quand je vous demande si vous êtes l'Auteur de ces Lettres, pourquoi donc éludez-vous ma question ?

*R.* Pour cela même que je ne veux pas dire un mensonge.

*N.* Mais vous refusez aussi de dire la vérité ?

*R.* C'est encore lui rendre honneur que de déclarer qu'on la veut taire : vous auriez meilleur marché d'un homme qui voudroit mentir. D'ailleurs, les gens de goût se trompent-ils sur la plume des Auteurs ? Comment osez-vous faire une question que c'est à vous de résoudre ?

*N.* Je la résoudrois bien pour quelques Lettres ; elles sont certainement de vous ; mais je ne vous reconnois plus dans les autres, & je doute qu'on se puisse contrefaire à ce point. La nature, qui n'a pas peur qu'on la méconnoisse, change souvent d'apparence, & souvent l'art se décele en voulant être plus naturel qu'elle : c'est le Grogneur de la Fable, qui rend la voix de l'animal mieux que l'animal même. Ce Recueil est plein de choses d'une maladresse que le dernier barbouilleur eût

évitées. Les déclamations, les répétitions, les contradictions, les éternelles rabâcheries; où eſt l'homme, capable de mieux faire, qui pourroit ſe réſoudre à faire ſi mal? Où eſt celui qui auroit laiſſé la choquante propoſition que ce fou d'Edouard fait à Julie? Où eſt celui qui n'auroit pas corrigé le ridicule d'un petit bon-homme qui, voulant toujours mourir, a ſoin d'en avertir tout le monde, & finit par ſe porter toujours bien? Où eſt celui qui n'eût point commencé par ſe dire, il faut marquer avec ſoin les caracteres: il faut exactement varier les ſtyles? Infailliblement avec ce projet il auroit mieux fait que la Nature.

J'obſerve que dans une ſociété très-intime, les ſtyles ſe rapprochent, ainſi que les caracteres; & que les amis confondant leurs ames, confondent auſſi leurs manieres de penſer, de ſentir & de dire. Cette Julie, telle qu'elle eſt, doit être une créature enchantereſſe; tout ce qui l'approche doit lui reſſembler; tout doit devenir Julie autour d'elle: tous ſes amis ne doivent avoir qu'un ton; mais ces choſes ſe ſentent, & ne s'imaginent pas. Quand elles s'imagineroient, l'inventeur n'oſeroit les

mettre en pratique. Il ne lui faut que des traits qui frappent la multitude : ce qui redevient ſimple à force de fineſſe, ne lui convient plus. Or, c'eſt-là qu'eſt le ſceau de la vérité ; c'eſt-là qu'un œil attentif cherche & retrouve la nature.

*R.* Hé bien vous concluez donc ?

*N.* Je ne conclus pas : je doute, & je ne ſaurois vous dire combien ce doute m'a tourmenté durant la lecture de ces lettres. Certainement, ſi tout cela n'eſt que fiction, vous avez fait un mauvais livre ; mais dites que ces deux femmes ont exiſté, & je relis ce Recueil tous les ans juſqu'à la fin de ma vie.

*R.* Eh ! qu'importe qu'elles aient exiſté ? Vous les chercheriez en vain ſur la terre. Elles ne ſont plus.

*N.* Elles ne ſont plus ? Elles furent donc ?

*R.* Cette concluſion eſt conditionnelle : ſi elles furent, elles ne ſont plus.

*N.* Entre nous, convenez que ces petites ſubtilités ſont plus déterminantes qu'embarraſſantes.

*R.* Elles ſont ce que vous les forcez d'être, pour ne point me trahir ni mentir.

*N.*

*N.* Ma foi, vous aurez beau faire, on vous devinera malgré vous. Ne voyez-vous pas que votre épigraphe seule dit tout ?

*R.* Je vois qu'elle ne dit rien sur le fait en question : car qui peut savoir si j'ai trouvé cette épigraphe dans le manuscrit, ou si c'est moi qui l'y ai mise ? Qui peut dire si je ne suis point dans le même doute où vous êtes ? Si tout cet air de mystere n'est pas peut-être une feinte pour vous cacher ma propre ignorance sur ce que vous voulez savoir ?

*N.* Mais enfin, vous connoissez les lieux ? Vous avez été à Vevai, dans le pays de Vaud ?

*R.* Plusieurs fois : & je vous déclare que je n'y ai point oui parler du Baron d'Etange, ni de sa fille. Le nom de M. de Wolmar n'y est pas même connu. J'ai été à Clarens, je n'y ai rien vu de semblable à la maison décrite dans ces Lettres. J'y ai passé revenant d'Italie, l'année même de l'événement funeste, & l'on n'y pleuroit ni Julie de Wolmar, ni rien qui lui ressemblât, que je sache. Enfin, autant que je puis me rappeller la situation du pays, j'ai remarqué dans ces Lettres des transpositions de lieux

& des erreurs de topographie, ſoit que l'Auteur n'en ſût pas davantage, ſoit qu'il voulût dépayſer ſes lecteurs. C'eſt-là tout ce que vous apprendrez de moi ſur ce point, & ſoyez ſûr que d'autres ne m'arracheront pas ce que j'aurai refuſé de vous dire.

*N.* Tout le monde aura la même curioſité que moi. Si vous publiez cet Ouvrage, dites donc au Public ce que vous m'avez dit. Faites plus, écrivez cette converſation pour toute Préface : les éclairciſſements néceſſaires y ſont tous.

*R.* Vous avez raiſon : elle vaut mieux que ce que j'aurois dit de mon chef. Au reſte, ces ſortes d'apologies ne réuſſiſſent guere.

*N.* Non, quand on voit que l'Auteur s'y ménage : mais j'ai pris ſoin qu'on ne trouvât pas ce défaut dans celle-ci. Seulement, je vous conſeille d'en tranſporter les rôles. Feignez que c'eſt moi qui vous preſſe de publier ce Recueil, & que vous vous en défendez. Donnez-vous les objections, & à moi les réponſes. Cela ſera plus modeſte, & fera un meilleur effet.

*R.* Cela ſera-t-il auſſi dans le caractere dont vous m'avez loué ci-devant ?

*N.* Non, je vous tendois un piege. Laissez les choses comme elles sont.

*FIN.*

SUJETS

# SUJETS
## DES ESTAMPES
### DE CET OUVRAGE.

LA plupart de ces Sujets sont détaillés pour les faire entendre beaucoup plus qu'ils ne peuvent l'être dans l'exécution ; car, pour rendre heureusement un dessein, l'Artiste ne doit pas le voir tel qu'il est sur son papier, mais tel qu'il est dans la nature. Le crayon ne distingue pas une blonde d'une brune, mais l'imagination qui le guide doit les distinguer. Le burin marque mal les clairs & les ombres, si le Graveur n'imagine aussi les couleurs. De même dans les figures en mouvement, il faut voir ce qui précede & ce qui suit, & donner au temps de l'action une certaine latitude ; sans quoi l'on ne saisira jamais bien l'unité au moment qu'il faut exprimer. L'habileté de l'Artiste consiste à

faire imaginer au Spectateur beaucoup de choſes qui ne ſont pas ſur la planche ; & cela dépend d'un heureux choix de circonſtances, dont celles qu'il rend font ſuppoſer celles qu'il ne rend pas. On ne ſauroit donc entrer dans un trop grand détail, quand on veut expoſer des Sujets d'Eſtampes, & qu'on eſt abſolument ignorant dans l'Art. Au reſte, il eſt aiſé de comprendre que ceci n'avoit pas été écrit pour le Public ; mais en donnant ſéparément les Eſtampes, on a cru devoir y joindre l'explication.

QUATRE ou cinq perſonnages reviennent dans toutes les planches, & en compoſent à peu près toutes les figures. Il faudroit tâcher de les diſtinguer par leur air & par le goût de leur vêtement, en ſorte qu'on les reconnût toujours.

1. JULIE eſt la figure principale, blonde, une phyſionomie douce, tendre, modeſte, enchantereſſe. Des graces naturelles ſans la moindre affectation : une élégante ſimplicité, même un peu de négligence dans ſon vêtement, mais qui lui ſied mieux qu'un air plus arrangé : peu d'ornements, toujours du goût ; la gorge couverte en fille modeſte, & non pas en dévote.

2. CLAIRE ou la Couſine. Une brune piquante ; l'air plus fin, plus éveillé, plus gai ; d'une parure un peu plus ornée, & viſant preſque à la coquetterie, mais toujours pourtant de la modeſtie & de la bienſéance. Jamais de panier ni à l'une ni à l'autre.

3. S. PREUX ou l'ami. Un jeune homme d'une figure ordinaire ; rien de diſtingué ; ſeulement une phyſionomie ſenſible & intéreſſante. L'habillement très-ſimple ; une contenance aſſez timide, même un peu embarraſſé de ſa perſonne, quand il eſt de ſang froid ; mais bouillant & emporté dans la paſſion.

4. LE BARON D'ETANGE ou le pere : il ne paroît qu'une fois, & l'on dira comment il doit être.

5. MILORD EDOUARD ou l'Anglois. Un air de grandeur qui vient de l'ame plus que du rang ; l'empreinte du courage & de la vertu, mais un peu de rudeſſe & d'âpreté dans les traits. Un maintien grave & ſtoïque ſous lequel il cache avec peine une extrême ſenſibilité. La parure à l'Angloiſe, & d'un grand Seigneur ſans faſte. S'il étoit poſſible d'ajouter à tout cela le port un peu ſpadaſſin, il n'y auroit pas de mal.

6. M. DE WOLMAR., le mari de Julie. Un air froid & posé Rien de faux ni de contraint ; un peu de geste, beaucoup d'esprit, l'œil assez fin ; étudiant les gens sans affectation.

TELS doivent être à peu près les caracteres des figures. Je passe aux sujets des planches.

# PREMIERE ESTAMPE.

*Tome I, Lettre XIV, pag. 53.*

LE lieu de la Scene eſt un boſquet. Julie vient de donner à ſon ami un baiſer *coſi, ſaporito*, qu'elle en tombe dans une eſpece de défaillance. On la voit dans un état de langueur ſe pencher, ſe laiſſer couler ſur les bras de ſa Couſine, & celle-ci la recevoir avec un empreſſement qui ne l'empêche pas de ſourire en regardant du coin de l'œil ſon ami. Le jeune homme a les deux bras étendus vers Julie; de l'un, il vient de l'embraſſer, & de l'autre s'avance pour la ſoutenir: ſon chapeau eſt à terre. Un raviſſement, un tranſport très-vif de plaiſir & d'alarme doit régner dans ſon geſte & ſur ſon viſage. Julie doit ſe pâmer & non s'évanouir. Tout le tableau doit reſpirer une ivreſſe de volupté qu'une cer-

taine modeſtie rend encore plus touchante.

INSCRIPTION *de la premiere Planche.*

Le premier baiſer de l'Amour.

# DEUXIEME ESTAMPE.

*Tome I. Lettre LX, page 207.*

LE lieu de la Scene eſt une chambre fort ſimple. Cinq perſonnages rempliſſent l'eſtampe. Milord Edouard ſans épée, & appuyé ſur une canne, ſe met à genoux devant l'ami, qui eſt aſſis à côté d'une table ſur laquelle eſt ſon épée & ſon chapeau, avec un livre plus près de lui. La poſture humble de l'Anglois ne doit rien avoir de honteux ni de timide; au contraire, il regne ſur ſon viſage une fierté ſans arrogance, une hauteur de courage, non pour braver celui devant lequel il s'humilie, mais à cauſe de l'honneur qu'il ſe rend à lui-même de faire une belle action par un motif de juſtice & non de crainte. L'ami ſurpris, troublé de voir l'Anglois à ſes pieds, cherche à le relever avec beaucoup d'inquiétude, & un air très-confus. Les trois Spectateurs, tous en épée, marquent l'étonnement & l'admiration, chacun par une attitude différente. L'eſprit de ce ſujet eſt que le perſonnage qui eſt

à genoux imprime du respect aux autres & qu'ils semblent tous à genoux devant lui.

INSCRIPTION *de la 2e Planche.*

L'héroïsme de la Valeur.

# LETTRES

*DE DEUX*

# AMANTS,

*Habitants d'une petite Ville au pied des Alpes.*

## *PREMIERE PARTIE.*

### LETTRE PREMIERE.

*A Julie.*

IL faut vous fuir, Mademoiselle, je le sens bien; j'aurois dû beaucoup moins attendre, ou plutôt il falloit ne vous voir jamais. Mais que faire aujourd'hui ? Comment m'y prendre ? Vous m'avez promis de l'amitié; voyez mes perplexités, & conseillez-moi.

Vous savez que je ne suis entré dans votre maison que sur l'invitation de Madame votre mere. Sachant que j'avois cultivé quelques talents agréables, elle a cru qu'ils ne seroient pas inutiles dans un lieu dépourvu de maîtres, à l'éducation d'un fille qu'elle adore. Fier à mon tour d'orner de quelques fleurs un si beau naturel, j'osai me charger de ce dangereux soin sans en prévoir le péril, ou du moins sans le redouter. Je ne vous dirai point que je commence à payer le prix de ma témérité; j'espere que je ne m'oublierai jamais jusqu'à vous tenir des discours qu'il ne vous convient pas d'entendre, & manquer au respect que je dois à vos mœurs, encore plus qu'à votre naissance & à vos charmes. Si je souffre, j'ai du moins la consolation de souffrir seul, & je ne voudrois pas d'un bonheur qui pût coûter au vôtre.

Cependant je vous vois tous les jours, & je m'apperçois que sans y songer vous aggravez innocemment des maux que vous ne pouvez plaindre, & que vous devez ignorer. Je sais, il est vrai, le parti que dicte en pareil cas la prudence au défaut de l'espoir, & je me serois efforcé de le prendre, si je pouvois accorder en cette occasion la prudence avec l'honnêteté; mais comment me retirer décemment d'une maison dont la maîtresse elle-même m'a offert l'entrée, où elle m'accable de bontés, où elle me croit de quelque utilité à ce qu'elle a de plus cher au monde? Comment frustrer cette tendre mere du plaisir de surprendre un jour son époux par vos progrès dans des études qu'elle lui cache à ce dessein?

Faut-il quitter impoliment sans lui rien dire ? Faut-il lui déclarer le sujet de ma retraite, & cet aveu même ne l'offensera-t-il pas de la part d'un homme dont la naissance & la fortune ne peuvent lui permettre d'aspirer à vous ?

Je ne vois, Mademoiselle, qu'un moyen de sortir de l'embarras où je suis ; c'est que la main qui m'y plonge m'en retire ; que ma peine, ainsi que ma faute, me vienne de vous, & qu'au moins, par pitié pour moi, vous daigniez m'interdire votre présence. Montrez ma lettre à vos parents ; faites-moi refuser votre porte ; chassez moi comme il vous plaira, je puis tout endurer de vous ; je ne puis vous fuir de moi-même.

Vous, me chasser ! moi, vous fuir ! & pourquoi ? Pourquoi donc ? est-ce un crime d'être sensible au mérite, & d'aimer ce qu'il faut qu'on honore ? Non, belle Julie, vos attraits avoient ébloui mes yeux, jamais ils n'eussent égaré mon cœur, sans l'attrait plus puissant qui les anime. C'est cette union touchante d'une sensibilité si vive, & d'une inaltérable douceur, c'est cette pitié si tendre à tous les maux d'autrui, c'est cet esprit juste & ce goût exquis qui tirent leur pureté de celle de l'ame, ce sont, en un mot, les charmes des sentiments, bien plus que ceux de la personne, que j'adore en vous. Je consens qu'on puisse vous imaginer plus belle encore ; mais plus aimable & plus digne du cœur d'un honnête homme, non Julie, il n'est pas possible.

J'ose me flatter quelquefois que le Ciel a mis une conformité secrete entre nos affections,

ainſi qu'entre nos goûts & nos âges. Si jeunes encore, rien n'altere en nous les penchants de la nature, & toutes nos inclinations ſemblent ſe rapporter. Avant que d'avoir pris les uniformes préjugés du monde, nous avons des manieres uniformes de ſentir & de voir; & pourquoi n'oſerois-je imaginer dans nos cœurs ce même concert que j'apperçois dans nos jugements? Quelquefois nos yeux ſe rencontrent, quelques ſoupirs nous échappent en même-temps; quelques larmes furtives.... ô Julie! ſi cet accord venoit de plus loin..... ſi le Ciel nous avoit deſtinés.... toute la force humaine..... Ah! pardon, je m'égare; j'oſe prendre mes vœux pour de l'eſpoir; l'ardeur de mes déſirs, prête à leur objet la poſſibilité qui lui manque.

Je vois avec effroi quel tourment mon cœur ſe prépare. Je ne cherche point à flatter mon mal, je voudrois le haïr s'il étoit poſſible. Jugez ſi mes ſentiments ſont purs, par la ſorte de grace que je viens vous demander. Tariſſez, s'il ſe peut, la ſource du poiſon qui me nourrit & me tue. Je ne veux que guérir ou mourir, & j'implore vos rigueurs comme un amant imploreroit vos bontés.

Oui, je promets, je jure de faire de mon côté tous mes efforts pour recouvrer ma raiſon, ou concentrer au fond de mon ame le trouble que j'y ſens naître: mais, par pitié, détournez de moi ces yeux ſi doux qui me donnent la mort; dérobez aux miens vos traits, votre air, vos bras, vos mains, vos blonds cheveux, vos gêſtes; trompez l'avide impru-

dence de mes regards ; retenez cette voix touchante qu'on n'entend point sans émotion : soyez, hélas ! une autre que vous-même, pour que mon cœur puisse revenir à lui.

Vous le dirai-je sans détour ? Dans ces jeux que l'oisiveté de la soirée engendre, vous vous livrez devant tout le monde à des familiarités cruelles ; vous n'avez pas plus de réserve avec moi qu'avec un autre. Hier même, il s'en fallut peu que par pénitence vous ne me laissassiez prendre un baiser : vous résistâtes foiblement. Heureusement je n'eus garde de m'obstiner. Je sentis, à mon trouble croissant, que j'allois me perdre, & je m'arrêtai. Ah ! si du moins je l'eusse pu savourer à mon gré, ce baiser eût été mon dernier soupir, & je serois mort le plus heureux des hommes.

De grace, quittons ces jeux qui peuvent avoir des suites funestes. Non, il n'y en a pas un qui n'ait son danger, jusqu'au plus puérile de tous. Je tremble toujours d'y rencontrer votre main, & je ne sais comment il arrive que je la rencontre toujours. A peine se pose-t-elle sur la mienne, qu'un tressaillement me saisit ; le jeu me donne la fievre, ou plutôt le délire ; je ne vois, je ne sens plus rien, & dans ce moment d'aliénation, que dire, que faire, où me cacher, comment répondre de moi ?

Durant nos lectures, c'est un autre inconvénient. Si je vous vois un instant sans votre mere ou sans votre cousine, vous changez tout-à-coup de maintien ; vous prenez un air si sérieux, si froid, si glacé, que le respect & la crainte de vous déplaire m'ôtent la présence

d'esprit & le jugement, & j'ai peine à bégayer en tremblant quelques mots d'une leçon que toute votre sagacité vous fait suivre à peine. Ainsi l'inégalité que vous affectez tourne à la fois au préjudice de tous deux : vous me désolez & ne vous instruisez point, sans que je puisse concevoir quel motif fait ainsi changer d'humeur une personne si raisonnable. J'ose vous le demander, comment pouvez-vous être si folâtre en public, & si grave dans le tête-à-tête ? Je pensois que ce devoit être tout le contraire, & qu'il falloit composer son maintien à proportion du nombre des spectateurs. Au lieu de cela, je vous vois, toujours avec une égale perplexité de ma part, le ton de cérémonie en particulier, & le ton familier devant tout le monde. Daignez être plus égale, peut-être serai-je moins tourmenté.

Si la commisération naturelle aux ames bien nées peut vous attendrir sur les peines d'un infortuné auquel vous avez témoigné quelque estime, de légers changements dans votre conduite rendront sa situation moins violente, & lui feront supporter plus paisiblement, & son silence, & ses maux : si sa retenue & son état ne vous touchent pas, & que vous vouliez user du droit de le perdre, vous le pouvez sans qu'il en murmure : il aime mieux encore périr par votre ordre que par un transport indiscret qui le rendît coupable à vos yeux. Enfin, quoi que vous ordonniez de mon sort, au moins n'aurai-je point à me reprocher d'avoir pu former un espoir téméraire ; & si vous

avez lu cette lettre, vous avez fait tout ce que j'oserois vous demander, quand même je n'aurois point de refus à craindre.

## LETTRE II.

*A Julie.*

QUE je me suis abusé, Mademoiselle, dans ma premiere lettre! Au lieu de soulager mes maux, je n'ai fait que les augmenter en m'exposant à votre disgrace, & je sens que le pire de tous est de vous déplaire. Votre silence, votre air froid, & réservé, ne m'annoncent que trop mon malheur. Si vous avez exaucé ma priere en partie, ce n'est que pour mieux m'en punir.

*E poi ch' amor di me vi fece accorta*
*Fur i biondi capelli allor velati,*
*E l'amoroso sguardo in se raccolto.* (a)

Vous retranchez en public l'innocente familiarité dont j'eus la folie de me plaindre; mais vous n'en êtes que plus sévere dans le particulier, & votre ingénieuse rigueur s'exerce également par votre complaisance & par vos refus.

Que ne pouvez-vous connoître combien cette froideur m'est cruelle! vous me trouveriez trop puni. Avec quelle ardeur ne voudrois-je pas revenir sur le passé, & faire que vous n'eussiez point vu cette fatale lettre! Non,

(a) Et l'amour vous ayant rendue attentive, vous voilâtes vos blonds cheveux, & recueillîtes en vous-même vos doux regards. METAST.

dans la crainte de vous offenser encore, je n'écrirois point celle-ci, si je n'eusse écrit la premiere, & je ne veux pas redoubler ma faute, mais la réparer. Faut-il, pour vous appaiser, dire que je m'abusois moi-même ? Faut-il protester que ce n'étoit pas de l'amour que j'avois pour vous ? ..... moi, je prononcerois cet odieux parjure ! Le vil mensonge est-il digne d'un cœur où vous régnez ? Ah ! que je sois malheureux, s'il faut l'être ; pour avoir été téméraire je ne serai ni menteur ni lâche, & le crime que mon cœur a commis, ma plume ne peut le désavouer.

Je sens d'avance le poids de votre indignation, & j'en attends les derniers effets, comme une grace que vous me devez au défaut de toute autre ; car le feu qui me consume mérite d'être puni, mais non mépriſé. Par pitié ne m'abandonnez pas à moi-même ; daignez au moins disposer de mon sort ; dites quelle est votre volonté. Quoi que vous puissiez me prescrire, je ne saurai qu'obéir. M'imposez-vous un silence éternel ? je saurai me contraindre à le garder. Me bannissez-vous de votre présence ? je jure que vous ne me verrez plus. M'ordonnez-vous de mourir ? Ah ! ce ne sera pas le plus difficile. Il n'y a point d'ordre auquel je ne souscrive, hors celui de ne vous plus aimer : encore obéirois-je en cela même, s'il m'étoit possible.

Cent fois le jour je suis tenté de me jetter à vos pieds, de les arroser de me pleurs, d'y obtenir la mort ou mon pardon. Toujours un effroi mortel glace mon courage ; mes ge-

noux tremblent & n'osent fléchir ; la parole expire sur mes levres, & mon ame ne trouve aucune assurance contre la frayeur de vous irriter.

Est-il au monde un état plus affreux que le mien? Mon cœur sent trop combien il est coupable, & ne sauroit cesser de l'être ; le crime & le remords l'agitent de concert ; & sans savoir quel sera mon destin, je flotte dans un doute insupportable, entre l'espoir de la clémence & la crainte du châtiment.

Mais non, je n'espere rien, je n'ai droit de rien espérer. La seule grace que j'attends de vous est de hâter mon supplice. Contentez une juste vengeance. Est-ce être assez malheureux que de me voir réduit à la solliciter moi-même? Punissez-moi, vous le devez: mais si vous n'êtes impitoyable, quittez cet air froid & mécontent qui me met au désespoir : quand on envoie un coupable à la mort, on ne lui montre plus de colere.

## LETTRE III.

*A Julie.*

NE vous impatientez pas, Mademoiselle, voici la derniere importunité que vous recevrez de moi.

Quand je commençai de vous aimer, que j'étois loin de voir tous les maux que je m'apprêtois! je ne sentis d'abord que celui d'un amour sans espoir, que la raison peut vain-

cre à force de temps; j'en connus ensuite un plus grand dans la douleur de vous déplaire, & maintenant j'éprouve le plus cruel de tous, dans le sentiment de vos propres peines. O Julie! je le vois avec amertume, mes plaintes troublent votre repos. Vous gardez un silence invincible; mais tout décele à mon cœur attentif vos agitations secretes. Vos yeux deviennent sombres, rêveurs, fixés en terre; quelques regards égarés s'échappent sur moi; vos vives couleurs se fanent, une pâleur étrangere couvre vos joues; la gaieté vous abandonne; une tristesse mortelle vous accable; il n'y a que l'inaltérable douceur de votre ame qui vous préserve d'un peu d'humeur.

Soit sensibilité, soit dédain, soit pitié pour mes souffrances, vous en êtes affectée. Je le vois; je crains de contribuer aux vôtres, & cette crainte m'afflige beaucoup plus que l'espoir qui devroit en naître ne peut me flatter: car où je me trompe moi-même, où votre bonheur m'est plus cher que le mien.

Cependant en revenant à mon tour sur moi, je commence à connoître combien j'avois mal jugé de mon propre cœur, & je vois trop tard que ce que j'avois d'abord pris pour un délire passager, fera le destin de ma vie. C'est le progrès de votre tristesse qui m'a fait sentir celui de mon mal. Jamais, non, jamais le feu de vos yeux, l'éclat de votre teint, les charmes de votre esprit, toutes les graces de votre ancienne gaieté n'eussent produit un effet semblable à celui de votre abattement. N'en

doutez pas, divine Julie, si vous pouviez voir quel embrasement ces huit jours de langueur ont allumé dans mon ame, vous gémiriez vous-même des maux que vous me causez. Ils sont désormais sans remede, & je sens avec désespoir que le feu qui me consume ne s'éteindra qu'au tombeau.

N'importe; qui ne peut se rendre heureux, peut au moins mériter de l'être, & je saurai vous forcer d'estimer un homme à qui vous n'avez pas daigné faire la moindre réponse. Je suis jeune, & peux mériter un jour la considération dont je ne suis pas maintenant digne. En attendant, il faut vous rendre le repos que j'ai perdu pour toujours, & que je vous ôte ici malgré moi. Il est juste que je porte seul la peine du crime dont je suis seul coupable. Adieu, trop belle Julie, vivez tranquille, & reprenez votre enjouement; dès demain vous ne me verrez plus. Mais soyez sûre que l'amour ardent & pur dont j'ai brûlé pour vous ne s'éteindra de ma vie; que mon cœur plein d'un si digne objet ne sauroit plus s'avilir; qu'il partagera désormais ses uniques hommages entre vous & la vertu, & qu'on ne verra jamais profaner par d'autres feux l'autel où Julie fut adorée.

## I. BILLET.

*De Julie.*

N'EMPORTEZ pas l'opinion d'avoir rendu votre éloignement nécessaire. Un cœur ver-

tueux sauroit se vaincre ou se taire, & deviendroit peut-être à craindre. Mais vous.... vous pouvez rester.

*RÉPONSE.*

Je me suis tu long-temps ; vos froideurs m'ont fait parler à la fin. Si l'on peut se vaincre pour la vertu, l'on ne supporte point le mépris de ce qu'on aime. Il faut partir.

## II. BILLET.

*De Julie.*

NON, Monsieur, après ce que vous avez paru sentir, après ce que vous m'avez osé dire, un homme tel que vous avez feint d'être, ne part point ; il fait plus.

*RÉPONSE.*

Je n'ai rien feint qu'une passion modérée dans un cœur au désespoir. Demain vous serez contente, & quoi que vous en puissiez dire, j'aurai moins fait que de partir.

## III. BILLET.

*De Julie.*

INSENSE' ! si mes jours te sont chers, crains d'attenter aux tiens. Je suis obsédée, & ne

puis ni vous parler ni vous écrire jusqu'à demain. Attendez.

## LETTRE IV.

*De Julie.*

IL faut donc l'avouer enfin, ce fatal secret trop mal déguisé ! Combien de fois j'ai juré qu'il ne sortiroit de mon cœur qu'avec la vie ! La tienne en danger me l'arrache ; il m'échappe, & l'honneur est perdu. Hélas ! j'ai trop tenu parole ; est-il une mort plus cruelle que de survivre à l'honneur ?

Que dire, comment rompre un si pénible silence ? Ou plutôt n'ai-je pas déjà tout dit, & ne m'as-tu pas trop entendue ? Ah ! tu en as trop vu pour ne pas deviner le reste ! Entraînée par degrés dans les pieges d'un vil séducteur, je vois sans pouvoir m'arrêter l'horrible précipice où je cours. Homme artificieux ! c'est bien plus mon amour que le tient qui fait ton audace. Tu vois l'égarement de mon cœur ; tu t'en prévaux pour me perdre ; & quand tu me rends mépriſable, le pire de mes maux est d'être forcée à te mépriſer : Ah ! malheureux, je t'estimois & tu me déshonores ? crois-moi, si ton cœur étoit fait pour jouir en paix de ce triomphe, il ne l'eût jamais obtenu.

Tu le sais, tes remords en augmenteront ; je n'avois point dans l'ame des inclinations vicieuses. La modestie & l'honnêteté m'étoient che-

res ; j'aimois à les nourrir dans une vie simple & laborieuse. Que m'ont servi des soins que le Ciel a rejettés ? Dès le premier jour que j'eus le malheur de te voir, je sentis le poison qui corrompt mes sens & ma raison ; je le sentis du premier instant, & tes yeux, tes sentiments, tes discours, ta plume criminelle le rendent chaque jour plus mortel.

Je n'ai rien négligé pour arrêter le progrès de cette passion funeste. Dans l'impuissance de résister, j'ai voulu me garantir d'être attaquée ; tes poursuites ont trompé ma vaine prudence. Cent fois j'ai voulu me jetter aux pieds des auteurs de mes jours, cent fois j'ai voulu leur ouvrir mon cœur coupable ; ils ne peuvent connoître ce qui s'y passe : ils voudront appliquer des remedes ordinaires à un mal désespéré ; ma mere est foible & sans autorité ; je connois l'inflexible sévérité de mon pere, & je ne ferai que perdre & déshonorer moi, ma famille & toi-même. Mon amie est absente, mon frere n'est plus ; je ne trouve aucun protecteur au monde contre l'ennemi qui me poursuit ; j'implore en vain le Ciel, le Ciel est sourd aux prieres des foibles. Tout fomente l'ardeur qui me dévore, tout m'abandonne à moi-même, ou plutôt tout me livre à toi ; la nature entiere semble être ta complice ; tous mes efforts sont vains, je t'adore en dépit de moi-même. Comment mon cœur, qui n'a pu résister dans toute sa force, céderoit-il maintenant à demi ? comment ce cœur, qui ne sait rien dissimuler, te cacheroit-il le reste de sa foiblesse ? Ah ! le premier pas, qui

coûte le plus, étoit celui qu'il ne falloit pas faire ; comment m'arrêterois-je aux autres ? Non, de ce premier pas je me sens entraîner dans l'abyme, & tu peux me rendre aussi malheureuse qu'il te plaira.

Tel est l'état affreux où je me vois, que je ne puis plus avoir recours qu'à celui qui m'y a réduite, & que pour me garantir de ma perte, tu dois être mon unique défenseur contre toi. Je pouvois, je le sais, différer cet aveu de mon désespoir ; je pouvois quelque temps déguiser ma honte, & céder par degrés pour m'en imposer à moi-même. Vaine adresse qui pouvoit flatter mon amour-propre, & non pas sauver ma vertu. Va, je vois trop, je sens trop où mene la premiere faute, & je ne cherchois pas à préparer ma ruine, mais à l'éviter.

Toutefois si tu n'es pas le dernier des hommes, si quelque étincelle de vertu brilla dans ton ame, s'il y reste encore quelque trace des sentiments d'honneur dont tu m'as paru pénétré, puis-je te croire assez vil pour abuser de l'aveu fatal que mon délire m'arrache ? Non, je te connois bien ; tu souriendras ma foiblesse, tu deviendras ma sauve-garde, tu protégeras ma personne comme mon propre cœur. Tes vertus sont le dernier refuge de mon innocence ; mon honneur s'ose confier au tien, tu ne peux conserver l'un sans l'autre ; ame généreuse, ah ! conserves-les tous deux ; & du moins, pour l'amour de toi-même, daigne prendre pitié de moi.

O Dieu ! suis-je assez humiliée ? Je t'écris

à genoux ; je baigne mon papier de mes pleurs ; j'éleve à toi mes timides supplications. Et ne pense pas cependant que j'ignore que c'étoit à moi d'en recevoir, & que pour me faire obéir je n'avois qu'à me rendre avec art méprisable. Ami, prends ce vain empire, & laisse-moi l'honnêteté ; j'aime mieux être ton esclave & vivre innocente, que d'acheter ta dépendance au prix de mon déshonneur. Si tu daignes m'écouter, que d'amour, que de respects ne dois-tu pas attendre de celle qui te devra son retour à la vie ! Quels charmes dans la douce union de deux ames pures ! Tes désirs vaincus seront la source de ton bonheur, & les plaisirs dont tu jouiras seront dignes du Ciel même.

Je crois, j'espere qu'un cœur qui m'a paru mériter tout l'attachement du mien, ne démentira pas la générosité que j'attends de lui. J'espere encore que s'il étoit assez lâche pour abuser de mon égarement, & des aveux qu'il m'arrache, le mépris, l'indignation me rendroient la raison que j'ai perdue, & que je ne serois pas assez lâche moi-même pour craindre un amant dont j'aurois à rougir. Tu seras vertueux ou méprisé ; je serai respectée ou guérie : voilà l'unique espoir qui me reste avant celui de mourir.

LETTRE

## LETTRE V.

*A Julie.*

PUISSANCES du Ciel! j'avois une ame pour la douleur, donnez-m'en une pour la félicité. Amour, vie de l'ame, viens soutenir la mienne prête à défaillir. Charme inexprimable de la vertu! Force invincible de la voix de ce qu'on aime! bonheur, plaisirs, transports, que vos traits sont poignants! qui peut en sentir l'atteinte? O comment suffire au torrent de délices qui vient inonder mon cœur! comment expier les alarmes d'une craintive amante? Julie.... non? ma Julie à genoux! ma Julie verser des pleurs! .... celle à qui l'univers devroit des hommages, supplier un homme qui l'adore de ne pas l'outrager, de ne pas se déshonorer lui-même! Si je pouvois m'indigner contre toi, je le ferois, pour tes frayeurs qui nous aviliſſent! juge mieux, beauté pure & céleſte, de la nature de ton empire. Eh! ſi j'adore les charmes de ta perſonne, n'eſt-ce pas ſur-tout pour l'empreinte de cette ame ſans tache qui l'anime, & dont tous tes traits portent la divine enſeigne? Tu crains de céder à mes pourſuites! mais quelles pourſuites peut redouter celle qui couvre de reſpect & d'honnêteté tous les ſentiments qu'elle inſpire? Eſt-il un homme aſſez vil ſur la terre pour oſer être téméraire avec toi?

Permets, permets que je ſavoure le bon-

heur inattendu d'être aimé.... aimé de celle.... Trône du monde, combien je te vois au-dessous de moi! Que je la reliſe mille fois, cette lettre adorable, où ton amour & tes ſentiments ſont écrits en caracteres de feu ; où, malgré tout l'emportement d'un cœur agité, je vois avec tranſport combien dans une ame honnête les paſſions les plus vives gardent encore le ſaint caractere de la vertu. Quel monſtre, après avoir lu cette touchante lettre, pourroit abuſer de ton état, & témoigner par l'acte le plus marqué ſon profond mépris pour lui-même? Non, chere amante, prends confiance en un ami fidele qui n'eſt point fait pour te tromper. Bien que ma raiſon ſoit à jamais perdue, bien que le trouble de mes ſens s'accroiſſe à chaque inſtant, ta perſonne eſt déſormais pour moi le plus charmant, mais le plus ſacré dépôt dont jamais mortel fut honoré. Ma flamme & ſon objet conſerveront enſemble une inaltérable pureté. Je frémirois de porter la main ſur tes chaſtes attraits, plus que du plus vil inſecte, & tu n'es pas dans une ſureté plus inviolable avec ton pere qu'avec ton amant. O ſi jamais cet amant heureux s'oublie un moment devant toi..... l'amant de Julie auroit une ame abjecte. Non, quand je ceſſerai d'aimer la vertu, je ne t'aimerai plus ; à ma premiere lâcheté je ne veux plus que tu m'aimes.

Raſſure-toi donc, je t'en conjure au nom du tendre & pur amour qui nous unit ; c'eſt à lui de t'être garant de ma retenue & de mon reſpect ; c'eſt à lui de te répondre de lui-

même. Et pourquoi tes craintes iroient-elles plus loin que mes désirs ? à quel autre bonheur voudrois-je aspirer, si tout mon cœur suffit à peine à celui qu'il goûte ? Nous sommes jeunes tous deux, il est vrai ; nous aimons pour la premiere & l'unique fois de la vie, & n'avons nulle expérience des passions ; mais l'honneur qui nous conduit est-il un guide trompeur ? a-t-il besoin d'une expérience suspecte, qu'on n'acquiert qu'à force de vices ? J'ignore si je m'abuse ; mais il me semble que les sentiments droits sont tous au fond de mon cœur. Je ne suis point un vil séducteur, comme tu m'appelles dans ton désespoir, mais un homme simple & sensible, qui montre aisément ce qu'il sent & ne sent rien dont il doive rougir. Pour dire tout en un seul mot, j'abhorre encore plus le crime que je n'aime Julie. Je ne sais, non, je ne sais pas même si l'amour que tu fais naître est compatible avec l'oubli de la vertu, & si toute autre qu'une ame honnête peut sentir assez tous tes charmes. Pour moi plus j'en suis pénétré, plus mes sentiments s'élevent. Quel bien, que je n'aurois pas fait pour lui-même, ne ferois-je pas maintenant pour me rendre digne de toi ? Ah ! daigne te confier aux feux que tu m'inspire, & que tu sais si bien purifier ; crois qu'il suffit que je t'adore pour respecter à jamais le précieux dépôt dont tu m'as chargé. O quel cœur je vais posséder ! vrai bonheur, gloire de ce qu'on aime, triomphe d'un amour qui s'honore, combien tu vaux mieux que tous ses plaisirs !

## LETTRE VI.

*De Julie à Claire.*

VEUX-TU, ma cousine, passer ta vie à pleurer cette pauvre Chaillot, & faut-il que les morts te fassent oublier les vivants ? Tes regrets sont justes, & je les partage ; mais doivent-ils être éternels ? Depuis la perte de ta mere, elle t'avoit élevée avec le plus grand soin ; elle étoit plutôt ton amie que ta gouvernante. Elle t'aimoit tendrement & m'aimoit, parce que tu m'aimes ; elle ne nous inspira jamais que des principes de sagesse & d'honneur. Je sais tout cela, ma chere, & j'en conviens avec plaisir. Mais conviens aussi que la bonne femme étoit peu prudente avec nous, qu'elle nous faisoit sans nécessité les confidences les plus indiscretes, qu'elle nous entretenoit sans cesse des maximes de la galanterie, des aventures de sa jeunesse, du manege des amants, & que pour nous garantir des pieges des hommes, si elle ne nous apprenoit pas à leur entendre, elle nous instruisoit au moins de mille choses que de jeunes filles se passeroient bien de savoir. Console-toi donc de sa perte, comme d'un mal qui n'est pas sans quelque dédommagement. A l'âge où nous sommes, ses leçons commençoient à devenir dangereuses, & le Ciel nous l'a peut-être ôtée au moment où il n'étoit pas bon qu'elle nous restât plus long-temps. Souviens-toi de tout ce que tu me

disois quand je perdis le meilleur des freres. La Chaillot t'est-elle plus chere? As-tu plus de raisons de la regretter ?

Reviens, ma chere, elle n'a plus besoin de toi. Hélas ! tandis que tu perds ton temps en regrets superflus, comment ne crains-tu point de t'en attirer d'autres ? comment ne crains-tu point, toi qui connois l'état de mon cœur, d'abandonner ton amie à des périls que ta présence auroit prévenus? O qu'il s'est passé de choses depuis ton départ ! Tu frémiras en apprenant quels dangers j'ai courus par mon imprudence. J'espere en être délivrée ; mais je me vois, pour ainsi dire, à la discrétion d'autrui : c'est à toi de me rendre à moi-même. Hâte-toi donc de revenir. Je n'ai rien dit tant que tes soins étoient utiles à ta pauvre Bonne ; j'eusse été la premiere à t'exhorter à les lui rendre. Depuis qu'elle n'est plus, c'est à sa famille que tu les dois : nous les remplirons mieux ici de concert, que tu ne ferois seule à la campagne, & tu t'acquitteras des devoirs de la reconnoissance, sans rien ôter à ceux de l'amitié.

Depuis le départ de mon pere nous avons repris notre ancienne maniere de vivre, & ma mere me quitte moins. Mais c'est par habitude plus que par défiance. Ses sociétés lui prennent encore bien des moments qu'elle ne veut pas dérober à mes petites études, & Babi remplit alors sa place assez négligemment. Quoique je trouve à cette bonne mere beaucoup trop de sécurité, je ne puis me résoudre à l'en avertir ; je voudrois bien pourvoir à ma

sûreté sans perdre son estime, & c'est toi seule qui peut concilier tout cela. Reviens, ma Claire, reviens sans tarder. J'ai regret aux leçons que je prends sans toi, & j'ai peur de devenir trop savante. Notre maître n'est pas seulement un homme de mérite ; il est vertueux, & n'en est que plus à craindre. Je suis trop contente de lui pour l'être de moi. A son âge & au nôtre, avec l'homme le plus vertueux, quand il est aimable, il vaut mieux être deux filles qu'une.

## LETTRE VII.

*Réponse.*

JE t'entends, & tu me fais trembler. Non que je croye le danger aussi pressant que tu l'imagines. Ta crainte modere la mienne sur le présent : mais l'avenir m'épouvante, & si tu ne peux te vaincre, je ne vois plus que des malheurs. Hélas ! combien de fois la pauvre Chaillot m'a-t-elle prédit que le premier soupir de ton cœur feroit le destin de ta vie. Ah ! cousine, si jeune encore, faut-il voir déjà ton sort s'accomplir ! Qu'elle va nous manquer, cette femme habile que tu nous crois avantageux de perdre ! Il l'eût été, peut-être, de tomber d'abord en de plus sûres mains ; mais nous sommes trop instruites en sortant des siennes pour nous laisser gouverner par d'autres, & pas assez pour nous gouverner nous-mêmes ; elle seule pouvoit nous garantir des

dangers auxquels elle nous avoit exposées. Elle nous a beaucoup appris, & nous avons, ce me semble, beaucoup pensé pour notre âge. La vive & tendre amitié qui nous unit presque dès le berceau, nous a, pour ainsi dire, éclairé le cœur de bonne heure sur toutes les passions. Nous connoissons assez bien leurs signes & leurs effets ; il n'y a que l'art de les réprimer qui nous manque. Dieu veuille que ton jeune Philosophe connoisse mieux que nous cet art-là.

Quand je dis *nous*, tu m'entends ; c'est surtout de toi que je parle : car pour moi, la Bonne m'a toujours dit que mon étourderie me tiendroit lieu de raison, que je n'aurois jamais l'esprit de savoir aimer, & que j'étois trop folle pour faire un jour des folies. Ma Julie, prends garde à toi ; mieux elle auguroit de ta raison, plus elle craignoit pour ton cœur. Aie bon courage, cependant ; tout ce que la sagesse & l'honneur pourront faire, je sais que ton ame le fera, & la mienne fera, n'en doute pas, tout ce que l'amitié peut faire à son tour. Si nous en savons trop pour notre âge, au moins cette étude n'a rien coûté à nos mœurs. Crois, ma chere, qu'il y a bien des filles plus simples, qui sont moins honnêtes que nous : nous le sommes, parce que nous voulons l'être, & quoi qu'on en puisse dire, c'est le moyen de l'être plus sûrement.

Cependant sur ce que tu me marques, je n'aurai pas un moment de repos que je ne sois auprès de toi ; car si tu crains le danger, il n'est pas tout-à-fait chimérique. Il est vrai

que le préservatif est facile : deux mots à ta mere, & tout est fini ; mais je te comprends ; tu ne veux point d'un expédient qui finit tout : tu veux bien t'ôter le pouvoir de succomber, mais non pas l'honneur de combattre. O pauvre cousine ? ..... encore si la moindre lueur..... Le Baron d'Etange consentir à donner sa fille, son enfant unique, à un petit bourgeois sans fortune ! L'espéres-tu ? ..... qu'espéres-tu donc ? que veux-tu ? ..... pauvre, pauvre cousine ! ..... Ne crains rien toutefois de ma part. Ton secret sera gardé par ton amie. Bien des gens trouveroient plus honnête de le révéler ; peut-être auroient-ils raison. Pour moi qui ne suis pas une grande raisonneuse, je ne veux point d'une honnêteté qui trahit l'amitié, la foi, la confiance ; j'imagine que chaque relation, chaque âge a ses maximes, ses devoirs, ses vertus ; que ce qui seroit prudence à d'autres, à moi seroit perfidie, & qu'au lieu de nous rendre sages, on nous rend méchants en confondant tout cela. Si ton amour est foible, nous le vaincrons ; s'il est extrême, c'est l'exposer à des tragédies que de l'attaquer par des moyens violents, & il ne convient à l'amitié de tenter que ceux dont elle peut répondre. Mais en revanche, tu n'as qu'à marcher droit quand tu seras sous ma garde. Tu verras, tu verras ce que c'est qu'une Duegne de dix-huit ans !

Je ne suis pas, comme tu sais, loin de toi pour mon plaisir, & le printemps n'est pas si agréable en campagne que tu penses ; on y souffre à la fois le froid & le chaud ; on n'a point

point d'ombre à la promenade, & il faut se chauffer dans la maison. Mon Pere, de son côté, ne laisse pas, au milieu de ses bâtiments, de s'appercevoir qu'on a la gazette ici plus tard qu'à la ville. Ainsi tout le monde ne demande pas mieux que d'y retourner, & tu m'embrasseras, j'espere, dans quatre ou cinq jours. Mais ce qui m'inquiete est que quatre ou cinq jours sont je ne sais combien d'heures, dont plusieurs sont destinées au Philosophe. Au Philosophe, entends-tu, Cousine? Pense que toutes ces heures-là ne doivent sonner que pour lui.

Ne vas pas ici rougir & baisser les yeux. Prendre un air grave, il t'est impossible; cela ne peut aller à tes traits. Tu sais bien que je ne saurois pleurer sans rire, & que je n'en suis pas pour cela moins sensible; je n'en ai pas moins de chagrin d'être loin de toi; je n'en regrette pas moins la bonne Chaillot. Je te sais un gré infini de vouloir partager avec moi le soin de sa famille; je ne l'abandonnerai de mes jours; mais tu ne serois plus toi-même si tu perdois quelque occasion de faire du bien. Je conviens que la pauvre mie étoit babillar de, assez libre dans ses propos familiers, peu discrete avec de jeunes filles, & qu'elle aimoit à parler de son vieux temps. Aussi ne sont-ce pas tant les qualités de son esprit que je regrette, bien qu'elle en eut d'excellentes parmi de mauvaises. La perte que je pleure en elle, c'est son bon cœur, son parfait attachement, qui lui donnoit à la fois pour moi la tendresse d'une mere & la confiance

d'une sœur. Elle me tenoit lieu de toute ma famille ; à peine ai-je connu ma mere ; mon pere m'aime autant qu'il peut m'aimer ; nous avons perdu ton aimable frere ; je ne vois presque jamais les miens. Me voilà comme une orpheline délaissée. Mon enfant, tu me restes seule, car, ta bonne mere, c'est toi. Tu as raison pourtant. Tu me restes : je pleurois ! j'étois donc folle : qu'avois-je à pleurer ?

*P. S.* De peur d'accident, j'adresse cette lettre à notre maître, afin qu'elle te parvienne plus sûrement.

## LETTRE VIII. [*]

### *A Julie.*

QUELS sont, belle Julie, les bizarres caprices de l'amour ? Mon cœur a plus qu'il n'espéroit, & n'est pas content. Vous m'aimez, vous me le dites, & je soupire. Ce cœur injuste ose désirer encore, quand il n'a plus rien à désirer ; il me punit de ses fantaisies, & me rend inquiet au sein du bonheur. Ne croyez pas que j'aie oublié les loix qui me sont imposées, ni perdu la volonté de les observer : non ; mais un secret dépit m'agite en voyant

[*] On sent qu'il y a ici une lacune, & l'on en trouvera souvent dans la suite de cette correspondance. Plusieurs lettres se sont perdues ; d'autres ont été supprimées ; d'autres ont souffert des retranchements : mais il ne manque rien d'essentiel qu'on ne puisse aisément suppléer, à l'aide de ce qui reste.

que ces loix ne coûtent qu'à moi, que vous qui vous prétendiez si foible êtes si forte à présent, & que j'ai si peu de combats à rendre contre moi-même, tant que je vous trouve attentive à les prévenir.

Que vous êtes changée depuis deux mois, sans que rien ait changé que vous! Vos langueurs ont disparu; il n'est plus question de dégoûts ni d'abattement; toutes les graces sont venues reprendre leurs postes; tous vos charmes se sont ranimés; la rose qui vient d'éclore n'est pas plus fraîche que vous; les saillies ont recommencé; vous avez de l'esprit avec tout le monde; vous folâtrez, même avec moi, comme auparavant; & ce qui m'irrite plus que tout le reste, vous me jurez un amour éternel d'un air aussi gai que si vous disiez la chose du monde la plus plaisante.

Dites, dites, volage: est-ce là le caractere d'une passion violente réduite à se combattre elle-même? Si vous aviez le moindre désir à vaincre, la contrainte n'étoufferoit-elle pas au moins l'enjouement? Oh! que vous étiez bien plus aimable quand vous étiez moins belle! Que je regrette cette pâleur touchante, précieux gage du bonheur d'un amant, & que je hais l'indiscrete santé que vous avez recouvrée aux dépens de mon repos! Oui, j'aimerois mieux vous voir malade encore que cet air content, ces yeux brillants, ce teint fleuri qui m'outragent. Avez-vous oublié si-tôt que vous n'étiez pas ainsi quand vous imploriez ma clémence? Julie, Julie! que cet amour si vif est devenu tranquille en peu de temps

Mais ce qui m'offenſe plus encore, c'eſt qu'après vous être remiſe à ma diſcrétion, vous paroiſſez vous en défier, & que vous fuyez les dangers comme s'il vous en reſtoit à craindre. Eſt-ce ainſi que vous honorez ma retenue? & mon inviolable reſpect méritoit-il cet affront de votre part? Bien loin que le départ de votre pere nous ait laiſſé plus de liberté, à peine peut-on vous voir ſeule. Votre inſéparable Couſine ne vous quitte plus. Inſenſiblement nous allons reprendre nos premieres manieres de vivre & notre ancienne circonſpection, avec cette unique différence qu'alors elle vous étoit à charge, & qu'elle vous plaît maintenant.

Quel ſera donc le prix d'un ſi pur hommage, ſi votre eſtime ne l'eſt pas? de quoi me ſert l'abſtinence éternelle & volontaire de ce qu'il y a de plus doux au monde, ſi celle qui l'exige ne m'en ſait aucun gré? Certes, je ſuis las de ſouffrir inutilement, & de me condamner aux plus dures privations ſans en avoir même le mérite. Quoi! faut-il que vous embelliſſiez impunément, tandis que vous me mépriſez? Faut-il qu'inceſſamment mes yeux dévorent des charmes dont jamais ma bouche n'oſe approcher? Faut-il enfin que je m'ôte à moi-même toute eſpérance, ſans pouvoir au moins m'honorer d'un ſacrifice auſſi rigoureux? Non, puiſque vous ne vous fiez pas à ma foi, je ne veux plus la laiſſer vainement engagée; c'eſt une ſûreté injuſte que celle que vous tirez à la fois de ma parole & de vos précautions; vous êtes trop ingrate ou

je suis trop scrupuleux, & je ne veux plus refuser de la fortune les occasions que vous n'aurez pu lui ôter. Enfin, quoi qu'il en soit de mon sort, je sens que j'ai pris une charge au-dessus de mes forces. Julie, reprenez la garde de vous-même : je vous rends un dépôt trop dangereux pour la fidélité du dépositaire, & dont la défense coûtera moins à votre cœur que vous n'avez feint de le craindre.

Je vous le dis sérieusement, comptez sur vous, ou chassez moi, c'est-à-dire ôtez-moi la vie. J'ai pris un engagement téméraire. J'admire comment je l'ai pu tenir si long-temps ; je sais que je le dois toujours, mais je sens qu'il m'est impossible. On mérite de succomber quand on s'impose de si périlleux devoirs. Croyez-moi, ma chere & tendre Julie, croyez-en ce cœur sensible qui ne vit que pour vous ; vous serez toujours respectée ; mais je puis un instant manquer de raison, & l'ivresse des sens peut dicter un crime dont on auroit horreur de sang-froid. Heureux de n'avoir point trompé votre espoir, j'ai vaincu deux mois, & vous me devez le prix de deux siecles de souffrances.

## LETTRE IX.

*De Julie.*

J'ENTENDS, les plaisirs du vice, & l'honneur de la vertu vous feroient un fort agréable ? est-ce-là votre morale ?.....Eh !

mon bon ami, vous vous laſſez bien vîte d'être généreux! Ne l'étiez-vous donc que par artifice? La ſinguliere marque d'attachement, que de vous plaindre de ma ſanté! feroit-ce que vous eſpériez voir mon fol amour achever de la détruire, & que vous m'attendiez au moment de vous demander la vie? ou bien comptiez-vous de me reſpecter auſſi long-temps que je ferois peur, & de vous rétracter quand je deviendrois ſupportable? Je ne vois pas dans de pareils ſacrifices un mérite à tant faire valoir.

Vous me reprochez avec la même équité le ſoin que je prends de vous ſauver des combats pénibles avec vous-même, comme ſi vous ne deviez pas plutôt m'en remercier. Puis, vous vous rétractez de l'engagement que vous avez pris, comme d'un devoir trop à charge; en ſorte que dans la même lettre vous vous plaignez de ce que vous avez trop de peine, & de ce que vous n'en avez pas aſſez. Penſez-y mieux, & tâchez d'être d'accord avec vous, pour donner à vos prétendus griefs une couleur moins frivole; ou plutôt, quittez toute cette diſſimulation qui n'eſt pas dans votre caractere. Quoi que vous puiſſiez dire, votre cœur eſt plus content du mien qu'il ne feint de l'être; ingrat, vous ſavez trop qu'il n'aura jamais tort avec vous! Votre lettre même vous dément par ſon ſtyle enjoué, & vous n'auriez pas tant d'eſprit ſi vous étiez moins tranquille. En voilà trop ſur les vains reproches qui vous regardent; paſſons à ceux qui me regardent moi-même, & qui ſemblent d'abord mieux fondés.

Je le ſens bien, la vie égale & douce que

nous menons depuis deux mois ne s'accorde pas avec ma déclaration précédente, & j'avoue que ce n'eſt pas ſans raiſon que vous êtes ſurpris de ce contraſte. Vous m'avez d'abord vue au déſeſpoir ; vous me trouvez à préſent trop paiſible : delà vous accuſez mes ſentiments d'inconſtance, & mon cœur de caprice. Ah ! mon ami, ne le jugez-vous point trop ſéverement ? Il faut plus d'un jour pour le connoître. Attendez, & vous trouverez peut-être que ce cœur qui vous aime n'eſt pas indigne du vôtre.

Si vous pouviez comprendre avec quel effroi j'éprouvai les premieres atteintes du ſentiment qui m'unit à vous, vous jugeriez du trouble qu'il dut me cauſer. J'ai été élevée dans des maximes ſi ſéveres, que l'amour le plus pur me paroiſſoit le comble du déshonneur. Tout m'apprenoit ou me faiſoit croire qu'une fille ſenſible étoit perdue au premier mot tendre échappé de ſa bouche ; mon imagination troublée confondoit le crime avec l'aveu de la paſſion ; & j'avois une ſi affreuſe idée de ce premier pas, qu'à peine voyois-je au-delà nul intervalle juſqu'au dernier. L'exceſſive défiance de moi-même augmenta mes alarmes ; les combats de la modeſtie me parurent ceux de la chaſteté ; je pris le tourment du ſilence pour l'emportement des déſirs. Je me crus perdue auſſi-tôt que j'aurois parlé, & cependant il falloit parler ou vous perdre. Ainſi, ne pouvant plus déguiſer mes ſentiments, je tâchai d'exciter la généroſité des vôtres ; & me fiant plus à vous qu'à

moi, je voulus, en intéressant votre honneur à ma défense, me ménager des ressources dont je me croyois dépourvue.

J'ai reconnu que je me trompois ; je n'eus pas parlé que je me trouvai soulagée ; vous n'eûtes pas répondu que je me sentis tout-à-fait calme, & deux mois d'expérience m'ont appris que mon cœur trop tendre a besoin d'amour, mais que mes sens n'ont aucun besoin d'amant. Jugez, vous qui aimez la vertu, avec quelle joie je fis cette heureuse découverte. Sortie de cette profonde ignominie où mes terreurs m'avoient plongée, je goûte le plaisir délicieux d'aimer purement. Cet état fait le bonheur de ma vie, mon humeur & ma santé s'en ressentent ; à peine puis-je en concevoir un plus doux, & l'accord de l'amour & de l'innocence me semble être le paradis sur la terre.

Dès-lors je ne vous craignis plus ; & quand je pris soin d'éviter la solitude avec vous, ce fut autant pour vous que pour moi : car vos yeux & vos soupirs annonçoient plus de transports que de sagesse, & si vous eussiez oublié l'arrêt que vous avez prononcé vous-même, je ne l'aurois pas oublié.

Ah ! mon ami, que ne puis-je faire passer dans votre ame le sentiment de bonheur & de paix qui regne au fond de la mienne ! Que ne puis-je vous apprendre à jouir tranquillement du plus délicieux état de la vie ! Les charmes de l'union des cœurs se joignent pour vous à ceux de l'innocence ; nulle crainte, nulle honte ne trouble notre félicité ; au

sein des vrais plaisirs de l'amour nous pouvons parler de la vertu sans rougir.

*E v' è il piacer con l' oneſtade accanto.* (a)

Je ne sais quel triste pressentiment s'éleve dans mon sein, & me crie que nous jouissons du seul temps heureux que le Ciel nous ait destiné. Je n'entrevois dans l'avenir qu'absence, orages, troubles & contradictions. La moindre altération à notre situation présente me paroît ne pouvoir être qu'un mal. Non, quand un lien plus doux nous uniroit à jamais, je ne sais si l'excès du bonheur n'en deviendroit pas bientôt la ruine. Le moment de la possession est une crise de l'amour, & tout changement est dangereux au nôtre; nous ne pouvons plus qu'y perdre.

Je t'en conjure, mon tendre & unique ami, tâche de calmer l'ivresse des vains désirs que suivent toujours les regrets, le repentir, la tristesse. Goûtons en paix notre situation présente. Tu te plais à m'instruire, & tu sais trop si je me plais à recevoir tes leçons. Rendons-les encore plus fréquentes; ne nous quittons qu'autant qu'il faut pour la bienséance; employons à nous écrire les moments que nous ne pouvons passer à nous voir, & profitons d'un temps précieux après lequel peut-être nous soupirerons un jour. Ah! puisse notre sort, tel qu'il est, durer autant que notre vie! L'esprit s'orne, la raison s'éclaire, l'ame

(a) Et le plaisir s'unit à l'honnêteté.

METAST.

se fortifie, le cœur jouit ; que manque-t-il à notre bonheur ?

## LETTRE X.

*A Julie.*

QUE vous avez raison, ma Julie, de dire que je ne vous connois pas encore ! Toujours je crois connoître tous les trésors de votre belle ame, & toujours j'en découvre de nouveaux. Quelle femme jamais associa comme vous la tendresse à la vertu, & tempérant l'une par l'autre les rendit toutes deux plus charmantes ? Je trouve je ne sais quoi d'aimable & d'attrayant dans cette sagesse qui me désole, & vous ornez avec tant de grace les privations que vous m'imposez, qu'il s'en faut peu que vous ne me les rendiez cheres.

Je le sens chaque jour davantage, le plus grand des biens est d'être aimé de vous ; il n'y en a point, il n'y en peut avoir qui l'égale ; & s'il falloit choisir entre votre cœur & votre possession même, non, charmante Julie, je ne balancerois pas un instant. Mais d'où viendroit cette amere alternative, & pourquoi rendre incompatible ce que la nature a voulu réunir ? Le temps est précieux, dites-vous, sachons en jouir tel qu'il est, & gardons-nous par notre impatience d'en troubler le paisible cours. Eh ! qu'il passe & qu'il soit heureux ! Pour profiter d'un état aimable faut-

il en négliger un meilleur, & préférer le repos à la félicité ſuprême? ne perd-on pas tout le temps qu'on peut mieux employer! Ah! ſi l'on peut vivre mille ans en un quart-d'heure, à quoi bon compter triſtement les jours qu'on aura vécu?

Tout ce que vous dites du bonheur de notre ſituation préſente eſt inconteſtable : je ſens que nous devons être heureux, & pourtant je ne le ſuis pas. La ſageſſe a beau parler par votre bouche, la voix de la nature eſt la plus forte. Le moyen de lui réſiſter quand elle s'accorde à la voix du cœur? Hors vous ſeule, je ne vois rien dans ce ſéjour terreſtre qui ſoit digne d'occuper mon ame & mes ſens; non, ſans vous la nature n'eſt plus rien pour moi; mais ſon empire eſt dans vos yeux, & c'eſt là qu'elle eſt invincible.

Il n'en eſt pas ainſi de vous, céleſte Julie, vous vous contentez de charmer nos ſens, & n'êtes point en guerre avec les vôtres. Il ſemble que des paſſions humaines ſoient au-deſſous d'une ame ſi ſublime, & comme vous avez la beauté des Anges, vous en avez la pureté. O pureté que je reſpecte en murmurant, que ne puis-je vous rabaiſſer ou m'élever juſqu'à vous! Mais non, je ramperai toujours ſur la terre, & vous verrai toujours briller dans les Cieux. Ah! ſoyez heureuſe aux dépens de mon repos; jouiſſez de toutes vos vertus; périſſe le vil mortel qui tentera jamais d'en ſouiller une. Soyez heureuſe, je tâcherai d'oublier combien je ſuis à

plaindre, & je tirerai de votre bonheur même la consolation de mes maux. Oui, chere amante, il me semble que mon amour est aussi parfait que son adorable objet ; tous les désirs enflammés par vos charmes s'éteignent dans les perfections de votre ame : je la vois si paisible que je n'ose en troubler la tranquillité. Chaque fois que je suis tenté de vous dérober la moindre caresse, si le danger de vous offenser me retient, mon cœur me retient encore plus par la crainte d'altérer une félicité si pure ; dans le prix des biens où j'aspire, je ne vois plus que ce qu'ils vous peuvent coûter, & ne pouvant accorder mon bonheur avec le vôtre, jugez comment j'aime! c'est au mien que j'ai renoncé.

Que d'inexplicables contradictions dans les sentiments que vous m'inspirez! Je suis à la fois soumis & téméraire, impétueux & retenu, je ne saurois lever les yeux sur vous sans éprouver des combats en moi-même. Vos regards, votre voix portent au cœur avec l'amour l'attrait touchant de l'innocence ; c'est un charme divin qu'on auroit regret d'effacer. Si j'ose former des vœux extrêmes, ce n'est plus qu'en votre absence ; mes désirs n'osant aller jusqu'à vous, s'adressent à votre image, & c'est sur elle que je me venge du respect que je suis contraint de vous porter.

Cependant je languis & me consume ; le feu coule dans mes veines ; rien ne sauroit l'éteindre ni le calmer, & je l'irrite en voulant le contraindre. Je dois être heureux, je le suis, j'en conviens, je ne me plains point

de mon sort ; tel qu'il est je n'en changerois pas avec les Rois de la terre. Cependant un mal réel me tourmente, je cherche vainement à le fuir ; je ne voudrois point mourir, & toutefois je me meurs : je voudrois vivre pour vous, & c'est vous qui m'ôtez la vie.

## LETTRE XI.

*De Julie.*

MON ami, je sens que je m'attache à vous chaque jour davantage ; je ne puis plus me séparer de vous, la moindre absence m'est insupportable, & il faut que je vous voie ou que je vous écrive, afin de m'occuper de vous sans cesse.

Ainsi mon amour s'augmente avec le vôtre ; car je connois à présent combien vous m'aimez par la crainte réelle que vous avez de me déplaire, au lieu que vous n'en aviez d'abord qu'une apparente pour mieux venir à vos fins. Je sais fort bien distinguer en vous l'empire que le cœur a su prendre du délire d'une imagination échauffée, & je vois cent fois plus de passion dans la contrainte où vous êtes, que dans vos premiers emportements. Je sais bien que votre état, tout gênant qu'il est, n'est pas sans plaisirs. Il est doux pour un véritable amant de faire des sacrifices qui lui sont tous comptés, & dont aucun n'est perdu dans le cœur de ce qu'il aime. Qui sait même si, connoissant ma sensibilité, vous n'em-

ployez pas pour me séduire une adresse mieux entendue ? Mais non, je suis injuste, & vous n'êtes pas capable d'user d'artifice avec moi. Cependant, si je suis sage, je me défierai plus encore de la pitié que de l'amour. Je me sens mille fois plus attendrie par vos respects que par vos transports ; je crains bien qu'en prenant le parti le plus honnête, vous n'ayez pris enfin le plus dangereux.

Il faut que je vous dise dans l'épanchement de mon cœur une vérité qui se sent fortement, & dont le vôtre doit vous convaincre : c'est qu'en dépit de la fortune, des parents & de nous-mêmes, nos destinées sont à jamais unies ; & que nous ne pouvons plus être heureux ou malheureux qu'ensemble. Nos ames se sont, pour ainsi dire, touchées par tous les points, & nous avons par-tout senti la même cohérence. (Corrigez-moi, mon ami, si j'applique mal vos leçons de Physique.) Le sort pourra bien nous séparer, mais non pas nous désunir. Nous n'aurons plus que les mêmes plaisirs & les mêmes peines ; & comme ces amants dont vous me parliez, qui ont, dit-on, les mêmes mouvements en différents lieux, nous sentirons les mêmes choses aux deux extrêmités du monde.

Défaites-vous donc de l'espoir, si vous l'eûtes jamais, de vous faire un bonheur exclusif, & de l'acheter aux dépens du mien. N'espérez pas pouvoir être heureux si j'étois déshonorée, ni pouvoir, d'un œil satisfait, contempler mon ignominie & mes larmes. Croyez-moi, mon ami, je connois votre

cœur bien mieux que vous ne le connoissez. Un amour si tendre & si vrai doit savoir commander aux désirs ; vous en avez trop fait pour achever sans vous perdre, & ne pouvez plus combler mon malheur sans faire le vôtre.

Je voudrois que vous pussiez sentir combien il est important pour tous deux que vous vous en remettiez à moi du soin de notre destin commun. Doutez-vous que vous ne me soyez aussi cher que moi-même, & pensez-vous qu'il pût exister pour moi quelque félicité que vous ne partageriez pas? Non, mon ami, j'ai les mêmes intérêts que vous, & un peu plus de raison pour les conduire. J'avoue que je suis la plus jeune : mais n'avez-vous jamais remarqué que si la raison d'ordinaire est plus foible & s'éteint plutôt chez les femmes, elle est aussi plutôt formée, comme un frêle tournesol croît & meurt avant un chêne. Nous nous trouvons, dès le premier âge, chargées d'un si dangereux dépôt, que le soin de le conserver nous éveille bientôt le jugement, & c'est un excellent moyen de bien voir les conséquences des choses que de sentir vivement tous les risques qu'elles nous font courir. Pour moi, plus je m'occupe de notre situation, plus je trouve que la raison vous demande ce que je vous demande au nom de l'amour. Soyez donc docile à sa douce voix, & laissez-vous conduire, hélas! par une autre aveugle, mais qui tient au moins un appui.

Je ne sais, mon ami, si nos cœurs auront le bonheur de s'entendre, & si vous parta-

gerez, en lisant cette lettre, la tendre émotion qui l'a dictée. Je ne sais si nous pourrons jamais nous accorder sur la maniere de voir comme sur celle de sentir; mais je sais bien que l'avis de celui des deux qui sépare le moins son bonheur du bonheur de l'autre, est l'avis qu'il faut préférer.

## LETTRE XII.

*A Julie.*

MA Julie, que la simplicité de votre lettre est touchante! que j'y vois bien la sérénité d'une ame innocente, & la tendre sollicitude de l'amour! Vos pensées s'exhalent sans art & sans peine; elles portent au cœur une impression délicieuse, que ne produit point un style apprêté. Vous donnez des raisons invincibles d'un air si simple qu'il faut y réfléchir pour en sentir la force, & les sentiments élevés vous coûtent si peu qu'on est tenté de les prendre pour des manieres de penser communes. Ah! oui sans doute, c'est à vous de régler nos destins; ce n'est pas un droit que je vous laisse, c'est un devoir que j'exige de vous, c'est une justice que je vous demande, & votre raison doit me dédommager du mal que vous avez fait à la mienne. Dès cet instant, je vous remets pour ma vie l'empire de mes volontés; disposez de moi comme d'un homme qui n'est plus rien pour lui-même, & dont tout l'être n'a de rapport qu'à vous. Je tiendrai,

drai, n'en doutez pas, l'engagement que je prends, quoi que vous puiſſiez me preſcrire. Ou j'en vaudrai mieux, ou vous en ſerez plus heureuſe, & je vois par-tout le prix aſſuré de mon obéiſſance. Je vous remets donc ſans réſerve le ſoin de notre bonheur commun; faites le vôtre, & tout eſt fait. Pour moi qui ne puis ni vous oublier un inſtant, ni penſer à vous ſans des tranſports qu'il faut vaincre, je vais m'occuper uniquement des ſeins que vous m'avez impoſés.

Depuis un an que nous étudions enſemble, nous n'avons guere fait que des lectures ſans ordre & preſque au hazard, plus pour conſulter votre goût que pour l'éclairer. D'ailleurs tant de trouble dans l'ame ne nous laiſſoit guere de liberté d'eſprit. Les yeux étoient mal fixés ſur le livre, la bouche en prononçoit les mots, l'attention manquoit toujours. Votre petite couſine, qui n'étoit pas ſi préoccupée, nous reprochoit notre peu de conception, & ſe faiſoit un honneur facile de nous devancer. Inſenſiblement elle eſt devenue le maître du maître, & quoique nous ayons quelquefois ri de ſes prétentions, elle eſt au fond la ſeule des trois qui ſait quelque choſe de tout ce que nous avons appris.

Pour regagner donc le temps perdu (ah! Julie, en fût-il jamais de mieux employé?) j'ai imaginé une eſpece de plan qui puiſſe réparer par la méthode le tort que les diſtractions ont fait au ſavoir. Je vous l'envoie; nous le lirons tantôt enſemble; & je me contente d'y faire ici quelques légeres obſervations.

Si nous voulions, ma charmante amie, nous charger d'un étalage d'érudition, & savoir pour les autres plus que pour nous, mon système ne vaudroit rien; car il tend toujours à tirer peu de beaucoup de choses, & à faire un petit recueil d'une grande bibliotheque. La science est dans la plupart de ceux qui la cultivent une monnoie dont on fait grand cas, qui cependant n'ajoute au bien-être qu'autant qu'on la communique, & n'est bonne que dans le commerce. Otez à nos Savants le plaisir de se faire écouter, le savoir ne sera rien pour eux. Ils n'amassent dans le cabinet que pour répandre dans le public; ils ne veulent être sages qu'aux yeux d'autrui, & ils ne se soucieroient plus de l'étude s'ils n'avoient plus d'admirateurs. [*] Pour nous qui voulons profiter de nos connoissances, nous ne les amassons point pour les revendre, mais pour les convertir à notre usage; ni pour nous en charger, mais pour nous en nourrir. Peu lire, & penser beaucoup à nos lectures, ou ce qui est la même chose, en causer beaucoup entre nous, est le moyen de les bien digérer. Je pense que quand on a une fois l'entendement ouvert par l'habitude de réfléchir, il vaut toujours mieux trouver de soi même les choses qu'on trouveroit dans les livres : c'est le vrai secret de les bien mouler à sa tête, & de se les approprier. Au lieu qu'en les recevant telles qu'on nous

[*] C'est ainsi que pensoit Séneque lui-même. Si *l'on me donnoit*, dit-il, *la science, à condition de ne la pas montrer, je n'en voudrois point.* Sublime philosophie, voilà donc ton usage !

les donne, & c'eſt preſque toujours ſous une forme qui n'eſt que la nôtre, nous ſommes plus riches que nous ne penſons : mais, dit Montaigne, on nous dreſſe à l'emprunt & à la quête ; on nous apprend à nous ſervir du bien d'autrui plutôt que du nôtre, ou plutôt, accumulant ſans ceſſe nous n'oſons toucher à rien : nous ſommes comme ces avares qui ne ſongent qu'à remplir leurs greniers, & dans le ſein de l'abondance ſe laiſſent mourir de faim.

Il y a, je l'avoue, bien des gens à qui cette méthode ſeroit fort nuiſible, & qui ont beſoin de beaucoup lire & peu méditer, parce qu'ayant la tête mal faite, ils ne raſſemblent rien de ſi mauvais que ce qu'ils produiſent d'eux-mêmes. Je vous recommande tout le contraire à vous qui mettez dans vos lectures mieux que ce que vous y trouvez, & dont l'eſprit actif fait ſur le livre un autre livre quelquefois meilleur que le premier. Nous nous communiquerons donc nos idées ; je vous dirai ce que les autres auront penſé, vous me direz ſur le même ſujet ce que vous penſez vous-même, & ſouvent après la leçon j'en ſortirai plus inſtruit que vous.

Moins vous aurez de lecture à faire, mieux il faudra la choiſir, & voici les raiſons de mon choix. La grande erreur de ceux qui étudient eſt, comme je viens de vous dire, de ſe fier trop à leurs livres, & de ne pas tirer aſſez de leurs fonds, ſans ſonger que de tous les ſophiſtes, notre propre raiſon eſt preſque toujours celui qui nous abuſe le moins. Si-tôt qu'on veut rentrer en ſoi-même, chacun ſent

ce qui eſt bien, chacun diſcerne ce qui eſt beau ; nous n'avons pas beſoin qu'on nous apprenne à connoître ni l'un ni l'autre, & l'on ne s'en impoſe là-deſſus qu'autant qu'on s'en veut impoſer. Mais les exemples du très-bon & du très-beau ſont plus rares & moins connus ; il les faut aller chercher loin de nous. La vanité, meſurant les forces de la nature ſur notre foibleſſe, nous fait regarder comme chimériques les qualités que nous ne ſentons pas en nous-mêmes ; la pareſſe & le vice s'appuient ſur cette prétendue impoſſibilité, & ce qu'on ne voit pas tous les jours, l'homme foible prétend qu'on ne le voit jamais. C'eſt cette erreur qu'il faut détruire. Ce ſont ces grands objets qu'il faut s'accoutumer à ſentir & à voir, afin de s'ôter tout prétexte de ne les pas imiter. L'ame s'éleve, le cœur s'enflamme à la contemplation de ces divins modeles ; à force de les conſidérer, on cherche à leur devenir ſemblable, & l'on ne ſouffre plus rien de médiocre ſans un dégoût mortel.

N'allons donc pas chercher dans les livres des principes & des regles que nous trouvons plus ſûrement au-dedans de nous. Laiſſons-là toutes ces vaines diſputes des Philoſophes ſur le bonheur & ſur la vertu ; employons à nous rendre bons & heureux le temps qu'ils perdent à chercher comment on doit l'être, & propoſons-nous de grands exemples à imiter, plutôt que de vains ſyſtêmes à ſuivre.

J'ai toujours cru que le bon n'étoit que le beau mis en action, que l'un tenoit intimement à l'autre, & qu'ils avoient tous deux une

source commune dans la nature bien ordonnée. Il suit de cette idée que le goût se perfectionne par les mêmes moyens que la sagesse, & qu'une ame bien touchée des charmes de la vertu, doit à proportion être aussi sensible à tous les autres genres de beautés. On s'exerce à voir comme à sentir, ou plutôt une vue exquise n'est qu'un sentiment délicat & fin. C'est ainsi qu'un peintre, à l'aspect d'un beau payſage ou devant un beau tableau, s'extasie à des objets qui ne sont pas mêmes remarqués d'un spectateur vulgaire. Combien de choses qu'on n'apperçoit que par sentiment & dont il est impossible de rendre raison; combien de ces je ne sais quoi qui reviennent si fréquemment, & dont le goût seul décide? Le goût est en quelque maniere le microscope du jugement, c'est lui qui met les petits objets à sa portée, & ces opérations commencent où s'arrêtent celles du dernier. Que faut-il donc pour le cultiver? S'exercer à voir ainsi qu'à sentir, & à juger du beau par inspection, comme du bon par sentiment. Non, je soutiens qu'il n'appartient pas même à tous les cœurs d'être émus au premier regard de Julie.

Voilà, ma charmante Ecoliere, pourquoi je borne toutes vos études à des livres de goût & de mœurs. Voilà pourquoi, tournant toute ma méthode en exemples, je ne vous donne point d'autre définition des vertus qu'un tableau des gens vertueux, ni d'autres regles pour bien écrire, que les livres qui sont bien écrits.

Ne soyez donc pas surprise des retranchements que je fais à vos précédentes lectures ; je suis convaincu qu'il faut les resserrer pour les rendre utiles, & je vois tous les jours mieux, que tout ce qui ne dit rien à l'ame n'est pas digne de vous occuper. Nous allons supprimer les langues, hors l'Italienne, que vous savez & que vous aimez. Nous laisserons là nos élémens d'algebre & de géométrie. Nous quitterions même la physique, si les termes qu'elle vous fournit m'en laissoient le courage. Nous renoncerons pour jamais à l'histoire moderne, excepté celle de notre pays, encore n'est-ce que parce que c'est un pays libre & simple, où l'on trouve des hommes antiques dans les temps modernes; car ne vous laissez pas éblouir par ceux qui disent que l'histoire la plus intéressante pour chacun est celle de son pays. Cela n'est pas vrai. Il y a des pays dont l'histoire ne peut pas même être lue, à moins qu'on ne soit imbécille ou négociateur. L'histoire la plus intéressante est celle où l'on trouve le plus d'exemples, de mœurs, de caracteres de toute espece ; en un mot, le plus d'instruction. Ils vous diront qu'il y a autant de tout cela parmi nous que parmi les anciens. Cela n'est pas vrai. Ouvrez leur histoire, & faites-les taire. Il y a des peuples sans physionomie auxquels il ne faut point de peintre ; il y a des gouvernements sans caracteres auxquels il ne faut point d'historiens, & où, si-tôt qu'on sait quelle place un homme occupe, on sait d'avance tout ce qu'il y fera. Ils diront que ce sont les bons historiens qui nous manquent,

mais demandez-leur pourquoi ? Cela n'eſt pas vrai. Donnez matiere à de bonnes hiſtoires, & les bons hiſtoriens ſe trouveront. Enfin, ils diront que les hommes de tous les temps ſe reſſemblent, qu'ils ont les mêmes vertus & les mêmes vices, qu'on n'admire les anciens que parce qu'ils ſont anciens. Cela n'eſt pas vrai non plus ; car on faiſoit autrefois de grandes choſes avec de petits moyens, & l'on fait aujourd'hui tout le contraire. Les anciens étoient contemporains de leurs hiſtoriens, & nous ont pourtant appris à les admirer. Aſſurément ſi la poſtérité jamais admire les nôtres, elle ne l'aura pas appris de nous.

J'ai laiſſé par égard pour votre inſéparable couſine quelques livres de petite littérature que je n'aurois pas laiſſés pour vous. Hors le Pétrarque, le Taſſe, le Metaſtaſſe & les maîtres du théatre françois, je n'y mêle ni poëtes ni livres d'amour, contre l'ordinaire des lectures conſacrées à votre ſexe. Qu'apprendrions-nous de l'amour dans ces livres ! Ah ! Julie, notre cœur nous en dit plus qu'eux, & le langage imité des livres eſt bien froid pour quiconque eſt paſſionné lui-même ! D'ailleurs ces études énervent l'ame, la jettent dans la molleſſe, & lui ôtent tout ſon reſſort. Au contraire, l'amour véritable eſt un feu dévorant qui porte ſon ardeur dans les autres ſentiments, & les anime d'une vigueur nouvelle. C'eſt pour cela qu'on a dit que l'amour faiſoit des Héros. Heureux celui que le ſort eût placé pour le devenir, & qui auroit Julie pour amante !

## LETTRE XIII.

*De Julie.*

JE vous le disois bien, que nous étions heureux; rien ne me l'apprend mieux que l'ennui que j'éprouve au moindre changement d'état. Si nous avions des peines bien vives, une absence de deux jours nous en feroit-elle tant? Je dis nous, car je sais que mon ami partage mon impatience; il la partage parce que je la sens, & il la sent encore pour lui-même: je n'ai plus besoin qu'il me dise ces choses-là.

Nous ne sommes à la campagne de d'hier au soir: il n'est pas encore l'heure où je vous verrois à la ville, & cependant mon déplacement me fait déjà trouver votre absence plus insupportable. Si vous ne m'aviez pas défendu la géométrie, je vous dirois que mon inquiétude est en raison composées des intervalles du temps & du lieu, tant je trouve que l'éloignement ajoute au chagrin de l'absence!

J'ai apporté votre lettre & votre plan d'études, pour méditer l'une & l'autre, & j'ai déjà relu deux fois la premiere: la fin m'en touche extrêmement. Je vois, mon ami, que vous sentez le véritable amour, puisqu'il ne vous a point ôté le goût des choses honnêtes, & que vous savez encore, dans la partie la plus sensible de votre cœur, faire des sacrifices à la vertu. En effet, employer la voie de l'instruction pour corrompre une femme,

me, eſt de toutes les ſéductions la plus condamnable, & vouloir attendrir ſa maîtreſſe à l'aide des romans, eſt avoir bien peu de reſſource en ſoi-même. Si vous euſſiez plié dans vos leçons la philoſophie à vos vues, ſi vous euſſiez tâché d'établir des maximes favorables à votre intérêt, en voulant me tromper vous m'euſſiez bientôt détrompée : mais la plus dangereuſe de vos ſéductions eſt de n'en point employer. Du moment que la ſoif d'aimer s'empara de mon cœur, & que j'y ſentis naître le beſoin d'un éternel attachement, je ne demandai point au Ciel de m'unir à un homme aimable, mais à un homme qui eût l'ame belle ; car je ſentois bien que c'eſt de tous les agrémens qu'on peut avoir, le moins ſujet au dégoût, & que la droiture & l'honneur ornent tous les ſentiments qu'ils accompagnent. Pour avoir bien placé ma préférence, j'ai eu, comme Salomon, avec ce que j'avois demandé, encore ce que je ne demandois pas. Je tire un bon augure pour mes autres vœux de l'accompliſſement de celui-là, & je ne déſeſpere pas, mon ami, de pouvoir vous rendre auſſi heureux un jour que vous méritez de l'être. Les moyens en ſont lents, difficiles, douteux ; les obſtacles terribles. Je n'oſe rien me promettre ; mais croyez que tout ce que la patience & l'amour pourront faire ne ſera pas oublié. Continuez cependant à complaire en tout à ma mere, & préparez-vous au retour de mon pere, qui ſe retire enfin, tout-à-fait, après trente ans de ſervice, à ſupporter les hauteurs d'un vieux Gentil-

homme brusque, mais plein d'honneur, qui vous aimera sans vous caresser & vous estimera sans le dire.

J'ai interrompu ma lettre pour m'aller promener dans des bocages qui sont près de notre maison. O mon doux ami ! je t'y conduisois avec moi, ou plutôt je t'y portois dans mon sein. Je choisissois les lieux que nous devions parcourir ensemble, j'y marquois des asyles dignes de nous retenir ; nos cœurs s'épanchoient d'avance dans ces retraites délicieuses : elles ajoutoient au plaisir que nous goûtions d'être ensemble, elles recevoient à leur tour un nouveau prix du séjour de deux vrais amants, & je m'étonnois de n'y avoir point remarqué seule les beautés que j'y trouvois avec toi.

Parmi les bosquets naturels que forme ce lieu charmant, il en est un plus charmant que les autres, dans lequel je me plais davantage, & où par cette raison je destine une petite surprise à mon ami. Il ne sera pas dit qu'il aura toujours de la déférence, & moi jamais de générosité. C'est là que je veux lui faire sentir, malgré les préjugés vulgaires, combien ce que le cœur donne vaut mieux que ce qu'arrache l'importunité. Au reste, de peur que votre imagination vive ne se mette un peu trop en frais, je dois vous prévenir que nous n'irons point ensemble dans le bosquet sans l'*inséparable cousine*.

A propos d'elle, il est décidé, si cela ne vous fâche pas trop, que vous viendrez nous voir lundi. Ma mere enverra sa caleche à ma

cousine ; vous vous rendrez chez elle à dix heures ; elle vous amenera : vous passerez la journée avec nous, & nous nous en retournerons tous ensemble le lendemain après le dîné.

J'en étois ici de ma lettre quand j'ai réfléchi que je n'avois pas pour vous la remettre les mêmes commodités qu'à la ville. J'avois d'abord pensé de vous renvoyer un de vos livres par Gustin, le fils du Jardinier, & de mettre à ce livre une couverture de papier, dans laquelle j'aurois inséré ma lettre. Mais outre qu'il n'est pas sûr que vous vous aviseriez de la chercher, ce seroit une imprudence impardonnable d'exposer à de pareils hasards le destin de notre vie. Je vais donc me contenter de vous marquer simplement par un billet le rendez-vous de lundi, & je garderai la lettre pour vous la donner à vous-même. Aussi-bien j'aurois un peu de souci qu'il n'y eût trop de commentaire sur le mystere du bosquet.

## LETTRE XIV.

*A Julie.*

QU'AS-TU fait, ah! qu'as-tu fait, ma Julie ! tu voulois me récompenser, & tu m'as perdu. Je suis ivre ou plutôt insensé. Mes sens sont altérés, toutes mes facultés sont troublées par ce baiser mortel. Tu voulois soulager mes maux? Cruelle, tu les aigris. C'est de

poison que j'ai cueilli sur tes levres ; il fermente, il embrase mon sang, il me tue, & ta pitié me fait mourir.

O souvenir immortel de cet instant d'illusion, de délire & d'enchantement, jamais, jamais tu ne t'effaceras de mon ame, & tant que les charmes de Julie y seront gravés, tant que ce cœur agité me fournira des sentiments & des soupirs, tu feras le supplice & le bonheur de ma vie !

Helas! je jouissois d'une apparente tranquillité ; soumis à tes volontés suprêmes, je ne murmurois plus d'un sort auquel tu daignois présider. J'avois dompté les fougueuses saillies d'une imagination téméraire : j'avois couvert mes regards d'un voile, & mis une entrave à mon cœur ; mes désirs n'osoient plus s'échapper qu'à demi ; j'étois aussi content que je pouvois l'être. Je reçois ton billet, je vole chez ta cousine, nous nous rendons à Clarens: je t'apperçois, & mon sein palpite ; le doux son de ta voix y porte une agitation nouvelle ; je t'aborde comme transporté, & j'avois grand besoin de la diversion de ta cousine pour cacher mon trouble à ta mere. On parcourt le jardin, l'on dîne tranquillement ; tu me rends en secret ta lettre que je n'ose lire devant ce redoutable témoin : le soleil commence à baisser, nous fuyons tous trois dans le bois le reste de ses rayons, & ma paisible simplicité n'imaginoit pas même un état plus doux que le mien.

En approchant du bosquet j'apperçus, non sans une émotion secrete, vos signes d'intel-

H. Gravelot Inv.

N. Lemire

Le premier baiser de l'amour

ligences, vos sourires mutuels, & le coloris de tes joues prendre un nouvel éclat. En y entrant, je vis avec surprise ta cousine s'approcher de moi, & d'un air plaisamment suppliant me demander un baiser. Sans rien comprendre à ce mystere, j'embrassai cette charmante amie, & toute aimable, toute piquante qu'elle est, je ne connus jamais mieux que les sensations ne sont rien que ce que le cœur les fait être. Mais que devins-je un moment après, quand je sentis..... la main me tremble..... un doux frémissement..... ta bouche de roses..... la bouche de Julie..... se poser, se presser sur la mienne, & mon corps serré dans tes bras? Non le feu du ciel n'est pas plus vif ni plus prompt que celui qui vint à l'instant m'embraser. Toutes les parties de moi-même se rassemblerent sous ce toucher délicieux. Le feu s'exhaloit avec nos soupirs de nos levres brûlantes, & mon cœur se mouroit sous le poids de la volupté.. .. quand tout-à-coup je te vis pâlir, fermer tes beaux yeux, t'appuyer sur ta cousine, & tomber en défaillance. Ainsi la frayeur éteignit le plaisir, & mon bonheur ne fut qu'un éclair.

A peine sais-je ce qui m'est arrivé depuis ce fatal moment. L'impression profonde que j'ai reçue ne peut plus s'effacer. Une faveur?..... c'est un tourment horrible..... Non, garde tes baisers, je ne les saurois supporter..... ils sont trop âcres, trop pénétrants: ils percent, ils brûlent jusqu'à la moëlle..... Ils me rendroient furieux. Un seul, un seul m'a jetté dans un égarement dont je ne puis plus reve-

nir. Je ne suis plus le même & ne te vois plus la même. Je ne te vois plus comme autrefois réprimante & sévere ; mais je te sens & te touche sans cesse unie à mon sein, comme tu fus un instant. O Julie ! quelque sort qu'em'annonce un transport dont je ne suis plus maître, quelque traitement que ta rigueur me destine, je ne puis plus vivre dans l'état où je suis, & je sens qu'il faut enfin que j'expire à tes pieds.... ou dans tes bras.

## LETTRE XV.

*De Julie.*

IL est important, mon ami, que nous nous séparions pour quelque temps, & c'est ici la premiere épreuve de l'obéissance que vous m'avez promise. Si je l'exige en cette occasion, croyez que j'en ai des raisons très-fortes. Il faut bien, & vous le savez trop, que j'en aie pour m'y résoudre ; quant à vous, vous n'en avez pas besoin d'autre que ma volonté.

Il y a long-temps que vous avez un voyage à faire en Valais. Je voudrois que vous puissiez l'entreprendre à présent qu'il ne fait pas encore froid. Quoique l'automne soit encore agréable ici, vous voyez déjà blanchir la pointe de la Dent-de-Jamant (*), & dans six semaines je ne vous laisserois pas faire ce voyage dans un pays si rude. Tâchez donc de partir dès demain : vous m'écrirez à l'adresse

(*) Haute montagne du pays de Vaud.

que je vous envoie, & vous m'enverrez la vôtre quand vous ſerez arrivé à Sion.

Vous n'avez jamais voulu me parler de l'état de vos affaires; mais vous n'êtes pas dans votre patrie; je ſais que vous y avez peu de fortune, & que vous ne faites que la déranger ici, où vous ne reſteriez pas ſans moi. Je puis donc ſuppoſer qu'une partie de votre bourſe eſt dans la mienne, & je vous envoie un léger à-compte dans celle que renferme cette boîte, qu'il ne faut pas ouvrir devant le porteur. Je n'ai garde d'aller au-devant des difficultés, je vous eſtime trop pour vous croire capable d'en faire.

Je vous défends, non-ſeulement de retourner ſans mon ordre, mais de venir nous dire adieu. Vous pouvez écrire à ma mere ou à moi, ſimplement pour nous avertir que vous êtes forcé de partir ſur le champ pour une affaire imprévue, & me donner, ſi vous voulez, quelques avis ſur mes lectures, juſqu'à votre retour. Tout cela doit être fait naturellement & ſans aucune apparence de myſtere. Adieu, mon ami, n'oubliez pas que vous emportez le cœur & le repos de Julie.

## LETTRE XVI.

*Réponſe.*

JE relis votre terrible lettre, & je friſſonne à chaque ligne. J'obéirai pourtant, je l'ai promis, je le dois : j'obéirai. Mais vous ne

savez pas, non, barbare, vous ne saurez jamais ce qu'un tel sacrifice coûte à mon cœur. Ah! vous n'aviez pas besoin de l'épreuve du bosquet pour me le rendre sensible. C'est un raffinement de cruauté perdu pour votre ame impitoyable, & je puis au moins vous défier de me rendre plus malheureux.

Vous recevrez votre boîte dans le même état où vous me l'avez envoyée. C'est trop d'ajouter l'opprobre à la cruauté; si je vous ai laissée maîtresse de mon sort, je ne vous ai point laissée l'arbitre de mon honneur. C'est un dépôt sacré (l'unique, hélas! qui me reste) dont jusqu'à la fin de ma vie nul ne sera chargé que moi seul.

## LETTRE XVII.

*Replique.*

VOTRE lettre me fait pitié; c'est la seule chose sans esprit que vous ayez jamais écrite.

J'offense donc votre honneur pour lequel je donnerois mille fois ma vie? J'offense donc ton honneur, ingrat! qui m'as vue prête à t'abandonner le mien? Où est-il donc, cet honneur que j'offense? Dis-le-moi, cœur rampant, ame sans délicatesse? Ah! que tu es méprisable, si tu n'as qu'un honneur que Julie ne connoisse pas! Quoi! ceux qui veulent partager leur sort n'oseroient partager leurs biens, & celui qui fait profession d'être à moi, se tient outragé de mes dons; & depuis

quand eſt-il vil de recevoir de ce qu'on aime ? Depuis quand ce que le cœur donne déshonore-t-il le cœur qui l'accepte ? mais on mépriſe un homme qui reçoit d'un autre ; on mépriſe celui dont les beſoins paſſent la fortune. Et qui le mépriſe ? des ames abjectes qui mettent l'honneur dans la richeſſe, & peſent les vertus au poids de l'or. Eſt-ce dans ces baſſes maximes qu'un homme de bien met ſon honneur, & le préjugé même de la raiſon n'eſt-il pas en faveur du plus pauvre ?

Sans doute il eſt des dons vils qu'un honnête homme ne peut accepter ; mais apprenez qu'ils ne deshonorent pas moins la main qui les offre, & qu'un don honnête à faire eſt toujours honnête à recevoir ; or ſûrement mon cœur ne me reproche pas celui-ci, il s'en glorifie (*). Je ne ſache rien de plus mépriſable qu'un homme dont on achete le cœur & les ſoins, ſi ce n'eſt la femme qui les paie ; mais entre deux cœurs unis la communauté des biens eſt une juſtice & un devoir, & ſi je me trouve encore en arriere de ce qui me reſte de plus qu'à vous, j'accepte ſans ſcrupule ce que je réſerve, & je vous dois ce que je ne vous ai pas donné. Ah ! ſi les dons de l'amour ſont à charge, quel cœur jamais peut-être reconnoiſſant ?

Suppoſeriez-vous que je refuſe à mes beſoins ce que je deſtine à pourvoir aux vôtres ?

(*) Elle a raiſon. Sur le motif ſecret de ce voyage, on voit que jamais argent ne fut plus honnêtement employé. C'eſt grand dommage que cet emploi n'ait pas fait un meilleur profit.

je vais vous donner du contraire une preuve sans replique C'est que la bourse que je vous renvoie contient le double de ce qu'elle contenoit la premiere fois, & qu'il ne tiendroit qu'à moi de la doubler encore. Mon pere me donne pour mon entretien une pension, modique à la vérité, mais à laquelle je n'ai jamais besoin de toucher, tant ma mere est attentive à pourvoir à tout, sans compter que ma broderie & ma dentelle suffisent pour m'entretenir de l'une & de l'autre. Il est vrai que je n'étois pas toujours aussi riche ; les soucis d'une passion fatale m'ont fait depuis longtemps négliger certains soins auxquels j'employois mon superflu ; c'est une raison de plus d'en disposer comme je fais : il faut vous humilier pour le mal dont vous êtes cause, & que l'amour expie les fautes qu'il fait commettre.

Venons à l'essentiel. Vous dites que l'honneur vous défend d'accepter mes dons. Si cela est, je n'ai plus rien à dire, & je conviens avec vous qu'il ne vous est pas permis d'aliéner un pareil soin. Si donc vous pouvez me prouver cela, faites-le clairement, inconteſtablement, & sans vaine subtilité ; car vous savez que je hais les sophismes. Alors vous pouvez me rendre la bourse, je la reprends sans me plaindre, & il n'en sera plus parlé.

Mais comme je n'aime ni les gens pointilleux, ni le faux point-d'honneur ; si vous me renvoyez encore une fois la boîte sans justification, ou que votre justification soit mauvaise, il faudra ne nous plus voir. Adieu, pensez-y.

## LETTRE XVIII.

*A Julie.*

J'AI reçu vos dons, je suis parti sans vous voir, me voici bien loin de vous. Etes-vous contente de vos tyrannies, & vous ai-je assez obéi ?

Je ne puis vous parler de mon voyage ; à peine sai-je comment il s'est fait. J'ai mis trois jours à faire vingt lieues ; chaque pas qui m'éloignoit de vous séparoit mon corps de mon ame, & me donnoit un sentiment anticipé de la mort. Je voulois vous décrire ce que je verrois. Vain projet ! Je n'ai rien vu que vous, & ne puis vous peindre que Julie. Les puissantes émotions que je viens d'éprouver coup sur coup, m'ont jetté dans des distractions continuelles ; je me sentois toujours où je n'étois point : à peine avois-je assez d'esprit pour suivre & demander mon chemin, & je suis arrivé à Sion sans être parti de Vevai.

C'est ainsi que j'ai trouvé le secret d'éluder votre rigueur, & de vous voir sans vous désobéir. Oui, cruelle ! quoi que vous ayez su faire, vous n'avez pu me séparer de vous tout entier. Je n'ai traîné dans mon exil que la moindre partie de moi-même ; tout ce qu'il y a de vivant en moi demeure auprès de vous sans cesse. Il erre impunément sur vos yeux, sur vos levres & sur votre sein, sur tous vos

charmes ; il pénetre par-tout comme une vapeur subtile, & je suis plus heureux en dépit de vous, que je ne le fus jamais de votre gré.

J'ai ici quelques personnes à voir, quelques affaires à traiter ; voilà ce qui m'en désole. Je ne suis point à plaindre dans la solitude où je puis m'occuper de vous, & me transporter aux lieux où vous êtes. La vie active qui me rappelle à moi tout entier, m'est seule insupportable. Je vais faire mal & vîte, pour être promptement libre, & pouvoir m'égarer à mon aise dans les lieux sauvages qui forment à mes yeux les charmes de ce pays. Il faut tout fuir & vivre seul au monde, quand on n'y peut vivre avec vous.

## LETTRE XIX.

*A Julie.*

RIEN ne m'arrête plus ici que vos ordres ; cinq jours que j'y ai passés ont suffi, & au-delà, pour mes affaires ; si toutefois on peut appeller des affaires celles où le cœur n'a point de part. Enfin vous n'avez plus de prétexte, & ne pouvez me retenir loin de vous qu'afin de me tourmenter.

Je commence à être fort inquiet du sort de ma premiere lettre ; elle fut écrite & mise à la poste en arrivant ; l'adresse en est fidelement copiée sur celle que vous m'envoyâtes : je vous ai envoyé la mienne avec le même soin,

& ſi vous aviez fait exactement réponſe, elle auroit déjà dû me parvenir. Cette réponſe pourtant ne vient point, & il n'y a nulle cauſe poſſible & funeſte de ſon retard que mon eſprit troublé ne ſe figure. O ma Julie, que d'imprévues cataſtrophes peuvent en huit jours rompre à jamais les plus doux liens du monde! Je frémis de ſonger qu'il n'y a pour moi qu'un ſeul moyen d'être heureux, & des millions d'être miſérable. [*] Julie, m'auriez-vous oublié? Ah! c'eſt la plus affreuſe de mes craintes! Je puis préparer ma conſtance aux autres malheurs, mais toutes les forces de mon ame défaillent au ſeul ſoupçon de celui-là.

Je vois le peu de fondement de mes alarmes, & ne ſaurois les calmer. Le ſentiment de mes maux s'aigrit ſans ceſſe loin de vous, & comme ſi je n'en avois pas aſſez pour m'abattre, je m'en forge encore d'incertains pour irriter tous les autres. D'abord mes inquiétudes étoient moins vives. Le trouble d'un départ ſubit, l'agitation du voyage donnoient le change à mes ennuis; ils ſe raniment dans la tranquille ſolitude. Hélas! je combattois; un fer mortel a percé mon ſein, & la douleur ne s'eſt fait ſentir que long-temps après la bleſſure.

[*] On me dira que c'eſt le devoir d'un Editeur de corriger les fautes de langue. Oui bien pour les Editeurs qui font cas de cette correction; oui bien pour les ouvrages dont on peut corriger le ſtyle ſans le refondre & le gâter; oui bien quand on eſt aſſez ſûr de ſa plume pour ne pas ſubſtituer ſes propres fautes à celles de l'Auteur. Et avec tout cela, qu'aura-t-on gagné à faire parler un Suiſſe comme un Académicien?

Cent fois en lisant des romans j'ai ri des froides plaintes des amants sur l'absence. Ah ! je ne savois pas alors à quel point la vôtre un jour me seroit insupportable ! je sens aujourd'hui combien une ame paisible est peu propre à juger des passions, & combien il est insensé de rire des sentiments qu'on n'a point éprouvés. Vous le dirai-je pourtant ? Je ne sais quelle idée consolante & douce tempere en moi l'amertume de votre éloignement, en songeant qu'il s'est fait par votre ordre. Les maux qui me viennent de vous me sont moins cruels que s'ils m'étoient envoyés par la fortune ; s'ils servent à vous contenter, je ne voudrois pas ne les point sentir : ils sont les garants de leur dédommagement, & je connois trop bien votre ame pour vous croire barbare à pure perte.

Si vous voulez m'éprouver je n'en murmure plus, il est juste que vous sachiez si je suis constant, patient, docile, digne en un mot des biens que vous me réservez. Dieu ! si c'étoit là votre idée, je me plaindrois de trop souffrir. Ah ! non, pour nourrir dans mon cœur une si douce attente, inventez, s'il se peut, des maux mieux proportionnés à leur prix.

## LETTRE XX.

*De Julie.*

JE reçois à la fois vos deux lettres, & je vois par l'inquiétude que vous marquez dans la seconde sur le sort de l'autre, que quand l'imagination prend les devants, la raison ne se hâte pas comme elle, & souvent la laisse aller seule. Pensâtes-vous en arrivant à Sion qu'un courier tout prêt n'attendoit pour partir que votre lettre, que cette lettre me seroit remise en arrivant ici, & que les occasions ne favoriseroient pas moins ma réponse? Il n'en va pas ainsi, mon bel ami. Vos deux lettres me sont parvenues à la fois, parce que le courier, qui ne passe qu'une fois la semaine (*), n'est parti qu'avec la seconde. Il faut un certain temps pour distribuer les lettres; il en faut à mon commissionnaire pour me rendre la mienne en secret, & le courier ne retourne pas d'ici le lendemain du jour qu'il est arrivé. Ainsi tout bien calculé, il nous faut huit jours, quand celui du courier est bien choisi, pour recevoir réponse l'un de l'autre; ce que je vous explique, afin de calmer une fois pour toutes votre impatiente vivacité. Tandis que vous déclamez contre la fortune & ma négligence, vous voyez que je m'informe adroitement de tout ce qui peut assurer notre correspondance, & prévenir vos perplexités. Je

(*) Il passe à présent deux fois.

vous laisse à décider de quel côté sont les plus tendres soins.

Ne parlons plus de peines, mon bon ami; ah! respectez & partagez plutôt le plaisir que j'éprouve après huit mois d'absence, de revoir le meilleur des peres! Il arriva jeudi au soir & je n'ai songé qu'à lui [*] depuis cet heureux moment. O toi! que j'aime le mieux au monde après les auteurs de mes jours, pourquoi tes lettres, tes querelles viennent-elles contrister mon ame, & troubler les premiers plaisirs d'une famille réunie? Tu voudrois que mon cœur s'occupât de toi sans cesse; mais, dis-moi, le tien pourroit-il aimer une fille dénaturée, à qui les feux de l'amour feroient oublier les droits du sang, & que les plaintes d'un amant rendroient insensible aux caresses d'un pere! Non, mon digne ami, n'empoisonne point par d'injustes reproches l'innocente joie que m'inspire un si doux sentiment. Toi, dont l'ame est si tendre & si sensible, ne connois-tu point quel charme c'est de sentir dans ces purs & sacrés embrassements le sein d'un pere palpiter d'aise contre celui de sa fille? Ah! crois-tu qu'alors le cœur puisse un moment se partager, & rien dérober à la nature?

*Sol che son figlia io mi rammento adesso.*

Ne pensez pas pourtant que je vous oublie. Oublia-t-on jamais ce qu'on a une fois aimé?

[*] L'article qui précede, prouve qu'elle ment.

aimé? Non, les impressions plus vives qu'on fuit quelques instants, n'effacent pas pour cela les autres. Ce n'est point sans chagrin que je vous ai vu partir, ce n'est point sans plaisir que je vous verrois de retour. Mais..... prenez patience, ainsi que moi, puisqu'il le faut, sans en demander davantage. Soyez sûr que je vous rappellerai le plutôt qu'il sera possible, & pensez que souvent tel qui se plaint bien haut de l'absence, n'est pas celui qui en souffre le plus.

## LETTRE XXI.

*A Julie.*

QUE j'ai souffert en la recevant, cette lettre souhaitée avec tant d'ardeur! J'attendois le courier à la poste. A peine le paquet étoit-il ouvert que je me nomme; je me rends importun: on me dit qu'il y a une lettre, je tressaille; je la demande agité d'une mortelle impatience: je la reçois enfin. Julie, j'apperçois les traits de ta main adorée! La mienne tremble en s'avançant pour recevoir ce précieux dépôt. Je voudrois baiser mille fois ces sacrés caracteres. O circonspection d'un amour craintif! Je n'ose porter la lettre à ma bouche, ni l'ouvrir devant tant de témoins. Je me dérobe à la hâte. Mes genoux trembloient sous moi; mon émotion croissante me laisse à peine appercevoir mon chemin; j'ouvre la lettre au premier détour; je la parcours, je la

dévore, & à peine suis-je à ces lignes où tu peins si bien les plaisirs de ton cœur, en embrassant ce respectable pere, que je fonds en larmes : on me regarde, j'entre dans une allée pour échapper aux spectateurs : là, je partage ton attendrissement ; j'embrasse avec transport cet heureux pere que je connois à peine, & la voix de la nature me rappellant au mien, je donne de nouveaux pleurs à sa mémoire honorée.

Et que vouliez-vous apprendre, incomparable fille, dans mon vain & triste savoir ? Ah ! c'est de vous qu'il faut apprendre tout ce qui peut entrer de bon, d'honnête dans une ame humaine ; & sur-tout ce divin accord de la vertu, de l'amour & de la nature, qui ne se trouva jamais qu'en vous ! Non, il n'y a point d'affection saine qui n'ait sa place dans votre cœur, qui ne s'y distingue par la sensibilité qui vous est propre ; & pour savoir moi-même régler le mien, comme j'ai soumis toutes mes actions à vos volontés, je vois bien qu'il faut soumettre encore tous mes sentiments aux vôtres.

Quelle différence pourtant de votre état au mien, daignez le remarquer ! Je ne parle point du rang & de la fortune, l'honneur & l'amour doivent en cela suppléer à tout. Mais vous êtes environnée de gens que vous chérissez & qui vous adorent ; les soins d'une tendre mere, d'un pere dont vous êtes l'unique espoir ; l'amitié d'une cousine qui semble ne respirer que pour vous ; toute une famille dont vous faites l'ornement ; une ville

entiere, fiere de vous avoir vu naître, tout occupe & partage votre sensibilité, & ce qu'il en reste à l'amour n'est que la moindre partie de ce que lui raviſſent les droits du sang & de l'amitié. Mais moi, Julie, hélas! errant, sans famille & presque sans patrie, je n'ai que vous sur la terre, & l'amour seul me tient lieu de tout. Ne soyez donc pas surprise si, bien que votre ame soit la plus sensible, la mienne sait le mieux aimer, & si, vous cédant en tant de choses, j'emporte au moins le prix de l'amour.

Ne craignez pourtant pas que je vous importune encore de mes indiscretes plaintes. Non, je respecterai vos plaisirs, & pour eux-mêmes qui sont si purs, & pour vous qui les ressentez. Je m'en formerai dans l'esprit le touchant spectacle; je les partagerai de loin, & ne pouvant être heureux de ma propre félicité, je le serai de la vôtre. Quelles que soient les raisons qui me tiennent éloigné de vous, je les respecte; & que me serviroit de les connoître, si quand je devrois les désapprouver, il n'en faudroit pas moins obéir à la volonté qu'elles vous inspirent? M'en coûtera-t-il plus de garder le silence qu'il m'en coûta de vous quitter? Souvenez-vous toujours, ô Julie, que votre ame a deux corps à gouverner, & que celui qu'elle anime par son choix lui sera toujours le plus fidele.

*Nodo piu forte:*
*Fabricato da noi, non dalla sorte.*

Je me tais donc, & jusqu'à ce qu'il vous plaise terminer mon exil, je vais tâcher d'en tempérer l'ennui en parcourant les montagnes du Valais, tandis qu'elles sont encore praticables. Je m'apperçois que ce pays ignoré mérite les regards des hommes, & qu'il ne lui manque pour être admiré que des spectateurs qui le sachent voir. Je tâcherai d'en tirer quelques observations dignes de vous plaire. Pour amuser une jolie femme, il faudroit peindre un peuple aimable & galant: Mais toi, ma Julie, ah! je le sais bien : le tableau d'un peuple heureux & simple est celui qu'il faut à ton cœur.

## LETTRE XXII.

*De Julie.*

ENFIN le premier pas est franchi, & il a été question de vous. Malgré le mépris que vous témoignez pour ma doctrine, mon pere en a été surpris; il n'a pas moins admiré mes progrès dans la musique & dans le dessein [*], & au grand étonnement de ma mere, prévenue par vos calomnies [**], au blason près qui lui a paru négligé, il a été fort content de tous mes talents. Mais ces talents ne s'acquiérent pas sans maître; il a fallu nommer le mien,

[*] Voilà, ce me semble, un sage de vingt ans qui sait prodigieusement de choses! Il est vrai que Julie le félicite à trente ans de n'être plus si savant.

[**] Cela se rapporte à une lettre à la mere, écrite sur un ton équivoque, & qui a été supprimée.

& je l'ai fait avec une énumération pompeuse de toutes les sciences qu'il vouloit bien m'enseigner, hors une. Il s'est rappellé de vous avoir vu plusieurs fois à son précédent voyage, & il n'a pas paru qu'il eût conservé de vous une impression désavantageuse.

Ensuite il s'est informé de votre fortune; on lui a dit qu'elle étoit médiocre : de votre naissance, on lui a dit qu'elle étoit honnête. Ce mot *honnête* est fort équivoque à l'oreille d'un Gentilhomme, & a excité des soupçons que l'éclaircissement a confirmés. Dès qu'il a su que vous n'étiez pas noble, il a demandé ce qu'on vous donnoit par mois. Ma mere prenant la parole, a dit qu'un pareil arrangement n'étoit pas même proposable, & qu'au contraire vous aviez rejetté constamment tous les moindres présents qu'elle avoit tâché de vous faire en choses qui ne se refusent pas; mais cet air de fierté n'a fait qu'exciter la sienne, & le moyen de supporter l'idée d'être redevable à un roturier? Il a donc été décidé qu'on vous offriroit un paiement, au refus duquel, malgré tout votre mérite, dont on convient, vous seriez remercié de vos soins. Voilà, mon ami, le résumé d'une conversation qui a été tenue sur le compte de mon très-honoré maître, & durant laquelle son humble écoliere n'étoit pas fort tranquille. J'ai cru ne pouvoir trop me hâter de vous en donner avis, afin de vous laisser le temps d'y réfléchir. Aussi tôt que vous aurez pris votre résolution, ne manquez pas de m'en instruire; car cet article est de votre compéten-

ce, & mes droits ne vont pas jusques là.

J'apprends avec peine vos courses dans les montagnes, non que vous n'y trouviez, à mon avis, une agréable diversion, & que le détail de ce que vous aurez vu ne me soit fort agréable à moi-même : mais je crains pour vous des fatigues que vous n'êtes guere en état de supporter. D'ailleurs la saison est fort avancée, d'un jour à l'autre tout peut se couvrir de neige, & je prévois que vous aurez encore plus à souffrir du froid que de la fatigue. Si vous tombiez malade dans le pays où vous êtes, je ne m'en consolerois jamais. Revenez donc, mon bon ami, dans mon voisinage. Il n'est pas temps encore de rentrer à Vevai ; mais je veux que vous habitiez un séjour moins rude, & que nous soyons plus à portée d'avoir aisément des nouvelles l'un de l'autre. Je vous laisse le maître du choix de votre station. Tâchez seulement qu'on ne sache point ici où vous êtes, & soyez discret sans être mystérieux. Je ne vous dis rien sur ce chapitre ; je me fie à l'intérêt que vous avez d'être prudent, & plus encore à celui que j'ai que vous le soyez.

Adieu, mon ami ; je ne puis m'entretenir plus long-temps avec vous. Vous savez de quelles précautions j'ai besoin pour vous écrire. Ce n'est pas tout : mon pere a amené un étranger respectable, son ancien ami, & qui lui a sauvé autrefois la vie à la guerre Jugez si nous nous sommes efforcés de le bien recevoir ! Il repart demain, & nous nous hâtons de lui procurer, pour le jour qui nous reste,

tous les amuſements qui peuvent marquer notre zele à un tel bienfaiteur. On m'appelle : il faut finir. Adieu derechef.

## LETTRE XXIII.

*A Julie.*

A PEINE ai-je employé huit jours à parcourir un pays qui demanderoit des années d'obſervation ; mais outre que la neige me chaſſe, j'ai voulu revenir au-devant du courier qui m'apporte, j'eſpere, une de vos Lettres. En attendant qu'elle arrive, je commence par vous écrire celle-ci, après laquelle j'en écrirai, s'il eſt néceſſaire, une ſeconde pour répondre à la vôtre.

Je ne vous ferai point ici un détail de mon voyage & de mes remarques ; j'en ai fait une relation que je compte vous porter. Il faut réſerver notre correſpondance pour les choſes qui nous touchent de plus près l'un & l'autre. Je me contenterai de vous parler de la ſituation de mon ame : il eſt juſte de vous rendre compte de l'uſage qu'on fait de votre bien. J'étois parti triſte de mes peines, & conſolé de votre joie, ce qui me tenoit dans un certain état de langueur qui n'eſt pas ſans charmes pour un cœur ſenſible. Je graviſſois lentement & à pied des ſentiers aſſez rudes, conduit par un homme que j'avois pris pour être mon guide, & dans lequel, durant toute la route, j'ai trouvé plutôt un ami qu'un mer-

cenaire. Je voulois rêver, & j'en étois toujours détourné par quelque spectacle inattendu. Tantôt d'immenses roches pendoient en ruine au-dessus de ma tête. Tantôt de hautes & bruyantes cascades m'inondoient de leur épais brouillard. Tantôt un torrent éternel ouvroit à mes côtés un abyme dont les yeux n'osoient sonder la profondeur. Quelquefois je me perdois dans l'obscurité d'un bois touffu. Quelquefois en sortant d'un gouffre, une agréable prairie réjouissoit tout-à-coup mes regards. Un mêlange étonnant de la nature sauvage & de la nature cultivée, montroit par-tout la main des hommes, où l'on eût cru qu'ils n'avoient jamais pénétré: à côté d'une caverne on trouvoit des maisons; on y voyoit des pampres secs où l'on n'eût cherché que des ronces, des vignes dans des terres éboulées, d'excellents fruits sur des rochers, & des champs dans des précipices.

Ce n'étoit pas seulement le travail des hommes qui rendoit ces pays étrangers si bizarrement contrastés; la nature sembloit encore prendre plaisir à s'y mettre en opposition avec elle-même, tant on la trouvoit différente en un même lieu, sous divers aspects. Au levant les fleurs du printemps, au midi les fruits de l'automne, au nord les glaces de l'hiver: elle réunissoit toutes les saisons dans le même instant, tous les climats dans le même lieu, des terrains contraires sur le même sol, & formoit l'accord inconnu par-tout ailleurs des productions des plaines & de celles des Alpes. Ajoutez à tout cela les illusions de l'optique,

tique, les pointes des monts différemment éclairées, le clair obscur du soleil & des ombres, & tous les accidents de lumiere qui en resultoient le matin & le soir; vous aurez quelque idée des scenes continuelles qui ne cesserent d'attirer mon admiration, & qui sembloient m'être offertes en un vrai théatre; car la perspective des monts étant verticale, frappe les yeux tout à la fois & bien plus puissamment que celle des plaines, qui ne se voit qu'obliquement en fuyant, & dont chaque objet vous en cache un autre.

J'attribuai durant la premiere journée aux agréments de cette variété le calme que je sentois renaître en moi. J'admirois l'empire qu'ont sur nos passions les plus vives les êtres les plus insensibles, & je mépriſois la Philosophie de ne pouvoir pas même autant sur l'ame qu'une suite d'objets inanimés. Mais cet état paisible ayant duré la nuit, & augmenté le lendemain, je ne tardai pas de juger qu'il avoit encore quelque autre cause qui n'étoit pas connue. J'arrivai ce jour là sur des montagnes les moins élevées, & parcourant ensuite leurs inégalités, sur celles des plus hautes qui étoient à ma portée. Après m'être promené dans les nuages, j'atteignois un séjour plus serein, d'où l'on voit, dans la saison, le tonnerre & l'orage se former au-dessous de soi, image trop vaine de l'ame du sage, dont l'exemple n'exista jamais, ou n'existe qu'aux mêmes lieux d'où l'on a tiré l'emblême.

Ce fut là que je démêlai sensiblement dans la pureté de l'air où je me trouvois, la véri-

table cause du changement de mon humeur, & du retour de cette paix intérieure que j'avois perdue depuis si long-temps. En effet, c'est une impression générale qu'éprouvent tous les hommes, quoiqu'ils ne l'observent pas tous, que sur les hautes montagnes où l'air est pur & subtil, on se sent plus de facilité dans la respiration, plus de légereté dans le corps, plus de sérénité dans l'esprit; les plaisirs y sont moins ardents, les passions plus modérées. Les méditations y prennent je ne sais quel caractere grand & sublime, proportionné aux objets qui nous frappent, je ne sais quelle volupté tranquille qui n'a rien d'âcre & de sensuel. Il semble qu'en s'élevant au-dessus du séjour des hommes, on y laisse tous les sentiments bas & terrestres, & qu'à mesure qu'on approche des régions éthérées, l'ame contracte quelque chose de leur inaltérable pureté. On y est grave sans melancolie, paisible sans indolence, content d'être & de penser: tous les desirs trop vifs s'émoussent, ils perdent cette pointe aiguë qui les rend douloureux, ils ne laissent au fond du cœur qu'une émotion légere & douce, & c'est ainsi qu'un heureux climat fait servir à la felicité de l'homme les passions qui font d'ailleurs son tourment. Je doute qu'aucune agitation violente, aucune maladie de vapeurs pût tenir contre un pareil séjour prolongé, & je suis surpris que des bains de l'air salutaire & bienfaisant des montagnes, ne soient pas un des grands remedes de la médecine & de la morale.

*Qui non palazzi, non teatro o loggia,*
*Ma' n tor vece un' abete, un faggio, un pino*

*Trà l' erba verde e'l bel monte vicino*
*Levan di terra al Ciel nostr' intelletto* (*)

Supposez les impressions réunies de ce que je viens de vous décrire, & vous aurez quelque idée de la situation délicieuse où je me trouvois. Imaginez la variété, la grandeur, la beauté de mille étonnants spectacles ; le plaisir de ne voir autour de soi que des objets tout nouveaux, des oiseaux étrangers, des plantes bizarres & inconnues, d'observer en quelque sorte une autre nature, & de se détromper dans un nouveau monde. Tout cela fait aux yeux un mêlange inexprimable dont le charme augmente encore par la subtilité de l'air qui rend les couleurs plus vives, les traits plus marqués, rapproche tous les points de vue ; les distances paroissent moindres que dans les plaines, où l'épaisseur de l'air couvre la terre d'un voile, l'horizon présente aux yeux plus d'objets qu'il semble n'en pouvoir contenir : enfin le spectacle a je ne sçais quoi de magique, de surnaturel, qui ravit l'esprit & les sens ; on oublie tout, on s'oublie soi-même, on ne sait plus où l'on est.

J'aurois passé tout le temps de mon voyage dans le seul enchantement du payſage, si je n'en eusse éprouvé un plus doux encore dans le commerce des habitants. Vous trouverez dans ma description un léger crayon de leurs mœurs, de leur simplicité, de leur égalité d'ame, & de cette paisible tranquillité qui les

(*) Au lieu des palais, des pavillons, des théatres, les chênes les noirs sapins, les hêtres s'élancent de l'herbe verte au sommet des monts, & semblent élever au Ciel avec leurs têtes, les yeux & l'esprit des mortels. *Petrarc.*

rend heureux par l'exemption des peines plutôt que par le goût des plaisirs : mais ce que je n'ai pu vous peindre, & qu'on ne peut guere imaginer, c'est leur humanité désintéressée, & leur zele hospitalier pour tous les étrangers que le hazard ou la curiosité conduisent chez eux. J'en fis une épreuve surprenante, moi qui n'étois connu de personne & qui ne marchois qu'à l'aide d'un conducteur. Quand j'arrivois le soir dans un hameau, chacun venoit avec tant d'empressement m'offrir sa maison que j'étois embarrassé du choix, & celui qui obtenoit la préférence en paroissoit si content que la premiere fois je pris cette ardeur pour de l'avidité. Mais je fus bien étonné quand, après en avoir usé chez mon hôte à peu près comme au cabaret, il refusa le lendemain mon argent, s'offensant même de ma proposition, & il en a par-tout été de même. Ainsi c'étoit le pur amour de l'hospitalité, communément assez tiede, qu'à sa vivacité j'avois pris pour l'âpreté du gain. Leur désintéressement fut si complet que dans tout le voyage je n'ai pu trouver à placer un patagon. (*) En effet, à quoi dépenser de l'argent dans un pays où les maîtres ne reçoivent point le prix de leurs frais, ni les domestiques celui de leurs soins, & où l'on ne trouve aucun mendiant? Cependant l'argent est fort rare dans le haut Valais ; mais c'est pour cela que les habitans sont à leur aise: car les denrées y sont abondantes sans aucun débouché au dehors, sans consommation du luxe au dedans,

(*) Ecu du pays.

& ſans que le cultivateur montagnard, dont les travaux ſont les plaiſirs, devienne moins laborieux. Si jamais ils ont plus d'argent, ils ſeront infailliblement plus pauvres. Ils ont la ſageſſe de le ſentir, & il y a dans le pays des mines d'or qu'il n'eſt pas permis d'exploiter.

J'étois d'abord fort ſurpris de l'oppoſition de ces uſages avec ceux du bas-Valais, où, ſur la route d'Italie, on rançonne aſſez durement les paſſagers, & j'avois peine à concilier dans un même peuple des manieres ſi différentes. Un Valaiſan m'en expliqua la raiſon. Dans la vallée, me dit-il, les étrangers qui paſſent ſont des marchands, & d'autres gens uniquement occupés de leur négoce & de leur gain. Il eſt juſte qu'ils nous laiſſent une partie de leur profit, & nous les traitons comme ils traitent les autres; mais ici où nulle affaire n'appelle les étrangers, nous ſommes ſûrs que leur voyage eſt déſintéreſſé; l'accueil qu'on leur fait l'eſt auſſi. Ce ſont des hôtes qui nous viennent voir, parce qu'ils nous aiment, & nous les recevons avec amitié.

Au reſte, ajouta-t-il en ſouriant, cette hoſpitalité n'eſt pas coûteuſe, & peu de gens s'aviſent d'en profiter. Ah! je le crois, lui répondis-je. Que feroit-on chez un peuple qui vit pour vivre, non pour gagner, ni pour briller? Hommes heureux & dignes de l'être, j'aime à croire qu'il faut vous reſſembler en quelque choſe pour ſe plaire au milieu de vous.

Ce qui me paroiſſoit le plus agréable dans leur accueil, c'étoit de n'y pas trouver le moindre veſtige de gêne, ni pour eux, ni pour

moi. Ils vivoient dans leur maison comme si je n'y eusse pas été, & il ne tenoit qu'à moi d'y être comme si j'y eusse été seul. Ils ne connoissent point l'incommode vanité d'en faire les honneurs aux étrangers, comme pour les avertir de la présence d'un maître, dont on dépend au moins en cela. Si je ne disois rien, ils supposoient que je voulois vivre à leur maniere; je n'avois qu'à dire un mot, pour vivre à la mienne, sans éprouver jamais de leur part la moindre marque de répugnance ou d'étonnement. Le seul compliment qu'ils me firent après avoir su que j'étois Suisse, fut de me dire que nous étions freres, & que je n'avois qu'à me regarder chez eux comme étant chez moi. Puis ils ne s'embarrasserent plus de ce que je faisois, n'imaginant pas même que je pusse avoir le moindre doute sur la sincérité de leurs offres, ni le moindre scrupule à m'en prevaloir. Ils en usent entr'eux avec la même simplicité; les enfants en âge de raison sont les égaux de leurs peres, les domestiques s'asseyent à table avec leurs maîtres; la même liberté regne dans les maisons & la république, & la famille est l'image de l'état.

La seule chose sur laquelle je ne jouissois pas de la liberté, étoit la durée excessive des repas. J'étois bien le maître de ne pas me mettre à table; mais quand j'y étois une fois il y falloit rester une partie de la journée, & boire d'autant. Le moyen d'imaginer qu'un homme & un Suisse n'aimât pas à boire? En effet, j'avoue que le bon vin me paroît une

excellente choſe, & que je ne hais point à m'en égayer, pourvu qu'on ne m'y force pas. J'ai toujours remarqué que les gens faux ſont ſombres, & la grande réſerve de la table annonce aſſez ſouvent des mœurs feintes & des ames doubles. Un homme franc craint moins ce babil affectueux & ces tendres épanchements qui précedent l'ivreſſe; mais il faut ſavoir s'arrêter & prévenir l'excès. Voilà ce qu'il ne m'étoit guere poſſible de faire avec d'auſſi déterminés buveurs que les Valaiſans, des vins auſſi violents que ceux du pays, & ſur des tables où l'on ne vit jamais d'eau. Comment ſe réſoudre à jouer ſi ſottement le ſage, & à fâcher de ſi bonnes gens? Je m'enivrois donc par reconnoiſſance, & ne pouvant payer mon écot de ma bourſe, je le payois de ma raiſon.

Un autre uſage qui ne me gênoit guere moins, c'étoit de voir, même chez des Magiſtrats, la femme & les filles de la maiſon debout derriere ma chaiſe, ſervir à table comme des domeſtiques. La galanterie françoiſe ſe ſeroit d'autant plus tourmentée à réparer cette incongruité, qu'avec la figure des Valaiſanes, des ſervantes mêmes rendroient leurs ſervices embarraſſants. Vous pouvez m'en croire; elles ſont jolies, puiſqu'elles m'ont paru l'être. Des yeux accoutumés à vous voir ſont difficiles en beauté.

Pour moi qui reſpecte encore plus les uſages des pays où je vis que ceux de la galanterie, je recevois leur ſervice en ſilence avec autant de gravité que D. Quichotte chez la

Ducheſſe J'oppoſois quelquefois en ſouriant, les grandes barbes & l'air groſſier des convives au teint éblouiſſant de ces jeunes beautés timides, qu'un mot faiſoit rougir, & ne rendoit que plus agréables. Mais je fus un peu choqué de l'énorme empleur de leur gorge, qui n'a dans ſa blancheur éblouiſſante qu'un des avantages du modele que j'oſois lui comparer; modele unique & voilé, dont les contours furtivement obſervés me peignent ceux de cette coupe célebre à qui le plus beau ſein du monde ſervit de moule.

Ne ſoyez pas ſurpriſe de me trouver ſi ſavant ſur des myſteres que vous cachez ſi bien: je le ſuis en dépit de vous, un ſens en peut quelquefois inſtruire un autre; malgré la plus jalouſe vigilance, il échappe à l'ajuſtement le mieux concerté quelques légers interſtices, par leſquels la vue opere l'effet du toucher. L'œil avide & téméraire s'inſinue impunément ſous les fleurs d'un bouquet; il erre ſous la chenille & la gaze, & fait ſentir à la main la réſiſtance élaſtique qu'elle n'oſeroit éprouver.

*Parte appar delle mamme acerbe e crude,*
*Parte altrui ni ricopre invi da veſta,*
*Invida, ma s'agli occhi ie varco chiude,*
*L'amoroſo penſier giá non arreſta.* (*)

Je remarqui auſſi un grand défaut dans l'habillement des Valaiſanes; c'eſt d'avoir des corps de robe ſi élevés par derriere, qu'elles en paroiſſent boſſues; cela fait un effet ſin-

(*) Son acerbe & dure mamelle ſe laiſſe entrevoir; un vêtement jaloux en cache en vain la plus grande partie, l'amoureux déſir, plus perçant que l'œil, pénétre à travers tous les obſtacles. *Taſſe*

gulier avec leurs petites coiffures noires, & le reſte de leur ajuſtement, qui ne manque au ſurplus ni de ſimplicité ni d'élégance. Je vous porte un habit complet à la Valaiſane, & j'eſpere qu'il vous ira bien : il a été pris ſur la plus jolie taille du pays.

Tandis que je parcourois avec extaſe ces lieux ſi peu connus & ſi dignes d'être admirés, que faiſiez-vous cependant, ma Julie ? Etiez-vous oubliée de votre ami ? Julie oubliée ? Ne m'oublierois-je pas plutôt moi-même, & que pourrois-je être un moment ſeul, moi qui ne ſuis plus rien que par vous ? Je n'ai jamais mieux remarqué avec quel inſtinct je place en divers lieux notre exiſtence commune, ſelon l'état de mon ame. Quand je ſuis triſte, elle ſe refugie auprès de la vôtre, & cherche des conſolations aux lieux où vous êtes : c'eſt ce que j'éprouvois en vous quittant. Quand j'ai du plaiſir je n'en ſaurois jouir ſeul ; & pour le partager avec vous, je vous appelle alors où je ſuis. Voilà ce qui m'eſt arrivé durant toute cette courſe, où la diverſité des objets me rappellant ſans ceſſe en moi-même, je vous conduiſois par-tout avec moi. Je ne faiſois pas un pas que nous ne le fiſſions enſemble. Je n'admirois pas une vue ſans me hâter de vous la montrer. Tous les arbres que je rencontrois vous prêtoient leur ombre, tous les gazons vous ſervoient de ſiege. Tantôt aſſis à vos côtés, je vous aidois à parcourir des yeux les objets ; tantôt à vos genoux, j'en contemplois un plus digne des regards d'un homme ſenſible. Rencon-

trois je un pas difficile, je vous le voyois franchir avec la légéreté d'un faon qui bondit après sa mere. Falloit il traverser un torrent, j'osois presser dans mes bras une si douce charge; je passois le torrent lentement, avec délices, & voyois à regret le chemin que j'allois atteindre. Tout me rappelloit à vous dans ce séjour paisible, & les touchants attraits de la nature, & l'inébranlable pureté de l'air, & les mœurs simples des habitants, & leur sagesse égale & sûre, & l'aimable pudeur du sexe, & ses innocentes graces, & tout ce qui frappoit agréablement mes yeux & mon cœur, leur peignoit celle qu'ils cherchent.

O ma Julie, disois-je avec attendrissement! que ne puis-je couler mes jours avec toi dans ces lieux ignorés, heureux de notre bonheur & non du regard des hommes! Que ne puis-je ici rassembler toute mon ame en toi seule, & devenir à mon tour l'univers pour toi! Charmes adorés, vous jouiriez alors des hommages qui vous sont dûs! Délices de l'amour, c'est alors que nos cœurs vous savoureroient sans cesse! Une longue & douce ivresse nous laisseroit ignorer le cours des ans; & quand enfin l'âge auroit calmé nos premiers feux, l'habitude de penser & sentir ensemble feroit succéder à leurs transports une amitié non moins tendre. Tous les sentiments honnêtes, nourris dans la jeunesse avec ceux de l'amour, en rempliroient un jour le vuide immense; nous pratiquerions, au sein de cet heureux peuple, & à son exemple, tous les devoirs de l'humani-

té : sans cesse nous nous unirions pour bien faire, & nous ne mourrions point sans avoir vécu.

La poste arrive, il faut finir ma lettre, & courir recevoir la vôtre. Que le cœur me bat jusqu'à ce moment ! Hélas ! j'étois heureux dans mes chimeres : mon bonheur fuit avec elles ; que vais-je être en réalité ?

## LETTRE XXIV.

*A Julie.*

JE réponds sur le champ à l'article de votre lettre qui regarde le paiement, & n'ai, Dieu merci, nul besoin d'y refléchir. Voici, ma Julie, quel est mon sentiment sur ce point.

Je distingue dans ce qu'on appelle honneur, celui qui se tire de l'opinion publique, & celui qui dérive de l'estime de soi-même. Le premier consiste en vains préjugés plus mobiles qu'une onde agitée, le second a sa base dans les vérités éternelles de la morale. L'honneur du monde peut être avantageux à la fortune : mais il ne pénetre point dans l'ame, & n'influe rien sur le vrai bonheur. L'honneur véritable au contraire en forme l'essence, parce qu'on ne trouve qu'en lui ce sentiment permanent de satisfaction intérieure, qui seul peut rendre heureux un être pensant. Appliquons, ma Julie, ces principes à votre question ; elle sera bientôt résolue.

Que je m'érige en maître de philosophie, &

prenne, comme ce fou de la fable, de l'argent pour enseigner la sagesse ; cet emploi paroîtra bas aux yeux du monde, & j'avoue qu'il a quelque chose de ridicule en soi : cependant comme aucun homme ne peut tirer sa subsistance absolument de lui-même, & qu'on ne sauroit l'en tirer de plus près que par son travail, nous mettrons ce mépris au rang des plus dangereux préjugés : nous n'aurons point la sottise de sacrifier la félicité à cette opinion insensée ; vous ne m'en estimerez pas moins, & je n'en serai pas plus à plaindre, quand je vivrai des talents que j'ai cultivés.

Mais ici, ma Julie, nous avons d'autres considérations à faire. La sons la multitude, & regardons en nous-mêmes? Que serai-je réellement à votre pere, en recevant de lui le salaire des leçons que je vous aurai données, & lui vendant une partie de mon temps, c'est-à-dire de ma personne ? Un mercenaire, un homme à ses gages, une espece de valet, & il aura de ma part pour garant de sa confiance, & pour sûreté de ce qui lui appartient, ma foi tacite, comme celle du dernier de ses gens.

Or, quel bien plus précieux peut avoir un pere que sa fille unique, fût-ce même une autre que Julie ? Que sera donc celui qui lui vend ses services? sera-t-il taire ses sentiments pour elle ? Ah ! tu sais si cela se peut ! Ou bien se livrant sans scrupule au penchant de son cœur, offensera-t-il dans la partie la plus sensible celui à qui il doit fidélité ? Alors je ne vois plus dans un tel maître qu'un perfide qui foule aux pieds les droits les plus sa-

crés (*), un traître, un séducteur domestique que les loix condamnent très-justement à la mort. J'espere que celle à qui je parle sait m'entendre: ce n'est pas la mort que je crains, mais la honte d'en être digne, & le mépris de moi-même.

Quand les lettres d'Héloïse & d'Abailard tomberent entre vos mains, vous savez ce que je vous dis de cette lecture & de la conduite du Théologien. J'ai toujours plaint Héloïse; elle avoit un cœur fait pour aimer: mais Abailard ne m'a jamais paru qu'un misérable digne de son sort, & connoissant aussi peu l'amour que la vertu. Après l'avoir jugé faudra-t-il que je l'imite? malheur à quiconque prêche une morale qu'il ne veut pas pratiquer. Celui qu'aveugle sa passion jusqu'à ce point en est bientôt puni par elle, & perd le goût des sentiments auxquels il a sacrifié son honneur. L'amour est privé de son plus grand charme, quand l'honnêteté l'abandonne: pour en sentir tout le prix, il faut que le cœur s'y complaise, & qu'il nous éleve en élevant l'objet aimé. Otez l'idée de la perfection, vous ôtez l'enthousiasme; ôtez l'estime, & l'amour n'est plus rien. Comment une femme pourroit-elle

(*) Malheureux jeune homme! qui ne voit pas qu'en se laissant payer en reconnoissance ce qu'il refuse de recevoir en argent, il viole des droits plus sacrés encore. Au lieu d'instruire, il corrompt; au lieu de nourrir il empoisonne; il se fait remercier par une mere abusée d'avoir perdu son enfant. On sent pourtant qu'il aime sincerement la vertu; mais sa passion l'égare, & si sa grande jeunesse ne l'excusoit pas, avec ses beaux discours, il ne seroit qu'un scélérat. Les deux amants sont à plaindre; la mere seule est inexcusable.

honorer un homme qui se déshonore ? Comment pourra-t-il adorer lui-même celle qui n'a pas craint de s'abandonner à un vil corrupteur? Ainsi bientôt ils se mépriseront mutuellement; l'amour ne sera plus pour eux qu'un honteux commerce : ils auront perdu l'honneur, & n'auront point trouvé la félicité.

Il n'en est pas ainsi, ma Julie, entre deux amants de même âge, tous deux épris du même feu, qu'un mutuel attachement unit, qu'aucun lien particulier ne gêne, qui jouissent tous deux de leur premiere liberté, & dont aucun droit ne prescrit l'engagement réciproque. Les loix les plus séveres ne peuvent leur imposer d'autre peine que le prix même de leur amour ; la seule punition de s'être aimés est l'obligation de s'aimer à jamais, & s'il est quelques malheureux climats au monde où l'homme barbare brise ses innocentes chaînes, il en est puni, sans doute, par les crimes que cette contrainte engendre.

Voilà mes raisons, sage & vertueuse Julie, elles ne sont qu'un froid commentaire de celles que vous m'exposâtes avec tant d'énergie & de vivacité dans une de vos lettres ; mais c'en est assez pour vous montrer combien je m'en suis pénétré. Vous vous souvenez que je n'insistai point sur mon refus, & que malgré la repugnance que le préjugé m'a laissée, j'acceptai vos dons en silence, ne trouvant point en effet dans le véritable honneur de solide raison pour les refuser. Mais ici le devoir, la raison, l'amour même, tout parle d'un ton que je ne peux méconnoître. S'il faut

choisir entre l'honneur & vous, mon cœur est prêt à vous perdre : il vous aime trop, ô Julie ! pour vous conserver à ce prix.

## LETTRE XXV.

*De Julie.*

LA relation de votre voyage est charmante, mon bon ami ; elle me feroit aimer celui qui l'a écrite, quand même je ne le connoîtrois pas. J'ai pourtant à vous tancer sur un passage dont vous vous doutez bien, quoique je n'aie pu m'empêcher de rire de la ruse avec laquelle vous vous êtes mis à l'abri du Tasse, comme derriere un rempart. Eh ! comment ne sentiez-vous point qu'il y a bien de la différence entre écrire au public ou à sa maîtresse ? L'amour si craintif, si scrupuleux, n'exige-t-il pas plus d'égard que la bienséance ? Pouviez-vous ignorer que ce style n'est pas de mon goût, & cherchiez-vous à me déplaire ? Mais en voilà déjà trop peut-être sur un sujet qu'il ne falloit point relever. Je suis d'ailleurs trop occupée de votre seconde lettre pour répondre en détail a la premiere. Ainsi, mon ami, laissons le Valais pour une autre fois, & bornons-nous maintenant à nos affaires, nous serons assez occupés.

Je savois le parti que vous prendriez. Nous nous connoissons trop bien pour en être encore à ces éléments. Si jamais la vertu nous abandonne, ce ne sera pas, croyez-moi, dans

les occaſions qui demandent du courage & des ſacrifices (*). Le premier mouvement aux attaques vives eſt de réſiſter ; & nous vaincrons, je l'eſpere, tant que l'ennemi nous avertira de prendre les armes. C'eſt au milieu du ſommeil, c'eſt dans le ſein d'un doux repos qu'il faut ſe défier des ſurpriſes : mais c'eſt ſur tout la continuité des maux qui rend leur poids inſupportable, & l'ame réſiſte bien plus aiſément aux vives douleurs qu'à la triſteſſe prolongée. Voilà, mon ami, la dure eſpece de combat que nous aurons déſormais à ſoutenir : ce ne ſont point des actions héroïques que le devoir nous demande, mais une réſiſtance plus héroïque encore à des peines ſans relâche.

Je l'avois trop prévu; le temps du bonheur eſt paſſé comme un éclair : celui des diſgraces commence, ſans que rien m'aide à juger quand il finira. Tout m'alarme & me décourage ; une langueur mortelle s'empare de mon ame : ſans ſujet bien précis de pleurer, des pleurs involontaires s'échappent de mes yeux; je ne lis pas dans l'avenir des maux inevitables, mais je cultivois l'eſpérance, & la vois flétrir tous les jours. Que ſert, hélas ! d'arroſer le feuillage quand l'arbre eſt coupé par le pied ?

Je le ſens, mon ami : le poids de l'abſence m'accable. Je ne puis vivre ſans toi, je le ſens ; c'eſt ce qui m'effraie le plus. Je parcours

(*) On verra bientôt que la prédiction ne ſauroit plus mal quadrer avec l'événement.

cours cent fois le jour les lieux que nous habitions ensemble, & ne t'y trouve jamais. Je t'attends à ton heure ordinaire ; l'heure passe & tu ne viens point. Tous les objets que j'apperçois me portent quelque idée de ta présence pour m'avertir que je t'ai perdu. Tu n'as point ce supplice affreux. Ton cœur seul peut te dire que je te manque. Ah ! si tu savois quel pire tourment c'est de rester quand on se sépare, combien tu préférerois ton état au mien !

Encore si j'osois gémir ! si j'osois parler de mes peines, je me sentirois soulager des maux dont je pourrois me plaindre ! Mais hors quelques soupirs exhalés en secret dans le sein de ma cousine, il faut étouffer tous les autres ; il faut contenir mes larmes : il faut sourire quand je me meurs.

*Sentirsi, oh Dei, morir ;*
*E non poter mai dir :*
*Morir mi sento !* [*]

Le pis est que tous ces maux aggravent sans cesse mon plus grand mal, & que plus ton souvenir me désole, plus j'aime à me le rappeller. Dis-moi, mon ami, mon doux ami ! sens-tu combien un cœur languissant est tendre, & combien la tristesse fait fermenter l'amour ?

Je voulois vous parler de mille choses ; mais outre qu'il vaut mieux attendre de savoir positivement où vous êtes, il ne m'est pas possible de continuer cette lettre dans l'etat où je

[*] O Dieux ! se sentir mourir & n'oser dire : Je me sens mourir ! *Metast.*

me trouve en l'écrivant. Adieu, mon ami, je quitte la plume; mais croyez que je ne vous quitte pas.

## BILLET.

J'Écris, par un batelier que je ne connois point, ce billet à l'adresse ordinaire, pour donner avis que j'ai choisi mon asyle à Meillerie, sur la rive opposée, afin de jouir au moins de la vue du lieu dont je n'ose approcher.

## LETTRE XXVI.

*A Julie.*

QUE mon état est changé dans peu de jours! Que d'amertumes se mêlent à la douceur de me rapprocher de vous! Que de tristes réflexions m'assiegent! Que de traverses mes craintes me font prévoir! O Julie, que c'est un fatal présent du Ciel qu'une ame sensible! Celui qui l'a reçu doit s'attendre à n'avoir que peine & douleur sur la terre. Vil jouet de l'air & des saisons, le soleil ou les brouillards, l'air couvert ou serein régleront sa destinée; & il sera content ou triste au gré des vents. Victime des préjugés, il trouvera dans d'absurdes maximes un obstacle invincible aux justes vœux de son cœur. Les hommes le puniront d'avoir des sentiments droits de chaque chose,

& d'en juger par ce qui eſt véritable, plutôt que par ce qui eſt de convention. Seul il ſuffiroit pour faire ſa propre miſere, en ſe livrant indiſcretement aux attraits divins de l'honnête & du bon ; tandis que les peſantes chaînes de la néceſſité l'attachent à l'ignominie. Il cherchera la félicité ſuprême ſans ſe ſouvenir qu'il eſt homme ; ſon cœur & ſa raiſon ſeront inceſſamment en guerre, & des déſirs ſans bornes lui prépareront d'éternelles privations.

Telle eſt la ſituation cruelle où me plonge le ſort qui m'accable, & mes ſentiments qui m'élevent, & ton pere qui me mépriſe, & toi qui fais le charme & le tourment de ma vie. Sans toi, beauté fatale, je n'aurois jamais ſenti ce contraſte inſupportable de grandeur au fond de mon ame, & de baſſeſſe dans ma fortune : j'aurois vécu tranquille, & ſerois mort content, ſans daigner remarquer quel rang j'avois occupé ſur la terre ; mais t'avoir vue & ne pouvoir te poſſéder, t'adorer & n'être qu'un homme, être aimé & ne pouvoir être heureux, habiter les mêmes lieux & ne pouvoir vivre enſemble ! O Julie, à qui je ne puis renoncer ! O deſtinée que je ne puis vaincre ! quels combats affreux vous excitez en moi, ſans pouvoir jamais ſurmonter mes déſirs ni mon impuiſſance !

Quel effet bizarre & inconcevable ! Depuis que je ſuis rapproché de vous, je ne roule dans mon eſprit que des penſées funeſtes. Peut-être le ſéjour où je ſuis contribue-t-il à cette mélancolie ? Il eſt triſte & horrible ; il en eſt plus conforme à l'état de mon ame, &

je n'en habiterois pas si patiemment un plus agréable. Une file de rochers stériles borde la côte & environne mon habitation, que l'hiver rend encore plus affreuse. Ah! je le sens, ma Julie! s'il falloit renoncer à vous, il n'y auroit plus pour moi d'autre séjour ni d'autre saison.

Dans les violents transports qui m'agitent, je ne saurois demeurer en place, je cours, je monte avec ardeur, je m'élance sur les rochers; je parcours à grands pas tous les environs, & trouve par-tout dans les objets la même horreur qui regne au-dedans de moi. On n'apperçoit plus de verdure, l'herbe est jaune & flétrie, les arbres sont dépouillés, le séchard (*) & la froide bise entassent la neige & les glaces, & toute la nature est morte à mes yeux comme l'espérance au fond de mon cœur.

Parmi les rochers de cette côte, j'ai trouvé dans un abri solitaire une petite esplanade d'où l'on découvre à plein la ville heureuse où vous habitez. Jugez avec quelle avidité mes yeux se porterent vers ce séjour chéri. Le premier jour je fis mille efforts pour y discerner votre demeure; mais l'extrême éloignement les rendit vains, & je m'apperçus que mon imagination donnoit le change à mes yeux fatigués. Je courus chez le Curé emprunter un télescope avec lequel je vis ou crus voir votre maison, & depuis ce temps je passe les jours entiers dans cet asyle à contempler ces murs fortunés qui renferment la source

[*] Vent de Nord-est.

de ma vie. Malgré la saison je m'y rends dès le matin, & n'en reviens qu'à la nuit : des feuilles & quelques bois secs que j'allume, servent avec mes courses à me garantir du froid excessif. J'ai pris tant de goût pour ce lieu sauvage, que j'y porte même de l'encre & du papier, & j'y écris maintenant cette lettre sur un quartier que les glaces ont détaché du rocher voisin.

C'est-là, ma Julie, que ton malheureux amant acheve de jouir des derniers plaisirs qu'il goûtera peut-être en ce monde. C'est delà qu'à travers les airs & les murs, il ose en secret pénétrer jusques dans ta chambre. Tes traits charmants le frappent encore, tes regards tendres raniment son cœur mourant ; il entend le son de ta douce voix ; il ose chercher encore en tes bras ce délire qu'il éprouva dans le bosquet. Vain fantôme d'une ame agitée qui s'égare dans ses désirs ! Bientôt forcé de rentrer en moi-même, je te contemple au moins dans le détail de ton innocente vie ; je suis de loin les diverses occupations de ta journée, & je me les représente dans les temps & les lieux où j'en fus quelquefois l'heureux témoin. Toujours je te vois vaquer à des soins qui te rendent plus estimable, & mon cœur s'attendrit avec délices sur l'inépuisable bonté du tien. Maintenant, me dis-je au matin, elle sort d'un paisible sommeil, son teint a la fraîcheur de la rose, son ame jouit d'une douce paix ; elle offre à celui dont elle tient l'être un jour qui ne sera point perdu pour la vertu. Elle passe à pré-

ſent chez ſa mere ; les tendres affections de ſon cœur s'épanchent avec les auteurs de ſes jours ; elle les ſoulage dans le détail des ſoins de la maiſon, elle fait peut-être la paix d'un domeſtique imprudent, elle lui fait peut-être une exhortation ſecrete, elle demande peut-être une grace pour un autre. Dans un autre temps elle s'occupe ſans ennui des travaux de ſon ſexe, elle orne ſon ame de connoiſſances utiles ; elle ajoute à ſon goût exquis les agrémens des beaux arts, & ceux de la danſe à ſa légéreté naturelle. Tantôt je vois une élégante & ſimple parure orner des charmes qui n'en ont pas beſoin ; ici je la vois conſulter un Paſteur vénérable ſur la peine ignorée d'une famille indigente ; là, ſecourir ou conſoler la triſte veuve & l'orphelin délaiſſés. Tantôt elle charme une honnête ſociété par ſes diſcours ſenſés & modeſtes ; tantôt en riant avec ſes compagnes, elle ramene une jeuneſſe folâtre au ton de la ſageſſe & des bonnes mœurs : quelques moments, ah ! pardonne, j'oſe te voir même t'occuper de moi ; je vois tes yeux attendris parcourir une de mes Lettres ; je lis dans leur douce langueur que c'eſt à ton amant fortuné que s'adreſſent les lignes que tu traces ; je vois que c'eſt de lui que tu parles à ta couſine avec une ſi tendre émotion. O Julie ? ô Julie ! & nous ne ſerions pas unis ? & nos jours ne couleroient pas enſemble, & nous pourrions être ſéparés pour toujours ? Non, que jamais cette affreuſe idée ne ſe préſente à mon eſprit. En un inſtant elle change tout mon attendriſſement en fureur, la rage

me fait courir de caverne en caverne ; des gémiſſements & des cris m'échappent malgré moi ; je rugis comme une lionne irritée ; je ſuis capable de tout, hors de renoncer à toi, & il n'y a rien, non, rien, que je ne faſſe pour te poſſéder ou mourir.

J'en étois ici de ma lettre, & je n'attendois qu'une occaſion ſûre pour vous l'envoyer, quand j'ai reçu de Sion la derniere que vous m'y avez écrite. Que la triſteſſe qu'elle reſpire a charmé la mienne ? Que j'y ai vu un frappant exemple de ce que vous me diſiez de l'accord de nos ames dans des lieux éloignés ! Votre affliction, je l'avoue, eſt plus patiente, la mienne eſt plus emportée ; mais il faut bien que le même ſentiment prenne la teinture des caracteres qui l'éprouvent, & il eſt bien naturel que les plus grandes pertes cauſent les plus grandes douleurs. Que dis-je, des pertes ? Eh, qui les pourroit ſupporter ? Non, connoiſſez-le, enfin, ma Julie, un éternel arrêt du Ciel nous deſtina l'un pour l'autre ; c'eſt la premiere loi qu'il faut écouter ; c'eſt le premier ſoin de la vie de s'unir à qui doit nous la rendre douce. Je le vois, j'en gémis, tu t'égares dans tes vains projets ; tu veux forcer des barrieres inſurmontables, & négliges les ſeuls moyens poſſibles ; l'enthouſiaſme de l'honnêteté t'ôte la raiſon, & ta vertu n'eſt plus qu'un délire.

Ah ! ſi tu pouvois reſter toujours jeune & brillante comme à préſent, je ne demanderois au Ciel que de te ſavoir éternellement heureuſe, te voir tous les ans de ma vie une

fois, une seule fois, & passer le reste de mes jours à contempler de loin ton asyle, à t'adorer parmi ces rochers. Mais, hélas! vois la rapidité de cet astre qui jamais n'arrête; il vole & le temps fuit, l'occasion s'échappe; ta beauté, ta beauté même aura son terme, elle doit décliner & périr un jour comme une fleur qui tombe sans avoir été cueillie; & moi cependant je gémis, je souffre, ma jeunesse s'use dans les larmes, & se flétrit dans la douleur. Pense, pense, Julie, que nous comptons déjà des années perdues pour le plaisir. Pensez qu'elles ne reviendront jamais; qu'il en sera de même de celles qui nous restent, si nous les laissons échapper encore. O amante aveuglée! tu cherches un chimérique bonheur pour un temps où nous ne serons plus; tu regardes un avenir éloigné, & tu ne vois pas que nous nous consumons sans cesse, & que nos ames épuisées d'amour & de peines, se fondent & coulent comme l'eau. Reviens, il en est temps encore, reviens, ma Julie, de cette erreur funeste. Laisse là tes projets & sois heureuse. Viens, ô mon ame! dans les bras de ton ami, réunir les deux moitiés de notre être: viens à la face du Ciel, guide de notre fuite & témoin de nos serments, jurer de vivre & mourir l'un à l'autre. Ce n'est pas toi, je le sais, qu'il faut rassurer contre la crainte de l'indigence. Soyons heureux & pauvres, ah, quels trésors nous aurons acquis! Mais ne faisons point cet affront à l'humanité, de croire qu'il ne restera pas sur la terre entiere un asyle à deux amants infortunés.

J'ai

J'ai des bras, je suis robuste, le pain gagné par mon travail te paroîtra plus délicieux que les mets des festins. Un repas apprêté par l'amour peut-il jamais être insipide ? Ah ! tendre & chere amante, dussions-nous n'être heureux qu'un seul jour, veux-tu quitter cette courte vie sans avoir goûté le bonheur ?

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire, ô Julie ! vous connoissez l'antique usage du rocher de Leucate, dernier refuge de tant d'amants malheureux. Ce lieu-ci lui ressemble à bien des égards. La roche est escarpée, l'eau est profonde, & je suis au désespoir.

## LETTRE XXVII.

*De Claire.*

MA douleur me laisse à peine la force de vous écrire. Vos malheurs & les miens sont au comble. L'aimable Julie est à l'extrêmité, & n'a peut-être pas deux jours à vivre. L'effort qu'elle fit pour vous eloigner d'elle commença d'altérer sa santé. La premiere conversation qu'elle eut sur votre compte avec son pere, y porta de nouvelles attaques : d'autres chagrins plus récents ont accru ses agitations, & votre derniere lettre a fait le reste. Elle en fut si vivement émue, qu'après avoir passé une nuit dans d'affreux combats, elle tomba hier dans l'accès d'une fievre ardente qui n'a fait qu'augmenter sans cesse, & lui a enfin donné le transport. Dans cet

état elle vous nomme à chaque instant, & parle de vous avec une vehemence qui montre combien elle en est occupée. On eloigne son pere autant qu'il est possible ; cela prouve assez que ma tante a conçu des soupçons ; elle m'a même demandé avec inquiétude si vous n'étiez pas de retour, & je vois que le danger de sa fille effaçant pour le moment toute autre considération, elle ne seroit pas fâchée de vous voir ici.

Venez donc sans differer. J'ai pris ce bateau exprès pour vous porter cette lettre ; il est à vos ordres, servez-vous-en pour votre retour, & sur-tout ne perdez pas un moment si vous voulez revoir la plus tendre amante qui fut jamais.

## LETTRE XXVIII.

*De Julie à Claire.*

QUE ton absence me rend amere la vie que tu m'as rendue ! Quelle convalescence ! Une passion plus terrible que la fievre & le transport m'entraîne à ma perte. Cruelle ! tu me quittes quand j'ai plus besoin de toi ; tu m'as quittée pour huit jours, peut-être ne me reverras-tu jamais. O si tu savois ce que l'insensé m'ose proposer !..... & de quel ton !..... m'enfuir ! le suivre !... m'enlever !... le malheureux !.... de qui me plains-je ? mon cœur, mon indigne cœur, m'en dit cent fois plus que lui..... Grand Dieu ! que seroit-ce s'il sa-

voit tout ?.... il en deviendroit furieux, je serois entraînée, il faudroit partir..... Je frémis .....

Enfin mon pere m'a donc vendue ? il fait de sa fille une marchandise, une esclave ; il s'acquitte à mes dépens ! il paie sa vie de la mienne !.. car je le sens bien, je n'y survivrai jamais..... Pere barbare & dénaturé ! mérite-t-il... Quoi, mériter ! c'est le meilleur des peres ; il veut unir sa fille à son ami, voilà son crime. Mais ma mere, ma tendre mere, quel mal m'a-t-elle fait ?... Ah ! beaucoup : elle m'a trop aimée, elle m'a perdue.

Claire, que ferai-je ? que deviendrai-je ? Hantz ne vient point. Je ne sais comment t'envoyer cette lettre. Avant que tu la reçoive.... avant que tu sois de retour..... qui sait ?..... fugitive, errante, deshonorée ... C'en est fait, c'en est fait, la crise est venue. Un jour, une heure, un moment peut-être.... qui est-ce qui fait éviter son sort ?.... O dans quelque lieu que je vive & que je meure, en quelque asyle obscur que je traîne ma honte & mon desespoir, Claire souviens-toi de ton amie... Hélas ! la misere & l'opprobre changent les cœurs... Ah ! si jamais le mien t'oublie, il aura beaucoup changé !

## LETTRE XXIX.

*De Julie à Claire.*

RESTE, ah ! reste, ne reviens jamais ; tu viendrois trop tard. Je ne dois plus te voir ; comment soutiendrois-je ta vue ?

Où étois-tu, ma douce amie, ma sauvegarde, mon ange tutélaire ? tu m'as abandonnée & j'ai péri. Quoi ! ce fatal voyage étoit-il si nécessaire ou si pressé ? pouvois-tu me laisser à moi-même dans l'instant le plus dangereux de ma vie ? Que de regrets tu t'es préparés par cette coupable négligence ! Ils seront éternels ainsi que mes pleurs. Ta perte n'est pas moins irréparable que la mienne, & une autre amie digne de toi n'est pas plus facile à recouvrer que mon innocence.

Qu'ai-je dit, misérable ? Je ne puis ni parler ni me taire. Que sert le silence quand le remords crie ? L'univers entier ne me reproche-t-il pas ma faute ? ma honte n'est-elle pas écrite sur tous les objets ? Si je ne verse mon cœur dans le tien, il faudra que j'étouffe. Et toi, ne te reproches-tu rien, facile & trop confiante amie ? Ah ! que ne me trahissois-tu ! C'est ta fidélité, ton aveugle amitié, c'est ta malheureuse indulgence qui m'a perdue.

Quel démon t'inspira de le rappeller, ce cruel qui fait mon opprobre ? ses perfides soins devoient-ils me redonner la vie pour me la rendre odieuse ? Qu'il fuie à jamais, le

barbare ! qu'un reſte de pitié le touche ; qu'il ne vienne plus redoubler mes tourments par ſa préſence ; qu'il renonce au plaiſir féroce de contempler mes larmes. Que dis-je, hélas ! il n'eſt point coupable, c'eſt moi ſeule qui la ſuis ; tous mes malheurs ſont mon ouvrage, & je n'ai rien à reprocher qu'à moi. Mais le vice a déjà corrompu mon ame ; c'eſt le premier de ſes effets de nous faire accuſer autrui de nos crimes.

Non, non, jamais il ne fut capable d'enfreindre ſes ſerments. Son cœur vertueux ignore l'art abject d'outrager ce qu'il aime. Ah ! ſans doute, il ſait mieux aimer que moi, puiſqu'il ſait mieux ſe vaincre. Cent fois mes yeux furent témoins de ſes combats & de ſa victoire ; les ſiens étinceloient du feu de ſes déſirs ; il s'élançoit vers moi dans l'impétuoſité d'un tranſport aveugle ; il s'arrêtoit tout à coup ; une barriere inſurmontable ſembloit m'avoir entourée, & jamais ſon amour impétueux, mais honnête, ne l'eût franchie. J'oſai trop contempler ce dangereux ſpectacle. Je me ſentois troubler de ſes tranſports, ſes ſoupirs oppreſſoient mon cœur ; je partageois ſes tourments en ne penſant que les plaindre. Je le vis dans des agitations convulſives, prêt à s'évanouir à mes pieds. Peut-être l'amour ſeul m'auroit épargné ; ô ma couſine ! c'eſt la pitié qui me perdit.

Il ſembloit que ma paſſion funeſte voulût ſe couvrir pour me ſéduire du maſque de toutes les vertus. Ce jour même il m'avoit preſſée avec plus d'ardeur de le ſuivre. C'étoit

désoler le meilleur des peres, c'étoit plonger le poignard dans le sein maternel : je résistai, je rejettai ce projet avec horreur. L'impossibilité de voir jamais nos vœux accomplis, le mystere qu'il falloit lui faire de cette impossibilité, le regret d'abuser un amant si soumis & si tendre, après avoir flatté son espoir ; tout abattoit mon courage, tout augmentoit ma foiblesse, tout aliénoit ma raison. Il falloit donner la mort aux auteurs de mes jours, à mon amant, ou à moi-même. Sans savoir ce que je faisois, je choisis ma propre infortune. J'oubliai tout, & ne me souvins que de l'amour. C'est ainsi qu'un instant d'égarement m'a perdue à jamais. Je suis tombée dans l'abyme dignominie dont une fille ne revient point ; & si je vis, c'est pour être plus malheureuse.

Je cherche en gémissant quelque reste de consolation sur la terre. Je n'y vois que toi, mon aimable amie ; ne me prive pas d'une si charmante ressource ; je t'en conjure, ne m'ôte pas les douceurs de ton amitié. J'ai perdu le droit d'y prétendre ; mais jamais je n'en eus si grand besoin. Que la pitié supplée à l'estime. Viens, ma chere, ouvrir ton ame à mes plaintes ; viens recueillir les larmes de ton amie ; garantis-moi, s'il se peut, du mépris de moi-même, & fais-moi croire que je n'ai pas tout perdu, puisque ton cœur me reste encore.

## LETTRE XXX.

*Réponſe.*

FILLE infortunée ! hélas ! qu'as-tu fait ? Mon Dieu ! tu étois ſi digne d'être ſage ! Que te dirai-je dans l'horreur de ta ſituation, & dans l'abattement où elle te plonge ? Acheverai-je d'accabler ton pauvre cœur, ou t'offrirai-je des conſolations qui ſe refuſent au mien ? Te montrerai-je les objets tels qu'ils ſont, ou tels qu'il te convient de les voir ? Sainte & pure amitié ! porte à mon eſprit tes douces illuſions, & dans la tendre pitié que tu m'inſpires, abuſe-moi la premiere ſur des maux que tu ne peux plus guérir.

J'ai craint, tu le ſais, le malheur dont tu gémis. Combien de fois je te l'ai prédit ſans être écoutée !..... il eſt l'effet d'une téméraire confiance..... Ah ! ce n'eſt plus de tout cela qu'il s'agit. J'aurois trahi ton ſecret ſans doute, ſi j'avois pu te ſauver ainſi : mais j'ai lu mieux que toi dans ton cœur trop ſenſible ; je le vis ſe conſumer d'un feu dévorant que rien ne pouvoit éteindre. Je ſentis dans ce cœur palpitant d'amour qu'il falloit être heureuſe ou mourir, &, quand la peur de ſuccomber te fit bannir ton amant avec tant de larmes, je jugeai que bientôt tu ne ſerois plus, ou qu'il ſeroit bientôt rappellé. Mais quel fut mon effroi quand je te vis dégoûtée de vivre, & ſi près de la mort ! N'accuſe ni

ton amant ni toi d'une faute dont je suis la plus coupable, puisque je l'ai prévue sans la prévenir.

Il est vrai que je partis malgré moi ; tu le vis, il fallut obéir ; si je t'avois crue si près de ta perte, on m'auroit plutôt mise en pieces que de m'arracher à toi. Je m'abusai sur le moment du péril. Foible & languissante encore, tu me parus en sûreté contre une si courte absence : je ne prévis pas la dangereuse alternative où tu t'allois trouver ; j'oubliai que ta propre foiblesse laissoit ce cœur abattu moins en état de se défendre contre lui-même. J'en demande pardon au mien, j'ai peine à me repentir d'une erreur qui t'a sauvé la vie : je n'ai pas ce dur courage qui te faisoit renoncer à moi ; je n'aurois pu te perdre sans un mortel désespoir, & j'aime encore mieux que tu vives & que tu pleures.

Mais pourquoi tant de pleurs, chere & douce amie ? Pourquoi ces regrets plus grands que ta faute, & ce mépris de toi-même que tu n'as pas mérité ? Une foiblesse effacera-t-elle tant de sacrifices, & le danger même dont tu sors n'est-il pas une preuve de ta vertu ? Tu ne penses qu'à ta défaite, & oublies tous les triomphes pénibles qui l'ont précédée. Si tu as plus combattu que celles qui résistent, n'as-tu pas plus fait pour l'honneur qu'elles ? Si rien ne peut te justifier, songe au moins à ce qui t'excuse. Je connois à peu près ce qu'on appelle amour ; je saurai toujours résister aux transports qu'il inspire ; mais j'aurois fait moins de résistance à un

amour pareil au tien, & sans avoir été vaincue, je suis moins chaste que toi.

Ce langage te choquera ; mais ton plus grand malheur est de l'avoir rendu nécessaire ; je donnerois ma vie pour qu'il ne te fût pas propre ; car je hais les mauvaises maximes encore plus que les mauvaises actions. (*) Si la faute étoit à commettre, que j'eusse la bassesse de te parler ainsi, & toi celle de m'écouter, nous serions toutes deux les dernieres des créatures. A présent, ma chere, je dois te parler ainsi, & tu dois m'écouter, ou tu es perdue ; car il reste en toi mille adorables qualités que l'estime de toi-même peut seule conserver ! qu'un excès de honte & l'abjection qui le suit détruiroient infailliblement, & c'est sur ce que tu croiras valoir encore, que tu vaudras en effet.

Garde-toi donc de tomber dans un abattement dangereux qui t'aviliroit plus que ta foiblesse. Le véritable amour est-il fait pour dégrader l'ame ? Qu'une faute que l'amour a commise ne t'ôte point ce noble enthousiasme de l'honnête & du beau, qui t'éleva toujours au-dessus de toi-même. Une tache paroît-elle au soleil ? Combien de vertus te reste pour une qui s'est altérée ? En seras-tu moins douce, moins sincere, moins modeste, moins bienfaisante ? En seras-tu moins digne, en un mot, de tous nos hommages ? L'honneur, l'huma-

(*) Ce sentiment est juste & sain. Les passions déréglées inspirent les mauvaises actions ; mais les mauvaises maximes corrompent la raison même, & ne laissent plus de ressource pour revenir au bien.

nité, l'amitié, le pur amour en seront-ils moins chers à ton cœur! En aimeras-tu moins les vertus mêmes que tu n'auras plus? Non, chere & bonne Julie, ta Claire en te plaignant t'adore; elle sait, elle sent qu'il n'y a rien de bien qui ne puisse encore sortir de ton ame. Ah! crois moi, tu pourrois beaucoup perdre avant qu'aucune autre plus sage que toi te valût jamais!

Enfin tu me restes; je puis me consoler de tout, hors de te perdre. Ta premiere lettre m'a fait frémir. Elle m'eût presque fait désirer la seconde, si je ne l'avois reçue en même temps. Vouloir délaisser son amie! projeter de s'enfuir sans moi! Tu ne parles point de ta plus grande faute. C'étoit de celle-là qu'il falloit cent fois plus rougir. Mais l'ingrate ne songe qu'à son amour.... Tiens, je t'aurois été tuer au bout du monde.

Je compte avec une mortelle impatience les moments que je suis forcée à passer loin de toi: ils se prolongent cruellement; nous sommes encore pour six jours à Lausane, après quoi je volerai vers mon unique amie. J'irai la consoler ou m'affliger avec elle, essuyer ou partager ses pleurs. Je ferai parler dans ta douleur moins l'inflexible raison que la tendre amitié. Chere cousine, il faut gémir, nous aimer, nous taire, &, s'il se peut, effacer, à force de vertus, une faute qu'on ne répare point avec des larmes. Ah! ma pauvre Chaillot!

## LETTRE XXXI.

*A Julie.*

QUEL prodige du Ciel es-tu donc, inconcevable Julie, & par quel art connu de toi seule peux-tu rassembler dans un cœur tant de mouvements incompatibles ? Ivre d'amour & de volupté, le mien nage dans la tristesse ; je souffre & languis de douleur au sein de la félicité suprême, & je me reproche comme un crime l'excès de mon bonheur. Dieu ! quel tourment affreux de n'oser se livrer tout entier à nuls sentiments, de les combattre incessamment l'un par l'autre, & d'allier toujours l'amertume au plaisir ! Il vaudroit mieux cent fois n'être que misérable.

Que me sert, hélas ! d'être heureux ? Ce ne sont plus mes maux, mais les tiens que j'éprouve, & ils ne m'en sont que plus sensibles. Tu veux en vain me cacher tes peines, je les lis malgré toi dans la langueur & l'abattement de tes yeux. Ces yeux touchants peuvent-ils dérober quelque secret à l'amour ? Je vois, je vois sous une apparente sérénité les déplaisirs cachés qui t'assiegent, & ta tristesse voilée d'un doux sourire n'en est que plus amere à mon cœur.

Il n'est plus temps de me rien dissimuler. J'étois hier dans la chambre de ta mere ; elle me quitte un moment ; j'entends des gémissements qui me percent l'ame, pouvois-je à cet effet

méconnoître leur source ? Je m'approche du lieu d'où ils semblent partir ; j'entre dans ta chambre, je pénetre jusqu'à ton cabinet. Que devins-je en entr'ouvrant la porte, quand j'apperçus celle qui devroit être sur le trône de l'univers, assise à terre, la tête appuyée sur un fauteuil inondé de ses larmes ? Ah ! j'aurois moins souffert s'il l'eût été de mon sang ? De quels remords je fus à l'instant déchiré ? Mon bonheur devint mon supplice ; je ne sentis plus que tes peines, & j'aurois racheté de ma vie tes pleurs & tous mes plaisirs. Je voulois me précipiter à tes pieds, je voulois essuyer de mes levres ces précieuses larmes, les recueillir au fond de mon cœur, mourir ou les tarir pour jamais : j'entends revenir ta mere ; il faut retourner brusquement à ma place, j'emporte en moi toutes tes douleurs & des regrets qui ne finiront qu'avec elles.

Que je suis humilié, que je suis avili de ton repentir ! Je suis donc bien méprisable, si notre union te fait mépriser de toi-même, & si le charme de mes jours est le supplice des tiens ? Sois plus juste envers toi, ma Julie ; vois d'un œil moins prévenu les sacrés liens que ton cœur a formés. N'as-tu pas suivi les plus pures loix de la nature ? N'as tu pas librement contracté le plus saint des engagements ? Qu'as-tu fait que les loix divines & humaines ne puissent & ne doivent autoriser ? Que manque-t-il au nœud qui nous joint, qu'une déclaration publique ? Veuille être à moi, tu n'es plus coupable. O mon épouse, ô ma digne & chaste compagne ! ô charme & bon-

heur de ma vie! non, ce n'eſt point ce qu'a fait ton amour qui peut être un crime, mais ce que tu lui voudrois ôter: ce n'eſt qu'en acceptant un autre époux que tu peux offenſer l'honneur. Sois ſans ceſſe à l'ami de ton cœur pour être innocente. La chaîne qui nous lie eſt légitime, l'infidélité ſeule qui la romproit ſeroit blâmable, & c'eſt déſormais à l'amour d'être garant de la vertu.

Mais quand ta douleur ſeroit raiſonnable, quand tes regrets ſeroient fondés, pourquoi m'en dérobes-tu ce qui m'appartient? pourquoi mes yeux ne verſent-ils pas la moitié de tes pleurs? Tu n'as pas une peine que je ne doive ſentir, pas un ſentiment que je ne doive partager, & mon cœur juſtement jaloux te reproche toutes les larmes que tu ne répands pas dans mon ſein. Dis, froide & myſtérieuſe amante, tout ce que ton ame ne communique point à la mienne, n'eſt-il pas un vol que tu fais à l'amour? Tout ne doit-il pas être commun entre nous? ne te ſouvient-il plus de l'avoir dit? Ah! ſi tu ſavois aimer comme moi, mon bonheur te conſoleroit comme ta peine m'afflige, & tu ſentirois mes plaiſirs comme je ſens ta triſteſſe.

Mais je le vois, tu me mépriſes comme un inſenſé, parce que ma raiſon s'égare au ſein des délices. Mes emportements t'effraient, mon délire te fait pitié, & tu ne ſens pas que toute la force humaine ne peut ſuffire à des félicités ſans bornes. Comment veux-tu qu'une ame ſenſible goûte modérément des biens infinis? Comment veux-tu qu'elle ſupporte à

la fois tant d'especes de transports sans sortir de son assiete ? Ne sais-tu pas qu'il est un terme où nulle raison ne résiste plus, & qu'il n'est point d'homme au monde dont le bon sens soit à toute épreuve ? Prends donc pitié de l'égarement où tu m'as jetté, & ne méprise pas des erreurs qui sont ton ouvrage. Je ne suis plus à moi, je l'avoue, mon ame aliénée est toute en toi. J'en suis plus propre à sentir tes peines, & plus digne de les partager. O Julie, ne te dérobe pas à toi-même.

## LETTRE XXXII.

*Réponse.*

IL fut un temps, mon aimable ami, où nos lettres étoient faciles & charmantes : le sentiment qui les dictoit couloit avec une élégante simplicité ; il n'avoit besoin ni d'art ni de coloris, & sa pureté faisoit toute sa parure. Cet heureux temps n'est plus : hélas ! il ne peut revenir ; & pour premier effet d'un changement si cruel, nos cœurs ont déjà cessé de s'entendre.

Tes yeux ont vu mes douleurs. Tu crois en avoir pénétré la source : tu veux me consoler par de vains discours ; & quand tu penses m'abuser, c'est toi, mon ami, qui t'abuses. Crois-moi, crois-en le cœur tendre de ta Julie, mon regret est bien moins d'avoir donné trop à l'amour, que de l'avoir

privé de son plus grand charme. Ce doux enchantement de vertu s'est évanoui comme un songe : nos feux ont perdu cette ardeur divine qui les animoit en les épurant ; nous avons recherché le plaisir, & le bonheur a fui loin de nous. Reflouviens-toi de ces moments délicieux où nos cœurs s'unissoient d'autant mieux que nous nous respections davantage ; où la passion tiroit de son propre excès la force de se vaincre elle-même ; où l'innocence nous consoloit de la contrainte ; où les hommages rendus à l'honneur tournoient tous au profit de l'amour. Compare un état si charmant à notre situation présente ? Que d'agitations, que d'effroi, que de mortelles alarmes, que de sentiments immodéres ont perdu leur premiere douceur ! Qu'est devenu ce zele de sagesse & d'honnêteté dont l'amour animoit toutes les actions de notre vie, & qui rendoit à son tour l'amour plus délicieux ? Notre jouissance étoit paisible & durable ; nous n'avons plus que des transports ; ce bonheur insensé ressemble à des accès de fureur plus qu'à de tendres caresses. Un feu pur & sacré brûloit nos cœurs ; livrés aux erreurs des sens, nous ne sommes plus que des amants vulgaires ; trop heureux si l'amour jaloux daigne présider encore à des plaisirs que le plus vil mortel peut goûter.

Voilà, mon ami, les pertes qui nous sont communes, & que je ne pleure pas moins pour toi que pour moi. Je n'ajoute rien sur les miennes, ton cœur est fait pour les sentir. Vois ma honte, & gémis si tu sais aimer. Ma

faute eſt irréparable, mes pleurs ne tariront point. O toi qui les fais couler, crains d'attenter à de ſi juſtes douleurs; tout mon eſpoir eſt de les rendre éternelles: le pire de mes maux ſeroit d'en être conſolée, & c'eſt le dernier degré de l'opprobre de perdre avec l'innocence le ſentiment qui nous la fait aimer.

Je connois mon ſort, j'en ſens l'horreur, & cependant il me reſte une conſolation dans mon déſeſpoir; elle eſt unique, mais elle eſt douce. C'eſt de toi que je l'attends, mon aimable ami. Depuis que je n'oſe plus porter mes regards ſur moi-même, je les porte avec plus de plaiſir ſur celui que j'aime. Je te rends tout ce que tu m'ôtes de ma propre eſtime, & tu ne m'en deviens que plus cher en me forçant à me haïr. L'amour, cet amour fatal qui me perd, te donne un nouveau prix; tu t'éleves quand je me dégrade; ton ame ſemble avoir profité de tout l'aviliſſement de la mienne. Sois donc déſormais mon unique eſpoir, c'eſt à toi de juſtifier, s'il ſe peut, ma faute; couvre-là de l'honnêteté de tes ſentiments; que ton mérite efface ma honte, rends excuſable à force de vertus la perte de celles que tu me coûtes. Sois tout mon être, à préſent que je ne ſuis plus rien. Le ſeul honneur qui me reſte eſt tout en toi, & tant que tu ſeras digne de reſpect, je ne ſerai pas tout-à-fait mépriſable.

Quelque regret que j'aie au retour de ma ſanté, je ne le ſaurois diſſimuler plus longtemps. Mon viſage démentiroit mes diſcours, & ma feinte convaleſcence ne peut plus tromper

per perſonne. Hâte-toi donc, avant que je ſois forcé de reprendre mes occupations ordinaires, de faire la démarche dont nous ſommes convenus. Je vois clairement que ma mere a conçu des ſoupçons, & qu'elle nous obſerve. Mon pere n'en eſt pas-là, je l'avoue : ce fier Gentilhomme n'imagine pas même qu'un roturier puiſſe être amoureux de ſa fille ; mais enfin, tu ſais ſes réſolutions ; il te préviendra ſi tu ne les préviens, & pour avoir voulu te conſerver le même accès dans notre maiſon, tu t'en banniras tout-à-fait. Crois-moi, parle à ma mere, tandis qu'il en eſt encore temps. Feins des affaires qui t'empêchent de continuer à m'inſtruire, & renonçons à nous voir ſi ſouvent, pour nous voir au moins quelquefois : car ſi l'on te ferme la porte, tu ne peux plus t'y préſenter ; mais ſi tu te la fermes toi-même, tes viſites ſeront en quelque ſorte à ta diſcrétion, & avec un peu d'adreſſe & de complaiſance, tu pourras les rendre plus fréquentes dans la ſuite, ſans qu'on l'apperçoive ou qu'on le trouve mauvais. Je te dirai ce ſoir les moyens que j'imagine d'avoir d'autres occaſions de nous voir, & tu conviendras que l'inſéparable Couſine, qui cauſoit autrefois tant de murmures, ne ſera pas maintenant inutile à deux amants qu'elle n'eût point dû quitter.

## LETTRE XXXIII.

*De Julie.*

AH! mon ami, le mauvais refuge pour deux amants qu'une assemblée! Quel tourment de se voir & de se contraindre! Il vaudroit mieux cent fois ne se point voir. Comment avoir l'air tranquille avec tant d'émotion? Comment être si différent de soi-même? Comment songer à tant d'objets quand on n'est occupé que d'un seul? Comment contenir le geste & les yeux quand le cœur vole? Je ne sentis de ma vie un trouble égal à celui que j'éprouvai hier, quand on t'annonça chez Madame d'Hervart. Je pris ton nom prononcé pour un reproche qu'on m'adressoit; je m'imaginai que tout le monde m'observoit de concert; je ne savois plus ce que je faisois, & à ton arrivée je rougis si prodigieusement, que ma cousine, qui veilloit sur moi, fut contrainte d'avancer son visage & son éventail, comme pour me parler à l'oreille. Je tremblai que cela même ne fût un mauvais effet, & qu'on ne cherchât du mystere à cette chuchoterie. En un mot, je trouvois par-tout de nouveaux sujets d'alarmes, & je ne sentis jamais mieux combien une conscience coupable arme contre nous de témoins qui n'y songent pas.

Claire prétendit remarquer que tu ne faisois pas une meilleure figure; tu lui paroiss

fois embarrassé de ta contenance, inquiet de ce que tu devois faire, n'osant aller ni venir, ni m'aborder ni t'éloigner, & promenant tes regards à la ronde pour avoir, disoit-elle, occasion de les tourner sur nous. Un peu remise de mon agitation, je crus m'appercevoir moi-même de la tienne, jusqu'à ce que la jeune Madame Belon t'ayant adressé la parole, tu t'assis en causant avec elle, & devins plus calme à ses côtés.

Je sens, mon ami, que cette maniere de vivre qui donne tant de contrainte & si peu de plaisir, n'est pas bonne pour nous; nous aimons trop pour pouvoir nous gêner ainsi. Ces rendez vous publics ne conviennent qu'à des gens qui, sans connoître l'amour, ne laissent pas d'être bien ensemble, ou qui peuvent se passer du mystere: les inquiétudes sont trop vives de ma part, les indiscrétions trop dangereuses de la tienne, & je ne puis pas tenir une Madame Belon toujours à mes côtés, pour faire diversion au besoin.

Reprenons, reprenons cette vie solitaire & paisible dont je t'ai tiré si mal à propos. C'est elle qui a fait naître & nourri nos feux; peut-être s'affoibliroient-ils par une maniere de vivre plus dissipée. Toutes les grandes passions se forment dans la solitude: on n'en a point de semblables dans le monde, où nul objet n'a le temps de faire une profonde impression, & où la multitude des goûts énerve la force des sentiments. Cet état est aussi plus convenable à ma mélancolie; elle s'entretient du même aliment que mon amour; c'est ta

chere image qui soutient l'une & l'autre, & j'aime mieux te voir tendre & sensible au fond de mon cœur, que contraint & distrait dans une assemblée.

Il peut d'ailleurs venir un temps où je serois forcée à une plus grande retraite ; fût-il déjà venu, ce temps désiré ! La prudence & mon inclination veulent également que je prenne d'avance des habitudes conformes à ce que peut exiger la nécessité. Ah, si de mes fautes pouvoit naître le moyen de les réparer ! Le doux espoir d'être un jour..... mais insensiblement j'en dirois plus que je n'en veux dire sur le projet qui m'occupe. Pardonne-moi ce mystere, mon unique ami, mon cœur n'aura jamais de secret qui ne te fût doux à savoir. Tu dois pourtant ignorer celui-ci, & tout ce que je t'en puis dire à présent, c'est que l'amour qui fit nos maux, doit nous en donner le remede. Raisonne, commente, si tu veux, dans ta tête ; mais je te défends de m'interroger là-dessus.

## LETTRE XXXIV.

*Réponse.*

*NO, non vedrete mai*
*Cambiar gl' affetti miei,*
*Bei lumi onde imparai*
*A sospirar d'amor.* (*)

Que je dois l'aimer, cette jolie Madame Belon, pour le plaisir qu'elle m'a procuré !

(*) Non, non, beaux yeux qui m'apprîtes à soupirer, jamais vous ne verrez changer mes affections. *Metast.*

Pardonne-le-moi, divine Julie, j'osai jouir un moment de tes tendres alarmes, & ce moment fut un des plus doux de ma vie. Qu'ils étoient charmants, ces regards inquiets & curieux qui se portoient sur nous à la dérobée, & se baissoient aussi-tôt pour éviter les miens! Que faisoit alors ton heureux amant? S'entretenoit-il avec Madame Belon? Ah, ma Julie, peux-tu le croire? Non, non, fille incomparable; il étoit plus dignement occupé. Avec quel charme son cœur suivoit les mouvements du tien! Avec quelle avide impatience ses yeux dévoroient tes attraits! Ton amour, ta beauté rempliſſoient, raviſſoient son ame; elle pouvoit suffire à peine à tant de sentiments délicieux. Mon seul regret étoit de goûter, aux dépens de celle que j'aime, des plaisirs qu'elle ne partageoit pas. Sais-je ce que durant tout ce temps me dit Madame Belon? Sais-je ce que je lui répondis? le savois-je au moment de notre entretien? A-t-elle pu le savoir elle-même, & pouvoit-elle comprendre la moindre chose aux discours d'un homme qui parloit sans penser, & répondoit sans entendre.

*Com'huom, che parch'ascolti, e nulla intende.*(*)

Aussi m'a-t-elle pris dans le plus parfait dédain. Elle a dit à tout le monde, à toi peut-être, que je n'ai pas le sens commun, qui pis est, pas le moindre esprit, &. que je suis tout aussi sot que mes livres. Que m'importe ce qu'elle en dit & ce qu'elle en pense!

(*) Comme celui qui semble écouter & qui n'entend rien.

Ma Julie ne décide-t-elle pas seule de mon être & du rang que je veux avoir? Que le reste de la terre pense de moi comme il voudra, tout mon prix est dans ton estime.

Ah! crois qu'il n'appartient ni à Madame Belon, ni à toutes les beautés supérieures à la sienne, de faire la diversion dont tu parles, & d'éloigner un moment de toi mon cœur & mes yeux. Si tu pouvois douter de ma sincérité, si tu pouvois faire cette mortelle injure à mon amour & à tes charmes, dis-moi, qui pourroit avoir tenu registre de tout ce qui se fit autour de toi? Ne te vis-je pas briller entre ces jeunes beautés, comme le Soleil entre les astres qu'il éclipse? N'apperçus-je pas les Cavaliers (*) se rassembler autour de ta chaise? Ne vis-je pas, au dépit de tes compagnes, l'admiration qu'ils marquoient pour toi? Ne vis-je pas leurs respects empressés, & leurs hommages & leurs galanteries? Ne te vis-je pas recevoir tout cela avec cet air de modestie & d'indifférence qui en impose plus que la fierté? Ne vis-je pas, quand tu te dégantois pour la collation, l'effet que ce bras découvert produisit sur les spectateurs? Ne vis-je pas le jeune étranger qui releva ton gant, vouloir baiser la main charmante qui le recevoit? N'en vis-je pas un plus téméraire, dont l'œil ardent suçoit mon sang & ma vie, t'obliger, quand

[*] *Cavaliers*; vieux mot qui ne se dit plus. On dit, *hommes*. J'ai cru devoir aux provinciaux cette importante remarque, afin d'être au moins une fois utile au public.

tu t'en fus apperçue, d'ajouter une épingle à ton fichu? Je n'étois pas si distrait que tu penses, je vis tout cela, Julie, & n'en fus point jaloux; car je connois ton cœur. Il n'est pas, je le sais bien, de ceux qui peuvent aimer deux fois. Accuseras-tu le mien d'en être.

Reprenons là donc cette vie solitaire que je ne quittai qu'à regret. Non, le cœur ne se nourrit point dans le tumulte du monde. Les faux plaisirs lui rendent la privation des vrais plus amers, & il préfere sa souffrance à de vains dédommagements. Mais, ma Julie, il en est, il en peut-être de plus solides à la contrainte où nous vivons, & tu sembles les oublier! Quoi! passer quinze jours entiers si près l'un de l'autre sans se voir, ou sans se rien dire! Ah! que veux-tu qu'un cœur brûlé d'amour fasse durant tant de siecles? L'absence même seroit moins cruelle. Que sert un excès de prudence qui nous fait plus de maux qu'il n'en prévient? Que sert de prolonger sa vie avec son supplice? Ne vaudroit-il pas mieux cent fois se voir un seul instant & puis mourir?

Je ne le cache point, ma douce amie, j'aimerois à pénétrer l'aimable secret que tu me dérobes: il n'en fut jamais de plus intéressant pour nous; mais j'y fais d'inutiles efforts. Je saurai pourtant garder le silence que tu m'imposes, & contenir une indiscrete curiosité; mais en respectant un si doux mystere, que n'en puis-je au moins assurer l'éclaircissement? Qui sait, qui sait encore si tes projets ne

portent point sur des chimeres ? Chere ame de ma vie, ah ! commençons du moins par les bien réaliser.

*P. S.* J'oubliois de te dire que M. Roguin m'a offert une compagnie dans le Régiment qu'il leve pour le Roi de Sardaigne. J'ai été sensiblement touché de l'estime de ce brave Officier ; je lui ai dit, en le remerciant, que j'avois la vue trop courte pour le service, & que ma passion pour l'étude s'accordoit mal avec une vie aussi active. En cela je n'ai point fait un sacrifice à l'amour. Je pense que chacun doit sa vie & son sang à la patrie ; qu'il n'est pas permis de s'aliéner à des Princes auxquels on ne doit rien, moins encore de se vendre & de faire du plus noble métier du monde celui d'un vil mercenaire. Ces maximes étoient celles de mon pere, que je serois bienheureux d'imiter dans son amour pour ses devoirs & pour son pays. Il ne voulut jamais entrer au service d'aucun Prince étranger : mais dans la guerre de 1712, il porta les armes avec honneur pour la patrie ; il se trouva dans plusieurs combats, à l'un desquels il fut blessé ; & à la bataille de Wilmerghem, il eut le bonheur d'enlever un drapeau ennemi sous les yeux du Général de Sacconex.

## LETTRE XXXV.

*De Julie.*

JE ne trouve pas, mon ami, que les deux mots que j'avois dits en riant sur Madame Belon, valussent une explication si sérieuse. Tant de soins à se justifier produisent quelquefois un préjugé contraire, & c'est l'attention qu'on donne aux bagatelles, qui seule en fait des objets importants. Voilà ce qui sûrement n'arrivera pas entre nous; car les cœurs bien occupés ne sont guere pointilleux, & les tracasseries des amants sur des riens ont presque toujours un fondement beaucoup plus réel qu'il ne semble.

Je ne suis pas fâchée pourtant que cette bagatelle nous fournisse une occasion de traiter entre nous de la jalousie; sujet malheureusement trop important pour moi.

Je vois, mon ami, par la trempe de nos ames, & par le tour commun de nos goûts, que l'amour sera la grande affaire de notre vie. Quand une fois il a fait les impressions profondes que nous en avons reçues, il faut qu'il éteigne ou absorbe toutes les autres passions; le moindre refroidissement seroit bientôt pour nous la langueur de la mort; un dégoût invincible, un éternel ennui, succéderoient à l'amour éteint, & nous ne saurions long-temps vivre après avoir cessé d'aimer. En mon particulier, tu sens bien qu'il n'y a que le délire

de la passion qui puisse me voiler l'honneur de ma situation présente, & qu'il faut que j'aime avec transport, ou que je meure de douleur. Vois donc si je suis fondée à discuter sérieusement un point d'où doit dépendre le bonheur ou le malheur de mes jours.

Autant que je puis juger de moi-même, il me semble que souvent affectée avec trop de vivacité je suis pourtant peu sujete à l'emportement. Il faudroit que mes peines eussent fermenté long-temps en dedans, pour que j'osasse en découvrir la source à leur auteur; & comme je suis persuadée qu'on ne peut faire une offense sans le vouloir, je supporterois plutôt cent sujets de plainte qu'une explication. Un pareil caractere doit mener loin pour peu qu'on ait du penchant à la jalousie, & j'ai bien peur de sentir en moi ce dangereux penchant. Ce n'est pas que je ne sache que ton cœur est fait pour le mien, & non pour un autre, mais on peut s'abuser soi-même, prendre un goût passager pour une passion, & faire autant de choses par fantaisie qu'on en eût peut-être fait par amour. Or, si tu peux te croire inconstant sans l'être, à plus forte raison puis-je t'accuser à tort d'infidélité. Ce doute affreux empoisonneroit pourtant ma vie; je gémirois sans me plaindre, & mourrois inconsolable sans avoir cessé d'être aimée.

Prévenons, je t'en conjure, un malheur dont la seule idée me fait frissonner. Jure moi donc, mon doux ami, non par l'amour, serment qu'on ne tient que quand il est superflu,

mais par ce nom sacré de l'honneur, si respecté de toi, que je ne cesserai jamais d'être la confidente de ton cœur, & qu'il n'y surviendra point de changement dont je ne sois la premiere instruite. Ne m'allegue pas que tu n'auras jamais rien à m'apprendre; je le crois, je l'espere; mais préviens mes folles alarmes, & donne-moi dans tes engagements pour un avenir qui ne doit point être, l'éternelle sécurité du présent. Je serois moins à plaindre d'apprendre de toi mes malheurs réels que d'en souffrir sans cesse d'imaginaires; je jouirois au moins de tes remords; si tu ne partageois plus mes feux, tu partagerois encore mes peines, & je trouverois moins ameres les larmes que je verserois dans ton sein.

C'est ici, mon ami, que je me félicite doublement de mon choix, & par le doux lien qui nous unit, & par la probité qui l'affure: voilà l'usage de cette regle de sagesse dans les choses de pur sentiment! voilà comment la vertu, sévere fait écarter les peines du tendre amour. Si j'avois un amant sans principes, dût il m'aimer éternellement, où seroient pour moi les garants de cette constance? Quels moyens aurois-je de me délivrer de mes défiances continuelles, & comment m'assurer de n'être point abusée ou par sa feinte ou par ma crédulité? Mais toi, mon digne & respectable ami, toi qui n'es ni capable d'artifice ni de déguisement, tu me garderas, je le sais, la sincérité que tu m'auras promise. La honte d'avouer une infidélité ne l'emportera point dans ton ame droite sur le devoir

de tenir ta parole, & si tu pouvois ne plus aimer ta Julie; tu lui dirois..... oui, tu pourrois lui dire, ô Julie, je ne..... Mon ami, jamais je n'écrirai ce mot-là.

Que penses-tu de mon expédient? C'est le seul, j'en suis sûre, qui pouvoit déraciner en moi tout sentiment de jalousie. Il y a je ne sais quelle délicatesse qui m'enchante à me fier de ton amour à ta bonne foi, & à m'ôter le pouvoir de croire une infidélité que tu ne m'apprendrois pas toi-même. Voilà, mon cher, l'effet assuré de l'engagement que je t'impose; car je pourrois te croire amant volage, mais non pas ami trompeur, & quand je douterois de ton cœur, je ne puis jamais douter de ta foi. Quel plaisir je goûte à prendre en ceci des précautions inutiles à prévenir les apparences d'un changement dont je sens si bien l'impossibilité! Quel charme de parler de jalousie avec un amant si fidele! Ah! si tu pouvois cesser de l'être, ne crois pas que je t'en parlasse ainsi; mon pauvre cœur ne seroit pas si sage au besoin, & la moindre défiance m'ôteroit bientôt la volonté de m'en garantir.

Voilà, mon très-honoré maître, matiere à discussion pour ce soir; car je sais que vos deux humbles disciples auront l'honneur de souper avec vous chez le pere de l'inséparable. Vos doctes commentaires sur la gazette vous ont tellement fait trouver grace devant lui, qu'il n'a pas fallu beaucoup de manege pour vous faire inviter. La fille a fait accorder son claveſſin; le pere a feuilleté Lamber-

ti; moi je recorderai peut-être la leçon du bosquet de Clarens: ô Docteur en toutes facultés! vous avez par-tout quelque science de mise. M. d'Orbe, qui n'est pas oublié, comme vous pouvez penser, a le mot pour entamer une savante dissertation sur le futur hommage du Roi de Naples, durant laquelle nous passerons tous trois dans la chambre de la cousine. C'est là, mon féal, qu'à genoux devant votre Dame & Maîtresse, vos deux mains dans les siennes, & en présence de son Chancelier, vous lui jurerez foi & loyauté à toute épreuve, non pas à dire amour éternel, engagement qu'on est maître ni de tenir ni de rompre; mais vérité, sincérité, franchise inviolable. Vous ne jurerez point d'être toujours soumis, mais de ne point commettre acte de félonie, & de déclarer au moins la guerre avant de secouer le joug. Ce faisant, aurez l'accolade, & serez reconnu vassal unique & loyal Chevalier.

Adieu, mon bon ami; l'idée du souper de ce soir m'inspire de la gaieté. Ah, quelle me sera douce quand je te la verrai partager!

## LETTRE XXXVI.

*De Julie.*

BAISE cette lettre & saute de joie pour la nouvelle que je vais t'apprendre; mais pense que pour ne point sauter & n'avoir rien à

baiſer, je n'y ſuis pas la moins ſenſible. Mon pere, obligé d'aller à Berne pour ſon procès, & delà à Soleure pour ſa penſion, a propoſé à ma mere d'être du voyage, & elle l'a accepté, eſpérant pour ſa ſanté quelqu'effet ſalutaire du changement d'air. On vouloit me faire la grace de m'emmener auſſi, & je ne jugeai pas à propos de dire ce que j'en penſois; mais la difficulté des arrangements de voiture a fait abandonner ce projet, & l'on travaille à me conſoler de n'être pas de la partie. Il falloit feindre de la triſteſſe, & le faux rôle que je me vois contrainte à jouer m'en donne une ſi véritable, que le remords m'a preſque diſpenſé de la feinte.

Pendant l'abſence de mes parents je ne ſerai point maîtreſſe de maiſon; mais on me dépoſe chez le pere de la couſine, en ſorte que je ſerai tout de bon durant ce temps inſéparable de l'inſéparable. De plus, ma mere a mieux aimé ſe paſſer de femme de chambre & me laiſſer Babi pour gouvernante: ſorte d'argus peu dangereux, dont on ne doit ni corrompre la fidélité, ni ſe faire des confidents, mais qu'on écarte aiſément au beſoin, ſur la moindre lueur de plaiſir ou de gain qu'on leur offre.

Tu comprends quelle facilité nous aurons à nous voir durant une quinzaine de jours: mais c'eſt ici que la diſcrétion doit ſuppléer à la contrainte, & qu'il faut nous impoſer volontairement la même réſerve à laquelle nous ſommes forcés dans d'autres temps. Non-ſeulement tu ne dois pas, quand je ſerai chez ma couſine, y venir plus ſouvent qu'aupara-

vant, de peur de la compromettre ; j'eſpere même qu'il ne faudra te parler ni des égards qu'exige ſon ſexe, ni des droits ſacrés de l'hoſpitalité, & qu'un honnête homme n'aura pas beſoin qu'on l'inſtruiſe du reſpect dû par l'amour à l'amitié qui lui donne aſyle. Je connois tes vivacités, mais j'en connois les bornes inviolables. Si tu n'avois jamais fait de ſacrifice à ce qui eſt honnête, tu n'en aurois point à faire aujourd'hui.

D'où vient cet air mécontent & cet œil attriſté ? Pourquoi murmurer des loix que le devoir t'impoſe ? Laiſſe à ta Julie le ſoin de les adoucir ; t'es-tu jamais repenti d'avoir été docile à ſa voix ? Près des coteaux fleuris d'où part la ſource de la Vevaiſe, il eſt un hameau ſolitaire qui ſert quelquefois de repaire aux chaſſeurs, & ne devroit ſervir que d'aſyle aux amants. Autour de l'habitation principale dont M. d'Orbe diſpoſe, ſont épars aſſez loin quelques chalets (*), qui de leurs toits de chaumes peuvent couvrir l'amour & le plaiſir, amis de la ſimplicité ruſtique. Les fraîches & diſcretes laitières ſavent garder pour autrui le ſecret dont elles ont beſoin pour elles-mêmes. Les ruiſſeaux qui traverſent les prairies ſont bordés d'arbriſſeaux & de bocages délicieux. Des bois épais offrent au-delà des aſyles plus déſerts & plus ſombres.

(*) Sorte de maiſon de bois où ſe font les fromages & diverſes eſpeces de laitages dans la montagne.

*Al bel ſeggio ripoſto, ombroſo, e foſco,*
*Ne mai paſtori appreſſan, ne bifolci.*

L'art ni la main des hommes n'y montrent nulle part leurs ſoins inquiétants; on n'y voit par-tout que les tendres ſoins de la mere commune. C'eſt-là, mon ami, qu'on n'eſt que ſous ſes auſpices, & qu'on peut n'écouter que ſes loix. Sur l'invitation de M. d'Orbe, Claire a déjà perſuadé à ſon papa qu'il avoit envie d'aller faire, avec quelques amis, une chaſſe de deux ou trois jours dans ce canton, & d'y mener les inſéparables. Ces inſéparables en ont d'autres, comme tu ne ſais que trop bien. L'un repréſentant le maître de la maiſon, en fera naturellement les honneurs; l'autre avec moins d'éclat pourra faire à ſa Julie ceux d'un humble chalet, & ce chalet conſacré par l'amour ſera pour eux le temple de Gnide. Pour exécuter heureuſement & ſûrement ce charmant projet, il n'eſt queſtion que de quelques arrangements qui ſe concerteront facilement entre nous, & qui feront partie eux-mêmes des plaiſirs qu'ils doivent produire. Adieu, mon ami, je te quitte bruſquement de peur de ſurpriſe. Auſſi-bien je ſens que le cœur de ta Julie vole un peu trop tôt habiter le chalet.

*P. S.* Tout bien conſidéré, je penſe que nous pourrons ſans indiſcrétion nous voir preſque tous les jours, ſavoir, chez ma couſine de deux jours l'un, & l'autre à la promenade.

## LETTRE XXXVII.

*De Julie.*

ILs ſont partis ce matin, ce tendre pere & cette mere incomparable, en accablant des plus tendres careſſes une fille chérie & trop indigne de leurs bontés. Pour moi, je les embraſſois avec un léger ſerrement de cœur, tandis qu'au dedans de lui-même, ce cœur ingrat & dénaturé pétilloit d'une odieuſe joie. Hélas! qu'eſt devenu ce temps heureux où je menois inceſſamment ſous leurs yeux une vie innocente & ſage, où je n'étois bien que contre leur ſein, & ne pouvois les quitter d'un ſeul pas ſans déplaiſir. Maintenant, coupable & craintive, je tremble en penſant à eux, je rougis en penſant à moi; tous mes bons ſentiments ſe dépravent, & je me conſume en vains & ſtériles regrets que n'anime pas même un vrai repentir. Ces ameres réflexions m'ont rendu toute la triſteſſe que leurs adieux ne m'avoient pas d'abord donnée. Une ſecrete angoiſſe étouffoit mon ame après le départ de ces chers parents. Tandis que Babi faiſoit les paquets, je ſuis entrée machinalement dans la chambre de ma mere, & voyant quelques unes de ſes hardes encore éparſes, je les ai toutes baiſées l'une après l'autre en fondant en larmes. Cet état d'attendriſſement m'a un peu ſoulagée, & j'ai trouvé quelque ſorte de conſolation à ſentir que les doux

mouvements de la nature ne ſont pas tout-à-fait éteints dans mon cœur. Ah ! tyran, tu veux en vain l'aſſervir tout entier, ce tendre & trop foible cœur ; malgré toi, malgré tes preſtiges, il lui reſte au moins des ſentiments légitimes: il reſpecte & chérit encore des droits plus ſacrés que les tiens.

Pardonne, ô mon doux ami ! ces mouvements involontaires, & ne crains pas que j'étende ces réflexions auſſi loin que je le devrois. Le moment de nos jours peut être où notre amour eſt plus en liberté, n'eſt pas, je le ſais bien, celui des regrets : je ne veux ni te cacher mes peines, ni t'en accabler ; il faut que tu les connoiſſes, non pour les porter, mais pour les adoucir. Dans le ſein de qui les épancherois-je, ſi je n'oſois les verſer dans le tien ? N'eſt-tu pas mon tendre conſolateur ? N'eſt-ce pas toi qui ſoutiens mon courage ébranlé ? N'eſt-ce pas toi qui nourris dans mon ame le goût de la vertu, même après que je l'ai perdu ! Sans toi, ſans cette adorable amie, dont la main compatiſſante eſſuya ſi ſouvent mes pleurs, combien de fois n'euſſé-je pas déjà ſuccombé ſous le plus mortel abattement ? Mais vos tendres ſoins me ſoutiennent ; je n'oſe m'avilir tant que vous m'eſtimez encore, & je me dis avec complaiſance que vous ne m'aimeriez pas tant l'un & l'autre, ſi je n'étois digne que de mépris. Je vole dans les bras de cette chere couſine, ou plutôt de cette tendre ſœur, dépoſer au fond de ſon cœur une importune triſteſſe. Toi, viens ce ſoir achever de rendre au

mien la joie & la sérénité qu'il a entiérement perdues.

## LETTRE XXXVIII.

*A Julie.*

NON, Julie, il ne m'est pas possible de ne te voir chaque jour que comme je t'ai vu la veille; il faut que mon amour s'augmente & croisse incessamment avec tes charmes, & tu m'es une source inépuisable de sentiments nouveaux que je n'aurois pas même imaginés. Quelle soirée inconcevable! Que de délices inconnus tu fis éprouver à mon cœur! O tristesse enchantereſſe! O langueur d'une ame attendrie! combien vous surpassez les turbulents plaisirs, & la gaieté folâtre, & la joie emportée, & tous les transports qu'une ardeur sans mesure offre aux désirs effrénés des amants! Paisible & pure jouissance, qui n'as rien d'égal dans la volupté des sens, jamais, jamais ton pénétrant souvenir ne s'effacera de mon cœur. Dieux! quel ravissant spectacle, ou plutôt quelle extase, de voir deux beautés si touchantes s'embrasser tendrement, le visage de l'une se pencher sur le sein de l'autre, leurs douces larmes se confondre, & baigner ce sein charmant comme la rosée du ciel humectant un lis fraîchement éclos. J'étois jaloux d'une amitié si tendre: je lui trouvois je ne sais quoi de plus intéressant qu'à l'amour même, & je me voulois une sorte de mal de

ne pouvoir t'offrir des consolations aussi chères, sans les troubler par l'agitation de mes transports. Non, rien, rien sur la terre n'est capable d'exciter un si voluptueux attendrissement que vos mutuelles caresses ; & le spectacle de deux amants eût offert à mes yeux une sensation moins délicieuse.

Ah! qu'en ce moment j'eusse été amoureux de cette aimable cousine, si Julie n'eût pas existé. Mais non, c'étoit Julie elle-même qui répandoit son charme invincible sur tout ce qui l'environnoit. Ta robe, ton ajustement, tes gants, ton éventail, ton ouvrage ; tout ce qui frappoit autour de toi mes regards enchantoit mon cœur, & toi seule faisois tout l'enchantement. Arrête, ô ma douce amie ! à force d'augmenter mon ivresse tu m'ôterois le plaisir de la sentir. Ce que tu me fais éprouver approche d'un vrai délire, & je crains d'en perdre enfin la raison. Laisse-moi du moins connoître un égarement qui fait mon bonheur, laisse-moi goûter ce nouvel enthousiasme, plus sublime, plus vif que toutes les idées que j'avois de l'amour. Quoi! tu peux te croire avilie! quoi, la passion t'ôte-t-elle aussi le sens? Moi, je te trouve trop parfaite pour une mortelle. Je t'imaginerois d'une espece plus pure, si ce feu dévorant qui pénetre ma substance ne m'unissoit à la tienne, & ne me faisoit sentir qu'elles sont la même. Non, personne au monde ne te connoît; tu ne te connois pas toi-même; mon cœur seul te connoît, te sent, & sait te mettre à ta place. Ma Julie, ah!

quels hommages te feroient ravis, si tu n'étois qu'adorée! Ah! si tu n'étois qu'un Ange, combien tu perdrois de ton prix!

Dis-moi comment il se peut qu'une passion telle que la mienne puisse augmenter? Je l'ignore, mais je l'éprouve. Quoique tu me sois présente dans tous les temps, il y a quelques jours sur-tout, que ton image plus belle que jamais me poursuit & me tourmente avec une activité à laquelle ni lieu ni temps ne me dérobe, & je crois que tu me laissas avec elle dans ce chalet que tu quittas en finissant ta derniere lettre. Depuis qu'il est question de ce rendez-vous champêtre, je suis trois fois sorti de la ville; chaque fois mes pieds m'ont porté des mêmes côtés, & chaque fois la perspective d'un séjour si désiré m'a paru plus agréable.

*Non vide il mondo si leggiadri rami,*
*Ne mosse 'l vento mai si verdi frondi.*

Je trouve la campagne plus riante, la verdure plus fraîche & plus vive, l'air plus pur, le ciel plus serein; le chant des oiseaux semble avoir plus de tendresse & de volupté; le murmure des eaux inspire une langueur plus amoureuse; la vigne en fleur exhale au loin de plus doux parfums; un charme secret embellit tous les objets ou fascine mes sens; on diroit que la terre se pare pour former à ton heureux amant un lit nuptial digne de la beauté qu'il adore, & du feu qui le consume. O Julie! ô chere & précieuse moitié de mon

ame, hâtons-nous d'ajouter à ces ornements du printemps la préſence de deux amants fideles : portons le ſentiment du plaiſir dans des lieux qui n'en offrent qu'une vaine image ; allons animer toute la nature, elle eſt morte ſans les feux de l'amour. Quoi ! trois jours d'attente ! trois jours encore ! Ivre d'amour, affamé de tranſports, j'attends ce moment tardif avec une douloureuſe impatience. Ah ! qu'on ſeroit heureux ſi le Ciel ôtoit de la vie tous les ennuyeux intervalles qui ſéparent de pareils inſtants.

## LETTRE XXXIX.

*De Julie.*

TU n'as pas un ſentiment, mon bon ami, que mon cœur ne partage ; mais ne me parle plus de plaiſirs tandis que des gens qui valent mieux que nous ſouffrent, gémiſſent, & que j'ai leur peine à me reprocher. Lis la lettre ci-jointe, & ſois tranquille ſi tu le peux. Pour moi qui connois l'aimable & bonne fille qui l'a écrite, je n'ai pu la lire ſans des larmes de remords & de pitié. Le regret de ma coupable négligence m'a pénétré l'ame, & je vois avec une amere confuſion juſqu'où l'oubli du premier de mes devoirs m'a fait porter celui de tous les autres. J'avois promis de prendre ſoin de cette pauvre enfant ; je la protégeois auprès de ma mere, je la tenois en quelque maniere ſous ma garde, & pour

n'avoir su me garder moi-même, je l'abandonne sans me souvenir d'elle, & l'expose à des dangers pires que ceux où j'ai succombé. Je frémis en songeant que deux jours plus tard c'en étoit fait peut-être de mon dépôt, & que l'indigence & la séduction perdoient une fille modeste & sage, qui peut faire un jour une excellente mere de famille O mon ami! comment y a-t-il dans le monde des hommes assez vils pour acheter de la misere un prix que le cœur seul doit payer, & recevoir d'une bouche affamée ces tendres baisers de l'amour?

Dis-moi, pourrois-tu n'être pas touché de la piété filiale de ma Fanchon, de ses sentiments honnêtes, de son innocente naïveté? Ne l'es-tu pas de la rare tendresse de cet amant qui se vend lui-même pour soulager sa maîtresse? Ne seras-tu pas trop heureux de contribuer à former un nœud si bien assorti. Ah! si nous étions sans pitié pour les cœurs unis qu'on divise, de qui pourroient-ils jamais en attendre? Pour moi, j'ai résolu de réparer envers ceux-ci ma faute à quelque prix que ce soit, & de faire en sorte que ces deux jeunes gens soient unis par le mariage. J'espere que le Ciel bénira cette entreprise, & qu'elle sera pour nous d'un bon augure. Je te propose & te conjure au nom de notre amitié de partir dès aujourd'hui, si tu le peux, ou tout au moins demain matin, pour Neufchâtel. Va négocier avec M. de Merveilleux le congé de cet honnête garçon; n'épargne ni les supplications ni l'argent; porte avec toi la lettre

de ma Fanchon ; il n'y a point de cœur sensible qu'elle ne doive attendrir. Enfin, quoi qu'il nous en coûte & de plaisir & d'argent, ne reviens qu'avec le congé absolu de Claude Anet, ou crois que l'amour ne me donnera de mes jours un moment de pure joie.

Je sens combien d'objections ton cœur doit avoir à me faire ; doutes-tu que le mien ne les ait faites avant toi ? Et je persiste ; car il faut que ce mot de vertu ne soit qu'un vain nom, ou qu'elle exige des sacrifices. Mon ami, mon digne ami, un rendez-vous manqué peut revenir mille fois ; quelques heures agréables s'éclipsent comme un éclair, & ne sont plus ; mais si le bonheur d'un couple honnête est dans tes mains, songe à l'avenir que tu vas te préparer. Crois-moi, l'occasion de faire des heureux est plus rare qu'on ne pense ; la punition de l'avoir manquée est de ne la plus retrouver, & l'usage que nous ferons de celle-ci, nous va laisser un sentiment éternel de contentement ou de repentir. Pardonne à mon zele ces discours superflus ; j'en dis trop à un honnête homme, & cent fois trop à mon ami. Je sais combien tu hais cette volupté cruelle qui nous endurcit aux maux d'autrui. Tu l'as dit mille fois toi-même, malheur à qui ne sait pas sacrifier un jour de plaisir aux devoirs de l'humanité.

## LETTRE XL.

*De Fanchon Regard à Julie.*

MADEMOISELLE,

PARDONNEZ une pauvre fille au déſeſpoir, qui, ne ſachant plus que devenir, oſe encore avoir recours à vos bontés. Car vous ne vous laſſez point de conſoler les affligés, & je ſuis ſi malheureuſe qu'il n'y a que vous & le bon Dieu que mes plaintes n'importunent pas. J'ai eu bien du chagrin de quitter l'apprentiſſage où vous m'aviez miſe; mais ayant eu le malheur de perdre ma mere cet hiver, il a fallu revenir auprès de mon pauvre pere que ſa paralyſie retient toujours dans ſon lit.

Je n'ai pas oublié le conſeil que vous aviez donné à ma mere, de tâcher de m'établir avec un honnête homme qui prît ſoin de la famille. Claude Anet, que Monſieur votre pere avoit ramené du ſervice, eſt un brave garçon, rangé, qui fait un bon métier, & qui me veut du bien. Après tant de charité que vous avez eue pour nous, je n'oſois plus vous être incommode, & c'eſt lui qui nous a fait vivre pendant tout l'hiver. Il devoit m'épouſer ce printemps; il avoit mis ſon cœur à ce mariage. Mais on m'a tellement tourmentée pour payer trois ans de loyer échus à Pâques, que ne ſachant où prendre tant d'argent comptant, le pauvre jeune homme s'eſt engagé derechef,

ſans m'en rien dire, dans la compagnie de Monſieur de Merveilleux, & m'a apporté l'argent de ſon engagement. Monſieur de Merveilleux n'eſt plus à Neufchâtel que pour ſept ou huit jours, & Claude Anet doit partir dans trois ou quatre pour ſuivre la recrue : ainſi nous n'avons pas le temps ni le moyen de nous marier, & il me laiſſe ſans aucune reſſource. Si par votre crédit ou celui de Monſieur le Baron, vous pouviez nous obtenir au moins un délai de cinq ou ſix ſemaines, on tâcheroit pendant ce temps là de prendre quelque arrangement pour nous marier ou pour rembourſer ce pauvre garçon ; mais je le connois bien, il ne voudroit jamais reprendre l'argent qu'il m'a donné.

Il eſt venu ce matin un Monſieur bien riche m'en offrir beaucoup davantage ; mais Dieu m'a fait la grace de le refuſer. Il a dit qu'il reviendroit demain matin ſavoir ma derniere réſolution. Je lui ai dit de n'en pas prendre la peine, & qu'il la ſavoit déjà. Que Dieu le conduiſe, il ſera reçu demain comme aujourd'hui. Je pourrois bien auſſi recourir à la bourſe des pauvres, mais on eſt ſi mépriſé qu'il vaut mieux pâtir : & puis Claude Anet a trop de cœur pour vouloir d'une fille aſſiſtée.

Excuſez la liberté que je prends, ma bonne Demoiſelle ; je n'ai trouvé que vous ſeule à qui j'oſe avouer ma peine, & j'ai le cœur ſi ſerré qu'il faut finir cette lettre. Votre bien humble & affectionnée ſervante à vous ſervir,

*Fanchon Regard.*

## LETTRE XLI.

*Réponse.*

J'AI manqué de mémoire, & toi de confiance, ma chere enfant; nous avons eu grand tort toutes deux, mais le mien est impardonnable : je tâcherai du moins de le réparer. Babi, qui te porte cette lettre, est chargée de pourvoir au plus pressé. Elle retournera demain matin pour t'aider à congédier ce Monsieur, s'il revient, & l'après-dînée nous irons te voir, ma Cousine & moi; car je sais que tu ne peux pas quitter ton pauvre pere, & je veux connoître par moi-même l'état de ton petit ménage.

Quant à Claude Anet, n'en sois point en peine : mon pere est absent; mais en attendant son retour, on fera ce qu'on pourra, & tu peux compter que je n'oublierai ni toi ni ce brave garçon. Adieu, mon enfant, que le bon Dieu te console. Tu as bien fait de n'avoir pas recours à la bourse publique; c'est ce qu'il ne faut jamais faire tant qu'il reste quelque chose dans celle des bonnes gens.

## LETTRE XLII.

*A Julie.*

JE reçois votre lettre, & je pars à l'instant, ce sera toute ma réponse. Ah, cruelle, que mon cœur en est loin, de cette odieuse vertu que vous me supposez, & que je déteste ! Mais vous ordonnez, il faut obéir. Dussé-je en mourir cent fois, il faut être estimé de Julie.

## LETTRE XLIII.

*A Julie.*

J'ARRIVAI hier matin à Neufchâtel; j'appris que M. de Merveilleux étoit à la campagne, je courus l'y chercher : il étoit à la chasse ; & j'attendis jusqu'au soir. Quand je lui eus expliqué le sujet de mon voyage, & que je l'eus prié de mettre un prix au congé de Claude Anet, il me fit beaucoup de difficultés. Je crus les lever en offrant de moi-même une somme assez considérable, & l'augmentant à mesure qu'il résistoit ; mais n'ayant pu rien obtenir, je fus obligé de me retirer après m'être assuré de le retrouver ce matin, bien résolu de ne le plus quitter jusqu'à ce qu'à force d'argent, ou d'importunités, ou de quelque maniere que ce pût être, j'eusse

obtenu ce que j'étois venu lui demander. M'étant levé pour cela de très-bonne heure, j'étois prêt à monter à cheval, quand je reçus par un exprès ce billet de M. de Merveilleux, avec le congé du jeune homme en bonne forme :

*Voilà, Monsieur, le congé que vous êtes venu solliciter. Je l'ai refusé à vos offres. Je le donne à vos intentions charitables, & vous prie de croire que je ne mets point a prix une bonne action.*

Jugez, à la joie que vous donnera cet heureux succès, de celle que j'ai sentie en l'apprenant. Pourquoi faut-il qu'elle ne soit pas aussi parfaite qu'elle devoit l'être ? Je ne puis me dispenser d'aller remercier & rembourser M. de Merveilleux, & si cette visite retarde mon départ d'un jour, comme il est à craindre, n'ai-je pas droit de dire qu'il s'est montré généreux à mes dépens ? N'importe, j'ai fait ce qui vous est agréable, je puis tout supporter à ce prix. Qu'on est heureux de pouvoir bien faire en servant ce qu'on aime, & réunir ainsi dans le même soin les charmes de l'amour & de la vertu ! Je l'avoue, ô Julie ! je partis le cœur plein d'impatience & de chagrin. Je vous reprochois d'être si sensible aux peines d'autrui, & de compter pour rien les miennes, comme si j'étois le seul au monde qui n'eût rien mérité de vous. Je trouvois de la barbarie, après m'avoir leurré d'un si doux espoir, à me priver sans nécessité d'un bien dont vous m'aviez flatté vous-même. Tous ces murmures se sont évanouis ; je sens renaître

à leur place au fond de mon ame un contentement inconnu ; j'éprouve déjà le dédommagement que vous m'avez promis, vous que l'habitude de bien faire a tant instruite du goût qu'on y trouve. Quel étrange empire est le vôtre, de pouvoir rendre les privations aussi douces que les plaisirs, & donner à ce qu'on fait pour vous le même charme qu'on trouveroit à se contenter soi-même. Ah, je l'ai dit cent fois, tu es un Ange du Ciel, ma Julie! sans doute avec tant d'autorité sur mon ame, la tienne est plus divine qu'humaine. Comment n'être pas éternellement à toi, puisque ton regne est céleste, & que serviroit de cesser de t'aimer, s'il faut toujours qu'on t'adore ?

*P. S.* Suivant mon calcul, nous avons encore au moins cinq ou six jours jusqu'au retour de la maman. Seroit-il impossible durant cet intervalle de faire un pélerinage au chalet ?

## LETTRE XLIV.

*De Julie.*

NE murmure pas tant, mon ami, de ce retour précipité. Il nous est plus avantageux qu'il ne semble, & quand nous aurions fait par adresse ce que nous avons fait par bienfaisance, nous n'aurions pas mieux réussi. Regarde ce qui seroit arrivé si nous n'eussions suivi que nos fantaisies. Je serois allée à la

campagne preciſément la veille du retour de ma mere à la ville. J'aurois eu un exprès avant d'avoir pu ménager notre entrevue ; il auroit fallu partir ſur le champ, peut-être ſans pouvoir t'avertir, te laiſſer dans des perplexités mortelles, & notre ſéparation ſe feroit faite au moment qui la rendoit la plus douloureuſe. De plus, on auroit ſu que nous étions tous deux à la campagne ; malgré nos précautions peut-être eût-on ſu que nous y étions enſemble ; du moins on l'auroit ſoupçonné, c'en étoit aſſez. L'indiſcrete avidité du préſent nous ôtoit toute reſſource pour l'avenir, & le remords d'une bonne œuvre dédaignée nous eût tourmentés toute la vie.

Compare à préſent cet état à notre ſituation réelle. Premiérement, ton abſence a produit un excellent effet. Mon argus n'aura pas manqué de dire à ma mere qu'on t'avoit peu vu chez ma couſine ; elle ſait ton voyage & le ſujet, c'eſt une raiſon de plus pour t'eſtimer ; & le moyen d'imaginer que des gens qui vivent en bonne intelligence prennent volontairement pour s'éloigner le ſeul moment de liberté qu'ils ont pour ſe voir ? Quelle ruſe avons-nous employée pour écarter une trop juſte défiance ? La ſeule, à mon avis, qui ſoit permis à d'honnêtes gens, c'eſt de l'être à un point qu'on ne puiſſe croire, en ſorte qu'on prenne un effort de vertu pour un acte d'indifférence. Mon ami, qu'un amour caché par de tels moyens doit être doux aux cœurs qui le goûtent ! Ajoute à cela le plaiſir de réunir des amants déſolés, & de ren-

dre heureux deux jeunes gens si dignes de l'être. Tu l'as vue, ma Fanchon; dis, n'est-elle pas charmante, & ne mérite-t-elle pas bien tout ce que tu as fait pour elle? N'est-elle pas trop jolie & trop malheureuse pour rester fille impunément? Claude Anet de son côté, dont le bon naturel a résisté par miracle à trois ans de service, en eût-t-il pu supporter encore autant sans devenir un vaurien, comme tous les autres? Au lieu de cela ils s'aiment & seront unis; ils sont pauvres & seront aidés; ils sont honnêtes gens & pourront continuer de l'être, car mon pere a promis de prendre soin de leur établissement. Que de biens tu as procurés à eux & à nous par ta complaisance, sans parler du compte que je t'en dois tenir! Tel est, mon ami, l'effet assuré des sacrifices qu'on fait à la vertu: s'ils coûtent souvent à faire, il est toujours doux de les avoir faits, & l'on n'a jamais vu personne se repentir d'une bonne action.

Je me doute bien qu'à l'exemple de l'Inséparable, tu m'appelleras aussi *la Prêcheuse*, & il est vrai que je ne fais pas mieux ce que je dis que les gens du métier. Si mes sermons ne valent pas les leurs, au moins je vois avec plaisir qu'ils ne sont pas comme eux jettés au vent. Je ne m'en defends point, mon aimable ami, je voudrois ajouter autant de vertus aux tiennes, qu'un fol amour m'en a fait perdre; & ne pouvant plus m'estimer moi-même, j'aime à m'estimer encore en toi. De ta part il ne s'agit que d'aimer parfaitement,

ment, & tout viendra comme de lui-même. Avec quel plaisir tu dois voir augmenter sans cesse les dettes que l'amour s'oblige à payer?

Ma cousine a su les entretiens que tu as eus avec son pere au sujet de M. d'Orbe; elle y est aussi sensible que si nous pouvions en offices de l'amitié n'être pas toujours en reste avec elle. Mon Dieu, mon ami, que je suis une heureuse fille! que je suis aimée, & que je trouve charmant de l'être! Pere, mere, amie, amant, j'ai beau chérir tout ce qui m'environne, je me trouve toujours ou prévenue ou surpassée. Il semble que tous les plus doux sentiments du monde viennent sans cesse chercher mon ame, & j'ai le regret de n'en avoir qu'une pour jouir de tout mon bonheur.

J'oublios de t'annoncer une visite pour demain matin. C'est Milord Bomston, qui vient de Geneve, où il a passé sept ou huit mois. Il dit t'avoir vu à Sion à son retour d'Italie. Il te trouva fort triste, & parle au surplus de toi comme j'en pense. Il fit hier ton éloge si bien & si à propos devant mon pere, qu'il m'a tout à fait disposée à faire le sien. En effet, j'ai trouvé du sens, du sel, du feu dans sa conversation. Sa voix s'éleve & son œil s'anime au récit des grandes actions, comme il arrive aux hommes capables d'en faire. Il parle aussi avec intérêt des choses de goût, entr'autres de la musique Italienne, qu'il porte jusqu'au sublime; je croyois entendre encore mon pauvre frere. Au surplus, il met plus d'énergie que de grace dans ses discours, & je lui

trouve même l'esprit un peu rêche. (*) Adieu mon ami.

## LETTRE XLV.

*A Julie.*

JE n'en étois encore qu'à la seconde lecture de la lettre quand Milord Edouard Bomston est entré. Ayant tant d'autres choses à te dire, comment aurois-je pensé, ma Julie, à te parler de lui. Quand on se suffit l'un à l'autre, s'avise-t-on de songer à un tiers? Je vais te rendre compte de ce que j'en fais, maintenant que tu parois le desirer.

Ayant passé le Semplon, il étoit venu jusqu'à Sion au-devant d'une chaise qu'on devoit lui amener de Geneve à Brigue, & le désœuvrement rendant les hommes assez liants, il me rechercha. Nous fîmes une connoissance aussi intime qu'un Anglois naturellement peu prévenant peut la faire avec un homme fort préoccupé, qui cherche la solitude. Cependant nous sentîmes que nous nous convenions; il y a un certain unisson d'ames qui s'apperçoit au premier instant, & nous fûmes familiers au bout de huit jours, mais pour

(*) Terme du pays pris ici métaphoriquement. Il signifie au propre une surface rude au toucher, & qui cause un frissonnement désagréable en y passant la main, comme celle d'une brosse fort serrée, ou d'un velours d'Utrecht

toute la vie, comme deux François l'auroient été au bout de huit heures, pour tout le temps qu'ils ne se seroient pas quittés. Il m'entretint de ses voyages, & le sachant Anglois, je crus qu'il m'alloit parler d'édifices & de peintures. Bientôt je vis avec plaisir que les tableaux & les monuments ne lui avoient point fait négliger l'étude des mœurs & des hommes. Il me parla cependant des beaux arts avec beaucoup de discernement, mais modérément & sans prétention. J'estimai qu'il en jugeoit avec plus de sentiment que de science, & par les effets plus que par les regles ; ce qui me confirma qu'il avoit l'ame sensible pour la musique Italienne, il m'en parut enthousiaste comme à toi : il m'en fit même entendre ; car il mene un virtuose avec lui : son valet-de-chambre joue fort bien du violon, & lui-même passablement du violoncelle. Il me choisit plusieurs morceaux très-pathétiques, à ce qu'il prétendoit ; mais soit qu'un accent si nouveau pour moi demandât une oreille plus exercée, soit que le charme de la musique, si doux dans la mélancolie, s'efface dans une profonde tristesse, ces morceaux me firent peu de plaisir, & j'en trouvai le chant agréable, à la vérité, mais bizarre & sans expression.

Il fut question aussi de moi, & Milord s'informa avec intérêt de ma situation. Je lui en dis tout ce qu'il en devoit savoir. Il me proposa un voyage en Angleterre avec des projets de fortune impossible dans un pays où Julie n'étoit pas. Il me dit qu'il alloit passer l'hiver à Geneve, l'été suivant à Lausanne, & qu'il vient

droit à Vevai avant de retourner en Italie : il m'a tenu parole, & nous nous sommes revus avec un nouveau plaisir.

Quant à son caractere, je le crois vif & emporté, mais vertueux & ferme. Il se pique de Philosophie, & de ces principes dont nous avons autrefois parlé. Mais au fond je le crois par tempérament ce qu'il pense être par méthode, & le vernis stoïque qu'il met à ses actions, ne consiste qu'à parer de beaux raisonnements le parti que son cœur lui a fait prendre. J'ai cependant appris avec un peu de peine qu'il avoit eu quelques affaires en Italie, & qu'il s'y étoit battu plusieurs fois.

Je ne sais ce que tu trouves de rêche dans ses manieres ; véritablement elles ne sont pas prévenantes, mais je n'y sens rien de repoussant. Quoique son abord ne soit pas aussi ouvert que son cœur, & qu'il dédaigne les petites bienséances, il ne laisse pas, ce me semble, d'être d'un commerce agréable. S'il n'a pas cette politesse réservée & circonspecte qui se regle uniquement sur l'extérieur, & que nos jeunes Officiers nous apportent de France, il a celle de l'humanité, qui se pique moins de distinguer au premier coup-d'œil les états & les rangs, & respecte en général tous les hommes. Te l'avouerai-je naïvement ? La privation des graces est un défaut que les femmes ne pardonnent point, même au mérite, & j'ai peur que Julie n'ait été femme une fois en sa vie.

Puisque je suis en train de sincérité, je te dirai encore, ma jolie prêcheuse, qu'il est inutile de vouloir donner le change à mes

droits, & qu'un amour affamé ne se nourrit point de sermons. Songe, songe aux dédommagements promis & dus ; car toute la morale que tu m'as débitée est fort bonne ; mais quoi que tu puisses dire, le chalet valoit encore mieux.

## LETTRE XLVI.

*De Julie.*

HÉ bien donc, mon ami, toujours le chalet ; l'histoire de ce chalet te pese furieusement sur le cœur, & je vois bien qu'à la mort ou à la vie il faut te faire raison du chalet. Mais des lieux où tu ne fus jamais, te sont-ils si chers qu'on ne puisse t'en dédommager ailleurs ? & l'amour qui fit le palais d'Armide au fond d'un déserr, ne sauroit-il nous faire un chalet à la ville ? Ecoute, on va marier ma Fanchon. Mon pere, qui ne hait pas les fêtes & l'appareil, veut lui faire une noce où nous serons tous : cette noce ne manquera pas d'être tumultueuse. Quelquefois le mystere a su tendre son voile au sein de la turbulente joie & du fracas des festins. Tu m'entends, mon ami, ne seroit-il pas doux de retrouver dans l'effet de nos soins les plaisirs qu'ils nous ont coûtés ?

Tu t'animes, ce me semble, d'un zele assez superflu sur l'apologie de Milord Edouard, dont je suis fort éloignée de mal penser. D'ail-

leurs comment jugerois-je un homme que je n'ai vu qu'une après-midi, & comment en pourrois-tu juger toi-même sur une connoissance de quelques jours ? je n'en parle que par conjecture, & tu ne peux guere être plus avancé ; car les propositions qu'il t'a faites sont de ces offres vagues, dont un air de puissance & la facilité de les éluder rendent souvent les étrangers prodigues. Mais je reconnois tes vivacités ordinaires, & combien tu as de penchant à te prévenir pour ou contre les gens presque à la premiere vue. Cependant nous examinerons à loisir les arrangemens qu'il t'a proposés. Si l'amour sa orise le projet qui m'occupe, il s'en présentera peut-être de meilleurs pour nous. O mon bon ami, la patience est amere, mais son fruit est doux!

Pour revenir à ton Anglois, je t'ai dit qu'il me paroissoit avoir l'ame grande & forte, & plus de lumieres que d'agrémens dans l'esprit. Tu dis à peu près la même chose, & puis, avec cet air de supériorité masculine qui n'abandonne point nos humbles adorateurs, tu me reproches d'avoir été de mon sexe une fois en ma vie, comme si jamais une femme devoit cesser d'en être ? Te souviens-t-il qu'en lisant ta République de Platon, nous avons autrefois disputé sur ce point de la différence morale des sexes ? Je persiste dans l'avis dont j'étois alors, & ne saurois imaginer un modele commun de perfection pour deux êtres si différents. L'attaque & la défense, l'audace des hommes, la pudeur des femmes, ne sont point

des conventions, comme le penſent tes Philoſophes, mais des inſtitutions naturelles dont il eſt facile de rendre raiſon, & dont ſe déduiſent aiſément toutes les autres diſtinctions morales. D'ailleurs, la deſtination de la nature n'étant pas la même, les inclinations, les manieres de voir & de ſentir doivent être dirigées de chaque côté ſelon ſes vues; il ne faut point les mêmes goût ni la même conſtitution pour labourer la terre, & pour alaiter des enfants. Une taille plus haute, une voix plus forte, & des traits plus marqués, ſemblent n'avoir aucun rapport néceſſaire au ſexe: mais les modifications extérieures annoncent l'intention de l'ouvrier dans les modifications de l'eſprit. Une femme parfaite, & un homme parfait, ne doivent pas plus ſe reſſembler d'ame que de viſage; ces vaines imitations de ſexe ſont le comble de la déraiſon; elles font rire le ſage, & fuir les amours. Enfin, je trouve qu'à moins d'avoir cinq pieds & demi de haut, une voix de baſſe, & de la barbe au menton, l'on ne doit point ſe mêler d'être homme.

Vois combien les amants ſont mal-adroits en injures! tu me reproches une faute que je n'ai pas commiſe, ou que tu commets auſſi bien que moi, & l'attribues à un défaut dont je m'honore. Veux-tu que te rendant ſincérité pour ſincérité, je te diſe naïvement ce que je penſe de la tienne! Je n'y trouve qu'un raffinement de flatterie, pour te juſtifier à toi-même par cette franchiſe apparente les éloges enthouſiaſtes dont tu m'accables à tout

propos. Mes prétendues perfections t'aveuglent au point que, pour démentir les reproches que tu te fais enfecret de ta prévention, tu n'as pas l'esprit d'en trouver un solide à me faire.

Crois moi, ne te charge point de me dire mes vérités, tu t'en acquitterois trop mal; les yeux de l'amour, tout perçants qu'ils sont, savent-ils voir des défauts? C'est à l'integre amitié que ces soins appartiennent, & là-dessus ta disciple Claire est cent fois plus savante que toi. Oui, mon ami, loue-moi, admire-moi, trouve-moi belle, charmante, parfaite. Tes éloges me plaisent sans me séduire, parce que je vois qu'ils sont le langage de l'erreur & non de la fausseté, & que tu te trompes toi même; mais que tu ne veux pas me tromper. O que les illusions de l'amour sont aimables! Ses flatteries sont en un sens des vérités: le jugement se tait, mais le cœur parle. L'amant qui loue en nous des perfections que nous n'avons pas, les voit en effet telles qu'il les représente, il ne ment point en disant des mensonges: il flatte sans s'avilir, & l'on peut au moins l'estimer sans le croire.

J'ai entendu, non sans quelque battement de cœur, proposer d'avoir demain deux Philosophes à souper. L'un est Milord Edouard, l'autre est un sage dont la gravité s'est quelquefois un peu dérangée aux pieds d'une jeune écoliere; ne le connoitriez-vous point. Exhortez-le, je vous prie, à tâcher de garder demain le décorum philosophique un peu mieux qu'à son ordinaire. J'aurai soin d'a-

vertir auſſi la petite perſonne de baiſſer les yeux, & d'être aux ſiens la moins jolie qu'il ſe pourra.

## LETTRE XLVII.

*A Julie.*

AH, mauvaiſe ! eſt-ce là la circonſpection que tu m'avois promiſe ? Eſt-ce ainſi que tu ménages mon cœur, & voile tes attraits ? Que de contraventions à tes engagements ? Premiérement, ta parure ; car tu n'en avois point, & tu ſais bien que jamais tu n'es ſi dangereuſe. Secondement, ton maintien ſi doux, ſi modeſte, ſi propre à laiſſer remarquer à loiſir toutes tes graces. Ton parler plus rare, plus réfléchi, plus ſpirituel encore qu'à l'ordinaire, qui nous rendoit tous plus attentifs, & faiſoit voler l'oreille & le cœur au-devant de chaque mot. Cet air que tu chantas à demi-voix, pour donner encore plus de douceur à ton chant, & qui, bien que françois, plut à Milord Edouard même. Ton regard timide, & tes yeux baiſſés, dont les éclairs inattendus me jettoient dans un trouble inévitable. Enfin, ce je ne ſais quoi d'inexprimable, d'enchanteur, que tu ſemblois avoir répandu ſur toute ta perſonne pour faire tourner la tête à tout le monde, ſans paroître même y ſonger. Je ne fais, pour moi, comment tu t'y prends ; mais ſi telle eſt ta maniere d'être jolie le moins qu'il eſt

poſſible, je t'avertis que c'eſt l'être beaucoup plus qu'il ne faut pour avoir des ſages autour de ſoi.

Je crains fort que le pauvre Philoſophe Anglois n'ait un peu reſſenti la même influence. Après avoir reconduit ta couſine, comme nous étions tous encore fort éveillés, il nous propoſa d'aller chez lui faire de la muſique, & boire du punch. Tandis qu'on raſſembloit ſes gens, il ne ceſſa de nous parler de toi avec un feu qui me déplut, & je n'entendis pas ton éloge dans ſa bouche avec autant de plaiſir que tu avois entendu le mien. En général, j'avoue que je n'aime point que perſonne, excepté ta couſine, me parle de toi; il me ſemble que chaque mot m'ôte une partie de mon ſecret ou de mes plaiſirs; & quoi que l'on puiſſe dire, on y met un intérêt ſi ſuſpect, ou l'on eſt ſi loin de ce que je ſens, que je n'aime écouter là-deſſus que moi-même.

Ce n'eſt pas que j'aie, comme toi, du penchant à la jalouſie. Je connois mieux ton ame; j'ai des garants qui ne me permettent pas même d'imaginer ton changement poſſible. Après tes aſſurances, je ne te dis plus rien des autres prétendants. Mais celui-ci, Julie!..... des conditions ſortables..... les préjugés de ton pere..... Tu ſais bien qu'il s'agit de ma vie; daigne donc me dire un mot là-deſſus. Un mot de Julie, & je ſuis tranquille à jamais.

J'ai paſſé la nuit à entendre ou exécuter de la muſique Italienne; car il s'eſt trouvé

des duo, & il a fallu hasarder d'y faire ma partie. Je n'ose te parler encore de l'effet qu'elle a produit sur moi ; j'ai peur que l'impression du souper d'hier au soir ne se soit prolongée sur ce que j'entendois, & que je n'aie pris l'effet de tes séductions pour le charme de la musique. Pour moi la même cause qui me la rendoit ennuyeuse à Sion, ne pouroit-elle pas ici me la rendre agréable dans une situation contraire ? N'es-tu pas la premiere source de toutes les affections de mon ame, & suis-je à l'épreuve des prestiges de ta magie ? Si la musique eût réellement produit cet enchantement, il eût agi sur tous ceux qui l'entendoient. Mais tandis que ces chants me tenoient en extase, Monsieur d'Orbe dormoit tranquillement dans un fauteuil, & au milieu de mes transports, il s'est contenté pour tout éloge de demander si ta cousine savoit l'Italien.

Tout ceci sera mieux éclairci demain ; car nous avons pour ce soir un nouveau rendez-vous de Musique. Milord veut la rendre complete, & il a mandé de Lausanne un second violon qu'il dit être assez entendu. Je porterai de mon côté des scenes, des cantates françaises, & nous verrons.

En arrivant chez moi j'étois d'un accablement que m'a donné le peu d'habitude de veiller, & qui se perd en t'écrivant. Il faut pourtant tâcher de dormir quelques heures. Viens avec moi, ma douce amie, ne me quitte point durant mon sommeil : mais soit que ton image le trouble ou le favorise, soit qu'il m'offre ou non les noces de la Fanchon,

un instant délicieux qui ne peut m'échapper, & qu'il me prépare, c'est le sentiment de mon bonheur au réveil.

## LETTRE XLVIII.

*A Julie.*

AH! ma Julie, qu'ai-je entendu? Quels sons touchants! Quelle musique! quelle source délicieuse de sentiments & de plaisirs! Ne perds pas un moment, rassemble avec soin tes opéra, tes cantates, ta musique françoise; fais un grand feu bien ardent, jettes-y tout ce fatras, & l'attise avec soin, afin que tant de glace puisse y brûler & donner de la chaleur au moins une fois. Fais ce sacrifice propitiatoire au Dieu du goût, pour expier ton crime & le mien d'avoir profané ta voix à cette lourde psalmodie, & d'avoir pris si long-temps pour le langage du cœur un bruit qui ne fait qu'étourdir l'oreille. O que ton digne frere avoit raison! Dans quelle étrange erreur j'ai vécu jusqu'ici sur les productions de cet art charmant? Je sentois leur peu d'effet, & l'attribuois à sa foiblesse. Je disois, la musique n'est qu'un vain son qui peut flatter l'oreille & n'agit qu'indirectement & légérement sur l'ame. L'impression des accords est purement mécanique & physique, qu'a-t-elle à faire au sentiment, & pourquoi devrois-je espérer d'être plus vivement touché d'une belle

harmonie que d'un bel accord de couleurs? Je n'appercevois pas dans les accents de la mélodie appliqués à ceux de la langue, le lien puiſſant & ſecret des paſſions avec les ſons : je ne voyois pas que l'imitation des tons divers, dont les ſentiments animent la voix parlante, donne à ſon tour à la voix chantante le pouvoir d'agiter les cœurs, & que l'énergique tableau des mouvements de l'ame de celui qui ſe fait entendre, eſt ce qui fait le vrai charme de ceux qui l'écoutent.

C'eſt ce qui me fit remarquer le chanteur de Milord, qui, pour un muſicien, ne laiſſe pas de parler aſſez bien de ſon art. L'harmonie, me diſoit-il, il n'eſt qu'un acceſſoire éloigné dans la muſique imitative ; il n'y a dans l'harmonie proprement dite aucun principe d'imitation. Elle aſſure, il eſt vrai, les intonations; elle porte témoignage de leur juſteſſe, & rendant les modulations plus ſenſibles, elle ajoute de l'énergie à l'expreſſion, & de la grace au chant : mais c'eſt de la ſeule mélodie que ſort cette puiſſance invincible des accents paſſionnés, c'eſt d'elle que dérive tout le pouvoir de la muſique ſur l'ame; formez les plus ſavantes ſucceſſions d'accords ſans mêlange de mélodie, vous ſerez ennuyés au bout d'un quart-d'heure. De beaux chants ſans aucune harmonie ſont long-temps à l'épreuve de l'ennui. Que l'accent du ſentiment anime les chants les plus ſimples, ils ſeront intéreſſants. Au contraire, une mélodie qui ne parle point chante toujours mal, & la ſeule harmonie n'a jamais rien ſu dire au cœur.

C'eſt en ceci, continuoit-il, que conſiſte l'erreur des François ſur les forces de la muſique. N'ayant & ne pouvant avoir une mélodie à eux dans une langue qui n'a point d'accent, ſur une poéſie maniérée qui ne connut jamais la nature, ils n'imaginent d'effets que ceux de l'harmonie & des éclats de voix qui ne rendent pas les ſons plus mélodieux, mais plus bruyants, & ils ſont ſi malheureux dans leurs prétentions, que cette harmonie même qu'ils cherchent, leur échappe; à force de la vouloir charger ils n'y mettent plus de choix, ils ne connoiſſent plus les choſes d'effet, ils ne font plus que du rempliſſage; ils ſe gâtent l'oreille, & ne ſont plus ſenſibles qu'au bruit, en ſorte que la plus belle voix pour eux n'eſt que celle qui chante le plus fort. Auſſi, faute d'un genre propre, n'ont-ils jamais fait que ſuivre peſamment & de loin nos modeles; & depuis leur célebre Lulli, ou plutôt le nôtre, qui ne fit qu'imiter les opéra dont l'Italie étoit déjà pleine de ſon temps, on les a toujours vus à la piſle de trente ou quarante ans, copier, gâter nos vieux Auteurs, & faire à peu près de notre muſique comme les autres peuples font de leurs modes. Quand ils ſe vantent de leurs chanſons, c'eſt leur propre condamnation qu'ils prononcent: s'ils ſavoient chanter des ſentiments, ils ne chanteroient pas de l'eſprit; mais parce que leur muſique n'exprime rien, elle eſt plus propre aux chanſons qu'aux opéra, & parce que la nôtre eſt toute paſſionnée, elle eſt plus propre aux opéra qu'aux chanſons.

Enſuite m'ayant récité ſans chant quelques ſcenes Italiennes, il me fit ſentir les rapports de la muſique à la parole dans le récitatif, de la muſique au ſentiment dans les airs, & partout l'énergie que la meſure exacte & le choix des accords ajoute à l'expreſſion. Enfin après avoir joint à la connoiſſance que j'ai de la langue la meilleure idée qu'il me fut poſſible de l'accent oratoire & pathétique, c'eſt-à dire de l'art de parler à l'oreille & au cœur dans un langage ſans articuler des mots, je me mis à écouter cette muſique enchantereſſe, & je ſentis bientôt, aux émotions qu'elle me cauſoit, que cet art avoit un pouvoir ſupérieur à celui que j'avois imaginé. Je ne ſais quelle ſenſation voluptueuſe me gagnoit inſenſiblement. Ce n'étoit plus une vaine ſuite de ſons, comme dans nos récits. A chaque phraſe quelque image entroit dans mon cerveau, ou quelque ſentiment dans mon cœur; le plaiſir ne s'arrêtoit point à l'oreille, il pénétroit juſqu'à l'ame; l'exécution couloit ſans effort avec une facilité charmante; tous les concertants ſembloient animés du même eſprit; le chanteur, maître de ſa voix, en tiroit ſans gêne tout ce que le chant & les paroles demandoient de lui, & je trouvai ſur-tout un grand ſoulagement à ne ſentir ni ces lourdes cadences, ni ces pénibles efforts de voix, ni cette contrainte que donne chez nous au muſicien le perpétuel combat du chant & de la meſure, qui ne pouvant jamais s'accorder, ne laſſent guere moins l'auditeur que l'exécutant.

Mais quand après une ſuite d'airs agréa-

bles, on vint à ces grands morceaux d'expreſſion, qui ſavent exciter & peindre le déſordre des paſſions violentes, je perdois à chaque inſtant l'idée de muſique, de chant, d'imitation; je croyois entendre la voix de la douleur, de l'emportement, du déſeſpoir; je croyois voir des meres éplorées, des amants trahis, des tyrans furieux; & dans les agitations que j'étois forcé d'éprouver, j'avois peine à reſter en place. Je connus alors pourquoi cette même muſique qui m'avoit autrefois ennuyé, m'échauffoit maintenant juſqu'au tranſport: c'eſt que j'avois commencé de la concevoir, & que ſi-tôt qu'elle pouvoit agir, elle agiſſoit avec toute ſa force. Non, Julie, on ne ſupporte point à demi de pareilles impreſſions; elles ſont exceſſives ou nulles, jamais foibles ou médiocres; il faut reſter inſenſible ou ſe laiſſer émouvoir outre meſure: ou c'eſt le vain bruit d'une langue qu'on n'entend point, ou c'eſt une impétuoſité de ſentiment qui vous entraîne, & à laquelle il eſt impoſſible à l'ame de reſiſter.

Je n'avois qu'un regret, mais il ne me quittoit point; c'étoit qu'un autre que toi formât des ſons dont j'étois ſi touché, & de voir ſortir de la bouche d'un vil *caſtrato* les plus tendres expreſſions de l'amour. O ma Julie! n'eſt-ce pas à nous de revendiquer tout ce qui appartient au ſentiment? Qui ſentira, qui dira mieux que nous ce que doit dire & ſentir une ame attendrie? qui ſaura prononcer d'un ton plus touchant le *cor mio*, l'*idolo amato?* Ah! que le cœur prêtera d'énergie à l'art,

ſi jamais nous chantons enſemble un de ces duo charmants qui font couler des larmes ſi délicieuſes ! Je te conjure premiérement d'entendre un eſſai de cette muſique, ſoit chez toi, ſoit chez l'inſéparable. Mylord y conduira, quand tu voudras, tout ſon monde, & je ſuis ſûr qu'avec un organe auſſi ſenſible que le tien, & plus de connoiſſance que je n'en avois de la déclamation italienne, une ſeule ſéance ſuffira pour t'amener au point où je ſuis, & te faire partager mon enthouſiaſme. Je te propoſe & prie encore de profiter du ſéjour du virtuoſe pour prendre leçon de lui, comme j'ai commencé de faire dès ce matin. Sa maniere d'enſeigner eſt ſimple, nette, & conſiſte en pratique plus qu'en diſcours ; il ne dit pas ce qu'il faut faire, il le fait, & en ceci, comme en bien d'autres choſes, l'exemple vaut mieux que la regle. Je vois déjà qu'il n'eſt queſtion que de s'aſſervir à la meſure, de la bien ſentir, de phraſer & ponctuer avec ſoin, de ſoutenir également des ſons, & non de les renfler, enfin d'ôter de la voix les éclats & toute la pretintaille françoiſe, pour la rendre juſte, expreſſive & flexible ; la tienne, naturellement ſi légere & ſi douce, prendra facilement ce nouveau pli ; tu trouveras bientôt dans ta ſenſibilité l'énergie & la vivacité de l'accent qui anime la muſique Italienne.

*E'l cantar che nell' anima ſi ſente* (*).

Laiſſe donc pour jamais cet ennuyeux & lamentable chant françois, qui reſſemble aux

(*) Et le chant qui ſe ſent dans l'ame. *Petr.*

cris de la colique mieux qu'aux transports des passions. Apprends à former ces sons divins que le sentiment inspire, seuls dignes de ta voix, seuls dignes de ton cœur, & qui portent toujours avec eux le charme & le feu des caracteres sensibles.

## LETTRE XLIX.

*De Julie.*

TU sais bien, mon ami, que je ne puis t'écrire qu'à la dérobée, & toujours en danger d'être surprise. Ainsi, dans l'impossibilité de faire de longues lettres, je me borne à répondre à ce qu'il y a de plus essentiel dans les tiennes, ou à suppléer à ce que je ne t'ai pu dire dans des conversations, non moins furtives de bouche que par écrit. C'est ce que je ferai sur-tout aujourd'hui, que deux mots au sujet de Milord Edouard me font oublier le reste de ta lettre.

Mon ami, tu crains de me perdre, & me parles de chansons! belle matiere à tracasserie entre amants qui s'entendroient moins. Vraiment tu n'es pas jaloux, on le voit bien; mais pour le coup je ne serai pas jalouse moi-même; car j'ai pénétré dans ton ame, & ne sens que ta confiance où d'autres croiroient sentir ta froideur. O la douce & charmante sécurité que celle qui vient du sentiment d'une union parfaite! C'est par elle, je le sais, que tu tires de ton propre cœur le bon témoignage

du mien ; c'eſt par elle auſſi que le mien te juſtifie, & je te croirois bien moins amoureux ſi je te voyois plus alarmé.

Je ne ſais ni ne veux ſavoir ſi Milord Edouard a d'autres attentions pour moi que celles qu'ont tous les hommes pour les perſonnes de mon âge ; ce n'eſt point de ſes ſentiments qu'il s'agit, mais de ceux de mon pere & des miens ; ils ſont auſſi d'accord ſur ſon compte que ſur celui des prétendus prétendants dont tu dis que tu ne dis rien. Si ſon excluſion & la leur ſuffiſent à ton repos, ſois tranquille. Quelque honneur que nous fît la recherche d'un homme de ce rang, jamais, du conſentement du pere ni de la fille, Julie d'Etange ne ſera Ladi Bomſton. Voilà ſur quoi tu peux compter.

Ne va pas croire qu'il ait été pour cela queſtion de Milord Edouard ; je ſuis ſûre que de nous quatre tu es le ſeul qui puiſſe même lui ſuppoſer du goût pour moi. Quoi qu'il en ſoit, je ſais à cet égard la volonté de mon pere, ſans qu'il en ait parlé ni à moi ni à perſonne, & je n'en ſerois pas mieux inſtruite, quand il me l'auroit poſitivement déclarée. En voilà aſſez pour calmer tes craintes, c'eſt-à-dire autant que tu en dois ſavoir. Le reſte ſeroit pour toi de pure curioſité, & tu ſais que j'ai réſolu de ne la pas ſatisfaire. Tu as beau me reprocher cette réſerve, & la prétendre hors de propos dans nos intérêts communs. Si je l'avois toujours eue, elle me ſeroit moins importante aujourd'hui. Sans le compte indiſcret que je te rendis d'un diſcours de mon pere, tu n'au-

rois point été te désoler à Meillerie ; tu ne m'eusses point écrit la lettre qui m'a perdue ; je vivrois innocente & pourrois encore aspirer au bonheur. Juge par ce que me coûte une seule indiscrétion de la crainte que je dois avoir d'en commettre d'autres ? Tu as trop d'emportement pour avoir de la prudence ; tu pourrois plutôt vaincre tes passions que les déguiser. La moindre alarme te mettroit en fureur ; à la moindre lueur favorable tu ne douterois plus de rien. On liroit tous nos secrets dans ton ame, tu détruirois à force de zele tout le succès de mes soins. Laisse-moi donc les soucis de l'amour, & n'en garde que les plaisirs ; ce partage est-il si pénible, & ne sens-tu pas que tu ne peux rien à notre bonheur que de n'y point mettre obstacle ?

Hélas ! que me serviront désormais ces précautions tardives ? Est-il temps d'affermir ses pas au fond du précipice, & de prévenir les maux dont on se sent accablé ? Ah, misérable fille, c'est bien à toi de parler de bonheur ! En peut-il jamais être où regnent la honte & le remords ? Dieu ! quel état cruel de ne pouvoir ni supporter son crime, ni s'en repentir ; d'être assiégé par mille frayeurs, abusé par mille espérances vaines, & de ne jouir pas même de l'horrible tranquillité du désespoir ! Je suis désormais à la seule merci du sort. Ce n'est plus ni de force ni de vertu qu'il est question, mais de fortune & de prudence, & il ne s'agit pas d'éteindre un amour qui doit durer autant que ma vie, mais de le rendre innocent ou de mourir coupable. Consi-

dere cette situation, mon ami, & vois si tu peux te fier à mon zele.

## LETTRE L.

*De Julie.*

JE n'ai point voulu vous expliquer hier en vous quittant, la cause de la tristesse que vous m'avez reprochée, parce que vous n'étiez pas en état de m'entendre. Malgré mon aversion pour les éclaircissements, je vous dois celui-ci, puisque je l'ai promis, & je m'en acquitte.

Je ne sais si vous vous souvenez des étranges discours que vous me tîntes hier au soir, & des manieres dont vous les accompagnâtes; quant à moi, je ne les oublierai jamais assez tôt pour votre honneur & pour mon repos, & malheureusement j'en suis trop indignée pour pouvoir les oublier aisément. De pareilles expressions avoient quelquefois frappé mon oreille en passant auprès du port; mais je ne croyois pas qu'elles pussent jamais sortir de la bouche d'un honnête homme; je suis très-sûre au moins qu'elles n'entrerent jamais dans le dictionnaire des amants, & j'étois bien éloignée de penser qu'elles pussent être d'usage entre vous & moi. Et Dieux! quel amour est le vôtre, s'il assaisonne ainsi ses plaisirs! Vous sortiez, il est vrai, d'un long repas, & je vois ce qu'il faut pardonner en ce pays aux excès qu'on y peut faire; c'est aussi pour cela que je vous en

parle. Soyez certain qu'un tête-à-tête où vous m'auriez traitée ainsi de sang-froid eût été le dernier de notre vie.

Mais ce qui m'alarme sur votre compte, c'est que souvent la conduite d'un homme échauffé de vin n'est que l'effet de ce qui se passe au fond de son cœur dans les autres temps. Croirai-je que dans un état où l'on ne déguise rien vous vous montrâtes tel que vous êtes ? Que deviendrois-je si vous pensiez à jeun comme vous parliez hier au soir ? Plutôt que de supporter un pareil mépris, j'aimerois mieux éteindre un feu si grossier, & perdre un amant qui, sachant si mal honorer sa maîtresse, mériteroit si peu d'en être estimé. Dites-moi, vous qui chérissez les sentiments honnêtes, seriez-vous tombé dans cette erreur cruelle que l'amour heureux n'a plus de ménagement à garder avec la pudeur, & qu'on ne doit plus de respect à celles dont on n'a plus de rigueur à craindre ? Ah ? si vous aviez toujours pensé ainsi, vous auriez été moins à redouter, & je ne serois pas si malheureuse. Ne vous y trompez pas, mon ami, rien n'est si dangereux pour les vrais amants que les préjugés du monde ; tant de gens parlent d'amour, & si peu savent aimer, que la plupart prennent pour ses pures & douces loix les viles maximes d'un commerce abject, qui, bientôt assouvi de lui-même, a recours aux monstres de l'imagination, & se déprave pour se soutenir.

Je ne sais si je m'abuse ; mais il me semble que le véritable amour est le plus chaste de

tous les liens. C'eſt lui, c'eſt ſon feu divin qui fait épurer nos penchants naturels, en les concentrant dans un ſeul objet ; c'eſt lui qui nous dérobe aux tentations, & qui fait, qu'excepté cet objet unique, un ſexe n'eſt plus rien pour l'autre. Pour une femme ordinaire, tout homme eſt toujours un homme ; mais pour celle dont le cœur aime, il n'y a point d'homme que ſon amant. Que dis-je ? un amant n'eſt-il qu'un homme ? Ah, qu'il eſt un être bien plus ſublime ! Il n'y a point d'homme pour celle qui aime : ſon amant eſt plus, tous les autres ſont moins ; elle & lui ſont les ſeuls de leur eſpece. Ils ne déſirent pas, ils aiment. Le cœur ne ſuit point les ſens, il les guide ; il couvre leurs égarements d'un voile délicieux. Non, il n'y a rien d'obſcene que la débauche & ſon groſſier langage. Le véritable amour, toujours modeſte, n'arrache point ſes faveurs avec audace, il les dérobe avec timidité. Le myſtere, le ſilence, la honte craintive aiguiſent & cachent ſes doux tranſports ; ſa flamme honore & purifie toutes les careſſes ; la décence & l'honnêteté l'accompagnent au ſein de la volupté même, & lui ſeul fait tout accorder aux déſirs, ſans rien ôter à la pudeur. Ah ! dites, vous qui connûtes les vrais plaiſirs, comment une cynique effronterie pourroit-elle s'allier avec eux ? Comment ne banniroit-elle pas leur délire & tout leur charme ? Comment ne ſouilleroit-elle pas cette image de perfection ſous laquelle on ſe plaît à contempler l'objet aimé ? Croyez-moi, mon ami, la dé-

bauche & l'amour ne sauroient loger ensemble, & ne peuvent pas même se compenser. Le cœur fait le vrai bonheur quand on s'aime, & rien n'y peut suppléer si-tôt qu'on ne s'aime plus.

Mais quand vous seriez assez malheureux pour vous plaire à ce déshonnête langage, comment avez-vous pu vous résoudre à l'employer si mal à propos, & à prendre avec celle qui vous est chere, un ton & des manieres qu'un homme d'honneur doit même ignorer? Depuis quand est-il doux d'affliger ce qu'on aime, & quelle est cette volupté barbare qui se plaît à jouir du tourment d'autrui? Je n'ai pas oublié que j'ai perdu le droit d'être respectée; mais si je l'oubliois jamais, est-ce à vous de me le rappeller? Est-ce à l'auteur de ma faute d'en aggraver la punition? Ce seroit à lui plutôt à m'en consoler. Tout le monde a droit de me mépriser hors vous. Vous me devez le prix de l'humiliation où vous m'avez réduite; & tant de pleurs versés sur ma foiblesse méritoient que vous me la fissiez moins cruellement sentir. Je ne suis ni prude ni précieuse. Hélas! que j'en suis loin, moi qui n'ai pas su même être sage! Vous le savez trop, ingrat, si ce tendre cœur sait rien refuser à l'amour? Mais au moins ce qu'il lui cede, il ne veut le céder qu'à lui, & vous m'avez trop bien appris son langage pour lui en pouvoir substituer un si différent. Des injures, des coups m'outrageroient moins que de semblables caresses. Ou renoncez à Julie, ou sachez être estimé

estimé d'elle. Je vous l'ai déjà dit, je ne connois point d'amour sans pudeur, & s'il m'en coûtoit de perdre le vôtre, il m'en coûteroit encore plus de le conserver à ce prix.

Il me reste beaucoup de choses à dire sur le même sujet ; mais il faut finir cette lettre, & je les renvoie à un autre temps. En attendant, remarquez un effet de vos fausses maximes sur l'usage immodéré du vin. Votre cœur n'est point coupable, j'en suis très-sûre. Cependant vous avez navré le mien, & sans savoir ce que vous faisiez, vous désoliez comme à plaisir ce cœur trop facile à s'alarmer, & pour qui rien n'est indifférent de ce qui lui vient de vous.

## LETTRE LI.

*Réponse.*

IL n'y a pas une ligne dans votre lettre qui ne me fasse glacer le sang, & j'ai peine à croire, après l'avoir relue vingt fois, que ce soit à moi qu'elle est adressée. Qui, moi, moi ? j'aurois offensé Julie ? j'aurois profané ses attraits ? Celle à qui chaque instant de ma vie j'offre des adorations, eût été en bute à mes outrages ! Non, je me serois percé le cœur mille fois avant qu'un projet si barbare en eût approché. Ah ! que tu le connois mal ce cœur qui t'idolâtre ! ce cœur qui vole & se prosterne sous chacun de tes pas ! ce cœur qui voudroit

inventer pour toi de nouveaux hommages inconnus aux mortels ? Que tu le connois mal, ô Julie ! si tu l'accuses de manquer envers toi à ce respect ordinaire & commun qu'un amant vulgaire auroit même pour sa maîtresse ! Je ne crois être ni imprudent ni brutal ; je hais les discours déshonnêtes, & n'entrai de mes jours dans les lieux où l'on apprend à les tenir. Mais que je le redise après toi, que je renchérisse sur ta juste indignation : quand je serois le plus vil des mortels, quand j'aurois passé mes premiers ans dans la crapule, quand le goût des honteux plaisirs pourroit trouver place en un cœur où tu regnes ; oh ! dis-moi, Julie, Ange du Ciel, dis-moi comment je pourrois apporter devant toi l'effronterie qu'on ne peut avoir que devant celles qui l'aiment ? Ah ! non, il n'est pas possible. Un seul de tes regards eût contenu ma bouche & purifié mon cœur. L'amour eût couvert mes desirs emportés des charmes de ta modestie : il l'eût vaincue sans l'outrager, & dans la douce union de nos ames, leur seul délire eût produit les erreurs des sens. J'en appelle à ton propre témoignage. Dis si dans toutes les fureurs d'une passion sans mesure, je cessai jamais d'en respecter le charmant objet ? Si je reçus le prix que ma flamme avoit merité, dis si j'abusai de mon bonheur pour outrager ta douce honte ? si d'une main timide l'amour ardent & craintif attenta quelquefois à tes charmes, dis si jamais une témérité brutale osa les profaner ? Quand un transport indiscret écarte un instant le voile qui les cou-

vre, l'aimable pudeur n'y substitue-t-elle pas aussi-tôt le sien? Ce vêtement sacré t'abandonneroit-il un moment quand tu n'en aurois point d'autre! Incorruptible comme ton ame honnête, tous les feux de la mienne l'ont-ils jamais altéré? Cette union si touchante & si tendre ne suffit-elle pas à notre félicité? Ne fait-elle pas seule tout le bonheur de nos jours? Connoissons nous au monde quelques plaisirs hors ceux que l'amour donne? En voudrions-nous connoître d'autres? Conçois-tu comment cet enchantement eût pu se détruire? Comment j'aurois oublié dans un moment l'honnêteté, notre amour, mon honneur & l'invincible respect que j'aurois toujours eu pour toi, quand même je ne t'aurois point adorée? Non, ne le crois pas: ce n'eût point moi, qui pus t'offenser. Je n'en ai nul souvenir, & si j'eusse été coupable un instant, le remords me quitteroit-il jamais? Non, Julie, un demon jaloux d'un sort trop heureux pour un mortel, a pris ma figure pour le troubler, & m'a laissé mon cœur pour me le rendre plus misérable.

J'abjure, je déteste un forfait que j'ai commis, puisque tu m'en accuses; mais auquel ma volonté n'a point de part. Que je vais l'abhorrer, cette fatale intempérance qui me paroissoit favorable aux épanchements du cœur & qui put démentir si cruellement le mien! J'en fais par toi l'irrévocable serment, dès aujourd'hui je renonce pour ma vie au vin comme au plus mortel poison; jamais cette liqueur funeste ne troublera mes sens; jamais elle ne

souillera mes levres, & son délire insensé ne me rendra plus coupable à mon insu. Si j'enfreins ce vœu solemnel, Amour, accable-moi du châtiment dont je serai digne; puisse à l'instant l'image de ma Julie sortir pour jamais de mon cœur, & l'abandonner à l'indifférence & au désespoir!

Ne pense pas que je veuille expier mon crime par une peine si légere. C'est une précaution & non pas un châtiment. J'attends de toi celui que j'ai mérité. Je l'implore pour soulager mes regrets. Que l'amour offensé se venge & s'appaise; punis-moi, sans me haïr, je souffrirai sans murmure. Sois juste & sévere; il le faut, j'y consens; mais si tu veux me laisser la vie, ôte-moi tout, hormis ton cœur.

## LETTRE LII.

*De Julie.*

COMMENT, mon ami, renoncer au vin pour sa maîtresse? Voilà ce qu'on appelle un sacrifice! Oh! je défie qu'on trouve dans les quatre Cantons un homme plus amoureux que toi. Ce n'est pas qu'il n'y ait parmi nos jeunes gens de petits Messieurs francisés qui boivent de l'eau par air, mais tu seras le premier à qui l'amour en aura fait boire; c'est un exemple à citer dans les fastes galants de la Suisse. Je me suis même informée de tes déportements, & j'ai appris avec une extrême édification

que soupant hier chez M. de Veuillerans, tu laissas faire la ronde à six bouteilles après le repas, sans y toucher, & ne marchandois non plus les verres d'eau, que les convives ceux du vin de la côte.

Cependant cette pénitence dure depuis trois jours que ma lettre est écrite; & trois jours font au moins six repas. Or, à six repas observés par fidélité, l'on en peut ajouter six autres par crainte, & six par honte, & six par habitude, & six par obstination. Que de motifs peuvent prolonger des privations pénibles dont l'amour seul auroit la gloire. Daigneroit-il se faire honneur de ce qui peut n'être pas à lui?

Voilà plus de mauvaises plaisanteries que tu ne m'as tenu de mauvais propos; il est temps d'enrayer. Tu es grave naturellement; je me suis apperçue qu'un long badinage t'échauffe, comme une longue promenade échauffe un homme replet; mais je tire à peu près de toi la vengeance qu'Henri IV tira du Duc de Mayenne, & ta Souveraine veut imiter la clémence du meilleur des Rois. Aussi-bien je craindrois qu'à force de regrets & d'excuses tu ne te fisses à la fin un mérite d'une faute si bien réparée, & je veux me hâter de l'oublier, de peur que si j'attendois trop long-temps ce ne fût plus générosité, mais ingratitude.

A l'égard de ta résolution de renoncer au vin pour toujours, elle n'a pas autant d'éclat à mes yeux que tu pourrois croire; les passions vives ne songent guerre à ces petits sa-

sacrifices, & l'amour ne se repaît point de galanterie. D'ailleurs, il y a quelquefois plus d'adresse que de courage à tirer avantage pour le moment présent d'un avenir incertain, & à se payer d'avance d'une abstinence éternelle à laquelle on renonce quand on veut. Eh, mon bon ami! dans tout ce qui flatte les sens, l'abus est-il donc inséparable de la jouissance? l'ivresse est-elle nécessairement attachée au goût du vin, & la philosophie seroit-elle assez vaine ou assez cruelle pour n'offrir d'autre moyen d'user moderement des choses qui plaisent, que de s'en priver tout-à-fait?

Si tu tiens ton engagement, tu t'ôtes un plaisir innocent, & risques ta santé en changeant de maniere de vivre; si tu l'enfreins, l'amour est doublement offensé, & ton honneur même en souffre. J'use donc en cette occasion de mes droits, & non-seulement je te releve d'un vœu nul, comme fait sans mon congé, mais je te defends même de l'observer au-dela du terme que je vais te prescrire. Mardi nous aurons ici la musique de Milord Edouard. A la collation je t'enverrai une coupe à demi-pleine d'un Nectar pur & bienfaisant. Je veux qu'elle soit bue en ma présence, & à mon intention, après avoir fait de quelques gouttes une libation expiatoire aux Graces. Ensuite mon pénitent reprendra dans ses repas l'usage sobre du vin tempéré par le cryſtal des fontaines, & comme dit ton bon Plutarque, en calmant les ardeurs de Bacchus par le commerce des Nymphes.

A propos du concert de mardi, cet étour-

di de Regianino ne s'eſt il pas mis dans la tête que j'y pourrois déjà chanter un air italien & même un duo avec lui ? Il vouloit que je le chantaſſe avec toi pour mettre enſemble ſes deux écoliers ; mais il y a dans ce duo de certains *ben mio* dangereux à dire ſous les yeux d'une mere quand le cœur eſt de la partie ; il vaut mieux renvoyer cet eſſai au premier concert qui ſe fera chez l'inſéparable. J'attribue la facilité avec laquelle j'ai pris le goût de cette muſique à celui que mon frere m'avoit donné pour la poéſie Italienne, & que j'ai ſi bien entretenu avec toi, que je ſens aiſément la cadence des vers, & qu'au dire de Regianino, j'en prends aſſez bien l'accent. Je commence chaque leçon par lire quelques octaves du Taſſe, ou quelque ſcene du Métaſtaſe : enſuite il me fait dire & accompagner du récitatif, & je crois continuer de parler ou de lire, ce qui ſûrement ne m'arrivoit pas dans le récitatif françois. Après cela il faut ſoutenir en meſure des ſons égaux & juſtes, exercice que les éclats auxquels j'étois accoutumée me rendent aſſez difficile. Enfin nous paſſons aux airs ; & il ſe trouve que la juſteſſe & la flexibilité de la voix, l'expreſſion pathétique, les ſons renforcés, & tous les paſſages ſont un effet naturel de la douceur du chant, & de la préciſion de la meſure ; de ſorte que ce qui me paroiſſoit le plus difficile à apprendre, n'a pas même beſoin d'être enſeigné. Le caractere de la mélodie a tant de rapport au ton de la langue, & une ſi grande pureté de modulation, qu'il ne faut qu'é-

couter la basse & savoir parler, pour déchiffrer aisément le chant. Toutes les passions y sont des expressions aiguës & fortes; tout au contraire de l'accent traînant & pénible du chant françois, le sien toujours doux & facile, mais vif & touchant, dit beaucoup avec peu d'effort. Enfin, je sens que cette musique agite l'ame & repose la poitrine; c'est précisément celle qu'il faut à mon cœur & à mes poumons. A mardi donc, mon aimable ami, mon maître, mon pénitent, mon apôtre: hélas! que ne m'es-tu point! Pourquoi faut-il qu'un seul titre manque à tant de droits?

*P. S.* Sais-tu qu'il est question d'une jolie promenade sur l'eau, pareille à celle que nous fîmes il y a deux ans avec la pauvre Chaillot? Que mon rusé maître étoit timide alors! Qu'il trembloit en me donnant la main pour sortir du bateau! Ah, l'hypocrite!..... il a beaucoup changé.

## LETTRE LIII.

*De Julie.*

AINSI tout déconcerte nos projets, tout trompe notre attente, tout trahit des feux que le Ciel eût dû couronner! Vils jouets d'une aveugle fortune, tristes victimes d'un moqueur espoir, toucherons-nous sans cesse au

plaisir qui fuit, sans jamais l'atteindre? Cette noce trop vainement désirée devoit se faire à Clarens; le mauvais temps nous contrarie, il faut la faire à la ville. Nous devions nous y ménager une entrevue; tous deux obsédés d'importuns, nous ne pouvons leur échapper en même-temps, & le moment où l'un des deux se dérobe est celui où il est impossible à l'autre de le joindre. Enfin un favorable instant se présente, la plus cruelle des meres vient nous l'arracher, & peu s'en faut que cet instant ne soit celui de la perte de deux infortunés qu'il devoit rendre heureux. Loin de rebuter mon courage, tant d'obstacles l'ont irrité. Je ne sais quelle nouvelle fortune m'anime; mais je me sens une hardiesse que je n'eus jamais, & si tu l'oses partager, ce soir, ce soir même peut t'acquitter mes promesses, & payer d'une seule fois toutes les dettes de l'amour.

Consulte-toi bien, mon ami, & vois jusqu'à quel point il t'est doux de vivre, car l'expédient que je te propose peut nous mener tous deux à la mort. Si tu la crains, n'acheve point cette lettre; mais si la pointe d'une épée n'effraie pas plus aujourd'hui ton cœur que ne l'effrayoient jadis les gouffres de Meillerie, le mien court le même risque & n'a pas balancé. Ecoute.

Babi, qui couche ordinairement dans ma chambre, est malade depuis trois jours, & quoique je voulusse absolument la soigner, on l'a transportée ailleurs malgré moi: mais comme elle est mieux peut-être, elle reviendra dès demain. Le lieu où l'on mange est loin

de l'escalier qui conduit à l'appartement de ma mere & au mien : à l'heure du soupé toute la maison est déserte, hors la cuisine & la salle à manger. Enfin la nuit dans cette saison est déjà obscure à la même heure, son voile peut dérober aisément dans la rue les passants aux spectateurs, & tu sais parfaitement les êtres de la maison.

Ceci suffit pour me faire entendre. Viens cette après-midi chez ma Fanchon; je t'expliquerai le reste, & te donnerai les instructions nécessaires. Que si je ne le puis, je les laisserai par écrit à l'ancien entrepôt de nos lettres, où, comme je t'en ai prévenu, tu trouveras déjà celle-ci; car le sujet en est trop important pour l'oser confier à personne.

O comme je vois à présent palpiter ton cœur! Comme j'y lis tes transports, & comme je les partage! Non, mon doux ami, non, nous ne quitterons point cette courte vie sans avoir un instant goûté le bonheur. Mais songe pourtant que cet instant est environné des horreurs de la mort; que l'abord est sujet à mille hazards, le séjour dangereux, la retraite d'un péril extrême; que nous sommes perdus si nous sommes découverts, & qu'il faut que tout nous favorise pour pouvoir éviter de l'être. Ne nous abusons point; je connois trop mon pere pour douter que je ne te visse à l'instant percer le cœur de sa main, si même il ne commençoit par moi; car sûrement je ne serois pas plus épargnée, & crois-tu que je t'exposerois à ce risque si je n'étois sûre de le partager ?

Penſe encore qu'il n'eſt point queſtion de te fier à ton courage : il n'y faut pas ſonger, & je te défends même très-expreſſément d'apporter aucune arme pour ta défenſe, pas même ton épée : auſſi-bien te ſeroit-elle parfaitement inutile ; car ſi nous ſommes ſurpris, mon deſſein eſt de me précipiter dans tes bras, de t'enlacer fortement dans les miens, & de recevoir ainſi le coup mortel pour n'avoir plus à me ſéparer de toi, plus heureuſe à ma mort que je ne le fus de ma vie.

J'eſpere qu'un ſort plus doux nous eſt réſervé ; je ſens au moins qu'il nous eſt dû, & la fortune ſe laſſera de nous être injuſte. Viens donc, ame de mon cœur, vie de ma vie, viens te réunir à toi-même. Viens ſous les auſpices du tendre amour, recevoir le prix de ton obéiſſance & de tes ſacrifices. Viens avouer, même au ſein des plaiſirs, que c'eſt de l'union des cœurs qu'ils tirent leur plus grand charme.

## LETTRE LIV.

*A Julie.*

J'ARRIVE plein d'une émotion qui s'accroît en entrant dans cet aſyle. Julie, me voici dans ton cabinet, me voici dans le ſanctuaire de tout ce que mon cœur adore. Le flambeau de l'amour guidoit mes pas, & j'ai paſſé ſans être apperçu. Lieu charmant, lieu fortuné, qui jadis vit tant réprimer de re-

gards tendres, tant étouffer de soupirs brûlants; toi qui vis naître & nourrir mes premiers feux, pour la seconde fois tu les verras couronner; témoin de ma constance immortelle, sois le témoin de mon bonheur, & voile à jamais les plaisirs du plus fidele & du plus heureux des hommes.

Que ce mystérieux séjour est charmant? Tout y flatte & nourrit l'ardeur qui me dévore. O Julie! il est plein de toi, & la flamme de mes désirs s'y répand sur tous tes vestiges. Oui, tous mes sens y sont enivrés à la fois. Je ne sais quel parfum presqu'insensible, plus doux que la rose, & plus léger que l'iris, s'exhale ici de toutes parts. J'y crois entendre le son flatteur de ta voix. Toutes les parties de ton habillement éparses présentent à mon ardente imagination celles de toi-même qu'elles recelent. Cette coëffure légere que parent de grands cheveux blonds qu'elle feint de couvrir; cet heureux fichu contre lequel une fois au moins je n'aurai point à murmurer; ce déshabillé élégant & simple qui marque si bien le goût de celle qui le porte; ces mules si mignones qu'un pied souple remplit sans peine; ce corps si délié qui touche & embrasse..... quelle taille enchanteresse!..... au-devant deux légers contours..... ô spectacle de volupté!..... la baleine a cédé à la force de l'impression..... empreintes délicieuses, que je vous baise mille fois!..... Dieux! Dieux! que sera-ce, quand..... Ah! je crois déjà sentir ce tendre cœur battre sous une heureuse main! Julie! ma charman-

te Julie ! Je te vois, je te sens par-tout ! je te respire avec l'air que tu as respiré, tu pénetres toute ma substance ; que ton séjour est brûlant & douloureux pour moi ! Il est terrible à mon impatience. O viens, vole, ou je suis perdu.

Quel bonheur d'avoir trouvé de l'encre & du papier ! J'exprime ce que je sens pour en tempérer l'excès : je donne le change à mes transports en les décrivant.

Il me semble entendre du bruit. Seroit-ce ton barbare pere ? Je ne crois pas être lâche..... mais qu'en ce moment la mort me seroit horrible ? Mon désespoir seroit égal à l'ardeur qui me consume. Ciel ! je te demande encore une heure de vie, & j'abandonne le reste de mon être à ta rigueur. O désirs ! ô crainte ! ô palpitations cruelles !... on ouvre !.... on entre !.... c'est elle !.. .. c'est elle ! je l'entrevois, je l'ai vue, j'entends refermer la porte. Mon cœur, mon foible cœur, tu succombes à tant d'agitations. Ah ! cherche des forces pour supporter la félicité qui t'accable.

## LETTRE LV.

*A Julie.*

O Mourons, ma douce amie, mourons, la bien aimée de mon cœur. Que faire désormais d'une jeunesse insipide dont nous avons épuisé toutes les délices ? Explique-moi, si tu le peux, ce que j'ai senti dans cette nuit

inconcevable ; donne-moi l'idée d'une vie ainſi paſſée, ou laiſſe-m'en quitter une qui n'a plus rien de ce que je viens d'éprouver avec toi. J'avois goûté le plaiſir, & croyois concevoir le bonheur. Ah ! je n'avois ſenti qu'un vain ſonge, & n'imaginois que le bonheur d'un enfant. Mes ſens abuſoient mon ame groſſiere, je ne cherchois qu'en eux le bien ſuprême, & j'ai trouvé que leurs plaiſirs épuiſés n'étoient que le commencement des miens. O chef-d'œuvre unique de la nature ! Divine Julie, poſſeſſion délicieuſe à laquelle tous les tranſports du plus ardent amour ſuffiſent à peine. Non, ce ne ſont point ces tranſports que je regrette le plus : ah ! non, retire, s'il le faut, ces faveurs enivrantes pour leſquelles je donnerois mille vies ; mais rends-moi tout ce qui n'etoit point elles, & les effaçoit mille fois. Rends moi cette étroite union des ames, que tu m'avois annoncée, & que tu m'as ſi bien fait goûter. Rends-moi cet abattement ſi doux rempli par les effuſions de nos cœurs : rends-moi ce ſommeil enchanteur trouvé ſur ton ſein ; rends-moi ce réveil plus délicieux encore, & ces ſoupirs entrecoupés, & ces douces larmes, & ces baiſers qu'une voluptueuſe langueur nous faiſoit lentement ſavourer, & ces gémiſſements ſi tendres durant leſquels tu preſſois ſur ton cœur ce cœur fait pour s'unir à lui.

Dis-moi, Julie, toi qui d'après ta propre ſenſibilité ſais bien juger de celle d'autrui, crois-tu que ce que je ſentois auparavant fût véritablement de l'amour ? Mes ſentiments,

n'en doutes pas, ont depuis hier changé de nature ; ils ont pris je ne sais quoi de moins impétueux, mais de plus doux, de plus tendre, & de plus charmant ; te souvient-il de cette heure entiere que nous passâmes à parler paisiblement de notre amour, & de cet avenir obscur & redoutable, par qui le présent nous étoit encore plus sensible ; de cette heure, hélas ! trop courte, dont une légere empreinte de tristesse rendit les entretiens si touchants ? J'étois tranquille, & pourtant j'étois près de toi, je t'adorois, & ne désirois rien. Je n'imaginois pas même une autre félicité que de sentir ainsi ton visage auprès du mien, ta respiration sur ma joue, & ton bras autour de mon cou. Quel calme dans tous mes sens ? Quelle volupté pure, continue, universelle ! Le charme de la jouissance étoit dans l'ame ; il n'en sortoit plus, il duroit toujours. Quelle difference des fureurs de l'amour à une situation si paisible ! C'est la premiere fois de mes jours que je l'ai éprouvée auprès de toi ; & cependant juge du changement étrange que j'éprouve : c'est de toutes les heures de ma vie celle qui m'est la plus chere, & la seule que j'aurois voulu prolonger éternellement (*). Julie, dis-moi donc si je ne t'aimois point auparavant, ou si maintenant je ne t'aime plus ?

(*) Femme trop facile, voulez-vous savoir si vous êtes aimée ; examinez votre amant sortant de vos bras. O amour ! si je regrette l'âge où l'on ne goûte, ce n'est pas pour l'heure de la jouissance, c'est pour l'heure qui la suit.

Si je ne t'aime plus? Quel doute! ai-je donc ceſſé d'exiſter, & ma vie n'eſt-elle pas plus dans ton cœur que dans le mien? Je ſens, je ſens que tu m'es mille fois plus chere que jamais; & j'ai trouvé dans mon abattement de nouvelles forces pour te chérir plus tendrement encore. J'ai pris pour toi des ſentiments plus paiſibles, il eſt vrai, mais plus affectueux & de plus de différentes eſpeces; ſans s'affoiblir ils ſe ſont multipliés; les douceurs de l'amitié temperent les emportements de l'amour, & j'imagine à peine quelque ſorte d'attachement qui ne m'uniſſe pas à toi. O ma charmante maîtreſſe! O mon épouſe, ma ſœur, ma douce amie! que j'aurai peu dit pour ce que je ſens, après avoir épuiſé tous les noms les plus chers au cœur de l'homme!

Il faut que je t'avoue un ſoupçon que j'ai conçu dans la honte & l'humiliation de moi-même; c'eſt que tu ſais mieux aimer que moi. Oui, ma Julie, c'eſt bien toi qui fais ma vie & mon être; je t'adore bien de toutes les facultés de mon ame; mais la tienne eſt plus aimante, l'amour l'a plus profondément pénétrée: on le voit, on le ſent; c'eſt lui qui anime tes graces qui regnent dans tes diſcours, qui donne à tes yeux cette douceur pénétrante, à ta voix ces accents ſi touchants; c'eſt lui qui, par ta ſeule préſence, communique aux autres cœurs, ſans qu'ils s'en appercoivent, la tendre émotion du tien. Que je ſuis loin de cet état charmant qui ſe ſuffit à lui-même! je veux jouir, & tu veux aimer; j'ai des tranſports, & toi de la paſſion; tous mes

emportements

emportements ne valent pas ta délicieuse langueur, & le sentiment dont ton cœur se nourrit est la seule félicité suprême. Ce n'est que d'hier seulement que j'ai goûté cette volupté si pure. Tu m'as laissé quelque chose de ce charme inconcevable qui est en toi, & je crois qu'avec ta douce haleine tu m'inspirois une ame nouvelle. Hâte-toi, je t'en conjure, d'achever ton ouvrage. Prends de la mienne tout ce qui m'en reste, & mets tout-à-fait la tienne à la place. Non, beauté d'Ange, ame céleste, il n'y a que des sentiments comme les tiens qui puissent honorer tes attraits. Toi seule est digne d'inspirer un parfait amour, toi seule est propre à le sentir. Ah! donne-moi ton cœur, ma Julie, pour t'aimer comme tu le mérites.

## LETTRE LVI.

*De Claire à Julie.*

J'AI, ma chere Cousine, à te donner un avis qui t'importe. Hier au soir ton ami eut avec Mylord Edouard un démêlé qui peut devenir sérieux. Voici ce que m'en a dit M. d'Orbe qui étoit présent, & qui, inquiet des suites de cette affaire, est venu ce matin m'en rendre compte.

Ils avoient tous deux soupé chez Mylord, & après une heure ou deux de Musique, ils se mirent à causer & boire du punch. Ton ami n'en but qu'un seul verre mêlé d'eau;

les deux autres ne furent pas si sobres, & quoique M. d'Orbe ne convienne pas de s'être enivré, je me réserve à lui en dire mon avis dans un autre temps. La conversation tomba naturellement sur ton compte ; car tu n'ignores pas que Milord n'aime à parler que de toi. Ton ami, à qui ces confidences déplaisent, les reçut avec si peu d'aménité, qu'enfin Edouard échauffé de punch, & piqué de cette fâcheresse, osa dire, en se plaignant de ta froideur, qu'elle n'étoit pas si générale qu'on pourroit croire, & que tel qui n'en disoit mot, n'étoit pas si maltraité que lui. A l'instant ton ami, dont tu connois la vivacité, releva ce discours avec un emportement insultant qui lui attira un démenti, & ils sautèrent à leurs épées. Bomston à demi-ivre se donna en courant une entorse qui le força de s'asseoir. Sa jambe enfla sur le champ, & cela calma la querelle mieux que tous les soins que M. d'Orbe s'étoit donnés. Mais comme il étoit attentif à ce qui se passoit, il vit ton ami s'approcher, en sortant, de l'oreille de Milord Edouard, & il entendit qu'il lui disoit à demi-voix : *si-tôt que vous serez en état de sortir, faites-moi donner de vos nouvelles, ou j'aurai soin de m'en informer. N'en prenez pas la peine*, lui dit Edouard avec un souris moqueur, *vous en saurez assez tôt. Nous verrons*, reprit froidement ton ami, & il sortit. M. d'Orbe, en te remettant cette lettre, t'expliquera le tout plus en détail. C'est à ta prudence à te suggérer des moyens d'étouffer cette fâcheuse affaire, ou à me prescrire de

mon côté ce que je dois faire pour y contribuer. En attendant, le porteur eſt à tes ordres ; il fera tout ce que tu lui commanderas, & tu peux compter ſur le ſecret.

Tu te perds, ma chere, il faut que mon amitié te le diſe. L'engagement où tu vis ne peut reſter long-temps caché dans une petite ville comme celle-ci, & c'eſt un miracle de bonheur que depuis plus de deux ans qu'il a commencé, tu ne ſois pas encore le ſujet des diſcours publics. Tu le vas devenir ſi tu n'y prends garde ; tu le ſerois déjà ſi tu étois moins aimée ; mais il y a une répugnance ſi générale à mal parler de toi, que c'eſt un mauvais moyen de ſe faire fêter, & un très-ſûr de ſe faire haïr. Cependant tout a ſon terme ; je tremble que celui du myſtere ne ſoit venu pour ton amour, & il y a grande apparence que les ſoupçons de Mylord Edouard lui viennent de quelques mauvais propos qu'il peut avoir entendus. Songes-y bien, ma chere enfant. Le Guet dit, il y a quelque temps, avoir vu ſortir de chez toi ton ami à cinq heures du matin. Heureuſement celui-ci ſut des premiers ce diſcours, il courut chez cet homme, & trouva le ſecret de le faire taire ; mais qu'eſt-ce qu'un pareil ſilence, ſinon le moyen d'accréditer des bruits ſourdement répandus ? La défiance de ta mere augmente auſſi de jour en jour ; tu ſais combien de fois elle te l'a fait entendre. Elle m'en a parlé à mon tour d'une maniere aſſez rude, & ſi elle ne craignoit la violence de ton pere, il ne faut pas douter qu'elle ne lui en eût déjà parlé à lui-

même ; mais elle l'ose d'autant moins qu'il lui donnera toujours le principal tort d'une connoissance qui te vient d'elle.

Je ne puis trop te le répéter : songe à toi, tandis qu'il en est temps encore. Ecarte ton ami avant qu'on en parle ; préviens des soupçons naissants que son absence fera sûrement tomber : car enfin que peut on croire qu'il fait ici ? Peut-être dans six semaines, dans un mois sera-t-il trop tard. Si le moindre mot venoit aux oreilles de ton pere, tremble de ce qui résulteroit de l'indignation d'un vieux Militaire entêté de l'honneur de sa maison, & de la pétulance d'un jeune homme emporté qui ne sait rien endurer ; mais il faut commencer par vuider de maniere ou d'autre l'affaire de Milord Edouard ; car tu ne feroit qu'irriter ton ami, & t'attirer un juste refus, si tu lui parlois d'éloignement avant qu'elle fût terminée.

## LETTRE LVII.

*De Julie.*

Mon ami, je me suis instruite avec soin de ce qui s'est passé entre vous & Milord Edouard. C'est sur l'exacte connoissance des faits que votre amie veut examiner avec vous comment vous devez vous conduire en cette occasion d'après les sentiments que vous pro-

feſſez, & dont je ſuppoſe que vous ne faites pas une vaine & fauſſe parade.

Je ne m'informe point ſi vous êtes verſé dans l'art de l'eſcrime, ni ſi vous vous ſentez en état de tenir tête à un homme qui a dans l'Europe la réputation de manier ſupérieurement les armes, & qui s'étant battu cinq ou ſix fois en ſa vie, a toujours tué, bleſſé, ou déſarmé ſon homme. Je comprends que dans le cas où vous êtes, on ne conſulte pas ſon habileté, mais ſon courage, & que la bonne maniere de ſe venger d'un brave qui vous inſulte, eſt de faire qu'il vous tue. Paſſons ſur une maxime ſi judicieuſe: vous me direz que votre honneur & le mien vous ſont plus chers que la vie. Voilà donc le principe ſur lequel il faut raiſonner.

Commençons par ce qui vous regarde. Pourriez-vous jamais me dire en quoi vous êtes perſonnellement offenſé dans un diſcours où c'eſt de moi ſeule qu'il s'agiſſoit? Si vous deviez en cette occaſion prendre fait & cauſe pour moi, c'eſt ce que nous verrons tout-à-l'heure: en attendant vous ne ſauriez diſconvenir que la querelle ne ſoit parfaitement étrangere à votre honneur particulier, à moins que vous ne preniez pour un affront le ſoupçon d'être aimé de moi. Vous avez été inſulté, je l'avoue, mais après avoir commencé vous-même par une inſulte atroce, & moi dont la famille eſt pleine de Militaires, & qui ai tant oui débattre ces horribles queſtions, je n'ignore pas qu'un outrage en réponſe à un autre ne l'efface point, & que

le premier qu'on insulte demeure le seul offensé : c'est le même cas d'un combat imprévu, où l'agresseur est le seul criminel, & où celui qui tue ou blesse en se défendant, n'est point coupable de meurtre.

Venons maintenant à moi, accordons que j'étois outragée par le discours de Milord Edouard, quoiqu'il ne fît que me rendre justice. Savez-vous ce que vous faites en me défendant avec tant de chaleur & d'indiscrétion ? Vous aggravez son outrage ; vous prouvez qu'il avoit raison ; vous sacrifiez mon bonheur à un faux point d'honneur ; vous diffamez votre maîtresse pour gagner tout au plus la réputation d'un bon spadassin. Montrez-moi de grace quel rapport il y a entre votre maniere de me justifier, & ma justification réelle ; pensez-vous que prendre ma cause avec tant d'ardeur, soit une grande preuve qu'il n'y a point de liaison entre nous, & qu'il suffise de faire voir que vous êtes brave pour montrer que vous n'êtes pas mon amant ? Soyez sûr que tous les propos de Milord Edouard me font moins de tort que votre conduite ; c'est vous seul qui vous chargez, par cet éclat, de les publier & de les confirmer. Il pourra bien, quant à lui, éviter votre épée dans le combat : mais jamais ma réputation ni mes jours peut-être n'éviteront le coup mortel que vous leur portez.

Voilà des raisons trop solides pour que vous ayez rien qui le puisse être à y repliquer ; mais vous combattrez, je le prévois, la raison par l'usage ; vous me direz qu'il

eſt des fatalités qui nous entraînent malgré nous ; que dans quelque cas que ce ſoit, un démenti ne ſe ſouffre jamais ; & que quand une affaire a pris un certain tour, on ne peut plus éviter de ſe battre ou de ſe déshonorer. Voyons encore.

Vous ſouvient-il d'une diſtinction que vous me fîtes autrefois dans une occaſion importante, entre l'honneur réel & l'honneur apparent ? Dans laquelle des deux claſſes mettrons-nous celui dont il s'agit aujourd'hui ? Pour moi, je ne vois pas comment cela peut même faire une queſtion. Qu'y a-t-il de commun entre la gloire d'égorger un homme, & le témoignage d'une ame droite, & quelle priſe peut avoir une vaine opinion d'autrui ſur l'honneur véritable, dont toutes les racines ſont au fond du cœur ? Quoi ! les vertus qu'on a réellement périſſent-elles ſous les menſonges d'un calomniateur ? Les injures d'un homme ivre prouvent-elles qu'on les mérite, & l'honneur du ſage ſeroit-il à la merci du premier brutal qu'il peut rencontrer ? Me direz-vous qu'un duel témoigne qu'on a du cœur, que cela ſuffit pour effacer la honte ou le reproche de tous les autres vices ? Je vous demanderai quel honneur peut dicter une pareille déciſion, & quelle raiſon peut la juſtifier ? A ce compte, un frippon n'a qu'à ſe battre pour ceſſer d'être un frippon ; les diſcours d'un menteur deviennent des vérités ſi-tôt qu'ils ſont ſoutenus à la pointe de l'épée ; & ſi l'on vous accuſoit d'avoir tué un homme, vous en iriez tuer un ſecond pour

prouver que cela n'eſt pas vrai ? Ainſi vertu, vice, honneur, infamie, vérité, menſonge, tout peut tirer ſon être de l'événement d'un combat ; une ſalle d'armes eſt le ſiege de toute juſtice, il n'y a d'autre droit que la force, d'autre raiſon que le meurtre : toute la réparation due à ceux qu'on outrage, eſt de les tuer, & toute offenſe eſt également bien lavée dans le ſang de l'offenſeur ou de l'offenſé. Dites, ſi les loups ſavoient raiſonner, auroient-ils d'autres maximes? Jugez vous-même, dans le cas où vous êtes, ſi j'exagere leur abſurdité. De quoi s'agit-il ici pour vous ? D'un démenti reçu dans une occaſion où vous mentiez en effet. Penſez-vous donc tuer la vérité avec celui que vous voulez punir de l'avoir dite ! Songez-vous qu'en vous ſoumettant au ſort d'un duel, vous appellez le Ciel en témoignage d'une fauſſeté, & que vous oſez dire à l'Arbitre des combats : viens ſoutenir la cauſe injuſte, & faire triompher le menſonge ? Ce blaſphême n'a-t-il rien qui vous épouvante ? Cette abſurdité n'a-t-elle rien qui vous révolte ? Eh Dieu ! quel eſt ce miſérable honneur qui ne craint pas le vice, mais le reproche, & qui ne vous permet pas d'endurer d'un autre un démenti reçu d'avance de votre propre cœur ?

Vous qui voulez qu'on profite pour ſoi de ſes lectures, profitez donc des vôtres, & cherchez ſi l'on vit un ſeul appel ſur la terre quand elle étoit couverte de héros ? Les plus vaillants hommes de l'antiquité ſongerent ils jamais à venger leurs injures perſonnelles par

des

des combats particuliers? César envoya-t-il un cartel à Caton, où Pompée à César, pour tant d'affronts réciproques? Et le plus grand Capitaine de la Grece fut-il déshonoré pour s'être laissé menacer du bâton? D'autres temps, d'autres mœurs, je le sais; mais n'y en a-t-il que de bonnes, & n'oseroit-on s'enquérir si les mœurs d'un temps sont celles qu'exige le solide honneur? Non, cet honneur n'est point variable, il ne dépend ni des temps, ni des lieux, ni des préjugés; il ne peut ni passer ni renaître, il a sa source éternelle dans le cœur de l'homme juste, & dans la regle inaltérable de ses devoirs. Si les peuples les plus éclairés, les plus braves, les plus vertueux de la terre n'ont point connu le duel, je dis qu'il n'est pas une institution de l'honneur, mais une mode affreuse & barbare digne de sa féroce origine. Reste à savoir si, quand il s'agit de sa vie ou de celle d'autrui, l'honnête homme se regle sur la mode, & s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à la braver qu'à la suivre? Que feroit, à votre avis, celui qui s'y veut asservir; dans des lieux où regne un usage contraire? A Messine ou à Naples, il iroit attendre son homme au coin d'une rue & le poignarder par derriere. Cela s'appelle être brave en ce pays-là, & l'honneur n'y consiste pas à se faire tuer par son ennemi, mais à le tuer lui-même.

Gardez-vous donc de confondre le nom sacré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée, & n'est propre qu'à faire de braves scélérats. Que

cette méthode puisse fournir, si l'on veut, un supplément à la probité, par-tout où la probité regne, son supplément n'est-il pas inutile? & que penser de celui qui s'expose à la mort pour s'exempter d'être honnête homme? Ne voyez-vous pas que les crimes que la honte & l'honneur n'ont point empêchés sont couverts & multipliés par la fausse honte & la crainte du blâme? C'est elle qui rend l'homme hypocrite & menteur; c'est elle qui lui fait verser le sang d'un ami pour un mot indiscret qu'il devroit oublier, pour un reproche mérité qu'il ne peut souffrir. C'est elle qui transforme en furie infernale une fille abusée & craintive. C'est elle, ô Dieu puissant! qui peut armer la main maternelle contre le tendre fruit..... Je sens défaillir mon ame à cette idée horrible, & je rends graces au moins à celui qui sonde les cœurs, d'avoir éloigné du mien cet honneur affreux qui n'inspire que des forfaits, & fait frémir la nature.

Rentrez donc en vous-même, & considérez s'il vous est permis d'attaquer de propos délibéré la vie d'un homme & d'exposer la vôtre pour satisfaire une barbare & dangereuse fantaisie qui n'a nul fondement raisonnable, & si le triste souvenir du sang versé dans une pareille occasion peut cesser de crier vengeance au fond du cœur de celui qui l'a fait couler? Connoissez-vous aucun crime égal à l'homicide volontaire? & si la base de toutes les vertus est l'humanité, que penserons-nous de l'homme sanguinaire & dépra-

vé, qui l'oſe attaquer dans la vie de ſon ſemblable? Souvenez-vous de ce que vous m'avez dit vous-même contre le ſervice étranger; avez-vous oublié que le citoyen doit ſa vie à la patrie, & n'a pas le droit d'en diſpoſer ſans le congé des loix, à plus forte raiſon contre leur défenſe? O mon ami! ſi vous aimez ſincérement la vertu, apprenez à la ſervir à ſa mode, & non à la mode des hommes. Je veux qu'il en puiſſe réſulter quelque inconvénient: ce mot de vertu n'eſt-il donc pour vous qu'un vain nom, & ne ſerez-vous vertueux que quand il n'en coûtera rien de l'être?

Mais quels ſont au fond ces inconvénients? Les murmures des gens oiſifs, des méchants, qui cherchent à s'amuſer des malheurs d'autrui, & voudroient avoir toujours quelque hiſtoire nouvelle à raconter. Voilà vraiment un grand motif pour s'entre-égorger! Si le philoſophe & le ſage ſe reglent dans les plus grandes affaires de la vie ſur les diſcours inſenſés de la multitude, à quoi ſert tout cet appareil d'études, pour n'être au fond qu'un homme vulgaire? vous n'oſez donc ſacrifier le reſſentiment au devoir, à l'eſtime, à l'amitié, de peur qu'on ne vous accuſe de craindre la mort? Peſez les choſes, mon bon ami, & vous trouverez bien plus de lâcheté dans la crainte de ce reproche, que dans celle de la mort même. Le fanfaron, le poltron veut à toute force paſſer pour brave:

*Ma verace valor, ben che negletto,*
*E' di ſe ſteſſo a ſe freggio aſſai chiaro* (*).

(*) Mais la véritable valeur n'a pas beſoin du témoignage d'autrui & tire ſa gloire d'elle-même.

Celui qui feint d'envisager la mort sans effroi, ment. Tout homme craint de mourir ; c'est la grande loi des êtres sensibles, sans laquelle toute espece mortelle seroit bientôt détruite. Cette crainte est un simple mouvement de la nature, non-seulement indifférent, mais bon en lui-même, & conforme à l'ordre. Tout ce qui la rend honteuse & blâmable, c'est qu'elle peut nous empêcher de bien faire & de remplir nos devoirs. Si la lâcheté n'étoit jamais un obstacle à la vertu, elle cesseroit d'être un vice. Quiconque est plus attaché à sa vie qu'à son devoir, ne sauroit être solidement vertueux, j'en conviens. Mais expliquez-moi, vous qui vous piquez de raison, quelle espece de mérite on peut trouver à braver la mort pour commettre un crime ?

Quand il seroit vrai qu'on se fait mépriser en refusant de se battre, quel mépris est le plus à craindre, celui des autres en faisant bien, ou le sien propre en faisant mal ? Croyez-moi, celui qui s'estime véritablement lui-même est peu sensible à l'injuste mépris d'autrui, & ne craint que d'en être digne : car le bon & l'honnête ne dépendent point du jugement des hommes, mais de la nature des choses ; & quand toute la terre approuveroit l'action que vous allez faire, elle n'en seroit pas moins honteuse. Mais il est faux qu'à s'en abstenir par vertu l'on se fasse mépriser. L'homme droit, dont toute la vie est sans tache, & qui ne donna jamais aucun signe de lâcheté, refusera de souiller sa main d'un homicide, & n'en sera que plus honoré. Toujours prêt à

ſervir la patrie, à protéger le foible, à remplir les devoirs les plus dangereux, & à défendre, en toute rencontre juſte & honnête, ce qui lui eſt cher au prix de ſon ſang, il met dans ſes démarches cette inébranlable fermeté qu'on n'a point ſans le vrai courage. Dans la ſécurité de ſa conſcience, il marche la tête levée, il ne fuit ni ne cherche ſon ennemi. On voit aiſément qu'il craint moins de mourir que de mal faire, & qu'il redoute le crime & non le péril. Si les vils préjugés s'élevent un inſtant contre lui, tous les jours de ſon honorable vie ſont autant de témoins qui les récuſent; & dans une conduite ſi bien liée on juge d'une action ſur toutes les autres.

Mais ſavez-vous ce qui rend cette modération ſi pénible à un homme ordinaire; c'eſt la difficulté de la ſoutenir dignement. C'eſt la néceſſité de ne commettre enſuite aucune action blâmable: car ſi la crainte de mal faire ne le retient pas dans ce dernier cas, pourquoi l'auroit-elle retenu dans l'autre, où l'on peut ſuppoſer un motif plus naturel? On voit bien alors que ce refus ne vient pas de vertu, mais de lâcheté, & l'on ſe moque, avec raiſon, d'un ſcrupule qui ne vient que dans le péril. N'avez-vous point remarqué que les hommes ſi ombrageux & ſi prompts à provoquer les autres, ſont pour la plupart de très-malhonnêtes gens, qui, de peur qu'on n'oſe leur montrer ouvertement le mépris qu'on a pour eux, s'efforcent de couvrir de quelques affaires d'honneur l'infamie de leur vie entiere? Eſt-ce à vous d'imiter de tels hommes? Met-

tous encore à part les Militaires de profession, qui vendent leur sang à prix d'argent, qui, voulant conserver leur place, calculent par leur intérêt ce qu'ils doivent à leur honneur, & savent, à un écu près, ce que vaut leur vie. Mon ami, laissez battre tous ces gens-là. Rien n'est moins honorable que cet honneur dont ils font si grand bruit; ce n'est qu'une mode insensée, une fausse imitation de vertu qui se pare des plus grands crimes. L'honneur d'un homme comme vous n'est point au pouvoir d'un autre, il est en lui-même & non dans l'opinion du peuple; il ne se défend ni par l'épée ni par le bouclier, mais par une vie integre & irréprochable, & ce combat vaut bien l'autre en fait de courage.

C'est par ces principes que vous devez concilier les éloges que j'ai donnés dans tous les temps à la véritable valeur, avec le mépris que j'eus toujours pour les faux braves. J'aime les gens de cœur, & ne puis souffrir les lâches; je romprois avec un amant poltron que la crainte feroit fuir le danger, & je pense, comme toutes les femmes, que le feu du courage anime celui de l'amour. Mais je veux que la valeur se montre dans les occasions légitimes, & qu'on ne se hâte pas d'en faire hors de propos une vaine parade, comme si l'on avoit peur de ne la pas retrouver au besoin. Tel fait un effort, & se présente une fois pour avoir droit de se cacher le reste de sa vie. Le vrai courage a plus de constance & moins d'empressement; il est toujours ce qu'il doit être; il ne faut ni l'exciter ni le retenir; l'hom-

me de bien le porte par-tout avec lui ; au combat contre l'ennemi ; dans un cercle en faveur des abſents & de la vérité ; dans ſon lit contre les attaques de la douleur & de la mort. La force de l'ame qui l'inſpire eſt d'uſage dans tous les temps ; elle met toujours la vertu au-deſſus des événements, & ne conſiſte pas à ſe battre, mais à ne rien craindre. Telle eſt, mon ami, la ſorte de courage que j'ai ſouvent louée, & que j'aime à trouver en vous. Tout le reſte n'eſt qu'étourderie, extravagance, férocité ; c'eſt une lâcheté de s'y ſoumettre, & je ne mépriſe pas moins celui qui cherche un péril inutile, que celui qui fuit un péril qu'il doit affronter.

Je vous ai fait voir, ſi je ne me trompe, que dans votre démêlé avec Milord Edouard votre honneur n'eſt point intéreſſé ; que vous compromettez le mien en recourant à la voie des armes ; que cette voie n'eſt ni juſte, ni raiſonnable, ni permiſe ; qu'elle ne peut s'accorder avec les ſentiments dont vous faites profeſſion ; qu'elle ne convient qu'à de malhonnêtes gens qui font ſervir la bravoure de ſupplément aux vertus qu'ils n'ont pas, ou aux Officiers qui ne ſe battent point par honneur, mais par intérêt ; qu'il y a plus de vrai courage à la dédaigner qu'à la prendre ; que les inconvénients auxquels on s'expoſe en la rejettant, ſont inſéparables de la pratique des vrais devoirs, & plus apparents que réels ; qu'enfin les hommes les plus prompts à y recourir, ſont toujours ceux dont la probité eſt la plus ſuſpecte. D'où je conclus que vous ne ſauriez en cette occaſion ni faire ni accepter un appel,

ſans renoncer en même temps à la raiſon, à la vertu, à l'honneur & à moi. Retournez mes raiſonnements comme il vous plaira ; entaſſez de votre part ſophiſmes ſur ſophiſmes, il ſe trouvera toujours qu'un homme de courage n'eſt point un lâche, & qu'un homme de bien ne peut être un homme ſans honneur. Or, je vous ai démontré, ce me ſemble, que l'homme de courage dédaigne le duel, & que l'homme de bien l'abhorre.

J'ai cru, mon ami, dans un matiere auſſi grave, devoir faire parler la raiſon ſeule, & vous préſenter les choſes exactement telles qu'elles ſont. Si j'euſſe voulu les peindre telles que je les vois, & faire parler le ſentiment & l'humanité, j'aurois pris un langage fort différent. Vous ſavez que mon pere dans ſa jeuneſſe eut le malheur de tuer un homme en duel ; cet homme étoit ſon ami ; ils ſe battirent à regret : l'inſenſé point d'honneur les y contraignit. Le coup mortel qui priva l'un de la vie, ôta pour jamais le repos à l'autre. Le triſte remords n'a pu depuis ce temps ſortir de ſon cœur ; ſouvent dans la ſolitude on l'entend pleurer & gémir ; il croit ſentir encore le fer, pouſſé par ſa main cruelle, entrer dans le cœur de ſon ami ; il voit dans l'ombre de la nuit ſon corps pâle & ſanglant ; il contemple en frémiſſant la plaie mortelle ; il voudroit étancher le ſang qui coule, l'effroi le ſaiſit, il s'écrie : ce cadavre affreux ne ceſſe de le pourſuivre. Depuis cinq ans qu'il a perdu le cher ſoutien de ſon nom, & l'eſpoir de ſa famille, il s'en reproche la mort comme un juſte châtiment du Ciel qui

vengea ſur ſon fils unique le pere infortuné qu'il priva du ſien.

Je vous l'avoue, tout cela joint à mon averſion naturelle pour la cruauté, m'inſpire une telle horreur des duels, que je les regarde comme le dernier degré de brutalité où les hommes puiſſent parvenir. Celui qui va ſe battre de gaieté de cœur, n'eſt à mes yeux qu'une bête féroce, qui s'efforce d'en déchirer une autre; & s'il reſte le moindre ſentiment naturel dans leur ame, je trouve celui qui périt moins à plaindre que le vainqueur. Voyez ces hommes accoutumés au ſang, ils ne bravent les remords qu'en étouffant la voix de la nature; ils deviennent par degrés cruels, inſenſibles: ils ſe jouent de la vie des autres, & la punition d'avoir pu manquer d'humanité eſt de la perdre enfin tout-à-fait. Que ſont-ils dans cet état? Réponds, veux-tu leur devenir ſemblable? Non, tu n'es point fait pour cet odieux abrutiſſement, redoute le premier pas qui peut t'y conduire: ton ame eſt encore innocente & ſaine; ne commence pas à la dépraver au péril de ta vie, par un effort ſans vertu, un crime ſans plaiſir, un point-d'honneur ſans raiſon.

Je ne t'ai rien dit de ta Julie, elle gagnera, ſans doute, à laiſſer parler ton cœur. Un mot, un ſeul mot, & je te livre à lui. Tu m'as honorée quelquefois du tendre nom d'épouſe: peut-être en ce moment dois-je porter celui de mere. Veux-tu me laiſſer veuve avant qu'un nœud ſacré nous uniſſe?

*P. S.* J'emploie dans cette lettre une autorité à laquelle jamais homme ſage n'a réſiſté. Si vous refuſez de vous y rendre, je n'ai plus rien à vous dire ; mais penſez-y bien auparavant. Prenez huit jours de réflexion pour méditer ſur cet important ſujet. Ce n'eſt pas au nom de la raiſon que je vous demande ce délai, c'eſt au mien. Souvenez-vous que j'uſe en cette occaſion du droit que vous m'avez donné vous-même, & qu'il s'étend au moins juſques-là.

## LETTRE LVIII.

*De Julie à Milord Edouard.*

CE n'eſt point pour me plaindre de vous, Milord, que je vous écris : puiſque vous m'outragez, il faut bien que j'aie avec vous des torts que j'ignore. Comment concevoir qu'un honnête-homme voulût déshonorer ſans ſujet une famille eſtimable ? Contentez donc votre vengeance, ſi vous la croyez légitime. Cette lettre vous donne un moyen facile de perdre une malheureuſe fille qui ne ſe conſolera jamais de vous avoir offenſé, & qui met à votre diſcrétion l'honneur que vous voulez lui ôter. Oui, Milord, vos imputations étoient juſtes, j'ai un amant aimé, il eſt maître de mon cœur & de ma perſonne ; la mort ſeule pourra briſer un nœud ſi doux. Cet amant eſt celui même que

vous honoriez de votre amitié ; il en eſt digne, puiſqu'il vous aime & qu'il eſt vertueux. Cependant il va périr de votre main ; je ſais qu'il faut du ſang à l'honneur outragé ; je ſais que ſa valeur même le perdra ; je ſais que dans un combat ſi peu redoutable pour vous, ſon intrépide cœur ira ſans crainte chercher le coup mortel. J'ai voulu retenir ce zele inconſidéré ; j'ai fait parler la raiſon. Hélas ! en écrivant ma lettre, j'en ſentois l'inutilité, & quelque reſpect que je porte à ſes vertus, je n'en attends point de lui d'aſſez ſublimes pour le détacher d'un faux point d'honneur. Jouiſſez d'avance du plaiſir que vous aurez de percer le ſein de votre ami ; mais ſachez, homme barbare, qu'au moins vous n'aurez pas celui de jouir de mes larmes, & de contempler mon déſeſpoir. Non, j'en jure par l'amour qui gémit au fond de mon cœur, ſoyez témoin d'un ſerment, qui ne ſera point vain : je ne ſurvivrai pas d'un jour à celui pour qui je reſpire, & vous aurez la gloire de mettre au tombeau d'un ſeul coup deux amants infortunés, qui n'eurent point envers vous de tort volontaire, & qui ſe plaiſoient à vous honorer.

On dit, Milord, que vous avez l'ame belle & le cœur ſenſible. S'ils vous laiſſent goûter en paix une vengeance que je ne puis comprendre, & la douceur de faire des malheureux, puiſſent-ils, quand je ne ſerai plus, vous inſpirer quelques ſoins pour un pere & une mere inconſolables, que la perte d'un ſeul enfant qui leur reſte, va livrer à d'éternelles douleurs.

## LETTRE LIX.

*De M. d'Orbe à Julie.*

JE me hâte, Mademoiselle, selon vos ordre, de vous rendre compte de la commission dont vous m'avez chargé. Je viens de chez Milord Edouard, que j'ai trouvé souffrant encore de son entorse, & ne pouvant marcher dans sa chambre qu'à l'aide d'un bâton. Je lui ai remis votre lettre, qu'il a ouverte avec empressement ; il m'a paru ému en la lisant : il a rêvé quelque-temps, puis il l'a relue une seconde fois avec une agitation plus sensible. Voici ce qu'il m'a dit en la finissant : *Vous savez, Monsieur, que les affaires d'honneur ont leurs regles dont on ne peut se départir : vous avez vu ce qui s'est passé dans celle-ci, il faut qu'elle soit vuidée régulièrement. Prenez deux amis, & donnez-vous la peine de revenir ici demain matin avec eux, vous saurez alors ma résolution.* Je lui ai représenté que l'affaire s'étant passée entre nous, il seroit mieux qu'elle se terminât de même. *Je sais ce qui convient*, m'a-t-il dit brusquement, *& ferai ce qu'il faut. Amenez vos deux amis, ou je n'ai plus rien à vous dire.* Je suis sorti là-dessus, cherchant inutilement dans ma tête quel peut être son bizarre dessein ; quoi qu'il en soit, j'aurai l'honneur de vous voir ce soir, & j'exécuterai demain ce que vous me prescrirez. Si vous trouvez à propos que j'aille au ren-

dez-vous avec mon cortege, je le compoſerai de gens dont je ſois ſûr à tout événement.

## LETTRE LX.

*A Julie.*

CALME tes alarmes, tendre & chere Julie, & ſur le récit de ce qui vient de ſe paſſer, connois & partage les ſentiments que j'éprouve.

J'étois ſi rempli d'indignation quand je reçus ta lettre, qu'à peine pus-je la lire avec l'attention qu'elle méritoit. J'avois beau ne la pouvoir réfuter, l'aveugle colere étoit la plus forte. Tu peux avoir raiſon, diſois-je en moi-même, mais ne me parle jamais de te laiſſer avilir. Duſſé-je te perdre & mourir coupable, je ne ſouffrirai point qu'on manque au reſpect qui t'eſt dû, & tant qu'il me reſtera un ſouffle de vie, tu ſeras honorée de tout ce qui t'approche, comme tu l'es de mon cœur. Je ne balançai pas pourtant ſur les huit jours que tu me demandois; l'accident de Milord Edouard & mon vœu d'obéiſſance concouroient à rendre ce délai néceſſaire. Réſolu, ſelon tes ordres, d'employer cet intervalle à méditer ſur le ſujet de ta lettre, je m'occupois ſans ceſſe à la relire & à y réfléchir, non pour changer de ſentiment, mais pour juſtifier le mien.

J'avois repris ce matin cette lettre trop ſa-

ge & trop judicieuſe à mon gré, & je la reliſois avec inquiétude, quand on a frappé à la porte de ma chambre. Un moment après j'ai vu entrer Milord Edouard ſans épée, appuyé ſur une canne ; trois perſonnes le ſuivoient, parmi leſquelles j'ai reconnu M. d'Orbe. Surpris de cette viſite imprévue, j'attendois en ſilence ce qu'elle devoit produire, quand Edouard m'a prié de lui donner un moment d'audience, & de le laiſſer agir & parler ſans l'interrompre. Je vous en demande, a-t-il dit, votre parole ; la préſence de ces Meſſieurs, qui ſont de vos amis, doit vous répondre que vous ne l'engagez pas indiſcrétement. Je l'ai promis ſans balancer : à peine avois-je achevé, que j'ai vu avec l'étonnement que tu peux concevoir, Milord Edouard à genoux devant moi. Surpris d'une ſi étrange attitude, j'ai voulu ſur le champ le relever ; mais après m'avoir rappellé ma promeſſe, il m'a parlé dans ces termes : » Je viens, Mon» ſieur, rétracter hautement les diſcours in» jurieux que l'ivreſſe m'a fait tenir en votre » préſence : leur injuſtice les rend plus of» fenſants pour moi que pour vous, & je » m'en dois l'authentique déſaveu. Je me » ſoumets à toute la punition que vous vou» drez m'impoſer, & je ne croirai mon hon» neur rétabli que quand ma faute ſera répa» rée. A quelque prix que ce ſoit, accordez» moi le pardon que je vous demande, & me » rendez votre amirié. « Milord, lui ai-je dit auſſi-tôt, je reconnois maintenant votre ame grande & généreuſe, & je ſais bien diſtin-

gueur en vous les discours que le cœur dicte, de ceux que vous tenez quand vous n'êtes pas à vous-même ; qu'ils soient à jamais oubliés. A l'instant, je l'ai soutenu en se relevant, & nous nous sommes embrassés. Après cela, Milord se tournant vers les spectateurs, leur a dit : *Messieurs, je vous remercie de votre complaisance. De braves gens comme vous*, a-t-il ajouté d'un air fier & d'un ton animé, *sentent que celui qui répare ainsi ses torts n'en fait endurer de personne. Vous pouvez publier ce que vous avez vu.* Ensuite il nous a tous quatre invités à souper pour ce soir, & ces Messieurs sont sortis.

A peine avons-nous été seuls qu'il est revenu m'embrasser d'une maniere plus tendre & plus amicale ; puis me prenant la main, & s'asseyant à côté de moi : heureux mortel, s'est-il écrié, jouissez d'un bonheur dont vous êtes digne. Le cœur de Julie est à vous : puissiez-vous tous deux..... Que dites-vous, Milord, ai-je interrompu ? perdez-vous le sens ? Non, m'a-t-il dit en souriant ; mais peu s'en est fallu que je ne le perdisse, & c'en étoit fait de moi, peut-être, si celle qui m'ôtoit la raison ne me l'eût rendue. Alors il m'a remis une lettre que j'ai été surpris de voir écrite d'une main qui n'en écrivit jamais à d'autre homme (*) qu'à moi. Quels mouvements j'ai senti à sa lecture ! Je voyois une amante incomparable vouloir se perdre pour me sauver, & je reconnoissois Julie. Mais quand je suis

(*) Il en faut, je pense, excepter son pere.

parvenu à cet endroit où elle jure de ne pas survivre au plus fortuné des hommes, j'ai frémi des dangers que j'avois courus, j'ai murmuré d'être trop aimé, & mes terreurs m'ont fait sentir que tu n'es qu'une mortelle. Ah ! rends-moi le courage dont tu me prives ; j'en avois pour braver la mort qui ne menaçoit que moi seul, je n'en ai point pour mourir tout entier.

Tandis que mon ame se livroit à ces réflexions ameres, Edouard me tenoit des discours auxquels j'ai donné d'abord peu d'attention; cependant il me l'a rendue à force de me parler de toi ; car ce qu'il m'en disoit plaisoit à mon cœur, & n'excitoit plus ma jalousie. Il m'a paru pénétré de regret d'avoir troublé nos feux & ton repos ; tu es ce qu'il honore le plus au monde, & n'osant te porter les excuses qu'il m'a faites, il m'a prié de les recevoir en ton nom, & de te les faire agréer. Je vous ai regardé, m'a-t-il dit, comme son représentant, & n'ai pu trop m'humilier devant ce qu'elle aime, ne pouvant, sans la compromettre, m'adresser à sa personne, ni même la nommer. Il avoue avoir conçu pour toi les sentiments dont on ne peut se défendre en te voyant avec trop de soin ; mais c'étoit une tendre admiration plutôt que de l'amour. Ils ne lui ont jamais inspiré ni prétention ni espoir ; il les a tous sacrifiés aux nôtres à l'instant qu'ils lui ont été connus, & le mauvais propos qui lui est échappé, étoit l'effet du punch & non de la jalousie. Il traite l'amour en philosophe qui croit son ame

au-

au-dessus des passions : pour moi, je suis trompé s'il n'en a déjà ressenti quelqu'une qui ne permet plus à d'autres de germer profondément. Il prend l'épuisement du cœur pour l'effort de la raison, & je sais bien qu'aimer Julie, & renoncer à elle, n'est pas une vertu d'homme.

Il a désiré de savoir en détail l'histoire de nos amours, & les causes qui s'opposent au bonheur de ton ami ; j'ai cru qu'après ta lettre une demi-confidence étoit dangereuse & hors de propos ; je l'ai faite entiere, & il m'a écouté avec une attention qui m'attestoit sa sincérité. J'ai vu plus d'une fois ses yeux humides & son ame attendrie ; je remarquois sur-tout l'impression puissante que tous les triomphes de la vertu faisoient sur son ame, & je crois avoir acquis à Claude Anet un nouveau protecteur qui ne sera pas moins zélé que ton pere. Il n'y a, m'a-t-il dit, ni incidents ni aventures dans ce que vous m'avez raconté, & les catastrophes d'un roman m'attacheroient beaucoup moins, tant les sentiments suppléent aux situations, & les procédés honnêtes aux actions éclatantes. Vos deux ames sont si extraordinaires qu'on n'en peut juger sur les regles communes ; le bonheur n'est pour vous ni sur la même route ni de la même espece que celui des autres hommes ; ils ne cherchent que la puissance & les regards d'autrui ; il ne vous faut que la tendresse & la paix. Il s'est joint à votre amour une émulation de vertu qui vous éleve, & vous vaudriez moins l'un & l'autre si vous

ne vous étiez point aimés. L'amour passera, ose-t-il ajouter, (pardonnons-lui ce blasphême prononcé dans l'ignorance de son cœur.) L'amour passera, dit-il, & les vertus resteront. Ah ! puissent-elles durer autant que lui, ma Julie, le Ciel n'en demandera pas davantage.

Enfin je vois que la dureté philosophique & nationale n'altere point dans cet honnête Anglois l'humanité naturelle, & qu'il s'intéresse véritablement à nos peines. Si le crédit & la richesse nous pouvoient être utiles, je crois que nous aurions lieu de compter sur lui. Mais, hélas ! de quoi servent la puissance & l'argent pour rendre les cœurs heureux.

Cet entretien, durant lequel nous ne comptions pas les heures, nous a menés jusqu'à celle du dîner : j'ai fait apporter un poulet, & après le dîner nous avons continué de causer. Il m'a parlé de sa démarche de ce matin, & je n'ai pu m'empêcher de témoigner quelque surprise d'un procédé si authentique & si peu mesuré. Mais outre la raison qu'il m'en avoit déjà donnée, il a ajouté qu'une demi-satisfaction étoit indigne d'un homme de courage, qu'il la falloit complete ou nulle, de peur qu'on ne s'avilît sans rien réparer, & qu'on ne fît attribuer à la crainte une démarche faite à contre-cœur & de mauvaise grace. D'ailleurs, a-t-il ajouté, ma réputation est faite ; je puis être juste sans soupçon de lâcheté ; mais vous qui êtes jeune, & débutez dans le monde, il faut que vous sortiez si net de la premiere affaire qu'elle ne tente personne

de vous en susciter une seconde. Tout est plein de ces poltrons adroits qui cherchent, comme on dit, à tâter leur homme, c'est-à-dire à découvrir quelqu'un qui soit encore plus poltron qu'eux, & aux dépens duquel ils puissent se faire valoir. Je veux éviter à un homme d'honneur comme vous la nécessité de châtier sans gloire un de ces gens-là, & j'aime mieux, s'ils ont besoin de leçon, qu'ils la reçoivent de moi que de vous; car une affaire de plus n'ôte rien à celui qui en a déjà eu plusieurs : mais en avoir une est toujours une sorte de tache, & l'amant de Julie en doit être exempt.

Voilà l'abrégé de ma longue conversation avec Milord Edouard. J'ai cru nécessaire de t'en rendre compte, afin que tu me prescrives la maniere dont je dois me comporter avec lui.

Maintenant que tu dois être tranquillisée, chasse, je t'en conjure, les idées funestes qui t'occupent depuis quelques jours. Songe aux ménagements qu'exige l'incertitude de ton état actuel. Oh, si bientôt tu pouvois tripler mon être! Si bientôt un gage adoré..... espoir déjà trop déçu, viendrois-tu m'abuser encore?..... ô désirs! ô crainte! ô perplexités! Charmante amie de mon cœur, vivons pour nous aimer, & que le Ciel disposé du reste.

*P. S.* J'oubliois de te dire que Milord m'a remis ta lettre, & que je n'ai point fait difficulté de la recevoir, ne jugeant pas qu'un pareil dépôt doive rester entre les mains d'un tiers.

Je te la rendrai à notre premiere entrevue ; car, quant à moi, je n'en ai plus à faire. Elle eſt trop bien écrite au fond de mon cœur pour que jamais j'aie beſoin de la relire.

## LETTRE LXI.

*De Julie.*

A Mene demain Milord Edouard, que je me jette à ſes pieds comme il s'eſt mis aux tiens. Quelle grandeur ! quelle généroſité ! O que nous ſommes petits devant lui ! Conſerve ce précieux ami comme la prunelle de ton œil. Peut-être vaudroit-il moins s'il étoit plus tempérant ; jamais homme ſans défaut eût-il de grandes vertus !

Mille angoiſſes de toute eſpece m'avoient jettée dans l'abattement ; ta lettre eſt venue ranimer mon courage éteint. En diſſipant mes terreurs elle m'a rendu mes peines plus ſupportables. Je me ſens maintenant aſſez de force pour ſouffrir. Tu vis, tu m'aimes ; ton ſang, le ſang de ton ami n'ont point été répandus, & ton honneur eſt en ſûreté : je ne ſuis donc pas tout-à-fait miſérable !

Ne manque pas au rendez-vous de demain. Jamais je n'eus ſi grand beſoin de te voir, ni ſi peu d'eſpoir de te voir long-temps. Adieu, mon cher & unique ami. Tu n'as pas bien dit, ce me ſemble : vivons pour nous aimer. Ah ! il falloit dire : aimons-nous pour vivre.

## LETTRE LXII.

*De Claire à Julie.*

FAUDRA-T-IL toujours, aimable Couſine, ne remplir envers toi que les plus triſtes devoirs de l'amitié? Faudra-t-il toujours, dans l'amertume de mon cœur, affliger le tien par de cruels avis? Hélas! tous nos ſentiments nous ſont communs, tu le ſais bien, & je ne ſaurois t'annoncer de nouvelles peines que je ne les aie déjà ſenties. Que ne puis-je te cacher ton infortune ſans l'augmenter; ou que la tendre amitié n'a-t-elle autant de charmes que l'amour! Ah, que j'effacerois promptement tous les chagrins que je te donne!

Hier après le concert, ta mere, en s'en retournant, ayant accepté le bras de ton ami, & toi celui de M. d'Orbe, nos deux peres reſterent avec Milord à parler de politique; ſujet dont je ſuis ſi excédée que l'ennui me chaſſa dans ma chambre. Une demi-heure après, j'entendis nommer ton ami pluſieurs fois avec aſſez de véhémence: je connus que la converſation avoit changé d'objet, & je prêtai l'oreille. Je jugeai par la ſuite du diſcours qu'Edouard avoit oſé propoſer ton mariage avec ton ami, qu'il appelloit hautement le ſien, & auquel il offroit de faire en cette qualité un établiſſement convenable. Ton pere avoit rejetté avec mépris cette propoſition, & c'étoit là-deſſus que les propos commençoient à

s'échauffer. Sachez, lui disoit Milord, malgré vos préjugés, qu'il est de tous les hommes le plus digne d'elle, & peut-être le plus propre à la rendre heureuse. Tous les dons qui ne dépendent pas des hommes, il les a reçus de la nature, & il y a ajouté tous les talents qui ont dépendu de lui. Il est jeune, grand, bien fait, robuste, adroit; il a de l'éducation, du sens, des mœurs, du courage; il a l'esprit orné, l'ame saine: que lui manque-t-il donc pour mériter votre aveu? La fortune? Il l'aura. Le tiers de mon bien suffit pour en faire le plus riche particulier du pays de Vaud, j'en donnerai s'il le faut jusqu'à la moitié. La noblesse? Vaine prérogative dans un pays où elle est plus nuisible qu'utile. Mais il l'a encore, n'en doutez pas, non point écrite d'encre en de vieux parchemins, mais gravée au fond de son cœur en caracteres ineffaçables. En un mot, si vous préférez la raison au préjugé, & si vous aimez mieux votre fille que vos titres, c'est à lui que vous la donnerez.

Là-dessus ton pere s'emporta vivement. Il traita la proposition d'absurde & de ridicule. Quoi! Milord, dit-il, un homme d'honneur comme vous peut-il seulement penser que le dernier rejetton d'une famille illustre aille éteindre ou dégrader son nom dans celui d'un quidam sans asyle, & réduit à vivre d'aumônes?..... Arrêtez, interrompit Edouard, vous parlez de mon ami; songez que je prends pour moi tous les outrages qui lui sont faits en ma présence, & que les noms injurieux à un homme d'honneur le sont en-

core plus à celui qui les prononce. De tels quidams sont plus respectables que tous les houbereaux de l'Europe, & je vous défie de trouver aucun moyen plus honorable d'aller à la fortune, que les hommages de l'estime, & les dons de l'amitié. Si le gendre que je vous propose ne compte point, comme vous, une longue suite d'aïeux toujours incertains, il sera le fondement & l'honneur de sa maison, comme votre premier ancêtre le fût de la vôtre. Vous seriez-vous donc tenu pour déshonoré par l'alliance du chef de votre famille, & ce mépris ne réjailliroit-il pas sur vous-même ? Combien de grands noms retomberoient dans l'oubli, si l'on ne tenoit compte que de ceux qui ont commencé par un homme estimable ? Jugez du passé par le présent ; sur deux ou trois citoyens qui s'illustrent par des moyens honnêtes, mille coquins ennoblissent tous les jours leur famille ; & que prouvent cette noblesse, dont leurs descendants seront si fiers, sinon les vols & l'infamie de leur ancêtre (*) ! On voit, je l'avoue, beaucoup de mal-honnêtes gens parmi les roturiers ; mais il y a toujours vingt à parier contre un, qu'un Gentilhomme descend d'un frippon. Laissons, si vous voulez, l'origine à part, & pesons le mérite & les services. Vous avez porté les armes chez un Prince

(*) Les lettres de noblesse sont rares en ce siecle, & même elles y ont été illustrées au moins une fois. Mais quant a la noblesse qui s'acquiert à prix d'argent, & qu'on achete avec des charges, tout ce que j'y vois de plus honorable, est le privilege de n'être pas pendu.

étranger, son pere les a portées gratuitement pour la patrie. Si vous avez bien servi, vous avez été bien payé, & quelque honneur que vous ayez acquis à la guerre, cent roturiers en ont acquis encore plus que vous.

De quoi s'honore donc, continua Milord Edouard, cette noblesse dont vous êtes si fier? Que fait-elle pour la gloire de la patrie ou le bonheur du genre humain? Mortelle ennemie des loix & de la liberté, qu'a-t-elle jamais produit dans la plupart des pays où elle brille, si ce n'est la force de la tyrannie & l'oppression des peuples? Osez-vous dans une république vous honorer d'un état destructeur des vertus & de l'humanité? d'un état où l'on se vante de l'esclavage, & où l'on rougit d'être homme? Lisez les annales de votre patrie (*); en quoi votre ordre a-t-il bien mérité d'elle? Quels nobles comptez-vous parmi ses libérateurs? Les *Furst*, les *Tell*, les *Stouffacher* étoient-ils Gentilhommes? Quelle est donc cette gloire insensée dont vous faites tant de bruit? Celle de servir un homme, & d'être à charge à l'Etat.

Conçois, ma chere, ce que je souffrois de voir cet honnête homme nuire ainsi par une âpreté déplacée aux intérêts de l'ami qu'il vouloit servir. En effet, ton pere, irrité par tant d'invectives piquantes, quoique générales, se mit à les repousser par des personnalités.

[*] Il y a ici beaucoup d'inexactitude. Le pays de Vaud n'a jamais fait partie de la Suisse. C'est une conquête des Bernois, & ses habitants ne sont ni citoyens ni libres, mais sujets.

H. Gravelot. inv. J. Ouvrier Sculp.

l'Heroisme de la valeur

tés. Il dit nettement à Milord Edouard que jamais homme de sa condition n'avoit tenu les propos qui venoient de lui échapper. Ne plaidez point inutilement la cause d'autrui, ajouta-t-il d'un ton brusque ; tout grand Seigneur que vous êtes, je doute que vous puissiez bien défendre la vôtre sur le sujet en question. Vous demandez ma fille pour votre ami prétendu, sans savoir si vous-même seriez bon pour elle, & je connois assez la noblesse d'Angleterre pour avoir sur vos discours une médiocre opinion de la vôtre.

Pardieu ! dit Milord, quoi que vous pensiez de moi, je serois bien fâché de n'avoir d'autre preuve de mon mérite que celui d'un homme mort depuis cinq cens ans. Si vous connoissez la noblesse d'Angleterre, vous savez qu'elle est la plus éclairée, la mieux instruite, la plus sage & la plus brave de l'Europe : avec cela, je n'ai pas besoin de chercher si elle est la plus antique ; car quand on parle de ce qu'elle est, il n'est pas question de ce qu'elle fut. Nous ne sommes point, il est vrai, les esclaves du Prince, mais ses amis, ni les tyrans du peuple, mais ses chefs. Garants de la liberté, soutiens de la patrie, & appuis du trône, nous formons un invincible équilibre entre le peuple & le Roi. Notre premier devoir est envers la nation ; le second envers celui qui le gouverne : ce n'est pas sa volonté, mais son droit, que nous consultons. Ministres suprêmes des loix dans la Chambre des Pairs, quelquefois même Législateurs, nous rendons également justice au peuple & au

Roi, & nous ne souffrons point que personne dise, *Dieu & mon épée*, mais seulement, *Dieu & mon droit.*

Voilà, Monsieur, continua-t-il, quelle est cette noblesse respectable, ancienne autant qu'aucune autre, mais plus fiere de son mérite que de ses ancêtres, & dont vous parlez sans la connoître. Je ne suis point le dernier en rang de cet ordre illustre, & crois, malgré vos prétentions, vous valoir à tous égards. J'ai une sœur à marier: elle est noble, jeune, aimable, riche; elle ne cede à Julie que par les qualités que vous comptez pour rien. Si quiconque a senti les charmes de votre fille pouvoit tourner ailleurs ses yeux & son cœur, quel honneur je me ferois d'accepter avec rien pour mon beau-frere, celui que je vous propose pour gendre avec la moitié de mon bien?

Je connus, à la replique de ton pere, que cette conversation ne faisoit que l'aigrir, & quoique pénétrée d'admiration pour la générosité de Milord Edouard, je sentis qu'un homme aussi peu liant que lui n'étoit propre qu'à ruiner à jamais la négociation qu'il avoit entreprise. Je me hâtai donc de rentrer avant que les choses allassent plus loin. Mon retour fit rompre cet entretien, & l'on se sépara le moment d'après assez froidement. Quant à mon pere, je trouvai qu'il se comportoit très-bien dans ce démêlé. Il appuya d'abord avec intérêt la proposition; mais voyant que ton pere n'y vouloit point entendre, & que la dispute commençoit à s'animer, il se retour-

na, comme de raiſon, du parti de ſon beau-frere, & en interrompant à propos l'un & l'autre par des diſcours modérés, il les retint tous deux dans des bornes dont ils ſeroient vraiſemblablement ſortis s'ils fuſſent reſtés tête à tête. Après leur départ, il me fit confidence de ce qui venoit de ſe paſſer, & comme je prévis où il en alloit venir, je me hâtai de lui dire que les choſes étant dans cet état, il ne convenoit plus que la perſonne en queſtion te vît ſi ſouvent ici, & qu'il ne conviendroit pas même qu'il y vînt du tout, ſi ce n'étoit faire une eſpece d'affront à M. d'Orbe, dont il étoit l'ami; mais que je le prierois de l'amener plus rarement, ainſi que Milord Edouard. C'eſt, ma chere, tout ce que j'ai pu faire de mieux pour ne leur pas fermer tout-à-fait ma porte.

Ce n'eſt pas tout: la criſe où je te vois me force à revenir ſur mes avis précédents. L'affaire de Milord Edouard & de ton ami a fait par la ville tout l'éclat auquel on devoit s'attendre. Quoique M. d'Orbe ait gardé le ſecret ſur le fond de la querelle, trop d'indices le decelent pour qu'il puiſſe reſter caché. On ſoupçonne, on conjecture, on te nomme: le rapport du Guet n'eſt pas ſi bien étouffé qu'on ne s'en ſouvienne, & tu n'ignores pas qu'aux yeux du public la vérité ſoupçonnée eſt bien près de l'évidence. Tout ce que je puis te dire pour ta conſolation, c'eſt qu'en général on approuve ton choix, & qu'on verroit avec plaiſir l'union d'un ſi charmant couple; ce qui me confirme que ton ami s'eſt bien comporté dans ce pays, & n'y eſt guerre moins aimé que toi;

Mais que fait la voix publique à ton inflexible pere ? Tous ces bruits lui ſont parvenus ou lui vont parvenir, & je frémis de l'effet qu'ils peuvent produire, ſi tu ne te hâtes de prévenir ſa colere. Tu dois t'attendre de ſa part à une explication terrible pour toi-même, & peut-être à pis encore pour ton ami : non que je penſe qu'il veuille à ſon âge ſe meſurer avec un jeune homme qu'il ne croit pas digne de ſon épée ; mais le pouvoir qu'il a dans la ville lui fourniroit, s'il le vouloit, mille moyens de lui faire un mauvais parti, & il eſt à craindre que ſa fureur ne lui en inſpire la volonté.

Je t'en conjure à genoux, ma douce amie, ſonge aux dangers qui t'environnent, & dont le riſque augmente à chaque inſtant. Un bonheur inoui t'a préſervée juſqu'à préſent au milieu de tout cela ; tandis qu'il en eſt temps encore, mets le ſceau de la prudence au myſtere de tes amours, & ne pouſſe pas à bout la fortune, de peur qu'elle n'enveloppe dans tes malheurs celui qui les aura cauſés. Crois-moi, mon ange, l'avenir eſt incertain ; mille événements peuvent, avec le temps, offrir des reſſources ineſpérées ; mais, quant à préſent, je te l'ai dit & le répete plus fortement, éloigne ton ami, ou tu es perdue.

## LETTRE LXIII.

*De Julie à Claire.*

TOUT ce que tu avois prévu, ma chere, eſt arrivé. Hier, une heure après notre retour, mon pere entra dans la chambre de ma mere, les yeux étincelants, le viſage enflammé, dans un état en un mot où je ne l'avois jamais vu. Je compris d'abord qu'il venoit d'avoir querelle, ou qu'il alloit la chercher, & ma conſcience agitée me fit trembler d'avance.

Il commença par apoſtropher vivement, mais en général, les meres de famille qui appellent indiſcrétement chez elles des jeunes gens ſans état & ſans nom, dont le commerce n'attire que honte & déshonneur à celles qui les écoutent. Enſuite voyant que cela ne ſuffiſoit pas pour arracher quelque réponſe d'une femme intimidée, il cita ſans ménagement, en exemple, ce qui s'étoit paſſé dans notre maiſon, depuis qu'on y avoit introduit un prétendu bel-eſprit, un diſeur de rien, plus propre à corrompre une fille ſage qu'à lui donner aucune bonne inſtruction. Ma mere, qui vit qu'elle gagneroit peu de choſes à ſe taire, l'arrêta ſur ce mot de corruption, & lui demanda ce qu'il trouvoit dans la conduite où dans la réputation de l'honnête homme dont il parloit, qui pût autoriſer de pareils ſoupçons. Je n'ai pas cru, ajouta-t-elle, que l'eſprit & le mérite fuſſent

des titres d'exclusion dans la société. A qui donc faudra-t-il ouvrir votre maison, si les talents & les mœurs n'en obtiennent pas l'entrée? A des gens sortables, Madame, reprit-il en colere, qui puissent réparer l'honneur d'une fille quand ils l'ont offensé. Non, dit-elle, mais à des gens de bien qui ne l'offensent point. Apprenez, dit-il, que c'est offenser l'honneur d'une maison que d'oser en solliciter l'alliance sans titres pour l'obtenir. Loin de voir en cela, dit ma mere, une offense, je n'y vois, au contraire, qu'un témoignage d'estime. D'ailleurs, je ne sache point que celui contre qui vous vous emportez ait rien fait de semblable à votre égard. Il l'a fait, Madame, & fera pis encore si je n'y mets ordre; mais je veillerai, n'en doutez pas, aux soins que vous rempliſſez si mal.

Alors commença une dangereuse altercation, qui m'apprit que les bruits de ville dont tu parles, étoient ignorés de mes parents, mais durant laquelle ton indigne cousine eût voulu être à cent pieds sous terre Imagine-toi la meilleure & la plus abusée des meres faisant l'éloge de sa coupable fille, & la louant, hélas! de toutes les vertus qu'elle a perdues, dans les termes les plus honorables, ou pour mieux dire, les plus humiliants. Figure-toi un pere irrité, prodigue d'expressions offensantes, & qui dans tout son emportement, n'en laisse pas échapper une qui marque le moindre doute sur la sageſſe de celle que le remords déchire & que la honte écrase en sa présence. O quel incroyable tourment d'une conscience avilie, de se reprocher des crimes

que la colere & l'indignation ne pourroient soupçonner ! Quel poids accablant & insupportable que celui d'une fausse louange, & d'une estime que le cœur rejette en secret ! Je m'en sentois tellement oppressée que, pour me délivrer d'un si cruel supplice, j'étois prête à tout avouer, si mon pere m'en eût laissé le temps ; mais l'impétuosité de son emportement lui faisoit redire cent fois les mêmes choses, & changer à chaque instant de sujet. Il remarqua ma contenance basse, éperdue, humiliée, indice de mes remords. S'il n'en tira pas la conséquence de ma faute, il en tira celle de mon amour ; & pour m'en faire plus de honte, il en outragea l'objet en des termes si odieux & si mépriſants, que je ne pus, malgré tous mes efforts, le laisser poursuivre sans l'interrompre.

Je ne sais, ma chere, où je trouvai tant de hardiesse, & quel moment d'égarement me fit oublier ainsi le devoir & la modestie ; mais si j'osai sortir un instant d'un silence respectueux, j'en portai, comme tu vas voir, assez rudement la peine. Au nom du Ciel, lui dis-je, daignez vous appaiser ; jamais un homme digne de tant d'injures ne sera dangereux pour moi. A l'instant, mon pere, qui crut sentir un reproche à travers ces mots, & dont la fureur n'attendoit qu'un prétexte, s'élança sur ta pauvre amie : pour la premiere fois de ma vie, je reçus un soufflet qui ne fut pas le seul, & se livrant à son transport avec une violence égale à celle qu'il lui avoit coûté, il me maltraita sans ménagement, quoique ma

mere se fût jettée entre deux, m'eût couverte de son corps, & eût reçu quelques-uns des coups qui m'étoient portés. En reculant pour les éviter je fis un faux pas, je tombai, & mon visage alla donner contre le pied d'une table qui me fit saigner.

Ici finit le triomphe de la colere, & commença celui de la nature. Ma chute, mon sang, mes larmes, celles de ma mere, l'émurent. Il me releva avec un air d'inquiétude & d'empressement, & m'ayant assise sur une chaise ils rechercherent tous deux avec soin si je n'étois point blessée. Je n'avois qu'une légere contusion au front, & ne saignois que du nez. Cependant je vis au changement d'air & de voix de mon pere, qu'il étoit mécontent de ce qu'il venoit de faire. Il ne revint point à moi par des caresses, la dignité paternelle ne souffroit pas un changement si brusque ; mais il revint à ma mere avec de tendres excuses, & je voyois si bien, aux regards qu'il jettoit furtivement sur moi, que la moitié de tout cela m'étoit indirectement adressée. Non, ma chere, il n'y a point de confusion si touchante que celle d'un tendre pere qui croit s'être mis dans son tort. Le cœur d'un pere sent qu'il est fait pour pardonner, & non pour avoir besoin de pardon.

Il étoit l'heure du souper ; on le fit retarder pour me donner le temps de me remettre, & mon pere ne voulant pas que les domestiques fussent témoins de mon désordre, m'alla chercher lui-même un verre d'eau, tandis que ma mere me baffinoit le visage. Hélas ! cette

pauvre maman ! déjà languiſſante & valétudinaire, elle ſe ſeroit bien paſſée d'une pareille ſcene, & n'avoit guere moins beſoin de ſecours que moi.

A table, il ne me parla point ; mais ce ſilence étoit de honte & non de dédain ; il affectoit de trouver bon chaque plat pour dire à ma mere de m'en ſervir, & ce qui me toucha le plus ſenſiblement, fut de m'appercevoir qu'il cherchoit les occaſions de nommer ſa fille, & non pas Julie comme à l'ordinaire.

Après le ſouper l'air ſe trouva ſi froid que ma mere fit faire du feu dans ſa chambre. Elle s'aſſit à l'un des coins de la cheminée, & mon pere à l'autre J'allois prendre une chaiſe pour me placer entr'eux, quand marrêtant par ma robe, & me tirant à lui, ſans rien dire, il m'aſſit ſur ſes genoux. Tout cela ſe fit ſi promptement, & par une ſorte de mouvement ſi involontaire qu'il en eut une eſpece de repentir le moment d'après. Cependant j'étois ſur ſes genoux, il ne pouvoit plus s'en dédire, & ce qu'il y avoit de pis pour la contenance, il falloit me tenir embraſſée dans cette gênante attitude. Tout cela ſe faiſoit en ſilence ; mais je ſentois de temps en temps ſes bras ſe preſſer contre mes flancs avec un ſoupir aſſez mal étouffé. Je ne ſais quelle mauvaiſe honte empêchoit ſes bras paternels de ſe livrer à ces douces étreintes ; une certaine gravité qu'on n'oſoit quitter, une certaine confuſion qu'on n'oſoit vaincre, mettoient entre un pere & ſa fille ce charmant embarras que la pudeur & l'amour don-

nent aux amants ; tandis qu'une tendre mere, transportée d'aise, dévoroit en secret un si doux spectacle. Je voyois, je sentois tout cela, mon ange, & ne pus tenir plus longtemps à l'attendrissement qui me gagnoit. Je feignis de glisser ; je jettai pour me retenir un bras au cou de mon pere, je penchai mon visage sur son visage vénérable, & dans un instant il fut couvert de mes baisers, & inondé de mes larmes. Je sentis, à celles qui couloient de ses yeux, qu'il étoit lui-même soulagé d'une grande peine ; ma mere vint partager nos transports. Douce & paisible innocence, tu manquas seule à mon cœur pour faire de cette scene de la nature le plus délicieux moment de ma vie !

Ce matin, la lassitude & le ressentiment de ma chute m'ayant retenue au lit un peu tard, mon pere est entré dans ma chambre avant que je fusse levée ; il s'est assis à côté de mon lit, en s'informant tendrement de ma santé ; il a pris une de mes mains dans les siennes, il s'est abaissé jusqu'à la baiser plusieurs fois en m'appellant sa chere fille, & me témoignant du regret de son emportement. Pour moi, je lui ai dit, & je le pense, que je serois trop heureuse d'être battue tous les jours au même prix, & qu'il n'y a point de traitement si rude qu'une seule de ses caresses n'efface au fond de mon cœur.

Après cela prenant un ton plus grave, il m'a remise sur le sujet d'hier, & m'a signifié sa volonté en termes honnêtes, mais précis. Vous savez, m'a-t-il dit, à qui je vous desti-

ne, je vous l'ai déclaré dès mon arrivée, & ne changerai jamais d'intention sur ce point. Quant à l'homme dont m'a parlé Milord Edouard, quoique je ne lui dispute point le mérite que tout le monde lui trouve, je ne sais s'il a conçu de lui-même le ridicule espoir de s'allier à moi, ou si quelqu'un a pu le lui inspirer; mais quand je n'aurois personne en vue, & qu'il auroit toutes les guinées de l'Angleterre, soyez sûre que je n'accepterois jamais un tel gendre. Je vous défends de le voir & de lui parler de votre vie, & cela autant pour la sûreté de la sienne que pour votre honneur. Quoique je me sois toujours senti peu d'inclination pour lui, je le hais sur-tout à présent pour les excès qu'il m'a fait commettre, & ne lui pardonnerai jamais ma brutalité.

A ces mots il est sorti sans attendre ma réponse, & presque avec le même air de sévérité qu'il venoit de se reprocher. Ah! ma Cousine, quels monstres d'enfer sont ces préjugés qui dépravent les meilleurs cœurs, & font taire à chaque instant la nature?

Voilà, ma Claire, comment s'est passée l'explication que tu avois prévue, & dont je n'ai pu comprendre la cause jusqu'à ce que ta lettre me l'ait apprise. Je ne puis bien te dire quelle révolution s'est faite en moi, mais depuis ce moment je me trouve changée. Il me semble que je tourne les yeux avec plus de regret sur l'heureux temps où je vivois tranquille & contente au sein de ma famille, & que je sens augmenter le senti-

ment de ma faute, avec celui des biens qu'elle m'a fait perdre. Dis, cruelle, dis le-moi, si tu l'oses, le temps de l'amour seroit-il passé, & faut-il ne se plus revoir? Ah! sens-tu bien tout ce qu'il y a de sombre & d'horrible dans cette funeste idée? Cependant l'ordre de mon pere est précis, le danger de mon amant est certain. Sais-tu ce qui résulte en moi de tant de mouvements opposés qui s'entre-détruisent? Une sorte de stupidité qui me rend l'ame presque insensible, & ne me laisse l'usage ni des passions ni de la raison. Le moment est critique, tu me l'as dit, & je le sens; cependant je ne fus jamais moins en état de me conduire. J'ai voulu tenter vingt fois d'écrire à celui que j'aime; je suis prête à m'évanouir à chaque ligne, & n'en saurois tracer deux de suite. Il ne me reste que toi, ma douce amie, daigne penser, parler, agir pour moi; je remets mon sort en tes mains: quelque parti que tu prennes, je confirme d'avance tout ce que tu feras; je confie à ton amitié ce pouvoir funeste que l'amour m'a vendu si cher. Sépare-moi pour jamais de moi-même, donne-moi la mort, s'il faut que je meure; mais ne me force pas de me percer le cœur de ma propre main.

O mon ange! ma protectrice! quel horrible emploi je te laisse! Auras-tu le courage de l'exercer? sauras-tu bien en adoucir la barbarie? Hélas! ce n'est pas mon cœur seul qu'il faut déchirer. Claire, tu le sais, tu le sais, comment je suis aimée! Je n'ai pas même la consolation d'être la plus à plaindre. De grace,

fais parler mon cœur par ta bouche ; pénetre le tien de la tendre commiſération de l'amour : conſole un infortuné ! Dis-lui cent fois..... Ah ! dis-lui ..... Ne crois-tu pas, chere amie, que malgré tous les préjugés, tous les obſtacles, tous les revers, le Ciel nous a faits l'un pour l'autre ? Oui, j'en ſuis sûre ; il nous deſtine à être unis. Il m'eſt impoſſible de perdre cette idée, il m'eſt impoſſible de renoncer à l'eſpoir qui la ſuit. Dis-lui qu'il ſe garde lui-même du découragement & du déſeſpoir. Ne t'amuſe point à lui demander en mon nom amour & fidélité, encore moins à lui en promettre autant de ma part. L'aſſurance n'en eſt-elle pas au fond de nos ames ? Ne ſentons-nous pas qu'elles ſont indiviſibles, & que nous n'en avons plus qu'une à nous deux ? Dis-lui donc ſeulement qu'il eſpere ; & que ſi le ſort nous pourſuit, il ſe fie au moins à l'amour : car, je le ſens, ma Couſine, il guérira de maniere ou d'autre les maux qu'il nous cauſe ; & quoi que le Ciel ordonne de nous, nous ne vivrons pas long-temps ſéparés.

*P. S.* Après ma lettre écrite j'ai paſſé dans la chambre de ma mere, & je m'y ſuis trouvée ſi mal que je ſuis obligée de venir me mettre dans mon lit. Je m'apperçois même..... je crains..... ah ! ma chere, je crains bien que ma chute d'hier n'ait quelque ſuite plus funeſte que je n'avois penſé. Ainſi tout eſt fini pour moi ; toutes mes eſpérances m'abandonnent en même temps.

## LETTRE LXIV.

*De Claire à M. d'Orbe.*

Mon pere m'a rapporté ce matin l'entretien qu'il eut hier avec vous. Je vois avec plaisir que tout s'achemine à ce qu'il vous plaît d'appeller votre bonheur. J'espere, vous le savez, d'y trouver aussi le mien ; l'estime & l'amitié vous sont acquises, & tout ce que mon cœur peut nourrir de sentiments plus tendres est encore à vous. Mais ne vous y trompez pas, je suis en femme une espece de monstre, & je ne sais par quelle bizarrerie de la nature, l'amitié l'emporte en moi sur l'amour. Quand je vous dis que ma Julie m'est plus chere que vous, vous n'en faites querire, & cependant rien n'est plus vrai. Julie le sent si bien, qu'elle est plus jalouse pour vous que vous-même, & que tandis que vous paroissez content, elle trouve toujours que je ne vous aime pas assez. Il y a plus, & je m'attache tellement à tout ce qui lui est cher, que son amant & vous, êtes à peu près dans mon cœur en même degré, quoique de différentes manieres. Je n'ai pour lui que de l'amitié, mais elle est plus vive : je crois sentir un peu d'amour pour vous ; mais il est plus posé. Quoique tout cela pût paroître assez équivalent pour troubler la tranquillité d'un jaloux, je ne pense pas que la vôtre en soit fort altérée.

Que les pauvres enfants en ſont loin, de cette douce tranquillité dont nous oſons jouir; & que notre contentement a mauvaiſe grace, tandis que nos amis ſont au déſeſpoir ! C'en eſt fait, il faut qu'ils ſe quittent, voici l'inſtant peut-être de leur éternelle ſéparation; & la triſteſſe que nous leur reprochâmes le jour du concert, étoit peut-être un preſſentiment qu'ils ſe voyoient pour la derniere fois. Cependant votre ami ne ſait rien de ſon infortune : dans la ſécurité de ſon cœur il jouit encore du bonheur qu'il a perdu ; au moment du déſeſpoir il goûte en idée une ombre de félicité, & comme celui qu'enleve un trépas imprévu, le malheureux ſonge à vivre, & ne voit pas la mort qui va le ſaiſir. Hélas ! c'eſt de ma main qu'il doit recevoir ce coup terrible ! O divine amitié ! ſeule idole de mon cœur ! viens l'animer de ta ſainte cruauté : donne-moi le courage d'être barbare, & de te ſervir dignement dans un ſi douloureux devoir !

Je compte ſur vous en cette occaſion, & j'y compterois même quand vous m'aimeriez moins ; car je connois votre ame ; je ſais qu'elle n'a pas beſoin du zele de l'amour, où parle celui de l'humanité. Il s'agit d'abord d'engager notre ami à venir chez moi demain dans la matinée. Gardez-vous, au ſurplus, de l'avertir de rien. Aujourd'hui l'on me laiſſe libre, & j'irai paſſer l'après-midi chez Julie : tâchez de trouver Milord Edouard, & de venir ſeul avec lui m'attendre à huit heures, afin de convenir enſemble de ce qu'il faudra

faire pour résoudre au départ cet infortuné, & prévenir son désespoir.

J'espere beaucoup de son courage & de nos soins. J'espere encore plus de son amour. La volonté de Julie, le danger que courent sa vie & son honneur, sont des motifs auxquels il ne resistera pas. Quoi qu'il en soit, je vous déclare qu'il ne sera point question de noce entre nous, que Julie ne soit tranquille, & que jamais les larmes de mon amie n'arroseront le nœud qui doit nous unir. Ainsi, Monsieur, s'il est vrai que vous m'aimiez, votre intérêt s'accorde en cette occasion avec votre générosité, & ce n'est pas tellement ici l'affaire d'autrui que ce ne soit aussi la vôtre.

## LETTRE LXV.

*De Claire à Julie.*

Tout est fait; & malgré ses imprudences, ma Julie est en sûreté. Les secrets de ton cœur sont ensevelis dans l'ombre du mystere; tu es encore au sein de ta famille & de ton pays, chérie, honorée, jouissant d'une réputation sans tache, & d'une estime universelle. Considere en frémissant les dangers que la honte ou l'amour t'ont fait courir en faisant trop ou trop peu. Apprends à ne vouloir plus concilier des sentiments incompatibles, & bénis le Ciel, trop aveugle amante, ou fille trop craintive, d'un bonheur qui n'étoit réservé qu'à toi.

Je

Je voulois éviter à ton triſte cœur le détail de ce départ ſi cruel & ſi néceſſaire. Tu l'as voulu, je l'ai promis, je tiendrai parole avec cette même franchiſe qui nous eſt commune, & qui ne mit jamais aucun avantage en balance avec la bonne foi. Lis donc, chere & déplorable amie, lis, puiſqu'il le faut, mais prends courage, & tiens-toi ferme.

Toutes les meſures que j'avois priſes, & dont je te rendis compte hier, ont été ſuivies de point en point. En rentrant chez moi j'y trouvai M. d'Orbe & Milord Edouard. Je commençai par déclarer au dernier ce que nous ſavions de ſon héroïque généroſité, & lui témoignai combien nous en étions toutes deux pénétrées. Enſuite, je leur expoſai les puiſſantes raiſons que nous avions d'éloigner promptement ſon ami, & les difficultés que je prévoyois à l'y réſoudre. Milord ſentit parfaitement tout cela, & montra beaucoup de douleur de l'effet qu'avoit produit ſon zele inconſidéré. Ils convinrent qu'il étoit important de précipiter le départ de ton ami, & de ſaiſir un moment de conſentement pour prévenir de nouvelles irréſolutions, & l'arracher au continuel danger du ſéjour. Je voulois charger M. d'Orbe de faire à ſon inſu les préparatifs convenables; mais Milord regardant cette affaire comme la ſienne, voulut en prendre le ſoin. Il me promit que ſa chaiſe ſeroit prête ce matin à onze heures, ajoutant qu'il l'accompagneroit auſſi loin qu'il ſeroit néceſſaire, & il propoſa de l'emmener d'abord ſous un autre prétexte pour le déterminer

plus à loisir. Cet expédient ne me parut pas assez franc pour nous & pour notre ami, & je ne voulus pas non plus l'exposer loin de nous au premier effet d'un désespoir qui pouvoit plus aisément échapper aux yeux de Milord qu'aux miens. Je n'acceptai pas, par la même raison, la proposition qu'il fit de lui parler lui-même, & d'obtenir son consentement. Je prévoyois que cette négociation seroit délicate, & je n'en voulus charger que moi seule ; car je connois plus sûrement les endroits sensibles de son cœur, & je sais qu'il regne toujours entre hommes une sécheresse qu'une femme sait mieux adoucir. Cependant je conçus que les soins de Milord ne nous seroient pas inutiles pour préparer les choses. Je vis tout l'effet que pouvoient produire sur un cœur vertueux les discours d'un homme sensible, qui croit n'être qu'un philosophe, & quelle chaleur la voix d'un ami pouvoit donner aux raisonnements d'un sage.

J'engageai donc Milord Edouard à passer avec lui la soirée ; & , sans rien dire qui eût un rapport direct à sa situation, de disposer insensiblement son ame à la fermeté stoïque. Vous qui savez si bien votre Epictete, lui dis-je, voici le cas, ou jamais, de l'employer utilement. Distinguez avec soin les biens apparents des biens réels ; ceux qui sont en nous, de ceux qui sont hors de nous. Dans un moment où l'épreuve se prépare au dehors, prouvez-lui qu'on ne reçoit jamais de mal que de soi-même, & que le sage se portant par-tout avec lui, porte aussi par-tout son bonheur. Je

compris à sa réponse que cette légere ironie, qui ne pouvoit le fâcher, suffisoit pour exciter son zele, & qu'il comptoit fort m'envoyer le lendemain ton ami bien préparé. C'étoit tout ce que j'avois prétendu : car quoiqu'au fond je ne fasse pas grand cas, non plus que toi, de toute cette philosophie particuliere, je suis persuadée qu'un honnête homme a toujours quelque honte de changer de maximes du soir au matin ; & de se dédire en son cœur dès le lendemain de tout ce que la raison lui dictoit la veille.

M. d'Orbe vouloit être aussi de la partie, & passer la soirée avec eux ; mais je le priai de n'en rien faire : il n'auroit fait que s'ennuyer ou gêner l'entretien. L'intérêt que je prends à lui ne m'empêche pas de voir qu'il n'est point du vol des deux autres. Ce penser mâle des ames fortes, qui leur donne un idiôme si particulier, est une langue dont il n'a pas la grammaire. En les quittant je songeai au punch, & craignant les confidences anticipées, j'en glissai un mot en riant à Milord. Rassurez vous, me dit-il, je me livre aux habitudes quand je n'y vois aucun danger ; mais je ne m'en suis jamais fait l'esclave : il s'agit ici de l'honneur de Julie, du destin peut-être de la vie d'un homme & de mon ami. Je boirai du punch selon ma coutume, de peur de donner à l'entretien quelque air de préparation ; mais ce punch sera de la limonade, & comme il s'abstient d'en boire, il ne s'en appercevra point. Ne trouves-tu pas, ma chere, qu'on doit être bien humilié d'avoir con-

tracté des habitudes qui forcent à de pareilles précautions ?

J'ai passé la nuit dans de grandes agitations qui n'étoient pas toutes pour ton compte. Les plaisirs innocents de notre premiere jeunesse ; la douceur d'une ancienne familiarité ; la société plus resserrée encore depuis une année entre lui & moi par la difficulté qu'il avoit de te voir ; tout portoit dans mon ame l'amertume de cette séparation. Je sentois que j'allois perdre avec la moitié de toi-même une partie de ma propre existence. Je comptois les heures avec inquiétude, & voyant poindre le jour, je n'ai pas vu naître sans effroi celui qui devoit décider de ton sort. J'ai passé la matinée à méditer mes discours & à réfléchir sur l'impression qu'ils pouvoient faire. Enfin l'heure est venue, & j'ai vu entrer ton ami. Il avoit l'air inquiet, & m'a demandé précipitamment de tes nouvelles ; car dès le lendemain de ta scene avec ton pere, il avoit su que tu étois malade, & Milord Edouard lui avoit confirmé hier que tu n'étois pas sortie de ton lit. Pour éviter là-dessus les détails, je lui ai dit aussi-tôt que je t'avois laissée mieux hier au soir, & j'ai ajouté qu'il en apprendroit dans un moment davantage par le retour de Hantz que je venois de t'envoyer. Ma précaution n'a servi de rien, il m'a fait cent questions sur ton état, & comme elles m'éloignoient de mon objet, j'ai fait des réponses succinctes, & me suis mise à le questionner à mon tour.

J'ai commencé par sonder la situation de

son esprit. Je l'ai trouvé grave, méthodique & prêt à peser le sentiment au poids de la raison. Graces au Ciel, ai-je dit en moi-même, voilà mon sage bien préparé. Il ne s'agit plus que de le mettre à l'épreuve. Quoique l'usage ordinaire soit d'annoncer par degrés les tristes nouvelles, la connoissance que j'ai de son imagination fougueuse, qui sur un mot porte tout à l'extrême, m'a déterminée à suivre une route contraire, & j'ai mieux aimé l'accabler d'abord pour lui ménager des adoucissements, que de multiplier inutilement ses douleurs, & les lui donner mille fois pour une. Prenant donc un ton plus sérieux, & le regardant fixement : mon ami, lui ai-je dit, connoissez-vous les bornes du courage & de la vertu dans une ame forte, & croyez-vous que renoncer à ce qu'on aime soit un effort au-dessus de l'humanité ? A l'instant il s'est levé comme un furieux, puis frappant des mains & les portant à son front ainsi jointes, je vous entends, s'est-il écrié, Julie est morte ! Julie est morte ! a-t-il répété d'un ton qui m'a fait frémir : je le sens à vos soins trompeurs, à vos vains ménagements, qui ne font que rendre ma mort plus lente & plus cruelle.

Quoiqu'effrayée d'un mouvement si subit, j'en ai bientôt deviné la cause, & j'ai d'abord conçu comment les nouvelles de ta maladie, les moralités de Milord Edouard, le rendez-vous de ce matin, ses questions éludées, celles que je venois de lui faire l'avoient pu jetter dans de fausses alarmes. Je voyois bien aussi quel parti je pouvois tirer de son erreur en l'y laiſ-

sant quelques instants ; mais je n'ai pu me résoudre à cette barbarie. L'idée de la mort de ce qu'on aime est si affreuse, qu'il n'y en a point qui ne soit douce à lui substituer, & je me suis hâtée de profiter de cet avantage. Peut-être ne la verrez-vous plus, lui ai-je dit ; mais elle vit & vous aime. Ah ! si Julie étoit morte, Claire auroit-elle quelque chose à vous dire ? Rendez graces au Ciel qui sauve à votre infortune des maux dont il pourroit vous accabler. Il étoit si étonné, si saisi, si égaré, qu'après l'avoir fait rasseoir, j'ai eu le temps de lui détailler par ordre tout ce qu'il falloit qu'il fût, & j'ai fait valoir de mon mieux les procédés de Milord Edouard, afin de faire dans son cœur honnête quelque diversion à la douleur, par le charme de la reconnoissance.

Voilà, mon cher, ai-je poursuivi, l'état actuel des choses. Julie est au bord de l'abyme, prête à s'y voir accabler du déshonneur public, de l'indignation de sa famille, des violences d'un pere emporté, & de son propre désespoir. Le danger augmente incessamment : de la main de son pere ou de la sienne, le poignard, à chaque instant de sa vie, est à deux doigts de son cœur. Il reste un seul moyen de prévenir tous ces maux, & ce moyen dépend de vous seul. Le sort de votre amante est entre vos mains. Voyez si vous avez le courage de la sauver en vous éloignant d'elle, puisqu'aussi-bien il ne lui est plus permis de vous voir, ou si vous aimez mieux être l'auteur & le témoin de sa perte

& de ſon opprobre. Après avoir tout fait pour vous, elle va voir ce que votre cœur peut faire pour elle. Eſt-il étonnant que votre ſanté ſuccombe à ſes peines ? Vous êtes inquiet de ſa vie : ſachez que vous en êtes l'arbitre.

Il m'écoutoit ſans m'interrompre ; mais ſitôt qu'il a compris de quoi il s'agiſſoit, j'ai vu diſparoître ce geſte animé, ce regard furieux, cet air effrayé, mais vif & bouillant qu'il avoit auparavant. Un voile ſombre de triſteſſe & de conſternation a couvert ſon viſage ; ſon œil morne & ſa contenance effarée annonçoient l'abattement de ſon cœur. A peine avoit-il la force d'ouvrir la bouche pour me répondre. Il faut partir, m'a-t-il dit d'un ton qu'une autre auroit cru tranquille. Hé bien, je partirai. N'ai-je pas aſſez vécu? Non, ſans doute, ai-je repris auſſi-tôt ; il faut vivre pour celle qui vous aime : avez-vous oublié que ſes jours dépendent des vôtres ? Il ne falloit donc pas les ſéparer, a-t-il à l'inſtant ajouté ; elle l'a pu & le peut encore. J'ai feint de ne pas entendre ces derniers mots, & je cherchois à le ranimer par quelques eſpérances auxquelles ſon ame demeuroit fermée, quand Hantz eſt rentré, & m'a rapporté de bonnes nouvelles. Dans le moment, de joie qu'il en a reſſenti, il s'eſt écrié : ah ! qu'elle vive ! qu'elle ſoit heureuſe..... s'il eſt poſſible. Je ne veux que lui faire mes derniers adieux..... & je pars. Ignorez-vous, ai-je dit, qu'il ne lui eſt plus permis de vous voir ? Hélas ! vos adieux ſont faits, & vous

êtes déjà séparés ! Votre sort sera moins cruel quand vous serez plus loin d'elle ; vous aurez du moins le plaisir de l'avoir mise en sûreté. Fuyez dès ce jour, dès cet instant, craignez qu'un si grand sacrifice ne soit trop tardif ; tremblez de causer encore sa perte après vous être dévoué pour elle. Quoi ! m'a-t-il dit avec une espece de fureur, je partirois sans la revoir ? Quoi ! je ne la verrois plus ? Non, non, nous périrons tous deux, s'il le faut ; la mort, je le sais bien, ne lui sera point dure avec moi : mais je la verrai, quoi qu'il arrive ; je laisserai mon cœur & ma vie à ses pieds, avant de m'arracher à moi-même. Il ne m'a pas été difficile de lui montrer la folie & la cruauté d'un pareil projet. Mais ce *quoi, je ne la verrai plus !* qui revenoit sans cesse d'un ton plus douloureux, sembloit chercher au moins des consolations pour l'avenir. Pourquoi, lui ai-je dit, vous figurer vos maux pires qu'ils ne sont ? pourquoi renoncer à des espérances que Julie elle-même n'a pas perdues ? Pensez-vous qu'elle pût se séparer ainsi de vous, si elle croyoit que ce fût pour toujours ? Non, mon ami, vous devez connoître son cœur. Vous devez savoir combien elle préfere son amour à sa vie. Je crains, je crains trop (j'ai ajouté ces mots, je te l'avoue) qu'elle ne le préfere bientôt à tout. Croyez donc qu'elle espere, puisqu'elle consent à vivre : croyez que les soins que la prudence lui dicte vous regardent plus qu'il ne semble, & qu'elle ne se respecte pas moins pour vous que pour elle-même. Alors j'ai ti-

ré

ré ta derniere lettre, & lui montrant les tendres espérances de cette fille aveuglée qui croit n'avoir plus d'amour, j'ai ranimé les siennes à cette douce chaleur. Ce peu de lignes sembloit distiller un baume salutaire sur la blessure envenimée. J'ai vu ses regards s'adoucir, & ses yeux s'humecter; j'ai vu l'attendrissement succéder par degrés au désespoir; mais ces derniers mots si touchants, tels que ton cœur les fait dire, *nous ne vivrons pas long-temps séparés*, l'ont fait fondre en larmes. Non, Julie, non, ma Julie, a-t-il dit en élevant la voix & baisant la lettre, nous ne vivrons pas long-temps séparés : le Ciel unira nos destins sur la terre, ou nos cœurs dans le séjour éternel.

C'étoit là l'état où je l'avois souhaité. Sa seche & sombre douleur m'inquiétoit. Je ne l'aurois pas laissé partir dans cette situation d'esprit; mais si-tôt que je l'ai vu pleurer, & que j'ai entendu ton nom chéri sortir de sa bouche avec douceur, je n'ai plus craint pour sa vie; car rien n'est moins tendre que le désespoir. Dans cet instant il a tiré de l'émotion de son cœur une objection que je n'avois pas prévue. Il m'a parlé de l'état où tu soupçonnois d'être, jurant qu'il mourroit plutôt mille fois que de t'abandonner à tous les périls qui t'alloient menacer. Je n'ai eu garde de lui parler de ton accident; je lui ai dit simplement que ton attente avoit encore été trompée, & qu'il n'y avoit plus rien à espérer. Ainsi, m'a-t-il dit en soupirant, il ne restera sur la terre aucun monument de mon

bonheur; il a disparu comme un songe qui n'eut jamais de réalité.

Il me restoit à exécuter la derniere partie de ta commission; & je n'ai pas cru qu'après l'union dans laquelle vous avez vécu, il fallût à cela ni préparatif ni mystere. Je n'aurois pas même évité un peu d'altercation sur ce léger sujet, pour éluder celle qui pourroit renaître sur celui de notre entretien. Je lui ai reproché sa négligence dans le soin de ses affaires. Je lui ai dit que tu craignois que de long temps il ne fût plus soigneux, & qu'en attendant qu'il le devînt tu lui ordonnois de se conserver pour toi; de pourvoir mieux à ses besoins, & de se charger à cet effet du léger supplément que j'avois à lui remettre de ta part. Il n'a ni paru humilié de cette proposition, ni prétendu en faire une affaire. Il m'a dit simplement que tu savois bien que rien ne lui venoit de toi qu'il ne reçût avec transport; mais que ta précaution étoit superflue, & qu'une petite maison qu'il venoit de vendre à Granson (*), reste de son chétif patrimoine, lui avoit produit plus d'argent qu'il n'en avoit possédé de sa vie. D'ailleurs, a-t-il ajouté, j'ai quelques talents dont je puis tirer par-tout des ressources. Je ferai trop heureux de trouver dans leur exercice quelque diversion à mes maux, & depuis que

(*) Je suis un peu en peine de savoir comment cet amant anonyme, qui sera dit ci-après n'avoir pas encore deux ans, a pu vendre une maison, n'étant pas majeur. Ces Lettres sont si pleines de semblables absurdités, que je n'en parlerai plus; il suffit d'en avoir averti.

j'ai vu de plus près l'usage que Julie fait de son superflu, je le regarde comme le trésor sacré de la veuve & de l'orphelin, dont l'humanité ne me permet pas de rien aliéner. Je lui ai rappellé son voyage du Valais, ta lettre & la précision de tes ordres. Les mêmes raisons subsistent..... Les mêmes, a-t-il interrompu d'un ton d'indignation ! La peine de mon refus étoit de ne la plus voir : qu'elle me laisse donc rester, & j'accepte. Si j'obéis, pourquoi me punit-elle? Si je refuse, que me fera-t-elle de pis?..... Les mêmes, répétoit-il avec impatience! Notre union commençoit, elle est prête à finir ; peut-être vais-je pour jamais me séparer d'elle : il n'y a plus rien de commun entr'elle & moi ; nous allons être étrangers l'un à l'autre. Il a prononcé ces derniers mots avec un tel serrement de cœur, que j'ai tremblé de le voir retomber dans l'état d'où j'avois eu tant de peine à le tirer. Vous êtes un enfant, ai-je affecté de lui dire d'un air riant : vous avez encore besoin d'un tuteur, & je veux être le vôtre. Je vais garder ceci, & pour en disposer à propos dans le commerce que nous allons avoir ensemble, je veux être instruite de toutes vos affaires. Je tâchois de détourner ainsi ses idées funestes par celles d'une correspondance familiere continuée entre nous ; & cette ame simple, qui ne cherche, pour ainsi dire, qu'à s'accrocher à ce qui l'environne, a pris aisément le change. Nous nous sommes ensuite ajustés pour les adresses de lettres : & comme ces mesures ne pouvoient que lui

être agréable, j'en ai prolongé le détail jusqu'à l'arrivée de M. d'Orbe, qui m'a fait signe que tout étoit prêt.

Ton ami a facilement compris de quoi il s'agissoit ; il a instamment demandé à t'écrire, mais je me suis gardée de le permettre. Je prévoyois qu'un excès d'attendrissement lui relâcheroit trop le cœur, & qu'à peine seroit-il au milieu de sa lettre qu'il n'y auroit plus moyen de le faire partir. Tous les délais sont dangereux, lui ai-je dit ; hâtez-vous d'arriver à la premiere station, d'où vous pourrez lui écrire à votre aise. En disant cela, j'ai fait signe à M. d'Orbe ; je me suis avancée, & le cœur gros de sanglots, j'ai collé mon visage sur le sien ; je n'ai plus su ce qu'il devenoit : les larmes m'offusquoient la vue, ma tête commençoit à se perdre, & il étoit temps que mon rôle finît.

Un moment après je les ai entendus descendre précipitamment. Je suis sortie sur le palier pour les suivre des yeux ; ce dernier trait manquoit à mon trouble. J'ai vu l'insensé se jetter à genoux au milieu de l'escalier, en baiser mille fois les marches, & d'Orbe pouvoit à peine l'arracher de cette froide pierre qu'il pressoit de son corps, de la tête & des bras, en poussant de longs gémissements. J'ai senti les miens prêts d'éclater malgré moi, & je suis brusquement rentrée, de peur de donner une scene à toute la maison.

A quelques instants delà, M. d'Orbe est revenu, tenant son mouchoir sur ses yeux. C'en est fait, m'a-t-il dit, ils sont en route.

En arrivant chez lui, votre ami a trouvé la chaise à sa porte; Milord Edouard l'y attendoit aussi; il a couru au-devant de lui, & le serrant contre sa poitrine: *Viens, homme infortuné*, lui-a-t-il dit d'un ton pénétré, *viens verser tes douleurs dans ce cœur qui t'aime. Viens, tu sentiras peut-être qu'on n'a pas tout perdu sur la terre, quand on y retrouve un ami tel que moi.* A l'instant il l'a porté d'un bras vigoureux dans la chaise, & ils sont partis en se tenant étroitement embrassés.

*Fin de la premiere Partie.*

# TABLE
## DES LETTRES
## ET MATIERES

*Contenues en ce Volume.*

LETTRE PREMIERE à Julie.
*Son Maître d'étude, devenu amoureux d'elle, lui témoigne les sentiments les plus tendres. Il lui reproche le ton de cérémonie en particulier, & le ton familier devant tout le monde,* page 1
LET. II. à Julie.
*L'innocente familiarité de Julie devant tout le monde avec son Maître d'étude, retranchée. Plaintes de celui ci à cet égard,* 7
LET. III. à Julie.
*Son Amant s'apperçoit du trouble qu'il lui cause, & veut s'éloigner pour toujours,* 9
Premier BILLET de Julie.
*Elle permet à son Amant de rester, & de quel ton,* 11
RÉPONSE.
*L'Amant persiste à vouloir partir,* 12
Second BILLET de Julie.
*Elle insiste sur ce que son Amant ne parte point,* ibid.
RÉPONSE.

*Deſeſpoir de l'Amant*, 12
Troiſieme BILLET de Julie.
*Ses alarmes ſur les jours de ſon Amant. Elle lui ordonne d'attendre*, ibid.
LET. IV. de Julie.
*Aveu de ſa flamme. Ses remords. Elle conjure ſon Amant d'uſer de généroſité à ſon égard*, 13
LET. V. à Julie.
*Tranſports de ſon Amant ; ſes proteſtations du reſpect le plus inviolable*, 17
LET. VI. de Julie à Claire.
*Julie preſſe le retour de Claire, ſa couſine, auprès d'elle, & lui fait entrevoir qu'elle aime*, 20
LET. VII. Réponſe.
*Alarmes de Claire ſur l'état du cœur de ſa couſine, à qui elle annonce ſon retour prochain*, 22
LET. VIII. à Julie.
*Son Amant lui reproche la ſanté & la tranquillité qu'elle a recouvrées, les précautions qu'elle prend contre lui, & ne veut plus refuſer de la fortune les occaſions que Julie aura pu lui ôter*, 26
LET. IX. de Julie.
*Elle ſe plaint des torts de ſon Amant, lui explique la cauſe de ſes premieres alarmes, & celles de l'état préſent de ſon cœur, l'invite à s'en tenir au plaiſir délicieux d'aimer purement. Ses preſſentiments ſur l'avenir*, 29
LET. X. à Julie.
*Impreſſion que la belle ame de Julie fait ſur ſon Amant. Contradictions qu'il éprouve dans les ſentiments qu'elle lui inſpire*, 34
LET. XI. de Julie.
*Renouvellement de tendreſſe pour ſon Amant*,

*& en même temps d'attachement à son devoir. Elle lui représente combien il est important pour tous deux qu'il s'en remette à elle du soin de leur destin commun,* 37
LET. XII. à Julie.
*Son Amant acquiesce à ce qu'elle exige de lui. Nouveau plan d'études qu'il lui propose & qui amene plusieurs observations critiques,* 40
LET. XIII. de Julie.
*Satisfaite de la pureté des sentiments de son Amant, elle lui témoigne qu'elle ne désespere pas de pouvoir le rendre heureux un jour; lui annonce le retour de son pere, & le prévient sur une surprise qu'elle veut lui faire dans un bosquet,* 48
LET. XIV. à Julie.
*Etat violent de l'Amant de Julie. Effet d'un baiser qu'il a reçu d'elle dans le bosquet,* 51
LET. XV. de Julie.
*Elle exige que son Amant s'absente pour un tems, & lui fait tenir de l'argent pour aller dans sa patrie, afin de vaquer à ses affaires,* 54
LET. XVI. Réponse.
*L'Amant obéit, & par un motif de fierté lui renvoie son argent,* 55
LET. XVII. Replique.
*Indignation de Julie sur le refus de son Amant. Elle lui fait tenir le double de la premiere somme,* 56
LET. XVIII. à Julie.
*Son Amant reçoit la somme & part,* 59
LET. XIX. à Julie.
*Quelques jours après son arrivée dans sa patrie,*

*l'Amant de Julie lui demande de le rappeller, & lui témoigne son inquiétude sur le sort d'une premiere lettre qu'il lui a écrite*, 60
LET. XX. de Julie.
*Elle tranquillise son Amant sur ses inquiétudes par rapport au retard des réponses à ses lettres. Arrivée du pere de Julie. Rappel de son Amant différé*, 63
LET. XXI. à Julie.
*La sensibilité de Julie pour son pere louée par son Amant. Il regrette néanmoins de ne pas posséder son cœur tout entier*, 65
LET. XXII. de Julie.
*Etonnement de son pere sur les connoissances & les talents qu'il lui voit. Il est informé de la roture & de la fierté du Maître. Julie fait part de ces choses à son Amant, pour lui laisser le temps d'y réfléchir*, 68
LET. XXIII. à Julie.
*Description des montagnes du Valais. Mœurs des habitants. Portrait des Valaisanes. L'Amant de Julie ne voit qu'elle par tout*, 71
LET. XXIV. à Julie.
*Son Amant lui répond sur le paiement proposé des soins qu'il a pris de son éducation. Différence entre la position où ils sont tous deux par rapport à leurs amours, & celles où se trouvoient Héloïse & Abélard*, 83
LET. XXV. de Julie.
*Son espérance se flétrit tous les jours ; elle est accablée du poids de l'absence*, 87
BILLET.
*L'Amant de Julie s'approche du lieu où elle habite, & l'avertit de l'asyle qu'il s'est choisi*, 90

LET. XXVI. à Julie.
*Situation cruelle de son Amant. Du haut de sa retraite, il a continuellement les yeux fixés sur elle. Il lui propose de fuir avec lui*, 90
LET. XXVII. de Claire.
*Julie à l'extrémité. Effet de la proposition de son Amant. Claire le rappelle*, 97
LET. XXVIII. de Julie à Claire.
*Julie se plaint de l'absence de Claire ; de son pere qui veut la marier à un de ses amis, & ne répond plus d'elle-même*, 98
LET. XXIX. de Julie à Claire.
*Julie perd son innocence. Ses remords. Elle ne trouve plus de ressource que dans sa cousine*, 100
LET. XXX. Réponse.
*Claire tâche de calmer le désepoir de Julie, & lui jure une amitié inviolable*, 103
LET. XXXI. à Julie.
*L'Amant de Julie, qu'il a surprise fondante en larmes, lui reproche son repentir*, 107
LET. XXXII. Réponse.
*Julie regrete moins d'avoir donné trop à l'amour que de l'avoir privé de son plus grand charme. Elle conseille à son Amant, à qui elle apprend les soupçons de sa mere, de feindre des affaires qui l'empêchent de continuer à l'instruire, & l'informera des moyens qu'elle imagine d'avoir d'autres occasions de se voir tous deux*, 110
LET. XXXIII. de Julie.
*Peu satisfaite de la conduite des rendez-vous publics, dont elle craint d'ailleurs que la dissipation n'affoiblisse les feux de son Amant, elle l'invite à reprendre avec elle la vie soli-*

*taire & paisible dont elle l'a tiré. Projet qu'elle lui cache, & sur lequel elle lui défend de l'interroger,* 114
LET. XXXIV. Réponse.
*L'Amant de Julie, pour la rassurer sur la diversion dont elle lui a parlé, lui détaille tout ce qui s'est fait autour d'elle dans l'assemblée où il l'a vue, & promet de garder le silence qu'elle lui a imposé. Il refuse le grade de Capitaine au service du Roi de Sardaigne, & par quels motifs,* 116
LET. XXXV. de Julie.
*De la justification de son Amant, Julie prend occasion de traiter de la jalousie. Fût il Amant volage, elle ne le croira jamais ami trompeur. Elle doit souper avec lui chez le pere de Claire. Ce qui se passera après le souper,* 121
LET. XXXVI. de Julie.
*Les parents de Julie obligés de s'absenter. Elle sera déposée chez le pere de sa cousine. Arrangement qu'elle prend pour voir son Amant en liberté,* 125
LET. XXXVII. de Julie.
*Départ des parents de Julie. Etat de son cœur dans cette circonstance,* 129
LET. XXXVIII. à Julie.
*Témoin de la tendre amitié des deux cousines, l'Amant de Julie sent redoubler son amour. Son impatience de se trouver au Chalet; rendez-vous champêtre que Julie lui a assigné,* 131
LET. XXXIX. de Julie.
*Elle dit a son Amant de partir sur l'heure, pour aller demander le congé de Claude Anet, jeune garcon qui s'est engagé pour payer les*

*loyers de ſa maîtreſſe, qu'elle protégeoit auprès de ſa mere*, 134
LET. XL. de Fanchon Regard à Julie.
*Elle implore le ſecours de Julie pour avoir le congé de ſon Amant. Sentiments nobles & vertueux de cette fille*, 137
LET. XLI. Réponſe.
*Julie promet à Fanchon Regard, maîtreſſe de Claude Anet, de s'employer pour ſon Amant*, 139
LET. XLII. à Julie.
*Son Amant part pour avoir le congé de Claude Anet*, 142
LET. XLIII. à Julie.
*Généroſité du Capitaine de Claude Anet. L'Amant de Julie lui demande un rendez-vous au Chalet, avant le retour de la Maman*, ibid.
LET. XLIV. de Julie.
*Retour précipité de ſa mere. Avantages qui réſultent du voyage qu'a fait l'Amant de Julie pour avoir le congé de Claude Anet. Julie lui annonce l'arrivée de Milord Edouard Bomſton, dont il eſt connu. Ce qu'elle penſe de cet étranger*, 143
LET. XLV. de Julie.
*Où & comment l'Amant de Julie a fait connoiſſance avec Milord Edouard, dont il fait le portrait. Il reproche à ſa maîtreſſe de penſer en femme ſur cet Anglois, & la ſomme du rendez-vous au Chalet*, 146
LET. XLVI. de Julie.
*Elle annonce à ſon Amant le mariage de Fanchon Regard, & lui fait entendre que le tumulte de la noce peut ſuppléer au myſtere*

*du Chalet. Elle répond au reproche que ſon Amant lui a fait par rapport à Milord Edouard. Différence morale des ſexes. Souper pour le lendemain, où Julie & ſon Amant doivent ſe trouver avec Milord Edouard,* 149

LET. XLVII. à Julie.

*Son Amant craint que Milord Edouard ne devienne ſon époux. Rendez-vous de Muſique,* 153

LET. XLVIII. à Julie.

*Réflexions ſur la Muſique Françoiſe & ſur la Muſique Italienne,* 156

LET. XLIX. de Julie.

*Elle calme les craintes de ſon Amant, en l'aſſurant qu'il n'eſt point queſtion de mariage entr'elle & Milord Edouard,* 162

LET. L. de Julie.

*Reproche qu'elle fait à ſon Amant, de ce qu'échauffé de vin au ſortir d'un long repas, il lui a tenu des diſcours groſſiers, accompagnés de manieres indécentes,* 163

LET. LI. Réponſe.

*L'Amant de Julie, étonné de ſon forfait, renonce au vin pour la vie,* 169

LET. LII. de Julie.

*Elle badine ſon Amant ſur le ſerment qu'il a fait de ne plus boire de vin, lui pardonne, & le releve de ſon vœu,* 172

LET. LIII. de Julie.

*La noce de Fanchon, qui devoit ſe faire à Clarens, ſe fera à la ville, ce qui déconcerte les projets de Julie & de ſon Amant. Julie lui propoſe un rendez-vous nocturne, au riſque d'y périr tous deux,* 176

LET. LIV. à Julie.
*L'Amant de Julie dans le cabinet de sa Maîtresse. Ses transports en l'attendant*, 179
LET. LV. à Julie.
*Sentiments d'amour chez l'Amant de Julie, plus paisibles, mais plus affectueux & plus multipliés après qu'avant la jouissance*, 181
LET. LVI. de Claire à Julie.
*Démêlé de l'Amant de Julie avec Milord Edouard. Julie en est l'occasion. Duel proposé. Claire qui apprend cette aventure à sa cousine, lui conseille d'écarter son Amant pour prévenir tout soupçon. Elle ajoute qu'il faut commencer par vuider l'affaire de Milord Edouard, & par quels motifs*, 185
LET. LVII. de Julie.
*Raisons de Julie pour dissuader son Amant de se battre avec Milord Edouard, fondées principalement sur le soin qu'il doit prendre de la réputation de son Amante, sur la notion de l'honneur réel & de la véritable valeur*, 188
LET. LVIII. de Julie à Milord Edouard.
*Elle lui avoue qu'elle a un Amant maître de son cœur & de sa personne. Elle en fait l'éloge, & jure qu'elle ne lui survivra pas*, 202
LET. LIX. de M. d'Orbe à Julie.
*Il lui rend compte de la réponse de Milord Edouard, après la lecture de sa Lettre*, 204
LET. LX. à Julie.
*Réparation de Milord Edouard. Jusqu'à quel point il porte l'humanité & la générosité*, 205
LET. LXI. de Julie.
*Ses sentiments de reconnoissance pour Milord Edouard*, 232

# LA NOUVELLE HÉLOÏSE,

OU

# LETTRES

## DE DEUX AMANTS,

HABITANTS d'une petite Ville au pied des Alpes;

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR J.J. ROUSSEAU.

AVEC FIGURES.

SECONDE PARTIE.

GENEVE.

M. DCC. LXXXVI.

# TROISIEME ESTAMPE.

*Tome II, Lettre X, page 47.*

LE lieu eſt une chambre de cabaret, dont la porte ouverte donne dans une autre chambre. Sur une table, auprès du feu, devant laquelle eſt aſſis Milord Edouard en robe de chambre, ſont deux bougies, quelques lettres ouvertes, & un paquet encore fermé. Edouard tient de la main droite une lettre qu'il baiſe de ſurpriſe, en voyant entrer le jeune homme. Celui-ci encore habillé, a le chapeau enfoncé ſur les yeux, tient ſon épée d'une main, & de l'autre montre à l'Anglois, d'un air emporté & menaçant, la ſienne qui eſt ſur un fauteuil à côté de lui. L'Anglois fait de la main gauche un geſte de dédain froid & marqué. Il regarde en même-temps l'étourdi d'un air de compaſſion propre à le faire rentrer en lui-même; & l'on doit remarquer en effet dans ſon attitude, que ce regard commence à le décontenancer.

INSCRIPTION *de la troiſieme Planche.*

Ah, jeune homme ! à ton Bienfaiteur !

# QUATRIEME ESTAMPE.

*Tome II, Lettre XXVI, page 269.*

LA Scene eſt dans la rue, devant une maiſon de mauvaiſe apparence. Près de la porte ouverte, un laquais éclaire avec deux flambeaux de table. Un fiacre eſt à quelques pas de là ; le cocher tient la portiere ouverte, & un jeune homme s'avance pour y monter. Ce jeune homme eſt Saint-Preux ſortant d'un lieu de débauche, dans une attitude qui marque le remords, la triſteſſe & l'abattement. Une des habitantes de cette maiſon l'a reconduit juſques dans la rue ; & dans ſes adieux on voit la joie, l'impudence, & l'air d'une perſonne qui ſe félicite d'avoir triomphé de lui. Accablé de douleur & de honte, il ne fait pas même attention à elle. Aux fenêtres ſont de jeunes Officiers avec deux ou trois compagnes de celle qui eſt en bas. Ils battent des mains, & applaudiſſent d'un air railleur en voyant paſſer le jeune homme, qui ne les regarde ni ne les écoute.

Il doit régner une immodeſtie dans le maintien des femmes, & un déſordre dans leur ajuſtement, qui ne laiſſe pas douter un moment de ce qu'elles ſont, & qui faſſe mieux ſortir la triſteſſe du principal perſonnage.

INSCRIPTION *de la quatrieme Planche.*

La honte & les remords vengent l'amour outragé.

# LETTRES
## DE DEUX
# AMANTS,
## *Habitants d'une petite Ville au pied des Alpes.*

## *SECONDE PARTIE.*

### LETTRE PREMIERE.

*A Julie.* (*)

J'AI pris & quitté cent fois la plume ; j'hésite dès le premier mot ; je ne sais quel ton je dois prendre ; je ne sais par où commencer, & c'est à Julie que je veux écrire ? Ah ! malheureux, que suis-je

(*) Je n'ai guere besoin, je crois, d'avertir que dans cette seconde Partie & dans la suivante, les deux Amants séparés ne font que déraisonner & battre la campagne ; leurs pauvres têtes n'y sont plus.

devenu ? il n'eſt donc plus ce temps où mille ſentiments délicieux couloient de ma plume comme un intarriſſable torrent ? Ces doux moments de confiance & d'épanchement ſont paſſés ; nous ne ſommes plus l'un à l'autre, nous ne ſommes plus les mêmes, & je ne ſais plus à qui j'écris. Daignerez-vous recevoir mes lettres ? vos yeux daigneront-ils les parcourir ? les trouverez-vous aſſez réſervées, aſſez circonſpectes ? Oſerois-je y garder encore une ancienne familiarité ? Oſerois-je y parler d'un amour éteint ou mépriſé, & ne ſuis-je pas plus reculé que le premier jour où je vous écrivis ? Quelle différence, ô ciel ! de ces jours ſi charmants & ſi doux à mon effroyable miſere ! Hélas ! je commençois d'exiſter, & je ſuis tombé dans l'anéantiſſement : l'eſpoir de vivre animoit mon cœur ; je n'ai plus devant moi que l'image de la mort, & trois ans d'intervalle ont termé le cercle fortuné de mes jours. Ah ! que ne les ai-je terminés avant de me ſurvivre à moi-même ! Que n'ai-je ſuivi mes preſſentiments après ces rapides inſtants de délices, où je ne voyois plus rien dans la vie qui fût digne de la prolonger. Sans doute, il falloit la borner à ces trois ans ou les ôter de ſa durée ? il valoit mieux ne jamais goûter la félicité que la goûter & la perdre. Si j'avois franchi ce fatal intervalle, ſi j'avois évité ce premier regard qui me fit une autre ame, je jouirois de ma raiſon, je remplirois les devoirs d'un homme, & ſemerois peut-être de quelques vertus mon inſipide carriere. Un moment d'erreur a tout changé.

Mon œil osa contempler ce qu'il ne falloit point voir. Cette vue a produit enfin son effet inévitable. Après m'être égaré par degrés, je ne suis plus qu'un furieux dont le sens est aliéné, un lâche esclave sans force & sans courage, qui va traînant dans l'ignominie sa chaîne & son désespoir.

Vains rêves d'un esprit qui s'égare! Désirs faux & trompeurs, & désavoués à l'instant par le cœur qui les a formés! Que sert d'imaginer à des maux réels de chimériques remedes qu'on rejetteroit quand ils nous seroient offerts! Ah! qui jamais connoîtra l'amour, t'aura vue & pourra le croire, qu'il y ait quelque félicité possible que je voulusse acheter au prix de mes premiers feux? Non, non, que le Ciel garde ses bienfaits, & me laisse, avec ma misere, le souvenir de mon bonheur passé. J'aime mieux les plaisirs qui sont dans ma mémoire, & les regrets qui déchirent mon ame, que d'être à jamais heureux sans ma Julie. Viens, image adorée, remplir un cœur qui ne vit que par toi : suis-moi dans mon exil, console moi dans mes peines, ranime & soutiens mon espérance éteinte. Toujours ce cœur infortuné sera ton sanctuaire inviolable, d'où le sort ni les hommes ne pourront jamais t'arracher. Si je suis mort au bonheur, je ne le suis point à l'amour qui m'en rend digne. Cet amour est invincible comme le charme qui l'a fait naître. Il est fondé sur la base inébranlable du mérite & des vertus; il ne peut périr dans une ame immortelle; il n'a plus besoin de l'appui de l'espérance; & le

passé lui donne des forces pour un avenir éternel.

Mais toi, Julie, ô toi qui sus aimer une fois, comment ton tendre cœur a-t-il oublié de vivre? Comment ce feu sacré s'est-il éteint dans ton ame pure? Comment as-tu perdu le goût de ces plaisirs célestes que toi seule étois capable de sentir & de rendre? Tu me chasses sans pitié : tu me bannis avec opprobre; tu me livres à mon désespoir, & tu ne vois pas, dans l'erreur qui t'égare, qu'en me rendant misérable, tu t'ôtes le bonheur de tes jours. Ah! Julie, crois-moi, tu chercheras vainement un autre cœur ami du tien : mille t'adoreront sans doute; le mien seul te savoit aimer.

Réponds-moi maintenant, amante abusée ou trompeuse, que sont devenus ces projets formés avec tant de mystere? où sont ces vaines espérances dont tu leurras si souvent ma crédule simplicité? Où est cette union sainte & désirée, doux objet de tant d'ardents soupirs, & dont ta plume & ta bouche flattoient mes vœux? Hélas! sur la foi de tes promesses, j'osois aspirer à ce nom sacré d'époux, & me croyois déjà le plus heureux des hommes. Dis, cruelle! ne m'abusois-tu que pour rendre enfin ma douleur plus vive & mon humiliation plus profonde? Ai-je attiré mes malheurs par ma faute? Ai-je manqué d'obéissance, de docilité, de discrétion? M'as-tu vu désirer assez foiblement pour mériter d'être éconduit, ou préférer mes fougueux désirs à tes volontés suprêmes? J'ai tout fait pour te

plaire, & tu m'abandonnes! Tu te chargeois de mon bonheur, & tu m'as perdu! Ingrate! rends-moi compte du dépôt que je t'ai confié: rends-moi compte de moi-même, après avoir égaré mon cœur dans cette suprême félicité que tu m'as montrée & que tu m'enleves. Anges du Ciel, j'eusse mépriſé votre sort. J'eusse été le plus heureux des êtres.... Hélas! je ne suis plus rien, un instant m'a tout ôté. J'ai passé sans intervalle du comble des plaisirs aux regrets éternels: je touche encore au bonheur qui m'échappe... j'y touche encore, & le perds pour jamais! Ah! si je le pouvois croire; si les restes d'une espérance vaine ne soutenoient.... O rochers de Meillerie, que mon œil égaré mesura tant de fois, que ne servîtes-vous mon désespoir! J'aurois moins regretté la vie, quand je n'en avois pas senti le prix.

## LETTRE II.

*De Milord Edouard à Claire.*

NOus arrivons à Besançon, & mon premier soin est de vous donner des nouvelles de notre voyage. Il s'est fait, sinon paisiblement, du moins sans accident, & votre ami est aussi sain de corps qu'on peut l'être avec un cœur aussi malade. Il voudroit même affecter à l'extérieur une sorte de tranquillité. Il a honte de son état, & se contraint beaucoup devant moi; mais tout décele ses secretes agitations,

& si je feins de m'y tromper, c'est pour le laisser aux prises avec lui-même, & occuper ainsi une partie des forces de son ame à réprimer l'effet de l'autre.

Il fut fort abattu la premiere journée ; je la fis courte, voyant que la viteſſe de notre marche irritoit ſa douleur. Il ne me parla point, ni moi à lui ; les conſolations indiſcretes ne font qu'aigrir les violentes afflictions. L'indifférence & la froideur trouvent aiſément des paroles ; mais la triſteſſe & le ſilence ſont alors le vrai langage de l'amitié. Je commençai d'appercevoir hier les premieres étincelles de la fureur qui va ſuccéder infailliblement à cette léthargie : à la dînée, à peine y avoit-il un quart-d'heure que nous étions arrivés, qu'il m'aborda d'un air d'impatience. Que tardons-nous à partir, me dit-il avec un ſouris amer, pourquoi reſtons-nous un moment ſi près d'elle ? Le ſoir il affecta de parler beaucoup, ſans dire un mot de Julie. Il recommençoit des queſtions auxquelles j'avois répondu dix fois. Il voulut ſavoir ſi nous étions déjà ſur les terres de France, & puis il demanda ſi nous arriverions bientôt à Vevai. La premiere choſe qu'il fait à chaque ſtation, c'eſt de commencer quelque lettre qu'il déchire ou chiffonne un moment après. J'ai ſauvé du feu deux ou trois de ces brouillons ſur leſquels vous pourrez entrevoir l'état de ſon ame. Je crois pourtant qu'il eſt parvenu à écrire une lettre entiere.

L'emportement qu'annoncent ces premiers ſymptômes eſt facile à prévoir ; mais je ne ſau-

rois dire quel en ſera l'effet & le terme, car cela dépend d'une combinaiſon du caractere de l'homme, du genre de ſa paſſion, des circonſtances qui peuvent naître, de mille choſes que nulle prudence humaine ne peut déterminer. Pour moi, je puis répondre de ſes fureurs, mais non pas de ſon déſeſpoir ; & quoi qu'on faſſe, tout homme eſt toujours maître de ſa vie.

Je me flatte cependant qu'il reſpectera ſa perſonne & mes ſoins ; & je compte moins pour cela ſur le zele de l'amitié, qui n'y ſera pas épargné, que ſur le caractere de ſa paſſion, & ſur celui de ſa maîtreſſe. L'ame ne peut guere s'occuper fortement & long-temps d'un objet, ſans contracter des diſpoſitions qui s'y rapportent. L'extrême douceur de Julie doit tempérer l'âpreté du feu qu'elle inſpira, & je ne doute pas non plus que l'amour d'un homme auſſi vif, ne lui donne à elle-même un peu plus d'activité qu'elle n'en auroit naturellement ſans lui.

J'oſe compter auſſi ſur ſon cœur ; il eſt fait pour combattre & vaincre. Un amour pareil au ſien n'eſt pas tant une foibleſſe qu'une force mal employée. Une flamme ardente & malheureuſe eſt capable d'abſorber pour un temps, pour toujours peut-être, une partie de ſes facultés ; mais elle eſt elle-même une preuve de leur excellence, & du parti qu'il en pourroit tirer pour cultiver la ſageſſe ; car la ſublime raiſon ne ſe ſoutient que par la même vigueur de l'ame qui fait les grandes paſſions ; & l'on ne ſert dignement la philoſophie qu'avec le

même feu qu'on ſent pour une maîtreſſe.

Soyez-en ſûre, aimable Claire, je ne m'intéreſſe pas moins que vous au ſort de ce couple infortuné, non par un ſentiment de commiſération qui peut n'être qu'une foibleſſe, mais par la conſidération de la juſtice & de l'ordre, qui veulent que chacun ſoit placé de la maniere la plus avantageuſe à lui-même & à la ſociété. Ces deux belles ames ſortirent l'une pour l'autre des mains de la nature; c'eſt dans une douce union, c'eſt dans le ſein du bonheur que, libres de déployer leurs forces, & d'exercer leurs vertus, elles euſſent éclairé la terre de leurs exemples. Pourquoi faut-il qu'un inſenſé préjugé vienne changer les directions éternelles, & bouleverſer l'harmonie des êtres penſants? Pourquoi la vanité d'un pere barbare cache-t-elle ainſi la lumiere ſous le boiſſeau, & fait-elle gémir dans les larmes des cœurs tendres & bienfaiſants, nés pour eſſuyer celles d'autrui? Le lien conjugal n'eſt-il pas le plus libre ainſi que le plus ſacré des engagements? Oui, toutes les loix qui le gênent ſont injuſtes; tous les peres qui l'oſent former ou rompre ſont des tyrans. Ce chaſte nœud de la nature n'eſt ſoumis ni au pouvoir ſouverain ni à l'autorité paternelle, mais à la ſeule autorité du pere commun, qui ſait commander aux cœurs, & qui, leur ordonnant de s'unir, les peut contraindre à s'aimer. (*)

(*) Il y a des pays où cette convenance des conditions & de la fortune eſt tellement préférée à celle de la nature & des cœurs, qu'il ſuffit que la premiere ne s'y trouve pas, pour empêcher ou rompre les plus

Que signifie ce sacrifice des convenances de la nature aux convenances de l'opinion ? La diversité de fortune & d'état s'éclipse & se confond dans le mariage : elle ne fait rien au bonheur ; mais celle de caractere & d'humeur demeure, & c'est par elle qu'on est heureux ou malheureux. L'enfant qui n'a de regle que l'amour choisit mal ; le pere qui n'a de regle que l'opinion choisit plus mal encore. Qu'une fille manque de raison, d'expérience pour juger de la sagesse & des mœurs, un bon pere y doit suppléer sans doute. Son droit, son devoir même est de dire : ma fille, c'est un honnête homme, ou c'est un frippon, c'est un homme de sens, ou c'est un fou. Voilà les convenances dont il doit connoître ; le jugement de toutes les autres appartient à la fille. En criant qu'on troubleroit ainsi l'ordre de la société, ces tyrans le troublent eux-mêmes. Que le rang se regle par le mérite, & l'union des cœurs par leur choix : voilà le véritable ordre social ; ceux qui le reglent par la naissance ou par les richesses sont les vrais perturbateurs de cet ordre ; ce sont ceux-là qu'il faut décrier ou punir.

heureux mariages, sans égard pour l'honneur perdu des infortunés qui sont tous les jours victimes de ces odieux préjugés. J'ai vu plaider au Parlement de Paris une cause célebre, où l'honneur du rang attaquoit insolemment & publiquement l'honnêteté, le devoir, la foi conjugale, & où l'indigne pere, qui gagna son procès, osa déshériter son fils pour n'avoir pas voulu être un mal-honnête homme. On ne sauroit dire à quel point, dans ce pays si galant, les femmes sont tyrannisées par les loix. Faut-il s'étonner qu'elles s'en vengent si cruellement par leurs mœurs ?

Il eſt donc de la juſtice univerſelle que ces abus ſoient redreſſés : il eſt du devoir de l'homme de s'oppoſer à la violence, de concourir à l'ordre ; & s'il m'étoit poſſible d'unir ces deux amants en dépit d'un vieillard ſans raiſon, ne doutez pas que je n'achevaſſe en cela l'ouvrage du Ciel, ſans m'embarraſſer de l'approbation des hommes.

Vous êtes plus heureuſe, aimable Claire, vous avez un pere qui ne prétend point ſavoir mieux que vous en quoi conſiſte votre bonheur. Ce n'eſt peut-être ni par de grandes vues de ſageſſe, ni par une tendreſſe exceſſive qu'il vous rend ainſi maîtreſſe de votre ſort ; mais qu'importe la cauſe, ſi l'effet eſt le même, & ſi dans la liberté qu'il vous laiſſe, l'indolence lui tient lieu de raiſon ? Loin d'abuſer de cette liberté, le choix que vous avez fait à vingt ans auroit l'approbation du plus ſage pere. Votre cœur abſorbé par une amitié qui n'eut jamais d'égale, a gardé peu de place aux feux de l'amour. Vous leur ſubſtituez tout ce qui peut y ſuppléer dans le mariage : moins amante qu'amie, ſi vous n'êtes la plus tendre épouſe, vous ſerez la plus vertueuſe ; & cette union, qu'a formé la ſageſſe, doit croître avec l'âge, & durer autant qu'elle. L'impulſion du cœur eſt plus aveugle, mais elle eſt plus invincible : c'eſt le moyen de ſe perdre que de ſe mettre dans la néceſſité de lui réſiſter. Heureux ceux que l'amour aſſortit, comme auroit fait la raiſon, & qui n'ont point d'obſtacles à vaincre & de préjugés à combattre ! Tels ſeroient nos deux

amants ſans l'injuſte réſiſtance d'un pere entêté. Tels malgré lui pourroient-ils être encore, ſi l'un des deux étoit bien conſeillé.

L'exemple de Julie & le vôtre montrent également que c'eſt aux époux ſeuls à juger s'ils ſe conviennent. Si l'amour ne regne pas, la raiſon choiſira ſeule ; c'eſt le cas où vous êtes ; ſi l'amour regne, la nature a déjà choiſi : c'eſt celui de Julie. Telle eſt la loi ſacrée de la nature qu'il n'eſt pas permis à l'homme d'enfreindre, qu'il n'enfreint jamais impunément, & que la conſidération des états & des rangs ne peut abroger qu'il n'en coûte des malheurs & des crimes.

Quoique l'hiver s'avance, & que j'aie à me rendre à Rome, je ne quitterai point l'ami que j'ai ſous ma garde, que je ne voie ſon ame dans un état de conſiſtance ſur lequel je puiſſe compter. C'eſt un dépôt qui m'eſt cher par ſon prix, & parce que vous me l'avez confié. Si je ne puis faire qu'il ſoit heureux, je tâcherai de faire au moins qu'il ſoit ſage, & qu'il porte en homme les maux de l'humanité. J'ai réſolu de paſſer ici une quinzaine de jours avec lui, durant leſquels j'eſpere que nous recevrons des nouvelles de Julie & des vôtres, & que vous m'aiderez toutes deux à mettre quelqu'appareil ſur les bleſſures de ce cœur malade, qui ne peut encore écouter la raiſon par l'organe du ſentiment.

Je joins ici une lettre pour votre amie ; ne la confiez, je vous prie, à aucun commiſſionnaire, mais remettez-la vous-même.

# FRAGMENTS

*Joints à la lettre précédente.*

1.

POURQUOI n'ai-je pu vous voir avant mon départ? Vous avez craint que je n'expiraſſe en vous quittant? Cœur pitoyable! raſſurez-vous. Je me porte bien..... je ne ſouffre pas..... je vis encore..... je penſe à vous..... je penſe au temps où je vous fus cher..... J'ai le cœur un peu ſerré..... la voiture m'étourdit..... je me trouve abattu..... je ne pourrai long-temps vous écrire aujourd'hui..... Demain peut-être aurai-je plus de force..... ou n'en aurai-je plus beſoin.....

2.

Où m'entraînent ces chevaux avec tant de viteſſe? Où me conduit avec tant de zele cet homme qui ſe dit mon ami! Eſt-ce loin de toi, Julie? Eſt-ce par ton ordre? Eſt-ce en des lieux où tu n'es pas?..... Ah! fille inſenſée!..... Je meſure des yeux le chemin que je parcours ſi rapidement. D'où viens-je? où vais-je? & pourquoi tant de diligence? Avez-vous eu peur, cruels, que je ne courre pas aſſez tôt à ma perte? O amitié! ô amour! eſt-ce là votre accord? ſont-ce-là vos bienfaits?.....

3.

As-tu bien consulté ton cœur en me chassant avec tant de violence? As-tu pu, dis, Julie; as-tu pu renoncer pour jamais?..... Non, non, ce tendre cœur m'aime, je le sais bien. Malgré le sort, malgré lui-même, il m'aimera jusqu'au tombeau..... Je le vois, tu t'es laissé suggérer (*)..... quel repentir éternel tu te prépares!..... hélas! il sera trop tard..... quoi! tu pourrois oublier?..... quoi? je t'aurois mal connue! Ah! songe à toi, songe à moi, songe à..... Ecoute, il en est temps encore..... tu m'as chassé avec barbarie. Je fuis plus vîte que le vent..... Dis un mot, un seul mot, & je reviens plus prompt que l'éclair. Dis un mot, & pour jamais nous sommes unis. Nous devons l'être.... nous le serons..... Ah! l'air emporte mes plaintes!..... & cependant je fuis; je vais vivre & mourir loin d'elle... vivre loin d'elle...

(*) La suite montre que ces soupçons tomboient sur Milord Edouard, & Claire les a pris pour elle.

## LETTRE III.

*De Milord Edouard à Julie.*

VOTRE Cousine vous dira des nouvelles de votre ami. Je crois d'ailleurs qu'il vous écrit par cet ordinaire. Commencez par satisfaire là-dessus votre empressement, pour lire en-

suite posément cette lettre, car je vous préviens que son sujet demande toute votre attention.

Je connois les hommes : j'ai vécu beaucoup en peu d'années ; j'ai acquis une grande expérience à mes dépens, & c'est le chemin des passions qui m'a conduit à la philosophie. Mais de tout ce que j'ai observé jusqu'ici, je n'ai rien vu de si extraordinaire que vous & votre amant. Ce n'est pas que vous ayez ni l'un ni l'autre un caractere marqué, dont on puisse au premier coup d'œil assigner les différences, & il se pourroit bien que cet embarras de vous définir vous fît prendre pour des ames communes par un observateur superficiel. Mais c'est cela même qui vous distingue, qu'il est impossible de vous distinguer, & que les traits d'un modele commun dont quelqu'un manque toujours à chaque individu, brillent tous également dans les vôtres. Ainsi chaque épreuve d'une estampe a ses défauts particuliers qui lui servent de caractere ; & s'il en vient une qui soit parfaite, quoiqu'on la trouve belle au premier coup d'œil, il faut la considérer long-temps pour la reconnoître. La premiere fois que je vis votre amant, je fus frappé d'un sentiment nouveau, qui n'a fait qu'augmenter de jour en jour, à mesure que la raison l'a justifié. A votre égard ce fut toute autre chose encore, & ce sentiment fut si vif que je me trompai sur sa nature. Ce n'étoit pas tant la différence des sexes qui produisoit cette impression qu'un caractere encore plus marqué de perfection

que le cœur sent, même indépendamment de l'amour. Je vois bien ce que vous feriez sans votre ami ; je ne vois pas de même ce qu'il feroit sans vous : beaucoup d'hommes peuvent lui ressembler, mais il n'y a qu'une Julie au monde. Après un tort que je ne me pardonnerai jamais, votre lettre vint m'éclairer sur mes vrais sentiments. Je connus que je n'étois point jaloux, ni par conséquent amoureux ; je connus que vous étiez trop aimable pour moi : il vous faut les premices d'une ame, & la mienne ne seroit pas digne de vous.

Dès ce moment je pris pour votre bonheur mutuel un tendre intérêt qui ne s'éteindra point. Croyant lever toutes les difficultés, je fis auprès de votre pere une démarche indiscrete, dont le mauvais succès n'est qu'une raison de plus pour exciter mon zele. Daignez m'écouter, & je puis réparer encore tout le mal que je vous ai fait.

Sondez bien votre cœur, ô Julie ! & voyez s'il vous est possible d'éteindre le feu dont il est dévoré. Il fut un temps peut-être où vous pouviez en arrêter le progrès ; mais si Julie pure & chaste a pourtant succombé, comment se relevera-t-elle après sa chute ? Comment résistera-t-elle à l'amour vainqueur, & armé de la dangereuse image de tous les plaisirs passés ? Jeune amante, ne vous en imposez plus, & renoncez à la confiance qui vous a séduite : vous êtes perdue s'il faut combattre encore ; vous serez avilie & vaincue, & le sentiment de votre honte étouffera par degrés toutes vos vertus. L'a-

mour s'eſt inſinué trop avant dans la ſubſtance de votre ame, pour que vous puiſſiez jamais l'en chaſſer ; il en renforce & pénetre tous les traits comme une eau forte & corroſive ; vous n'en effacerez jamais la profonde impreſſion ſans effacer à la fois tous les ſentiments exquis que vous reçûtes de la nature ; & quand il ne vous reſtera plus d'amour, il ne vous reſtera plus rien d'eſtimable. Qu'avez-vous donc maintenant à faire, ne pouvant plus changer l'état de votre cœur ? Une ſeule choſe, Julie, c'eſt de le rendre légitime. Je vais vous propoſer pour cela l'unique moyen qui vous reſte ; profitez-en, tandis qu'il eſt temps encore ; rendez à l'innocence & à la vertu cette ſublime raiſon dont le Ciel vous fit dépoſitaire, ou craignez d'avilir à jamais le plus précieux de ſes dons.

J'ai dans le duché d'Yorck une terre aſſez conſidérable, qui fut long-temps le ſéjour de mes ancêtres. Le château eſt ancien, mais bon & commode ; les environs ſont ſolitaires, mais agréables & variés. La riviere d'Ouſe, qui paſſe au bout du Parc, offre à la fois une perſpective charmante à la vue, & un débouché facile aux denrées ; le produit de la terre ſuffit pour l'honnête entretien du maître, & peut doubler ſous ſes yeux. L'odieux préjugé n'a point d'accès dans cette heureuſe contrée. L'habitant paiſible y conſerve encore les mœurs ſimples des premiers temps, & l'on y trouve une image du Valais décrite avec des traits ſi touchants par la plume de votre ami. Cette terre eſt à vous, Julie, ſi vous daignez

l'habiter

habiter avec lui : c'eſt là que vous pourrez accomplir enſemble tous les rendres ſouhaits par où finit la lettre dont je parle.

Venez, modele unique des vrais amants ; venez, couple aimable & fidele, prendre poſſeſſion d'un lieu fait pour ſervir d'aſyle à l'amour & à l'innocence. Venez y ſerrer, à la face du Ciel & des hommes, le doux nœud qui vous unit. Venez honorer de l'exemple de vos vertus un pays où elles ſeront adorées, & des gens ſimples portés à les imiter. Puiſſiez-vous en ce lieu tranquille, goûter à jamais, dans les ſentiments qui vous uniſſent le bonheur des ames pures ; puiſſe le Ciel y bénir vos chaſtes feux d'une famille qui vous reſſemble ; puiſſiez-vous y prolonger vos jours dans une honorable vieilleſſe, & les terminer enfin paiſiblement dans les bras de vos enfants ; puiſſent nos neveux, en parcourant avec un charme ſecret ce monument de la félicité conjugale, dire un jour dans l'attendriſſement de leur cœur : *Ce fut ici l'aſyle de l'innocence ; ce fut ici la demeure de deux amants.*

Votre ſort eſt en vos mains, Julie ; peſez attentivement la propoſition que je vous fais, & n'en examinez que le fond ; car d'ailleurs je me charge d'aſſurer d'avance & irrévocablement votre ami de l'engagement que je prends ; je me charge auſſi de la ſûreté de votre départ, & de veiller avec lui à celle de votre perſonne juſqu'à votre arrivée. Là, vous pourrez auſſi-tôt vous marier publiquement ſans obſtacle : parmi nous une fille nu-

bile n'a nul besoin du consentement d'autrui pour disposer d'elle-même. Nos sages loix n'abrogent point celles de la nature, & s'il résulte de cet heureux accord quelques inconvénients, ils sont beaucoup moindres que ceux qu'il prévient. J'ai laissé à Vevai mon valet de chambre, homme de confiance, brave, prudent, & d'une fidélité à toute épreuve. Vous pourrez aisément vous concerter avec lui de bouche ou par écrit, à l'aide de Regianino, sans que ce dernier sache de quoi il s'agit. Quand il sera temps, nous partirons pour vous aller joindre, & vous ne quitterez la maison paternelle que sous la conduite de votre époux.

Je vous laisse à vos réflexions; mais je vous le répete, craignez l'erreur des préjugés & la séduction des scrupules, qui menent souvent au vice par le chemin de l'honneur. Je prévois ce qui vous arrivera si vous rejettez mes offres. La tyrannie d'un pere intraitable vous entraînera dans l'abyme que vous ne connoîtrez qu'après la chute. Votre extrême douceur dégénere quelquefois en timidité: vous serez sacrifiée à la chimere des conditions (*); il faudra contracter un engagement désavoué par le cœur. L'approbation publique sera démentie incessamment par le cri de la conscience; vous serez honorée & mépriſable. Il vaut mieux être oubliée & vertueuse.

(*) La chimere des conditions! C'est un Pair d'Angleterre qui parle ainsi; & tout ceci ne seroit pas une fiction? Lecteur, qu'en dites-vous?

*P. S.* Dans le doute de votre résolution, je vous écris à l'insu de notre ami, de peur qu'un refus de votre part ne vînt détruire en un instant tout l'effet de mes soins.

## LETTRE IV.

*De Julie à Claire.*

OH, ma chere! dans quel trouble tu m'as laissée hier au soir, & quelle nuit j'ai passée en rêvant à cette fatale lettre! Non, jamais tentation plus dangereuse ne vint assaillir mon cœur; jamais je n'éprouvai de pareilles agitations, & jamais je n'apperçus moins le moyen de les appaiser. Autrefois une certaine lumiere de sagesse & de raison dirigeoit ma volonté; dans toutes les occasions embarrassantes, je discernois d'abord le parti le plus honnête, & le prenois à l'instant. Maintenant avilie & toujours vaincue, je ne fais que flotter entre des passions contraires: mon foible cœur n'a plus que le choix de ses fautes, & tel est mon déplorable aveuglement, que si je viens par hasard à prendre le meilleur parti, la vertu ne m'aura point guidée, & je n'en aurai pas moins de remords. Tu sais quel époux mon pere me destine; tu sais quels liens l'amour m'a donnés: veux-je être vertueuse? l'obéissance & la foi m'imposent des devoirs opposés. Veux-je suivre le penchant de mon cœur? qui préférer d'un amant ou

d'un pere ? Hélas ! en écoutant l'amour ou la nature, je ne puis éviter de mettre l'un ou l'autre au déſeſpoir : en me ſacrifiant au devoir je ne puis éviter de commettre un crime, & quelque parti que je prenne, il faut que je meure à la fois malheureuſe & coupable !

Ah ! chere & tendre amie, qui fus toujours mon unique reſſource, & qui m'as tant de fois ſauvée de la mort & du déſeſpoir, conſidere aujourd'hui l'horrible état de mon ame, & vois ſi jamais tes ſecourables ſoins me furent plus néceſſaires ! Tu ſais ſi tes avis ſont écoutés, tu ſais ſi tes conſeils ſont ſuivis ; tu viens de voir au prix du bonheur de ma vie ſi je ſais déférer aux leçons de l'amitié. Prends donc pitié de l'accablement où tu m'as réduite ; acheve, puiſque tu as commencé ; ſupplée à mon courage abattu, penſe pour celle qui ne penſe plus que par toi. Enfin, tu lis dans ce cœur qui t'aime, tu le connois mieux que moi. Apprends-moi donc ce que je veux ; & choiſis à ma place, quand je n'ai plus la force de vouloir, ni la raiſon de choiſir.

Relis la lettre de ce généreux Anglois ; relis-la mille fois, mon Ange. Ah ! laiſſe-toi toucher au tableau charmant du bonheur que l'amour, la paix, la vertu peuvent me promettre encore ! Douce & raviſſante union des ames ! délices inexprimables, même au ſein des remords ! Dieux ! que feriez-vous pour mon cœur au ſein de la foi conjugale ? Quoi ! le bonheur & l'innocence ſeroient encore en

mon pouvoir ? Quoi ! je pourrois expirer d'amour & de joie entre un époux adoré, & les chers gages de sa tendresse !..... & j'hésite un seul moment, & je ne vole pas réparer ma faute dans les bras de celui qui me la fit commettre ? & je ne suis pas déjà femme vertueuse, & chaste mere de famille ?..... Oh ! que les auteurs de mes jours ne peuvent-ils me voir sortir de mon avilissement ! Que ne peuvent-ils être témoins de la maniere dont je saurai remplir à mon tour les devoirs sacrés qu'ils ont remplis envers moi !..... Et les tiens, fille ingrate & dénaturée, qui les remplira près d'eux, tandis que tu les oublies ? Est ce en plongeant le poignard dans le sein d'une mere que tu te prépares à la devenir ? Celle qui déshonore sa famille apprendra-t-elle à ses enfants à l'honorer ? Digne objet de l'aveugle tendresse d'un pere & d'une mere idolâtres, abandonne-les au regret de t'avoir fait naître ; couvre leurs vieux jours de douleur & d'opprobre..... & jouis, si tu peux, d'un bonheur acquis à ce prix.

Mon Dieu ! que d'horreurs m'environnent ! quitter furtivement son pays, déshonorer sa famille, abandonner à la fois pere, mere, amis, parents & toi même ! & toi, ma douce amie ! & toi, la bien-aimée de mon cœur ! toi dont à peine, dès mon enfance, je pus rester éloignée un seul jour, te fuir, te quitter, te perdre, ne te plus voir !... Ah, non ! que jamais..... Que de tourments déchirent ta malheureuse amie ! elle sent à la fois tous les maux dont elle a le choix, sans qu'aucun

des biens qui lui resteront la console. Hélas ! je m'égare. Tant de combats passent ma force & troublent ma raison ; je perds à la fois le courage & le sens. Je n'ai plus d'espoir qu'en toi seule. Ou choisis, ou laisse-moi mourir.

## LETTRE V.

*Réponse.*

TEs perplexités ne sont que trop bien fondées, ma chere Julie ; je les ai prévues & n'ai pu les prévenir ; je les sens & ne les puis appaiser ; & ce que je vois de pire dans ton état, c'est que personne ne t'en peut tirer que toi-même. Quand il s'agit de prudence l'amitié vient au secours d'une ame agitée ; s'il faut choisir le bien ou le mal, la passion qui les méconnoît peut se taire devant un conseil désintéressé. Mais ici, quelque parti que tu prennes, la nature l'autorise & le condamne, la raison le blâme & l'approuve, le devoir se tait ou s'oppose à lui même, les suites sont également à craindre de part & d'autre ; tu ne peux ni rester indécise ni bien choisir ; tu n'as que des peines à comparer, & ton cœur seul en est le juge. Pour moi, l'importance de la délibération m'épouvante, & son effet m'attriste. Quelque sort que tu préferes, il sera toujours peu digne de toi ; & ne pouvant ni te montrer un parti qui te convienne, ni te conduire au vrai bonheur, je n'ai pas le courage de décider de ta desti-

née. Voici le premier refus que tu reçus jamais de ton amie, & je sens bien par ce qu'il me coûte que ce sera le dernier ; mais je te trahirois en voulant te gouverner dans un cas où la raison même s'impose silence, & où la seule regle à suivre est d'écouter ton propre penchant.

Ne sois pas injuste envers moi, ma douce amie, & ne me juge point avant le temps. Je sais qu'il est des amitiés circonspectes, qui, craignant de se compromettre, refusent des conseils dans les occasions difficiles, & dont la réserve augmente avec le péril des amis. Ah ! tu vas connoître si ce cœur qui t'aime connoît ces timides précautions ; souffre qu'au lieu de te parler de tes affaires, je te parle un instant des miennes.

N'as-tu jamais remarqué, mon Ange, à quel point tout ce qui t'approche s'attache à toi ? Qu'un pere & une mere chérissent une fille unique, il n'y a pas, je le sais, de quoi s'en fort étonner : qu'un jeune homme ardent s'enflamme pour un objet aimable, cela n'est pas plus extraordinaire ; mais qu'à l'âge mûr un homme aussi froid que M. de Wolmar s'attendrisse en te voyant pour la premiere fois de sa vie, que toute une famille t'idolâtre unanimement ; que tu sois chere à mon pere, cet homme si peu sensible, autant & plus peut-être que ses propres enfants ; que les amis, les connoissances, les domestiques, les voisins, & toute une ville entiere, t'adorent de concert, & prennent à toi le plus tendre intérêt : voilà, ma chere, un concours moins

vraisemblable, & qui n'auroit point lieu s'il n'avoit en ta personne quelque cause particuliere. Sais-tu bien quelle est cette cause ? Ce n'est ni ta beauté, ni ton esprit, ni ta grace, ni rien de tout ce qu'on entend par le don de plaire ; mais c'est cette ame tendre, & cette douceur d'attachement qui n'a point d'égale ; c'est le don d'aimer, mon enfant, qui te fait aimer. On peut résister à tout, hors à la bienveillance ; & il n'y a point de moyen plus sûr d'acquérir l'affection des autres que de leur donner la sienne. Mille femmes sont plus belles que toi ; plusieurs ont autant de graces ; toi seule as, avec les graces, je ne sais quoi de plus séduisant qui ne plaît pas seulement, mais qui touche, & qui fait voler tous les cœurs au-devant du tien. On sent que ce tendre cœur ne demande qu'à se donner, & le doux sentiment qu'il cherche le va chercher à son tour.

Tu vois, par exemple, avec surprise, l'incroyable affection de Milord Edouard pour ton ami ; tu vois son zele pour ton bonheur ; tu reçois avec admiration ses offres généreuses ; tu les attribues à la seule vertu ; & ma Julie de s'attendrir ! Erreur, abus, charmante Cousine ! A Dieu ne plaise que j'exténue les bienfaits de Milord Edouard, & que je dépriſe sa grande ame. Mais, crois-moi, ce zele, tout pur qu'il est, seroit moins ardent, si, dans la même circonstance, il s'adressoit à d'autres personnes. C'est ton ascendant invincible, & celui de ton ami, qui, sans même qu'il s'en apperçoive, le déterminent avec

tant

tant de force, & lui font faire par attachement ce qu'il croit ne faire que par honnêteté.

Voilà ce qui doit arriver à toutes les ames d'une certaine trempe: elles transforment, pour ainsi dire, les autres en elles-mêmes; elles ont une sphere d'activité dans laquelle rien ne leur résiste: on ne peut les connoître sans les vouloir imiter, & de leur sublime élévation, elles attirent à elles tout ce qui les environne. C'est pour cela, ma chere, que ni toi ni ton ami ne connoîtrez peut-être jamais les hommes; car vous les verrez bien plus comme vous les ferez, que comme ils seront d'eux-mêmes. Vous donnerez le ton à tous ceux qui vivront avec vous; ils vous fuiront ou vous deviendront semblables, & tout ce que vous aurez vu, n'aura peut-être rien de pareil dans le reste du monde.

Venons maintenant à moi, Cousine; à moi qu'un même sang, un même âge, & sur-tout une parfaite conformité de goûts & d'humeurs avec des tempéraments contraires, unit à toi dès l'enfance.

*Congiunti eran gl' alberghi,*
*Ma più congiunti i cori:*
*Conforme era l'etate,*
*Ma'l pensier più conforme* (*).

Que penses-tu qu'ait produit sur celle qui a passé sa vie avec toi, cette charmante influence qui se fait sentir à tout ce qui t'approche? Crois-tu qu'il puisse ne régner en-

(*) Nos ames étoient jointes ainsi que nos demeures, & nous avions la même conformité de goûts que d'âges. *Tass. Amin.*

tre nous qu'une union commune ? Mes yeux ne te rendent-ils pas la douce joie que je prends chaque jour dans les tiens en nous abordant ? Ne lis-tu pas dans mon cœur attendri le plaisir de partager tes peines, & de pleurer avec toi ? Puis-je oublier que dans les premiers transports d'un amour naissant, l'amitié ne te fut point importune, & que les murmures de ton amant ne purent t'engager à m'éloigner de toi, & à me dérober le spectacle de ta foiblesse ? Ce moment fut critique, ma Julie ; je sais ce que vaut dans ton cœur modeste le sacrifice d'une honte qui n'est pas réciproque. Jamais je n'eusse été ta confidente, si j'eusse été ton amie à demi, & nos ames se sont trop bien senties en s'unissant, pour que rien les puisse désormais séparer.

Qu'est-ce qui rend les amitiés si tiedes & si peu durables entre les femmes, je dis entre celles qui sauroient aimer ? Ce sont les intérêts de l'amour ; c'est l'empire de la beauté, c'est la jalousie des conquêtes. Or, si rien de tout cela nous eût pu diviser, cette division seroit déjà faite ; mais quand mon cœur seroit moins inepte à l'amour, quand j'ignorerois que vos feux sont de nature à ne s'éteindre qu'avec la vie, ton amant est mon ami, c'est-à-dire mon frere ; & qui vit jamais finir par l'amour une véritable amitié ? Pour M. d'Orbe, assurément il aura long-temps à se louer de tes sentiments, avant que je songe à m'en plaindre, & je ne suis pas plus tentée de le retenir par force, que toi de me l'arracher. Eh ! mon enfant, plût au Ciel qu'au prix de ton attachement je te pusse guérir

du tien; je le garde avec plaisir, je le céderois avec joie.

A l'égard des précautions sur la figure, j'en puis avoir tant qu'il me plaira, tu n'es pas fille à me les disputer, & je suis bien sûre qu'il ne t'entra de tes jours dans l'esprit de savoir qui de nous deux est la plus jolie. Je n'ai pas été tout-à-fait si indifférente; je sais là-dessus à quoi m'en tenir, sans en avoir le moindre chagrin. Il me semble même que j'en suis plus fiere que jalouse; car enfin les charmes de ton visage, n'étant pas ceux qu'il faudroit au mien, ne m'ôtent rien de ce que j'ai, & je me trouve encore belle de ta beauté, aimable de tes graces, ornée de tes talents; je me pare de toutes tes perfections, & c'est en toi que je place mon amour-propre le mieux entendu. Je n'aimerois pourtant guere à faire peur pour mon compte; mais je suis assez jolie pour le besoin que j'ai de l'être. Tout le reste m'est inutile, & je n'ai pas besoin d'être humble pour te céder.

Tu t'impatientes de savoir à quoi j'en veux venir: le voici. Je ne puis te donner le conseil que tu me demandes, je t'en ai dit la raison: mais le parti que tu prendras pour toi, tu le prendras en même-temps pour ton amie; & quel que soit son destin, je suis déterminée à le partager. Si tu pars, je te suis; si tu restes, je reste: j'en ai formé l'inébranlable résolution, je le dois, rien ne m'en peut détourner. Ma fatale indulgence a causé ta perte; ton sort doit être le mien, & puisque nous fûmes inséparables dès l'enfance, ma Julie, il faut l'être jusqu'au tombeau.

Tu trouveras, je le prévois, beaucoup d'étourderie dans ce projet ; mais au fond il eſt plus ſenſé qu'il ne ſemble, & je n'ai pas les mêmes motifs d'irréſolution que toi. Premiérement, quant à ſa famille, ſi je quitte un pere facile, je quitte un pere aſſez indifférent, qui laiſſe faire à ſes enfans tout ce qui leur plaît, plus par négligence que par tendreſſe : car tu ſais que les affaires de l'Europe l'occupent beaucoup plus que les ſiennes, & que ſa fille lui eſt bien moins chere que la pragmatique. D'ailleurs je ne ſuis pas comme toi fille unique, & avec les enfants qui lui reſteront à peine ſaura-t-il s'il lui en manque un

J'abandonne un mariage prêt à conclure ? *Manco-male*, ma chere ; c'eſt à M. d'Orbe, s'il m'aime, à s'en conſoler. Pour moi, quoique j'eſtime ſon caractere, que je ne ſois pas ſans attachement pour ſa perſonne, & que je regrette en lui un fort honnête homme, il ne m'eſt rien auprès de ma Julie. Dis-moi, mon enfant, l'ame a-t-elle un ſexe ? en vérité, je ne le ſens guere à la mienne. Je puis avoir des fantaiſies, mais fort peu d'amour. Un mari peut m'être utile, mais il ne ſera jamais pour moi qu'un mari ; & de ceux-là, libre encore, & paſſable comme je ſuis, j'en puis trouver un par tout le monde.

Prends bien garde, Couſine, que, quoique je n'héſite point, ce n'eſt pas à dire que tu ne doives point héſiter, ni que je veuille t'inſinuer de prendre le parti que je prendrai ſi tu pars. La différence eſt grande entre nous, & tes devoirs ſont beaucoup plus rigoureux que

les miens. Tu sais encore qu'une affection presque unique remplit mon cœur, & absorbe si bien tous les autres sentiments, qu'ils y sont comme anéantis. Une invincible & douce habitude m'attache à toi dès mon enfance, je n'aime parfaitement que toi seule, & si j'ai quelque lien à rompre en te suivant, je m'encouragerai par ton exemple. Je me dirai, j'imite Julie, & me croirai justifiée.

## BILLET.

*De Julie à Claire.*

JE t'entends, amie incomparable, & je te remercie. Au moins une fois j'aurai fait mon devoir, & ne serai pas en tout indigne de toi.

## LETTRE VI.

*De Julie à Milord Edouard.*

VOTRE Lettre, Milord, me pénetre d'attendrissement & d'admiration. L'ami que vous daignez protéger n'y sera pas moins sensible, quand il saura tout ce que vous avez voulu faire pour nous. Hélas! il n'y a que les infortunés qui sentent le prix des ames bienfaisantes. Nous ne savons déjà qu'à trop de titres tout ce que vaut la vôtre, & vos vertus héroïques nous

toucheront toujours, mais elle ne nous surprendront plus.

Qu'il me seroit doux d'être heureuse sous les auspices d'un ami si généreux, & de tenir de ses bienfaits le bonheur que la fortune m'a refusé ! Mais, Milord, je le vois avec désespoir, elle trompe vos bons desseins; mon sort cruel l'emporte sur votre zele, & la douce image des biens que vous m'offrez ne sert qu'à m'en rendre la privation plus sensible. Vous donnez une retraite agréable & sûre à deux amants persécutés ; vous y rendez leurs feux légitimes, leur union solemnelle, & je sais que sous votre garde j'échapperois aisément aux poursuites d'une famille irritée. C'est beaucoup pour l'amour, est-ce assez pour la félicité ? Non : si vous voulez que je sois paisible & contente, donnez-moi quelque asyle plus sûr encore où l'on puisse échapper à la honte & au repentir. Vous allez au-devant de nos besoins, & par une générosité sans exemple, vous vous privez pour notre entretien d'une partie des biens destinés au vôtre. Plus riche, plus honorée de vos bienfaits que de mon patrimoine, je puis tout recouvrer près de vous, & vous daignerez me tenir lieu de pere. Ah, Milord ! serai-je digne d'en trouver un, après avoir abandonné celui que m'a donné la nature ?

Voilà la source des reproches d'une conscience épouvantée, & des murmures secrets qui déchirent mon cœur. Il ne s'agit pas de savoir si j'ai droit de disposer de moi contre le gré des auteurs de mes jours ; mais si j'en

puis disposer sans les affliger mortellement, si je puis les fuir sans les mettre au désespoir ? Hélas ! il vaudroit autant consulter si j'ai droit de leur ôter la vie. Depuis quand la vertu pese-t-elle ainsi les droits du sang & de la nature ? Depuis quand un cœur sensible marque-t-il avec tant de soin les bornes de la reconnoissance ? N'est-ce pas être déjà coupable que de vouloir aller jusqu'au point où l'on commence à le devenir, & cherche-t-on si scrupuleusement le terme de ses devoirs, quand on n'est point tenté de le passer ? Qui, moi ? j'abandonnerois impitoyablement ceux par qui je respire, ceux qui me conservent la vie qu'ils m'ont donnée, & me la rendent chere; ceux qui n'ont d'autre espoir, d'autre plaisir qu'en moi seule ? Un pere presque sexagénaire ! une mere toujours languissante ! Moi, leur unique enfant, je les laisserois sans assistance dans la solitude & les ennuis de la vieillesse, quand il est temps de leur rendre les tendres soins qu'ils m'ont prodigués ? Je livrerois leurs derniers jours à la honte, aux regrets, aux pleurs ! La terreur, le cri de ma conscience agitée me peindroient sans cesse mon pere & ma mere expirant sans consolation, & maudissants la fille ingrate qui les délaisse & les déshonore ? Non, Milord, la vertu que j'abandonnai m'abandonne à son tour, & ne dit plus rien à mon cœur ; mais cette idée horrible me parle à sa place ; elle me suivroit pour mon tourment à chaque instant de mes jours, & me rendroit misérable au sein du bonheur. Enfin, si tel est mon destin qu'il

faille livrer le reſte de ma vie aux remords ; celui-là ſeul eſt trop affreux pour le ſupporter ; j'aime mieux braver tous les autres.

Je ne puis répondre à vos raiſons, je l'avoue, je n'ai que trop de penchant à les trouver bonnes : mais, Milord, vous n'êtes pas marié ; ne ſentez-vous point qu'il faut être pere pour avoir droit de conſeiller les enfants d'autrui ? Quant à moi, mon parti eſt pris : mes parents me rendront malheureuſe, je le ſais bien ; mais il me ſera moins cruel de gémir dans mon infortune, que d'avoir cauſé la leur, & je ne déſerterai jamais la maiſon paternelle. Va donc, douce chimere d'une ame ſenſible, félicité ſi charmante & ſi déſirée, va te perdre dans la nuit des ſonges, tu n'auras plus de réalité pour moi. Et vous, ami trop généreux, oubliez vos aimables projets, & qu'il n'en reſte de trace qu'au fond d'un cœur trop reconnoiſſant pour en perdre le ſouvenir. Si l'excès de nos maux ne décourage point votre grande ame, ſi vos généreuſes bontés ne ſont point épuiſées, il vous reſte de quoi les exercer avec gloire, & celui que vous honorez du titre de votre ami, peut par vos ſoins mériter de le devenir. Ne jugez pas de lui par l'état où vous le voyez ; ſon égarement ne vient point de lâcheté, mais d'un génie ardent & fier qui ſe roidit contre la fortune. Il y a ſouvent plus de ſtupidité que de courage dans une conſtance apparente ; le vulgaire ne connoît point de violentes douleurs, & les grandes paſſions ne germent guere chez les hommes foibles. Hélas ! il a

mis dans la sienne cette énergie de sentiments qui caractérisent les ames nobles, & c'est ce qui fait aujourd'hui ma honte & mon désespoir. Milord, daignez le croire, s'il n'étoit qu'un homme ordinaire, Julie n'eût point péri.

Non, non, cette affection secrete, qui prévint en vous une estime éclairée, ne vous a point trompé. Il est digne de tout ce que vous avez fait pour lui sans le bien connoître; vous ferez plus encore, s'il est possible, après l'avoir connu. Oui, soyez son consolateur, son protecteur, son ami, son pere; c'est à la fois pour vous & pour lui que je vous en conjure! il justifiera votre confiance, il honorera vos bienfaits, il pratiquera vos leçons, il imitera vos vertus, il apprendra de vous la sagesse. Ah, Milord, s'il devient entre vos mains tout ce qu'il peut être, que vous serez fier un jour de votre ouvrage!

## LETTRE VII.

*De Julie.*

ET toi aussi, mon doux ami! & toi, l'unique espoir de mon cœur, tu viens le percer encore quand il se meurt de tristesse! J'étois préparée aux coups de la fortune, de longs pressentiments me les avoient annoncés: je les aurois supportés avec patience; mais toi pour qui je les souffre! ah! ceux qui me viennent de toi me sont seuls insupportables, &

il m'eſt affreux de voir aggraver mes peines par celui qui devoit me les rendre cheres ! Que de douces conſolations je m'étois promiſes, qui s'évanouiſſent avec ton courage ! Combien de fois je me flattai que ta force animeroit ma langueur, que ton mérite effaceroit ma faute, que tes vertus releveroient mon ame abattue ! Combien de fois j'eſſuyai mes larmes ameres, en me diſant, je ſouffre pour lui, mais il en eſt digne ; je ſuis coupable, mais il eſt vertueux ; mille ennuis maſſiegent, mais ſa conſtance me ſoutient, & je trouve au fond de ſon cœur le dédommagement de toutes mes pertes ! Vain eſpoir, que la premiere épreuve a détruit ! Où eſt maintenant cet amour ſublime qui ſait élever tous les ſentiments, & faire éclater la vertu ? Où ſont ces fieres maximes ? Qu'eſt devenue cette imitation des grands hommes ? Où eſt ce philoſophe que le malheur ne peut ébranler, & qui ſuccombe au premier accident qui le ſépare de ſa maîtreſſe ? Quel prétexte excuſera déſormais ma honte à mes propres yeux, quand je ne vois plus dans celui qui m'a ſéduite qu'un homme ſans courage, amolli par les plaiſirs, qu'un cœur lâche, abattu par le premier revers, qu'un inſenſé, qui renonce à la raiſon ſi-tôt qu'il a beſoin d'elle ! O Dieu ! dans ce comble d'humiliation devois-je me voir réduite à rougir de mon choix autant que de ma foibleſſe ?

Regarde à quel point tu t'oublies ; ton ame égarée & rampante s'abaiſſe juſqu'à la cruauté ? tu m'oſes faire des reproches ? tu t'oſes

plaindre de moi ?..... de ta Julie ?..... barbare ! ..... comment tes remords n'ont-ils pas retenu ta main ? Comment les plus doux témoignages du plus tendre amour qui fut jamais, t'ont-ils laiſſé le courage de m'outrager ? Ah ! ſi tu pouvois douter de mon cœur, que le tien ſeroit mépriſable ! ..... mais non, tu n'en doutes pas, tu n'en peux douter, j'en puis défier ta fureur ; & dans cet inſtant même, où je hais ton injuſtice, tu vois trop bien la ſource du premier mouvement de colere que j'éprouvai de ma vie.

Peux-tu t'en prendre à moi ſi je me ſuis perdue par une aveugle confiance, & ſi mes deſſeins n'ont point réuſſi ? Que tu rougirois de tes duretés, ſi tu connoiſſois quel eſpoir m'avoit ſéduite, quels projets j'oſai former pour ton bonheur & le mien, & comment ils ſe ſont évanouis avec toutes mes eſpérances ! Quelque jour, j'oſe m'en flatter encore, tu pourras en ſavoir davantage, & tes regrets me vengeront alors de tes reproches. Tu ſais la défenſe de mon pere, tu n'ignores pas les diſcours publics ; j'en prévis les conſéquences, je te les fis expoſer, tu les ſentis comme nous, & pour nous conſerver l'un à l'autre, il fallut nous ſoumettre au ſort qui nous ſéparoit.

Je t'ai donc chaſſé, comme tu l'oſes dire ? Mais pour qui l'ai-je fait, amant ſans délicateſſe ? Ingrat ! c'eſt pour un cœur bien plus honnête qu'il ne croit l'être, & qui mourroit mille fois plutôt que de me voir avilie. Dis-moi, que deviendras-tu quand je ſerai livrée

à l'opprobre ? Eſperes-tu pouvoir ſupporter le ſpectacle de mon déshonneur? Viens, cruel, ſi tu le crois, viens recevoir le ſacrifice de ma réputation avec autant de courage que je puis te l'offrir ! Viens, ne crains pas d'être déſavoué de celle à qui tu fus cher. Je ſuis prête à déclarer à la face du Ciel & des hommes tout ce que nous avons ſenti l'un pour l'autre ; je ſuis prête à te nommer hautement mon amant, à mourir dans tes bras d'amour & de honte ; j'aime mieux que le monde entier connoiſſe ma tendreſſe, que de t'en voir douter un moment, & tes reproches me ſont plus amers que l'ignominie.

Finiſſons pour jamais ces plaintes mutuelles, je t'en conjure ; elles me ſont inſupportables. O Dieu ! comment peut-on ſe quereller quand on s'aime, & perdre à ſe tourmenter l'un l'autre des moments où l'on a ſi grand beſoin de conſolation ! Non, mon ami, que ſert de feindre un mécontentement qui n'eſt pas. Plaignons-nous du ſort & non de l'amour. Jamais il ne forma d'union ſi parfaite ; jamais il n'en forma de plus durable. Nos ames trop bien confondues ne ſauroient plus ſe ſéparer, & nous ne pouvons plus vivre éloignés l'un de l'autre, que comme deux parties d'un même tout. Comment peux-tu donc ne ſentir que tes peines? Comment ne ſens-tu point celles de ton amie ? Comment n'entends-tu point dans ton ſein ſes tendres gémiſſements ? Combien ils ſont plus douloureux que tes cris emportés ! Combien, ſi tu partageois mes maux, ils te ſeroient plus cruels que les tiens mêmes !

Tu trouves ton sort déplorable ! Considere celui de ta Julie, & ne pleure que sur elle. Considere dans nos communes infortunes l'état de mon sexe & du tien ; & juge qui de nous est le plus à plaindre ! Dans la force des passions affecter d'être insensible ; en proie à mille peines, paroître joyeuse & contente ; avoir l'air serein & l'ame agitée ; dire toujours autrement que l'on ne pense ; déguiser tout ce qu'on sent ; être fausse par devoir, & mentir par modestie : voilà l'état habituel de toute fille de mon âge. On passe ainsi ses beaux jours sous la tyrannie des bienséances qu'aggrave enfin celle des parents dans un lien mal assorti. Mais on gêne en vain nos inclinations, le cœur ne reçoit de loix que de lui-même ; il échappe à l'esclavage, il se donne à son gré. Sous un joug de fer, que le Ciel n'impose pas, on n'asservit qu'un corps sans ame : la personne & la foi restent séparément engagées, & l'on force au crime une malheureuse victime, en la forçant de manquer de part ou d'autre au devoir sacré de la fidélité. Il en est de plus sages ! ah, je le sais. Elles n'ont point aimé ! Qu'elles sont heureuses ? Elles résistent ? J'ai voulu résister. Elles sont plus vertueuses ? Aiment-elles mieux la vertu ? Sans toi, sans toi seul je l'aurois toujours aimée. Il est donc vrai que je ne l'aime plus ? ..... tu m'as perdue ? & c'est moi qui te console !..... mais moi que vais-je devenir ?..... que les consolations de l'amitié sont foibles où manquent celles de l'amour ! qui me consolera donc dans mes peines ! Quel sort affreux j'envisage moi qui,

pour avoir vécu dans le crime, ne vois plus qu'un nouveau crime dans des nœuds abhorrés, & peut-être inévitables! Où trouverai-je assez de larmes pour pleurer ma faute & mon amant si je cede ? Où trouverai-je assez de force pour résister dans l'abattement où je suis ? Je crois déjà voir les fureurs d'un pere irrité! Je crois déjà sentir le cri de la nature émouvoir mes entrailles, ou l'amour gémissant déchirer mon cœur ! Privée de toi, je reste sans ressource, sans appui, sans espoir ; le passé m'avilit, le présent m'afflige, l'avenir m'épouvante. J'ai cru tout faire pour notre bonheur, je n'ai rien fait que nous rendre plus misérables en nous préparant une séparation plus cruelle. Les vains plaisirs ne sont plus, les remords demeurent, & la honte qui m'humilie est sans dédommagement.

C'est à moi, c'est à moi d'être foible & malheureuse. Laisse-moi pleurer & souffrir ; mes pleurs ne peuvent non plus tarir que mes fautes se réparer, & le temps même qui guérit tout ne m'offre que de nouveaux sujets de larmes : mais toi qui n'as nulle violence à craindre, que la honte n'avilit point, que rien ne force à déguiser baslement tes sentiments ; toi qui ne sens que l'atteinte du malheur, & jouis au moins de tes premieres vertus, comment t'oses-tu dégrader au point de soupirer & gémir comme une femme, & de t'emporter comme un furieux! N'est-ce pas assez du mépris que j'ai mérité pour toi, sans l'augmenter en te rendant méprisable toi-même, & sans m'accabler à la fois de mon opprobre

& du tien ! Rappelle donc ta fermeté, ſache ſupporter l'infortune, & ſois homme. Sois encore, ſi j'oſe le dire, l'amant que Julie a choiſi. Ah ! ſi je ne ſuis plus digne d'animer ton courage, ſouviens-toi du moins de ce que je fus un jour ; mérite que pour toi j'aie ceſſé de l'être ; ne me déshonore pas deux fois.

Non, mon reſpectable ami, ce n'eſt point toi que je reconnois dans cette lettre efféminée que je veux à jamais oublier, & que je tiens déjà déſavouée par toi-même. J'eſpere, toute avilie, toute confuſe que je ſuis, j'oſe eſpérer que mon ſouvenir n'inſpire point des ſentiments ſi bas, que mon image regne encore avec plus de gloire dans un cœur que je pus enflammer, & que je n'aurai point à me reprocher avec ma foibleſſe, la lâcheté de celui qui l'a cauſée.

Heureux dans ta diſgrace, tu trouves le plus précieux dédommagement qui ſoit connu des ames ſenſibles. Le Ciel dans ton malheur te donne un ami, & te laiſſe à douter ſi ce qu'il te rend ne vaut pas mieux que ce qu'il t'ôte. Admire & chéris cet homme trop généreux, qui daigne, aux dépens de ſon repos, prendre le ſoin de tes jours & de ta raiſon. Que tu ſerois ému ſi tu ſavois tout ce qu'il a voulu faire pour toi ? Mais que ſert d'animer ta reconnoiſſance en aigriſſant tes douleurs ? Tu n'as pas beſoin de ſavoir à quel point il t'aime pour connoître tout ce qu'il vaut, & tu ne peux l'eſtimer comme il le mérite, ſans l'aimer comme tu le dois.

## LETTRE VIII.

*De Claire.*

Vous avez plus d'amour que de délicateſſe, & ſavez mieux faire des ſacrifices que les faire valoir. Y penſez-vous d'écrire à Julie ſur un ton de reproches dans l'état où elle eſt? & parce que vous ſouffrez, faut-il vous en prendre à elle qui ſouffre encore plus? Je vous l'ai dit mille fois, je ne vis de ma vie un amant ſi grondeur que vous; toujours prêt à diſputer ſur tout, l'amour n'eſt pour vous qu'un état de guerre, ou ſi quelquefois vous êtes docile, c'eſt pour vous plaindre enſuite de l'avoir été. Oh! que de pareils amants ſont à craindre, & que je m'eſtime heureuſe de n'en avoir jamais voulu que de ceux qu'on peut congédier quand on veut, ſans qu'il en coûte une larme à perſonne.

Croyez-moi, changez de langage avec Julie ſi vous voulez qu'elle vive; c'en eſt trop pour elle de ſupporter à la fois ſa peine & vos mécontentements. Apprenez une fois à ménager ce cœur trop ſenſible; vous lui devez les plus tendres conſolations; craignez d'augmenter vos maux à force de vous en plaindre, ou du moins ne vous en plaignez qu'à moi qui ſuis l'unique auteur de votre éloignement. Oui, mon ami, vous avez deviné juſte; je lui ai ſuggéré le parti qu'exigeoit ſon honneur en péril, ou plutôt je l'ai forcée

forcée à le prendre en exagérant le danger ; je vous ai déterminé vous-même, & chacun a rempli son devoir. J'ai plus fait encore ; je l'ai détournée d'accepter les offres de Milord Edouard, je vous ai empêché d'être heureux ; mais le bonheur de Julie m'est plus cher que le vôtre : je savois qu'elle ne pouvoit être heureuse après avoir livré ses parents à la honte & au désespoir, & j'ai peine à comprendre, par rapport à vous-même, quel bonheur vous pourriez goûter aux dépens du sien.

Quoi qu'il en soit, voilà ma conduite & mes torts, & puisque vous vous plaisez à quereller ceux qui vous aiment, voilà de quoi vous en prendre à moi seule ; si ce n'est pas cesser d'être ingrat, c'est au moins cesser d'être injuste. Pour moi, de quelque maniere que vous en usiez, je serai toujours la même envers vous ; vous me serez cher tant que Julie vous aimera, & je dirois davantage s'il étoit possible. Je ne me repens point d'avoir ni favorisé ni combattu votre amour. Le pur zele de l'amitié qui m'a toujours guidée, me justifie également dans ce que j'ai fait pour & contre vous ; & si quelquefois je m'intéressai pour vos feux, plus peut-être qu'il ne sembloit me convenir, le témoignage de mon cœur suffit à mon repos ; je ne rougirai jamais des services que j'ai pu rendre à mon amie, & ne me reproche que leur inutilité.

Je n'ai pas oublié ce que vous m'avez appris autrefois de la constance du sage dans les disgraces, & je pourrois, ce me semble, vous en rappeller à propos quelques maximes ; mais

l'exemple de Julie m'apprend qu'une fille de mon âge, est pour un philosophe du vôtre, un aussi mauvais précepteur qu'un dangereux disciple, & il ne me conviendroit pas de donner des leçons à mon maître.

## LETTRE IX.

*De Milord Edouard à Julie.*

Nous l'emportons, charmante Julie : une erreur de notre ami l'a ramené à la raison La honte de s'être mis un moment dans son tort a dissipé toute sa fureur, & l'a rendu si docile que nous en ferons désormais tout ce qu'il nous plaira. Je vois avec plaisir que la faute qu'il se reproche lui laisse plus de regret que de dépit, & je connois qu'il m'aime, en ce qu'il est humble & confus en ma présence, mais non pas embarrassé ni contraint. Il sent trop bien son injustice pour que je m'en souvienne, & des torts ainsi reconnus font plus d'honneur à celui qui les répare, qu'à celui qui les pardonne.

J'ai profité de cette révolution & de l'effet qu'elle a produit pour prendre avec lui quelques arrangements nécessaires, avant de nous séparer ; car je ne puis différer mon départ plus long-temps. Comme je compte revenir l'été prochain, nous sommes convenus qu'il iroit m'attendre à Paris, & qu'ensuite nous irions ensemble en Angleterre. Londres est le seul théatre digne des grands talents, &

où leur carriere est la plus étendue (*). Les siens sont supérieurs à bien des égards, & je ne désespere pas de lui voir faire en peu de temps, à l'aide de quelques amis, un chemin digne de son mérite. Je vous expliquerai mes vues plus en détail à mon passage auprès de vous. En attendant vous sentez qu'à force de succès on peut lever bien des difficultés, & qu'il y a des degrés de considération qui peuvent compenser la naissance, même dans l'esprit de votre pere. C'est, ce me semble, le seul expédient qui reste à tenter pour votre bonheur & le sien, puisque le sort & les préjugés vous ont ôté tous les autres.

J'ai écrit à Regianino de venir me joindre en poste, pour profiter de lui pendant huit ou dix jours que je passe encore avec notre ami. Sa tristesse est trop profonde pour laisser place à beaucoup d'entretien. La musique remplira les vuides du silence, le laissera rêver, & changera par degrés sa douleur en mélancolie. J'attends cet état pour le livrer à lui-même;

(*) C'est avoir une étrange prévention pour son pays; car je n'entends pas dire qu'il y en ait au monde où, généralement parlant, les étrangers soient moins bien reçus, & trouvent plus d'obstacles à s'avancer qu'en Angleterre. Par le goût de la Nation, ils n'y sont favorisés en rien; par la forme du gouvernement, ils n'y sauroient parvenir à rien. Mais convenons aussi que l'Anglois ne va guere demander aux autres l'hospitalité qu'il leur refuse chez lui. Dans quelle Cour, hors celle de Londres, voit-on ramper lâchement ces fiers insulaires? Dans quel pays hors le leur, vont-ils chercher à s'enrichir? Ils sont durs, il est vrai; cette dureté ne me déplaît pas quand elle marche avec la justice. Je trouve beau qu'ils ne soient qu'Anglois, puisqu'ils n'ont pas besoin d'être hommes.

je n'oserois m'y fier auparavant. Pour Regianino, je vous le rendrai en repassant, & ne le reprendrai qu'à mon retour d'Italie, temps où, sur les progrès que vous avez déjà faits toutes deux, je juge qu'il ne vous sera plus nécessaire. Quant à présent, sûrement il vous est inutile, & je ne vous prive de rien en vous l'ôtant pour quelques jours.

## LETTRE X.

*A Claire.*

POURQUOI faut-il que j'ouvre enfin les yeux sur moi ? Que ne les ai-je fermés pour toujours plutôt que de voir l'avilissement où je suis tombé ; plutôt que de me trouver le dernier des hommes, après en avoir été le plus fortuné ! Aimable & généreuse amie, qui fûtes si souvent mon refuge, j'ose encore verser ma honte & mes peines dans votre cœur compatissant ; j'ose encore implorer vos consolations contre le sentiment de ma propre indignité ; j'ose recourir à vous quand je suis abandonné de moi-même. Ciel ! comment un homme aussi méprisable a-t-il pu jamais être aimé d'elle, ou comment un feu si divin n'a-t-il point épuré mon ame ? Qu'elle doit maintenant rougir de son choix, celle que je ne suis pas digne de nommer ? Qu'elle doit gémir de voir profaner son image dans un cœur si rampant & si bas ! Qu'elle doit de

dédains & de haine à celui qui put l'aimer & n'être qu'un lâche ! Connoissez toutes mes erreurs, charmante Cousine (*) ; connoissez mon crime & mon repentir, soyez mon juge & que je meure ; ou soyez mon intercesseur, & que l'objet qui fait mon sort daigne encore en être l'arbitre.

Je ne vous parlerai point de l'effet que produisit sur moi cette séparation imprévue ; je ne vous dirai rien de ma douleur stupide, & de mon insensé désespoir : vous n'en jugerez que trop par l'égarement inconcevable où l'un & l'autre m'ont entraîné. Plus je sentois l'horreur de mon état, moins j'imaginois qu'il fût possible de renoncer volontairement à Julie, & l'amertume de ce sentiment, jointe à l'étonnante générosité de Milord Edouard, me fit naître des soupçons que je ne me rappellerai jamais sans horreur, & que je ne puis oublier sans ingratitude envers l'ami qui me les pardonne.

En rapprochant dans mon délire toutes les circonstances de mon départ, j'y crus reconnoître un dessein prémédité, & j'osai l'attribuer au plus vertueux des hommes. A peine ce doute affreux me fut-il entré dans l'esprit, que tout me sembla le confirmer. La conversation de Milord avec le Baron d'Etange ; le ton peu insinuant que je l'accusois d'y avoir affecté, la querelle qui en dériva ; la défense de me voir ; la résolution prise de me faire

(*) A l'imitation de Julie, il l'appelloit, ma Cousine, & à l'imitation de Julie, Claire l'appelloit, mon ami.

partir la diligence & le secret des préparatifs ; l'entretien qu'il eut avec moi la veille ; enfin la rapidité avec laquelle je fus plutôt enlevé qu'emmené ; tout me sembloit prouver de la part de Milord un projet formé de m'écarter de Julie, & le retour que je savois qu'il devoit faire auprès d'elle, achevoit, selon moi, de me déceler le but de ses soins. Je résolus pourtant de m'éclaircir encore mieux avant d'éclater, & dans ce dessein je me bornai à examiner les choses avec plus d'attention. Mais tout redoubloit mes ridicules soupçons, & le zele de l'humanité ne lui inspiroit rien d'honnête en ma faveur, dont mon aveugle jalousie ne tirât quelqu'indice de trahison. A Besançon je sus qu'il avoit écrit à Julie sans me communiquer sa lettre, sans m'en parler. Je me tins alors suffisamment convaincu, & je n'attendis que la réponse dont j'espérois bien le trouver mécontent, pour avoir avec lui l'éclaircissement que je méditois.

Hier au soir nous rentrâmes assez tard, & je sus qu'il y avoit un paquet venu de Suisse, dont il ne me parla point en nous séparant. Je lui laissai le temps de l'ouvrir ; je l'entendis de ma chambre murmurer, en lisant quelques mots. Je prêtai l'oreille attentivement. Ah, Julie ! disoit-il en phrases interrompues, j'ai voulu vous rendre heureuse..... je respecte votre vertu ..... mais je plains votre erreur..... A ces mots & d'autres semblables que je distinguai parfaitement, je ne fus plus maître de moi : je pris mon épée sous mon bras, j'ouvris, ou plutôt j'enfonçai la

H. Gravelot. inv. Lempereur Sculp

Ah! jeune homme à ton bienfaiteur

porte ; j'entrai comme un furieux. Non, je ne souillerai point ce papier ni vos regards des injures que me dicta la rage pour le porter à se battre avec moi sur le champ.

O ma Cousine ! c'est-là sur-tout que je pus reconnoître l'empire de la véritable sagesse, même sur les hommes les plus sensibles, quand ils veulent écouter sa voix. D'abord il ne put rien comprendre à mes discours, & il les prit pour un vrai délire ; mais la trahison dont je l'accusois, les desseins secrets que je lui reprochois, cette lettre de Julie qu'il tenoit encore, & dont je lui parlois sans cesse, lui firent connoître enfin le sujet de ma fureur. Il sourit, puis il me dit franchement : vous avez perdu la raison, & je ne me bats point contre un insensé. Ouvrez les yeux, aveugle que vous êtes, ajouta-t-il d'un ton plus doux, est-ce bien moi que vous accusez de vous trahir ? Je sentis dans l'accent de ce discours, je ne sais quoi qui n'étoit pas d'un perfide ; le son de sa voix me remua le cœur ; je n'eus pas jetté les yeux sur les siens, que tous mes soupçons se dissiperent, & je commençai de voir avec effroi mon extravagance.

Il s'apperçut à l'instant de ce changement ; il me tendit la main. Venez, me dit-il ; si votre retour n'eût précédé ma justification, je ne vous aurois vu de ma vie. A présent que vous êtes raisonnable, lisez cette lettre, & connoissez une fois vos amis. Je voulus refuser de la lire ; mais l'ascendant que tant d'avantages lui donnoient sur moi, le lui fit exiger d'un ton d'autorité que, malgré mes om-

brages dissipés, mon désir secret n'appuyoit que trop.

Imaginez en quel état je me trouvai après cette lecture qui m'apprit les bienfaits inouis de celui que j'osois calomnier avec tant d'indignité. Je me précipitai à ses pieds, & le cœur chargé d'admiration, de regrets & de honte, je serrois ses genoux de toute ma force, sans pouvoir proférer un seul mot. Il reçut mon repentir comme il avoit reçu mes outrages, & il n'exigea de moi, pour prix du pardon qu'il daigna m'accorder, que de ne m'opposer jamais au bien qu'il voudroit me faire. Ah! qu'il fasse désormais ce qu'il lui plaira! son ame sublime est au-dessus de celles des hommes, & il n'est pas plus permis de résister à ses bienfaits qu'à ceux de la Divinité.

Ensuite il me remit les deux lettres qui s'adressoient à moi, lesquelles il n'avoit pas voulu me donner avant d'avoir lu la sienne, & d'être instruit de la résolution de votre Cousine. Je vis en lisant quelle amante & quelle amie le Ciel m'a données; je vis combien il a rassemblé de sentiments & de vertus autour de moi pour rendre mes remords plus amers, & ma bassesse plus mépriſable. Dites, quelle est donc cette mortelle unique dont le moindre empire est dans sa beauté, & qui, semblable aux puissances éternelles, se fait également adorer & par les biens & par les maux qu'elle fait? Helas! elle m'a tout ravi, la cruelle, & je l'en aime davantage. Plus elle me rend malheureux, plus je la trouve parfaite. Il semble

ble que tous les tourments qu'elle me cauſe ſoient pour elle un nouveau mérite auprès de moi. Le ſacrifice qu'elle vient de faire aux ſentiments de la nature me déſole & m'enchante ; il augmente à mes yeux le prix de celui qu'elle a fait à l'amour. Non, ſon cœur ne ſait rien refuſer qui ne faſſe valoir ce qu'il accorde.

Et vous, digne & charmante Couſine ; vous, unique & parfait modele d'amitié, qu'on citera ſeule entre toutes les femmes, & que les cœurs qui ne reſſemblent pas au vôtre oſeront traiter de chimere : ah ! ne me parlez plus de philoſophie ; je mépriſe ce trompeur étalage qui ne conſiſte qu'en vains diſcours ; ce fantôme qui n'eſt qu'une ombre, qui nous excite à menacer de loin les paſſions, & nous laiſſe comme un faux brave à leur approche. Daignez ne pas m'abandonner à mes égarements ; daignez rendre vos anciennes bontés à cet infortuné qui ne les mérite plus, mais qui les déſire plus ardemment, & en a plus beſoin que jamais ; daignez me rappeller à moi-même, & que votre douce voix ſupplée en ce cœur malade à celle de la raiſon.

Non, je l'oſe eſpérer, je ne ſuis point tombé dans un abaiſſement éternel. Je ſens ranimer en moi ce feu pur & ſaint dont j'ai brûlé ; l'exemple de tant de vertus ne ſera point perdu pour celui qui en fut l'objet, qui les aime, les admire, & veut les imiter ſans ceſſe. O chere amante, dont je dois honorer le choix ! O mes amis, dont je veux recouvrer l'eſtime, mon ame ſe réveille & reprend dans

les vôtres sa force & sa vie. Le chaste amour & l'amitié sublime me rendront le courage qu'un lâche désespoir fut prêt à m'ôter : les purs sentiments de mon cœur me tiendront lieu de sagesse ; je serai par vous tout ce que je dois être, & je vous forcerai d'oublier ma chute, si je puis m'en relever un instant. Je ne sais ni ne veux savoir quel sort le Ciel me réserve ; quel qu'il puisse être, je veux me rendre digne de celui dont j'ai joui. Cette immortelle image que je porte en moi me servira d'égide, & rendra mon ame invulnérable aux coups de la fortune. N'ai-je pas assez vécu pour mon bonheur ? C'est maintenant pour la gloire que je dois vivre. Ah ! que ne puis-je étonner le monde de mes vertus, afin qu'on pût dire un jour, en les admirant : pouvoit-il moins faire ? Il fut aimé de Julie !

*P. S.* Des nœuds abhorrés & *peut-être inévitables !* Que signifient ces mots ? Ils sont dans sa lettre. Claire, je m'attends à tout ; je suis résigné, prêt à supporter mon sort. Mais ces mots... jamais, quoi qu'il arrive, je ne partirai d'ici que je n'aie eu l'explication de ces mots-là.

## LETTRE XI.

*De Julie.*

IL est donc vrai que mon ame n'est pas fermée au plaisir, & qu'un sentiment de joie y

peut pénétrer encore? Hélas! je croyois depuis ton départ n'être plus ſenſible qu'à la douleur; je croyois ne ſavoir que ſouffrir loin de toi, & je n'imaginois pas même des conſolations à ton abſence. Ta charmante lettre à ma couſine eſt venue me déſabuſer; je l'ai lue & baiſée avec des larmes d'attendriſſement: elle a répandu la fraîcheur d'une douce roſée ſur mon cœur ſéché d'ennuis, & flétri de triſteſſe, & j'ai ſenti, par la ſérénité qui m'en eſt reſtée, que tu n'as pas moins d'aſcendant de loin que de près ſur les affections de ta Julie.

Mon ami! quel charme pour moi de te voir reprendre cette vigueur de ſentiment qui convient au courage d'un homme! Je t'en eſtimerai davantage, & m'en mépriſerai moins de n'avoir pas en tout avili la dignité d'un amour honnête, ni corrompu deux cœurs à la fois. Je te dirai plus, à préſent que nous pouvons parler librement de nos affaires; ce qui aggravoit mon déſeſpoir étoit de voir que le tien nous ôtoit la ſeule reſſource qui pouvoit nous reſter dans l'uſage de tes talents. Tu connois maintenant le digne ami que le Ciel t'a donné: ce ne ſeroit pas trop de ta vie entiere pour mériter ſes bienfaits; ce ne ſera jamais aſſez pour réparer l'offenſe que tu viens de lui faire, & j'eſpere que tu n'auras plus beſoin d'autre leçon pour contenir ton imagination fougueuſe. C'eſt ſous les auſpices de cet homme reſpectable que tu vas entrer dans le monde, c'eſt à l'appui de ſon crédit, c'eſt, guidé par ſon expérience, que tu vas tenter de venger le mérite oublié des rigueurs de la fortune. Fais

pour lui ce que tu ne ferois pas pour toi ; tâche au moins d'honorer ses bontés en ne les rendant pas inutiles. Vois quelle riante perspective s'offre encore à toi : vois quel succès tu dois espérer dans une carriere où tout concourt à favoriser ton zele. Le Ciel t'a prodigué ses dons ; ton heureux naturel, cultivé par ton goût, t'a doué de tous les talents ; à moins de vingt-quatre ans tu joins les graces de ton âge à la maturité qui dédommage plus tard du progrès des ans.

*Frutto senile in su' l giovenil fiore.*

L'étude n'a point émoussé ta vivacité, ni appesanti ta personne, la fade galanterie n'a point rétréci ton esprit, ni hébêté ta raison. L'ardent amour, en t'inspirant tous les sentiments sublimes dont il est le pere, t'a donné cette élévation d'idées & cette justesse de sens (*) qui en sont inséparables. A sa douce chaleur, j'ai vu ton ame déployer ses brillantes facultés, comme une fleur s'ouvre aux rayons du soleil ; tu as à la fois tout ce qui mene à la fortune, & tout ce qui la fait mépriser. Il ne te manquoit pour obtenir les honneurs du monde que d'y daigner prétendre ; & j'espere qu'un objet plus cher à ton cœur te donnera pour eux le zele dont ils ne sont pas dignes.

O mon doux ami ! tu vas t'éloigner de moi ?..... ..... O mon bien-aimé ! tu vas fuir

(*) Justesse de sens inséparable de l'amour ! Bonne Julie, elle ne brille pas ici dans le vôtre.

ta Julie?..... Il le faut, il faut nous séparer, si nous voulons nous revoir heureux un jour; & l'effet des soins que tu vas prendre est notre dernier espoir. Puisse une si chere idée t'animer, te consoler durant cette amere & longue séparation! puisse-t-elle te donner cette ardeur qui surmonte les obstacles & dompte la fortune! Hélas! le monde & les affaires feront pour toi des distractions continuelles, & feront une utile diversion aux peines de l'absence! Mais je vais rester abandonnée à moi seule, ou livrée aux persécutions, & tout me forcera de te regretter sans cesse. Heureuse au moins si de vaines alarmes n'aggravoient mes tourments réels, & si avec mes propres maux je ne sentois encore en moi tous ceux auxquels tu vas t'exposer!

Je frémis en songeant aux dangers de mille especes que vont courir ta vie & tes mœurs. Je prends en toi toute la confiance qu'un homme peut inspirer; mais puisque le sort nous sépare, ah! mon ami, pourquoi n'es-tu qu'un homme? Que de conseils te seroient nécessaires dans ce monde inconnu où tu vas t'engager! Ce n'est pas à moi, jeune, sans expérience, & qui ai moins d'étude & de réflexion que toi, qu'il appartient de te donner là-dessus des avis; c'est un soin que je laisse à Milord Edouard. Je me borne à te recommander deux choses, parce qu'elles tiennent plus au sentiment qu'à l'expérience; & que si je connois peu le monde, je crois bien connoître ton cœur: n'abandonne jamais la vertu, & n'oublie jamais ta Julie.

Je ne te rappellerai point tous ces arguments subtils que tu m'as toi même appris à mépriser, qui rempliſſent tant de livres, & n'ont jamais fait un honnête homme. Ah! ces triſtes raiſonneurs! quels doux raviſſements leurs cœurs n'ont jamais ſentis ni donnés! Laiſſe, mon ami, ces vains moraliſtes, & rentre au fond de ton ame; c'eſt-là que tu trouveras toujours la ſource de ce feu ſacré qui nous embraſa tant de fois de l'amour des ſublimes vertus; c'eſt-là que tu verras ce ſimulacre éternel du vrai beau, dont la contemplation nous anime d'un ſaint enthouſiaſme, & que nos paſſions ſouillent ſans ceſſe ſans pouvoir jamais l'effacer. (*) Souviens-toi des larmes délicieuſes qui couloient de nos yeux, des palpitations qui ſuffoquoient nos cœurs agités, des tranſports qui nous élevoient au-deſſus de nous-mêmes, au récit de ces vies héroïques qui rendent le vice inexcuſable, & font l'honneur de l'humanité. Veux-tu ſavoir laquelle eſt vraiment déſirable, de la fortune ou de la vertu? ſonge à celle que le cœur préfere quand ſon choix eſt impartial. Songe où l'intérêt nous porte en liſant l'hiſtoire. T'aviſas-tu jamais de déſirer les tréſors de Créſus, ni la gloire de Céſar, ni le pouvoir de Néron, ni les plaiſirs d'Héliogabale? Pourquoi, s'ils étoient heureux, tes déſirs ne te mettoient-ils pas à leur place? C'eſt qu'ils ne

(*) La véritable philoſophie des Amants eſt celle de Platon: durant le charme ils n'en ont jamais d'autre. Un homme ému ne peut quitter ce Philoſophe; un Docteur froid ne peut le ſouffrir.

l'étoient point, & tu le sentois bien ; c'est qu'ils étoient vils & mépriſables, & qu'un méchant heureux ne fait envie à perſonne. Quels hommes contemplois-tu donc avec le plus de plaiſir ? Deſquels adorois-tu les exemples ? Auxquels aurois-tu mieux aimé reſſembler ? Charme inconcevable de la beauté qui ne périt point ! c'étoit l'Athénien buvant la ciguë, c'étoit Brutus mourant pour ſon pays, c'étoit Régulus au milieu des tourments, c'étoit Caton déchirant ſes entrailles ; c'étoient tous ces vertueux infortunés qui te faiſoient envie, & tu ſentois au fond de ton cœur la félicité réelle que couvroient leurs maux apparents. Ne crois pas que ce ſentiment fût particulier à toi ſeul, il eſt celui de tous les hommes, & ſouvent même en dépit d'eux. Ce divin modele, que chacun de nous porte avec lui, nous enchante malgré que nous en ayons ; ſi tôt que la paſſion nous permet de le voir, nous lui voulons reſſembler ; & ſi le plus méchant des hommes pouvoit être un autre que lui-même, il voudroit être un homme de bien.

Pardonne-moi ces tranſports, mon aimable ami, tu ſais qu'ils me viennent de toi, & c'eſt à l'amour dont je les tiens à te le rendre. Je ne veux point t'enſeigner ici tes propres maximes ; mais t'en faire un moment l'application, pour voir ce qu'elles ont à ton uſage : car voici le temps de pratiquer tes propres leçons, & de montrer comment on exécute ce que tu ſais dire. S'il n'eſt pas queſtion d'être un Caton ni un Régulus, chacun pourtant doit aimer ſon pays, être integre & courageux,

tenir sa foi, même aux dépens de sa vie. Les vertus privées sont souvent d'autant plus sublimes qu'elles n'aspirent point à l'approbation d'autrui, mais seulement au bon témoignage de soi-même, & la conscience du juste lui tient lieu des louanges de l'univers. Tu sentiras donc que la grandeur de l'homme appartient à tous les états, & que nul ne peut être heureux s'il ne jouit de sa propre estime; car si la véritable jouissance de l'ame est dans la contemplation du beau, comment le méchant peut-il l'aimer dans autrui sans être forcé de se haïr lui-même?

Je ne crains pas que les sens & les plaisirs grossiers te corrompent, ils sont des pieges peu dangereux pour un cœur sensible, & il lui en faut de plus délicats; mais je crains les maximes & les leçons du monde; je crains cette force terrible que doit avoir l'exemple universel & continuel du vice; je crains les sophismes adroits dont il se colore; je crains enfin que ton cœur même ne t'en impose, & ne te rende moins difficile sur les moyens d'acquérir une considération que tu saurois dédaigner, si notre union n'en pouvoit être le fruit.

Je t'avertis, mon ami, de ces dangers; ta sagesse fera le reste; car c'est beaucoup pour s'en garantir que d'avoir su les prévoir. Je n'ajouterai qu'une réflexion qui l'emporte, à mon avis, sur la fausse raison du vice, sur les fieres erreurs des insensés, & qui doit suffire pour diriger au bien la vie de l'homme sage. C'est que la source du bonheur n'est

toute entiere ni dans l'objet désiré ni dans le cœur qui le possede, mais dans le rapport de l'un & de l'autre, & que, comme tous les objets de nos désirs ne sont pas propres à produire la félicité, tous les états du cœur ne sont pas propres à la sentir. Si l'ame la plus pure ne suffit pas seule à son propre bonheur, il est plus sûr encore que toutes les délices de la terre ne sauroient faire celui d'un cœur dépravé; car il y a des deux côtés une préparation nécessaire, un certain concours dont résulte ce précieux sentiment recherché de tout être sensible, & toujours ignoré du faux sage, qui s'arrête au plaisir du moment, faute de connoître un bonheur durable. Que serviroit donc d'acquérir un de ces avantages aux dépens de l'autre, de gagner au-dehors pour perdre encore plus au dedans, & de se procurer les moyens d'être heureux en perdant l'art de les employer? Ne vaut-il pas mieux encore, si l'on ne peut avoir qu'un des deux, sacrifier celui que le sort peut nous rendre à celui qu'on ne recouvre point quand on l'a perdu? Qui le doit mieux savoir que moi, qui n'ai fait qu'empoisonner les douceurs de ma vie en pensant y mettre le comble! Laisse donc dire les méchants qui montrent leur fortune & cachent leur cœur, & sois sûr que s'il est un seul exemple du bonheur sur la terre, il se trouve dans un homme de bien. Tu reçus du Ciel cet heureux penchant à tout ce qui est bon & honnête; n'écoute que tes propres désirs, ne suis que tes inclinations naturelles; songe surtout à nos premieres amours. Tant que ces moments purs & délicieux reviendront à ta mé-

moire, il n'eſt pas poſſible que tu ceſſes d'aimer ce qui te les rendit ſi doux, que le charme du beau moral s'efface dans ton ame, ni que tu veuilles jamais obtenir ta Julie par des moyens indignes de toi. Comment jouir d'un bien dont on auroit perdu le goût? Non, pour pouvoir poſſéder ce qu'on aime, il faut garder le même cœur qui l'a aimé.

Me voici à mon ſecond point; car, comme tu vois, je n'ai pas oublié mon métier. Mon ami, l'on peut ſans amour avoir les ſentiments ſublimes d'une ame forte; mais un amour tel que le nôtre, l'anime & la ſoutient tant qu'il brûle; ſi-tôt qu'il s'éteint, elle tombe en langueur, & un cœur uſé n'eſt plus propre à rien. Dis-moi, que ſerions-nous ſi nous n'aimions plus? Eh! ne vaudroit-il pas mieux ceſſer d'être que d'exiſter ſans rien ſentir? & pourrois-tu te réſoudre à traîner ſur la terre l'inſipide vie d'un homme ordinaire, après avoir goûté tous les tranſports qui peuvent ravir une ame humaine? Tu vas habiter de grandes villes où ta figure & ton âge encore plus que ton mérite, tendront mille embûches à ta fidélité. L'inſinuante coquetterie affectera le langage de la tendreſſe, & te plaira ſans t'abuſer; tu ne chercheras point l'amour, mais les plaiſirs; tu les goûteras ſéparés de lui, & ne les pourras reconnoître. Je ne ſais ſi tu trouveras ailleurs le cœur de Julie; mais je te défie de jamais retrouver auprès d'une autre ce que tu ſentis auprès d'elle. L'épuiſement de ton ame t'annoncera le ſort que je t'ai prédit; la triſteſſe & l'ennui t'accableront au ſein des amuſements fri-

voles. Le ſouvenir de nos premieres amours te pourſuivra malgré toi. Mon image cent fois plus belle que je ne fus jamais, viendra tout-à-coup te ſurprendre. A l'inſtant le voile du dégoût couvrira tous tes plaiſirs, & mille regrets amers naîtront dans ton cœur. Mon bien-aimé, mon doux ami! ah ſi jamais tu m'oublies.... Hélas! je ne ferai qu'en mourir; mais toi tu vivras vil & malheureux & je mourrai trop vengée.

Ne l'oublie donc jamais, cette Julie qui fut à toi, & dont le cœur ne ſera point à d'autres. Je ne puis rien te dire de plus dans la dépendance où le Ciel m'a placée; mais après t'avoir recommandé la fidélité, il eſt juſte de te laiſſer de la mienne le ſeul gage qui ſoit en mon pouvoir. J'ai conſulté, non mes devoirs, mon eſprit égaré ne les connoît plus, mais mon cœur, derniere regle de qui n'en ſauroit plus ſuivre, & voici le réſultat de ſes inſpirations: je ne t'épouſerai jamais ſans le conſentement de mon pere; mais je n'en épouſerai jamais un autre ſans ton conſentement. Je t'en donne ma parole, elle me ſera ſacrée, quoi qu'il arrive, & il n'y a point de force humaine qui puiſſe m'y faire manquer. Sois donc ſans inquiétude ſur ce que je puis devenir en ton abſence. Vas, mon aimable ami, chercher ſous les auſpices du tendre amour un ſort digne de le couronner. Ma deſtinée eſt dans tes mains autant qu'il a dépendu de moi de l'y mettre, & jamais elle ne changera que de ton aveu.

## LETTRE XII.

*A Julie.*

*O Qual fiamma di gloria, d'onore,*
*Scorrer ſento per tutte le vene,*
*Alma grande parlando con te* (*) !

Julie, laiſſe-moi reſpirer. Tu fais bouillonner mon ſang ; tu me fais treſſaillir, tu me fais palpiter. Ta lettre brûle comme ton cœur du ſaint amour de la vertu, & tu portes au fond du mien ſon ardeur céleſte. Mais pourquoi tant d'exhortations où il ne falloit que des ordres ? Crois que ſi je m'oublie au point d'avoir beſoin de raiſons pour bien faire, au moins ce n'eſt pas de ta part, ta ſeule volonté me ſuffit. Ignores-tu que je ferai toujours ce qu'il te plaira, & que je ferois le mal même avant de pouvoir te déſobéir. Oui, j'aurois brûlé le Capitole ſi tu me l'avois commandé, parce que je t'aime plus que toutes choſes ; mais ſais-tu bien pourquoi je t'aime ainſi ? Ah, fille incomparable ! c'eſt parce que tu ne peux rien vouloir que d'honnête, & que l'amour de la vertu rend plus invincible celui que j'ai pour tes charmes.

Je pars encouragé par l'engagement que tu viens de prendre, & dont tu pouvois t'épargner le détour ; car promettre de n'être à perſonne ſans mon conſentement, n'eſt ce pas promettre de n'être qu'à moi ? Pour moi, je

(*) O de quelle flamme d'honneur & de gloire je ſens embraſer tout mon ſang, ame grande, en parlant avec toi !

le dis plus librement, & je t'en donne aujourd'hui ma foi d'homme de bien, qui ne sera point violée. J'ignore, dans la carriere où je vais m'essayer pour te complaire, à quel sort la fortune m'appelle ; mais jamais les nœuds de l'amour ni de l'hymen ne m'uniront à d'autre qu'à Julie d'Etange ; je ne vis, je n'existe que pour elle, & mourrai libre ou son époux. Adieu, l'heure presse, & je pars à l'instant.

## LETTRE XIII.

*A Julie.*

J'ARRIVAI hier au soir à Paris, & celui qui ne pouvoit vivre séparé de toi par deux rues, en est maintenant à plus de cent lieues. O Julie, plains-moi, plains ton malheureux ami. Quand mon sang en longs ruisseaux auroit tracé cette route immense, elle m'eût paru moins longue, & je n'aurois pas senti défaillir mon ame avec plus de langueur. Ah ! si du moins je connoissois le moment qui doit nous rejoindre ainsi que l'espace qui nous sépare, je compenserois l'éloignement des lieux par le progrès du temps ; je compterois dans chaque jour ôté de ma vie les pas qui m'auroient rapproché de toi. Mais cette carriere de douleurs est couverte des ténebres de l'avenir : le terme qui doit la borner se dérobe à mes foibles yeux. O doute ! ô supplice ! mon cœur inquiet te cherche & ne trouve rien. Le

soleil se leve, & ne me rend plus l'espoir de te voir ; il se couche & je ne t'ai point vue : mes jours vuides de plaisir & de joie, s'écoulent dans une longue nuit. J'ai beau vouloir ranimer en moi l'espérance éteinte, elle ne m'offre qu'une ressource incertaine, & des consolations suspectes. Chere & tendre amie de mon cœur, hélas ! à quels maux faut-il m'attendre, s'ils doivent égaler mon bonheur passé !

Que cette tristesse ne t'alarme pas, je t'en conjure, elle est l'effet passager de la solitude & des réflexions du voyage. Ne crains point le retour de mes premieres foiblesses ; mon cœur est dans ta main, ma Julie, & puisque tu le soutiens, il ne se laissera plus abattre. Une des consolantes idées qui sont le fruit de ta derniere lettre, est que je me trouve à présent porté par une double force : quand l'amour auroit anéanti la mienne, je ne laisserois pas d'y gagner encore ; car le courage qui me vient de toi me soutient beaucoup mieux que je n'aurois pu me soutenir moi-même. Je suis convaincu qu'il n'est pas bon que l'homme soit seul. Les ames humaines veulent être accouplées pour valoir tout leur prix, & la force unie des amis, comme celle des lames d'un aimant artificiel, est incomparablement plus grande que la somme de leurs forces particulieres. Divine amitié, c'est là ton triomphe ! Mais qu'est-ce que la seule amitié auprès de cette union parfaite qui joint à toute l'énergie de l'amitié des liens cent fois plus sacrés ? Où sont-ils ces hommes grossiers qui ne pren-

nent les transports de l'amour que pour une fievre des sens, pour un désir de la nature avilie ? Qu'ils viennent, qu'ils observent, qu'ils sentent ce qui se passe au fond de mon cœur ; qu'ils voient un amant malheureux éloigné de ce qu'il aime, incertain de le revoir jamais, sans espoir de recouvrer sa félicité perdue, mais pourtant animé de ces feux immortels qu'il prit dans tes yeux, & qu'ont nourri tes sentiments sublimes ; prêt à braver la fortune, à souffrir ses revers, à se voir même privé de toi, & à faire des vertus que tu lui as inspirées le digne ornement de cette empreinte adorable qui ne s'effacera jamais de son ame. Julie, eh ! qu'aurois-je été sans toi ? La froide raison m'eût éclairé peut-être ; tiede admirateur du bien, je l'aurois du moins aimé dans autrui. Je ferai plus, je saurai le pratiquer avec zele, & pénétré de tes sages leçons, je ferai dire un jour à ceux qui nous auront connus : ô quels hommes nous serions tous si le monde étoit plein de Julies & de cœurs qui les fussent aimer !

En méditant en route sur ta derniere lettre, j'ai résolu de rassembler en un recueil toutes celles que tu m'as écrites, maintenant que je ne puis plus recevoir tes avis de bouche. Quoiqu'il n'y en ait pas une que je ne sache par cœur, & bien par cœur, tu peux m'en croire, j'aime pourtant à les relire sans cesse, ne fut-ce que pour revoir les traits de cette main chérie qui seule peut faire mon bonheur. Mais insensiblement le papier s'use, &, avant qu'elles soient déchirées, je veux les

copier toutes dans un livre blanc que je viens de choisir exprès pour cela. Il est assez gros ; mais je songe à l'avenir, & j'espere ne pas mourir assez jeune pour me borner à ce volume. Je destine les soirées à cette occupation charmante, & j'avancerai lentement pour la prolonger. Ce précieux recueil ne me quittera de mes jours, il sera mon manuel dans le monde où je vais entrer ; il sera pour moi le contre-poison des maximes qu'on y respire ; il me consolera dans mes maux ; il préviendra ou corrigera mes fautes, il m'instruira durant ma jeunesse : il m'édifiera dans tous les temps, & ce seront, à mon avis, les premieres lettres d'amour dont on aura tiré cet usage.

Quant à la derniere que j'ai présentement sous les yeux, toute belle qu'elle me paroît, j'y trouve pourtant un article à retrancher. Jugement déjà fort étrange ; mais ce qui doit l'être encore plus, c'est que cet article est précisément celui qui te regarde, & je te reproche d'avoir même songé à l'écrire. Que me parles-tu de fidélité, de constance ? Autrefois tu connoissois mieux mon amour & ton pouvoir. Ah ! Julie, inspires-tu des sentiments périssables, & quand je ne t'aurois rien promis, pourrois-je cesser jamais d'être à toi ? Non, non, c'est du premier regard de tes yeux, du premier mot de ta bouche, du premier transport de mon cœur que s'alluma dans lui cette flamme éternelle que rien ne peut plus éteindre. Ne t'eussé-je vue que ce premier instant, c'en étoit déjà fait, il étoit trop tard pour pouvoir jamais t'oublier. Et je t'oublierois

rois maintenant ! Maintenant qu'enivré de mon bonheur passé, son seul souvenir suffit pour me le rendre encore ! Maintenant qu'oppressé du poids de tes charmes, je ne respire qu'en eux ! Maintenant que ma premiere ame est disparue, & que je suis animé de celle que tu m'as donnée ! Maintenant, ô Julie ! que je me dépite contre moi de t'exprimer si mal tout ce que je sens ! Ah, que toutes les beautés de l'univers tentent de me séduire ! en est-il d'autres que la tienne à mes yeux ? Que tout conspire à l'arracher de mon cœur ; qu'on le perce, qu'on le déchire, qu'on brise ce fidele miroir de Julie, sa pure image ne cessera de briller jusques dans le dernier fragment, rien n'est capable de l'y détruire. Non, la suprême Puissance elle-même ne sauroit aller jusques là ; elle peut anéantir mon ame, mais non pas faire qu'elle existe & cesse de t'adorer.

Milord Edouard s'est chargé de te rendre compte à son passage de ce qui me regarde, & de ses projets en ma faveur ; mais je crains qu'il ne s'acquitte mal de cette promesse par rapport à ses arrangements présents. Apprends qu'il ose abuser du droit que lui donnent sur moi ses bienfaits, pour les étendre au-delà même de la bienfaisance. Je me vois, par une pension qu'il n'a pas tenu à lui de rendre irrévocable, en état de faire une figure fort au-dessus de ma naissance, & c'est peut-être ce que je serai forcé de faire à Londres pour suivre ses vues. Pour ici, où nulle affaire ne m'attache, je continuerai de vivre à ma ma-

niere, & ne ſerai point tenté d'employer en vaines dépenſes l'excédent de mon entretien. Tu me l'as appris, ma Julie; les premiers beſoins, ou du moins les plus ſenſibles, ſont ceux d'un cœur bienfaiſant, & tant que quelqu'un manque du néceſſaire, quel honnête homme a du ſuperflu?

## LETTRE XIV.

*A Julie.*

(*) J'ENTRE avec une ſecrete horreur dans ce vaſte déſert du monde. Ce cahos ne m'offre qu'une ſolitude affreuſe, où regne un morne ſilence. Mon ame à la preſſe cherche à s'y répandre, & ſe trouve par-tout reſſerrée. Je ne ſuis jamais moins ſeul que quand je ſuis

(*) Sans prévenir le jugement du Lecteur & celui de Julie ſur ces relations, je crois pouvoir dire que ſi j'avois à les faire, & que je ne les fiſſe pas meilleures, je les ferois du moins fort différentes. J'ai été pluſieurs fois ſur le point de les ôter, & d'en ſubſtituer de ma façon; enfin je les laiſſe, & je me vante de ce courage. Je me dis qu'un jeune homme de vingt-quatre ans, entrant dans le monde, ne doit pas le voir comme le voit un homme de cinquante, à qui l'expérience n'a que trop appris à le connoître. Je me dis encore que ſans y avoir fait un fort grand rôle, je ne ſuis pourtant plus dans le cas d'en pouvoir parler avec impartialité. Laiſſons donc ces Lettres comme elles ſont. Que les lieux communs uſés reſtent, que les obſervations triviales reſtent; c'eſt un petit mal que tout cela. Mais il importe à l'ami de la vérité que juſqu'à la fin de ſa vie ſes paſſions ne ſouillent point ſes écrits.

seul, disoit un ancien ; moi, je ne suis seul que dans la foule, où je ne puis être ni à toi ni aux autres. Mon cœur voudroit parler, il sent qu'il n'est point écouté : il voudroit répondre, on ne lui dit rien qui puisse aller jusqu'à lui. Je n'entends point la langue du pays, & personne n'entend ici la mienne.

Ce n'est pas qu'on ne me fasse beaucoup d'accueil, d'amitiés, de prévenances, & que mille soins officieux n'y semblent voler au-devant de moi. Mais c'est précisément de quoi je me plains. Le moyen d'être aussi-tôt l'ami de quelqu'un qu'on n'a jamais vu ! L'honnête intérêt de l'humanité, l'épanchement simple & touchant d'une ame franche, ont un langage bien différent des fausses démonstrations de la politesse & des dehors trompeurs que l'usage du monde exige. J'ai grand'peur que celui qui dès la premiere vue me traite comme un ami de vingt ans, ne me traitât au bout de vingt ans comme un inconnu, si j'avois quelqu'important service à lui demander ; & quand je vois des hommes si dissipés prendre un intérêt si tendre à tant de gens, je présumerois volontiers qu'ils n'en prennent à personne.

Il y a pourtant de la réalité à tout cela ; car le François est naturellement bon, ouvert, hospitalier, bienfaisant ; mais il y a aussi mille manieres de parler qu'il ne faut pas prendre à la lettre, mille offres apparentes qui ne sont faites que pour être refusées, mille especes de pieges que la politesse tend à la bonne foi rustique. Je n'entendis jamais tant dire, comptez sur moi dans l'occasion ; disposez de

mon crédit, de ma bourse, de ma maison, de mon équipage. Si tout cela étoit sincère & pris au mot, il n'y auroit pas de peuple moins attaché à la propriété, la communauté des biens seroit ici presque établie ; le plus riche offrant sans cesse, & le plus pauvre acceptant toujours, tout se mettroit naturellement de niveau, & Sparte même eut des partages moins égaux qu'ils ne seroient à Paris. Au lieu de cela, c'est peut-être la ville du monde où les fortunes sont le plus inégales, & où regne à la fois la plus somptueuse opulence & la plus déplorable misere. Il n'en faut pas davantage pour comprendre ce que signifie cette apparente commisération, qui semble toujours aller au-devant des besoins d'autrui, & cette facile tendresse de cœur qui contracte en un moment des amitiés éternelles.

Au lieu de tous ces sentiments suspects, & de cette confiance trompeuse, veux-je chercher des lumieres & de l'instruction ? C'en est ici inépuisable source ; & l'on est d'abord enchanté du savoir & de la raison qu'on trouve dans les entretiens, non-seulement des Savants & des gens de lettres, mais des hommes de tous les états, & même des femmes : le ton de la conversation y est coulant & naturel ; il n'est ni pesant ni frivole ; il est savant sans pédanterie, gai sans tumulte, poli sans affectation, galant sans fadeur, badin sans équivoque. Ce ne sont ni des dissertations ni des épigrammes : on y raisonne sans argumenter ; on y plaisante sans jeux de mots, on y associe avec art l'esprit & la raison, les maximes &

les saillies, la satyre aiguë, l'adroite flatterie & la morale austere. On y parle de tout pourque chacun ait quelque chose à dire ; on n'approfondit point les questions, de peur d'ennuyer, on les propose comme en passant, on les traite avec rapidité : la précision mene à l'élégance, chacun dit son avis & l'appuie en peu de mots ; nul n'attaque avec chaleur celui d'autrui, nul ne défend opiniâtrément le sien ; on discute pour s'éclairer, on s'arrête avant la dispute, chacun s'instruit, chacun s'amuse, tous s'en vont contents, & le sage même peut rapporter de ces entretiens des sujets dignes d'être médités en silence.

Mais au fond que penses-tu qu'on apprenne dans ces conversations si charmantes ? A juger sainement des choses du monde, à bien user de la société, à connoître au moins les gens avec qui l'on vit ? Rien de tout cela, ma Julie. On y apprend à plaider avec art la cause du mensonge, à ébranler, à force de philosophie, tous les principes de la vertu, à colorer de sophismes subtils ses passions & ses préjugés, & à donner à l'erreur un certain tour à la mode selon les maximes du jour. Il n'est point nécessaire de connoître le caractere des gens, mais seulement leurs intérêts, pour deviner à peu près ce qu'ils diront de chaque chose. Quand un homme parle, c'est, pour ainsi dire, son habit, & non pas lui, qui a un sentiment, & il en changera sans façon, tout aussi souvent que d'état. Donnez-lui tour à tour une longue perruque, un habit d'or-

donnance & une croix pectorale, vous l'entendrez successivement prêcher avec le même zele les loix, le despotisme & l'inquisition. Il y a une raison commune pour la robe, une autre pour la finance, une autre pour l'épée. Chacune prouve très-bien que les deux autres sont mauvaises, conséquence facile à tirer pour les trois. (*) Ainsi nul ne dit jamais ce qu'il pense, mais ce qu'il lui convient de faire penser à autrui, & le zele apparent de la vérité n'est jamais en eux que le masque de l'intérêt.

Vous croiriez que les gens isolés qui vivent dans l'indépendance ont au moins un esprit à eux : point du tout ; autres machines qui ne pensent point, & qu'on fait penser par ressorts. On n'a qu'à s'informer de leurs sociétés, de leurs coteries, de leurs amis, des femmes qu'ils voient, des Auteurs qu'ils connoissent ; là-dessus on peut d'avance établir leur sentiment futur sur un livre prêt à paroître & qu'ils n'ont point lu, sur une piece prête à jouer & qu'ils n'ont point vue, sur tel ou tel Auteur qu'ils ne connoissent point, sur tel ou tel système dont ils n'ont aucune idée. Et

(*) On doit passer ce raisonnement à un Suisse qui voit son pays fort bien gouverné, sans qu'aucune des trois professions y soit établie. Quoi ! l'Etat peut-il subsister sans défenseurs ? Non, il faut des défenseurs à l'Etat ; mais tous les citoyens doivent être soldats par devoir, aucun par métier. Les mêmes hommes chez les Romains & chez les Grecs étoient Officiers au camp, Magistrats à la ville, & jamais ces deux fonctions ne furent mieux remplies que quand on ne connoissoit pas ces bizarres préjugés d'état qui les séparent & les déshonorent.

comme la pendule ne se monte ordinairement que pour vingt-quatre heures, tous ces gens-là s'en vont chaque soir apprendre dans leurs sociétés ce qu'ils penseront le lendemain.

Il y a ainsi un petit nombre d'hommes & de femmes qui pensent pour tous les autres, & pour lesquels tous les autres parlent & agissent; & comme chacun songe à son intérêt, personne au bien commun, & que les intérêts particuliers sont toujours opposés entre eux, c'est un choc perpétuel de brigues & de cabales, un flux & reflux de préjugés, d'opinions contraires, où les plus échauffés, animés par les autres, ne savent presque jamais de quoi il est question. Chaque coterie a ses regles, ses jugements, ses principes qui ne sont point admis ailleurs. L'honnête homme d'une maison est un frippon dans la maison voisine. Le bon, le mauvais, le beau, le laid, la vérité, la vertu n'ont qu'une existence locale & circonscrite. Quiconque aime à se répandre, & fréquente plusieurs sociétés, doit être plus flexible qu'Alcibiade, changer de principes comme d'assemblées, modifier son esprit, pour ainsi dire, à chaque pas, & mesurer ses maximes à la toise. Il faut qu'à chaque visite il quitte en entrant son ame, s'il en a une, qu'il en prenne une autre aux couleurs de la maison, comme un laquais prend un habit de livrée: qu'il la pose de même en sortant, & reprenne s'il veut la sienne, jusqu'à nouvel échange

Il y a plus; c'est que chacun se met sans

ceſſe en contradiction avec lui-même, ſans qu'on s'aviſe de le trouver mauvais. On a des principes pour la converſation, & d'autres pour la pratique; leur oppoſition ne ſcandaliſe perſonne, & l'on eſt convenu qu'ils ne ſe reſſembleroient point entr'eux. On n'exige pas même d'un Auteur, ſur-tout d'un moraliſte, qu'il parle comme ſes livres, ni qu'il agiſſe comme il parle. Ses écrits, ſes diſcours, ſa conduite ſont trois choſes toutes différentes, qu'il n'eſt point obligé de concilier. En un mot, tout eſt abſurde & rien ne choque, parce qu'on y eſt accoutumé, & il y a même à cette inconſéquence une ſorte de bon air, dont bien des gens ſe font honneur. En effet, quoique tous prêchent avec zele les maximes de leur profeſſion, tous ſe piquent d'avoir le ton d'un autre. Le Robin prend l'air cavalier; le Financier fait le Seigneur; l'Evêque a le propos galant; l'homme de Cour parle de philoſophie; l'homme d'Etat de bel-eſprit; il n'y a pas juſqu'au ſimple artiſan qui, ne pouvant prendre un autre ton que le ſien, ſe met en noir les Dimanches pour avoir l'air d'un homme de Palais. Les Militaires ſeuls, dédaignent tous les autres états, gardent ſans façon le ton du leur, & ſont inſupportables de bonne foi. Ce n'eſt pas que monſieur de Muralt n'eût raiſon quand il donnoit la préférence à leur ſociété; mais ce qui étoit vrai de ſon temps ne l'eſt plus aujourd'hui. Le progrès de la littérature à changé en mieux le ton général; les Militaires ſeuls n'en ont point voulu changer, & le leur,

leur qui étoit le meilleur auparavant, est enfin devenu le pire (*).

Ainsi les hommes à qui l'on parle ne sont point ceux avec qui l'on converse; leurs sentiments ne partent point de leur cœur, leurs lumieres ne sont point dans leur esprit, leurs discours ne représentent point leurs pensées; on n'apperçoit d'eux que leur figure, & l'on est dans une assemblée à peu près comme devant un tableau mouvant, où le Spectateur paisible est le seul être ému par lui-même.

Telle est l'idée que je me suis formée de la grande société sur celle que j'ai vue à Paris. Cette idée est peut-être plus relative à ma situation particuliere, qu'au véritable état des choses, & se réformera sans doute sur de nouvelles lumieres. D'ailleurs je ne fréquente que les sociétés où les amis de Milord Edouard m'ont introduit, & je suis convaincu qu'il faut descendre dans d'autres états pour connoître les véritables mœurs d'un pays; car celles des riches sont presque par-tout les mêmes. Je tâcherai de m'éclaircir mieux dans la suite. En attendant, juge si j'ai raison d'appeller cette foule un désert, & de m'effrayer d'une solitude où je ne trouve qu'une vaine apparence de sentiments & de vérité qui change à chaque instant, & se détruit elle-même, où

(*) Ce jugement, vrai ou faux, ne peut s'entendre que des Subalternes, & de ceux qui ne vivent pas à Paris: car tout ce qu'il y a d'illustre dans le Royaume est au service, & la Cour même est toute militaire. Mais il y a une grande différence pour les manieres que l'on contracte, entre faire campagne en temps de guerre, & passer sa vie dans des garnisons.

je n'apperçois que larmes & fantômes qui frappent l'œil un moment, & disparoissent aussitôt qu'on les veut saisir? Jusqu'ici j'ai vu beaucoup de masques; quant verrai-je des visages d'hommes?

## LETTRE XV.

*De Julie.*

OUI, mon ami, nous serons unis, malgré notre éloignement; nous serons heureux en dépit du sort. C'est l'union des cœurs qui fait leur véritable félicité; leur attraction ne connoît point la loi des distances, & les nôtres se toucheroient aux deux bouts du monde. Je trouve, comme toi, que les amants ont mille moyens d'adoucir le sentiment de l'absence, & de se rapprocher en un moment. Quelquefois même on se voit plus souvent encore que quand on se voyoit tous les jours; car si-tôt qu'un des deux est seul, à l'instant tous deux sont ensemble. Si tu goûtes ce plaisir tous les soirs, je le goûte cent fois le jour; je vis plus solitaire; je suis environnée de tes vestiges, & je ne saurois fixer les yeux sur les objets qui m'entourent, sans te voir tout autour de moi.

*Qui cantò dolcemente, e qui s'assise :*
*Qui si rivolse, e qui ritenne il passo ;*
*Qui co' begli occhi mi trasise il core ;*
*Qui disse una parola, e qui sorrise* (*).

(*) C'est ici qu'il chanta d'un ton si doux, voilà le siege où il s'assit, ici il marchoit & là il s'arrêta, ici d'un regard tendre il me perça le cœur, ici il me dit un mot & là je le vis sourire. *Petrarc.*

Mais toi, sais-tu t'arrêter à ces situations paisibles ? sais-tu goûter un amour tranquille & tendre, qui parle au cœur sans émouvoir les sens, & tes regrets sont-ils aujourd'hui plus sages que tes désirs l'étoient autrefois ? Le ton de ta premiere lettre me fait trembler. Je redoute ces emportements trompeurs, d'autant plus dangereux que l'imagination qui les excite n'a point de bornes, & je crains que tu n'outrages ta Julie à force de l'aimer. Ah ! tu ne sens pas ; non, ton cœur peu délicat ne sent pas combien l'amour s'offense d'un vain hommage ; tu ne songes ni que ta vie est à moi, ni qu'on court souvent à la mort en croyant servir la nature. Homme sensuel, ne sauras-tu jamais aimer ? Rappelle-toi, rappelle-toi ce sentiment si calme & si doux que tu connus une fois, & que tu décrivis d'un ton si touchant & si tendre. S'il est le plus délicieux qu'ait jamais savouré l'amour heureux, il est le seul permis aux amants séparés, & quand on l'a pu goûter un moment, on n'en doit plus regretter d'autre. Je me souviens des reflexion que nous faisions, en lisant ton Plutarque, sur un goût dépravé qui outrage la nature. Quand ces tristes plaisirs n'auroient que de n'être pas partagés, c'en seroit assez, disions-nous, pour les rendre insipides & méprisables. Appliquons la même idée aux erreurs d'une imagination trop active, elle ne leur conviendra pas moins. Malheureux ! de quoi jouis-tu quand tu es seul à jouir. Ces voluptés solitaires sont des voluptés mortes. O amour ! les tiennes sont vives, c'est l'union

des ames qui les anime, & le plaisir qu'on donne à ce qu'on aime fait valoir celui qu'il nous rend.

Dis-moi, je te prie, mon cher ami, en quelle langue ou plutôt en quel jargon est la relation de ta derniere Lettre? Ne seroit-ce point là par hasard du bel esprit? Si tu as dessein de t'en servir souvent avec moi, tu devrois bien m'en envoyer le dictionnaire. Qu'est-ce, je te prie, que le sentiment de l'habit d'un homme? Qu'une ame qu'on prend comme un habit de livrée? Que des maximes qu'il faut mesurer à la toise? Que veux-tu qu'une pauvre Suissesse entende à ces sublimes figures! Au lieu de prendre, comme les autres, des ames aux couleurs des maisons, ne voudrois-tu point déjà donner à ton esprit la teinte de celui du pays? Prends garde, mon bon ami, j'ai peur qu'elle n'aille pas bien sur ce fonds-là. A ton avis les *traslati* du Cavalier Marin, dont tu t'es si souvent moqué, approchent-ils jamais de ces métaphores? & si l'on peut faire opiner l'habit d'un homme dans une lettre, pourquoi ne feroit-on pas suer le feu (*) dans un sonnet?

Observer en trois semaines toutes les sociétés d'une grande ville; assigner le caractere des propos qu'on y tient, y distinguer exactement le vrai du faux, le réel de l'apparent, & ce qu'on y dit, de ce qu'on y pense; voilà ce qu'on accuse les François de faire quelquefois chez les autres peuples, mais ce qu'un

(*) *Sudate, o fochi, a preparar metalli.*

Vers d'un Sonnet du Cavalier Marin.

étranger ne doit point faire chez eux ; car ils valent bien la peine d'être étudiés posément. Je n'approuve pas non plus qu'on dise du mal du pays où l'on vit & où l'on est bien traité : j'aimerois mieux qu'on se laissât tromper par les apparences, que de moraliser aux dépens de ses hôtes. Enfin, je tiens pour suspect tout observateur qui se pique d'esprit : je crains toujours que, sans y songer, il ne sacrifie la vérité des choses à l'éclat des pensées, & ne fasse jouer sa phrase aux dépens de la justice.

Tu ne l'ignores pas, mon ami ; l'esprit, dit notre Muralt, est la manie des François : je te trouve à toi-même du penchant à la même manie, avec cette différence qu'elle a chez eux de la grace, & que de tous les peuples du monde, c'est à nous qu'elle sied le moins. Il y a de la recherche & du jeu dans plusieurs de tes lettres. Je ne parle point de ce tour vif & de ces expressions animées qu'inspire la force du sentiment ? Je parle de cette gentillesse de style qui, n'étant point naturelle, ne vient d'elle-même à personne, & marque la prétention de celui qui s'en sert. Eh Dieu ! des prétentions avec ce qu'on aime ! n'est-ce pas plutôt dans l'objet aimé qu'on les doit placer, & n'est-on pas glorieux soi-même de tout le mérite qu'il a de plus que nous ? Non, si l'on aime les conversations indifférentes de quelques saillies qui passent comme des traits, ce n'est point entre deux amants que ce langage est de saison, & le jargon fleuri de la galanterie est beaucoup plus éloigné du sentiment que le ton le plus simple

qu'on puiſſe prendre. J'en appelle à toi-même! L'eſprit eût-il jamais le temps de ſe montrer dans nos tête-à-tête, & ſi le charme d'un entretien paſſionné l'écarte & l'empêche de paroître, comment des Lettres que l'abſence remplit toujours d'un peu d'amertume, & où le cœur parle avec plus d'attendriſſement, le pourroient-elles ſupporter? Quoique toute grande paſſion ſoit ſérieuſe, & que l'exceſſive joie elle-même arrache des pleurs plutôt que des ris, je ne veux pas pour cela que l'amour ſoit toujours triſte, mais je veux que ſa gaieté ſoit ſimple, ſans ornement, ſans art, nue comme lui; en un mot, qu'elle brille de ſes propres graces & non de la parure du bel eſprit.

L'Inſéparable, dans la chambre de laquelle je t'écris cette Lettre, prétend que j'étois en la commençant dans cet état d'enjouement que l'amour inſpire ou tolere; mais je ne ſais ce qu'il eſt devenu. A meſure que j'avançois, une certaine langueur s'emparoit de mon ame, & me laiſſoit à peine la force de t'écrire les injures que la mauvaiſe a voulu t'adreſſer: car il eſt bon de t'avertir que la critique de ta critique eſt bien plus de ſa façon que de la mienne; elle m'en a dicté ſur-tout le premier article, en riant comme une fole, & ſans me permettre d'y rien changer. Elle dit que c'eſt pour t'apprendre à manquer de reſpect au Marini qu'elle protege, & que tu plaiſantes.

Mais ſais-tu bien ce qui nous met toutes deux de ſi bonne humeur? C'eſt ſon prochain mariage. Le contrat fut paſſé hier au ſoir, &

le jour est pris de lundi en huit. Si jamais amour fut gai, c'est assurément le sien ; on ne vit de la vie une fille si bouffonnement amoureuse. Ce bon M. d'Orbe, à qui de son côté la tête en tourne, est enchanté d'un accueil si folâtre. Moins difficile que tu n'étois autrefois il se prête avec plaisir à la plaisanterie, & prend pour un chef-d'œuvre de l'amour l'art d'égayer sa maîtresse. Pour elle, on a beau la prêcher, lui représenter la bienséance, lui dire que si près du terme elle doit prendre un maintien plus sérieux, plus grave, & faire un peu mieux les honneurs de l'état qu'elle est prête à quitter, elle traite tout cela de sotes simagrées, & soutient en face à M. d'Orbe que le jour de la cérémonie elle sera de la meilleure humeur du monde, & qu'on ne sauroit aller trop gaiement à la noce. Mais la petite dissimulée ne dit pas tout ; je lui ai trouvé ce matin les yeux rouges, & je parie bien que les pleurs de la nuit paient les ris de la journée. Elle va former de nouvelles chaînes qui relâcheront les doux liens de l'amitié ; elle va commencer une maniere de vivre différente de celle qui lui fut chere : elle étoit contente & tranquille, elle va courir les hasards auxquels le meilleur mariage expose ; & quoi qu'elle en dise, comme une eau pure & calme commence à se troubler aux approches de l'orage, son cœur timide & chaste ne voit point sans quelque alarme le prochain changement de son sort.

O mon ami, qu'ils sont heureux ! Ils s'aiment ; ils vont s'épouser, ils jouiront de leur amour sans obstacles, sans craintes, sans re-

mords ! Adieu, adieu, je n'en puis dire davantage.

*P. S.* Nous n'avons vu Milord Edouard qu'un moment, tant il étoit preſſé de continuer ſa route. Le cœur plein de ce que nous lui devons, je voulois lui montrer mes ſentiments & les tiens ; mais j'en ai eu une eſpece de honte. En vérité, c'eſt faire injure à un homme comme lui de le remercier de rien.

## LETTRE XVI.

*A Julie.*

QUE les paſſions impétueuſes rendent les hommes enfants ! Qu'un amour forcené ſe nourrit aiſément de chimeres, & qu'il eſt aiſé de donner le change à des déſirs extrêmes par les plus frivoles objets ! J'ai reçu ta lettre avec les mêmes tranſports que m'auroit cauſé ta préſence, & dans l'emportement de ma joie un vain papier me tenoit lieu de toi. Un des plus grands maux de l'abſence, & le ſeul auquel la raiſon ne peut rien, c'eſt l'inquiétude ſur l'état actuel de ce qu'on aime. Sa ſanté, ſa vie, ſon repos, ſon amour, tout échappe à qui craint de tout perdre ; on n'eſt pas plus ſûr du préſent que de l'avenir, & tous les accidents poſſibles ſe réaliſent ſans ceſſe dans l'eſprit d'un amant qui les redoute. Enfin je reſpire, je vis ; tu te portes bien, tu m'aimes,

ou plutôt il y a dix jours que tout cela étoit vrai ; mais qui me répondra d'aujourd'hui ? O abſence, ô tourment ! ô bizarre & funeſte état, où l'on ne peut jouir que du moment paſſé, & où le préſent n'eſt point encore.

Quand tu ne m'aurois pas parlé de l'Inſéparable, j'aurois reconnu ſa malice dans la critique de ma relation, & ſa rancune dans l'apologie du Marini ; mais s'il m'étoit permis de faire la mienne, je ne reſterois pas ſans replique.

Premiérement, ma Couſine (car c'eſt à elle qu'il faut répondre) quant au ſtyle, j'ai pris celui de la choſe ; j'ai tâché de vous donner à la fois l'idée & l'exemple du ton des converſations à la mode, & ſuivant un ancien précepte, je vous ai écrit à peu près comme on parle en certaines ſociétés. D'ailleurs ce n'eſt pas l'uſage des figures, mais leur choix que je blâme dans le Cavalier Marin. Pour peu qu'on ait de chaleur dans l'eſprit, on a beſoin de métaphores & d'expreſſions figurées pour ſe faire entendre. Vos lettres même en ſont pleines ſans que vous y ſongiez, & je ſoutiens qu'il n'y a qu'un géometre & un ſot qui puiſſent parler ſans figures. En effet, un même jugement n'eſt-il pas ſuſceptible de cent degrés de force ? Et comment déterminer celui de ces degrés qu'il doit avoir, ſinon par le tour qu'on lui donne ? Mes propres phraſes me font rire, je l'avoue, & je les trouve abſurdes, grace au ſoin que vous avez pris de les iſoler ; mais laiſſez-les où je les ai miſes, vous les trouverez claires & même énergiques.

Si ces yeux éveillés, que vous savez si bien faire parler étoient séparés l'un de l'autre & de votre visage, Cousine, que pensez-vous qu'ils diroient avec tout leur feu? Ma foi, rien du tout, pas même à M. d'Orbe.

La premiere chose qui se présente à observer dans un pays où l'on arrive, n'est ce pas le ton général de la société! Hé bien c'est aussi la premiere observation que j'ai faite dans celui-ci; & je vous ai parlé de ce qu'on dit à Paris, & non pas de ce qu'on y fait. Si j'ai remarqué du contraste entre les discours, les sentiments & les actions des honnêtes gens, c'est que ce contraste saute aux yeux au premier instant. Quand je vois les mêmes homme changer de maximes selon les coteries, molinistes dans l'une, jansénistes dans l'autre, vils courtisans chez un Ministre, frondeurs mutins chez un mécontent; quand je vois un homme doré, décrier le luxe, un financier les impôts, un Prélat le déréglement; quand j'entends une femme de la Cour parler de modestie, un grand Seigneur de vertu, un Auteur de simplicité, un Abbé de Religion, & que ces absurdités ne choquent personne, ne dois-je pas conclure à l'instant qu'on ne se soucie pas plus ici d'entendre la vérité que de la dire, & que loin de vouloir persuader les autres quand on leur parle, on ne cherche pas même à leur faire penser qu'on croit ce que l'on leur dit?

Mais c'est assez plaisanter avec la Coúsine. Je laisse un ton qui nous est étranger à tous trois, & j'espere que tu ne me verras pas plus

prendre le goût de la satyre que celui du bel esprit. C'est à toi, Julie, qu'il faut à présent répondre: car je sais distinguer la critique badine des reproches sérieux.

Je ne conçois pas comment vous avez pu prendre toutes deux le change sur mon objet. Ce ne sont point les François que je me suis proposé d'observer; car si le caractere des nations ne peut se déterminer que par leurs différences, comment, moi qui n'en connois encore aucune autre, entreprendrois-je de peindre celle-ci? Je ne serois pas, non plus, si maladroit que de choisir la Capitale pour le lieu de mes observations. Je n'ignore pas que les Capitales different moins entr'elles que les Peuples, & que les caracteres nationaux s'y effacent & se confondent en grande partie, tant à cause de l'influence commune des Cours qui se ressemblent toutes, que par l'effet commun d'une société nombreuse & resserrée, qui est le même à peu près sur tous les hommes, & l'emporte à la fin sur le caractere originel.

Si je voulois étudier un peuple, c'est dans les provinces reculées où les habitants ont encore leurs inclinations naturelles, que j'irois les observer. Je parcourrois lentement & avec soin plusieurs de ces provinces, les plus éloignées les unes des autres; toutes les différences que j'observerois entr'elles me donneroient le génie particulier de chacune; tout ce qu'elles auroient de commun, & que n'auroient pas les autres peuples, formeroit le génie national, & ce qui se trouveroit partout, appartiendroit en général à l'homme.

Mais je n'ai ni ce vaſte projet ni l'expérience néceſſaire pour le ſuivre. Mon objet eſt de connoître l'homme, & ma méthode de l'étudier dans ſes diverſes relations. Je ne l'ai vu juſqu'ici qu'en petites ſociétés, épars & preſque iſolé ſur la terre. Je vais maintenant le conſidérer entaſſé par multitudes dans les mêmes lieux, & je commencerai à juger par là des vrais effets de la ſociété ; car s'il eſt conſtant qu'elle rende les hommes meilleurs, plus elle eſt nombreuſe & rapprochée, mieux ils doivent valoir, & les mœurs, par exemple, ſeront beaucoup plus pures à Paris que dans le Valais ; que ſi l'on trouvoit le contraire, il faudroit tirer une conſéquence oppoſée.

Cette méthode pourroit, j'en conviens, me mener encore à la connoiſſance des Peuples ; mais par une voie ſi longue & ſi détournée, que je ne ſerois peut-être de ma vie en état de prononcer ſur aucun d'eux. Il faut que je commence par tout obſerver dans le premier où je me trouve ; que j'aſſigne enſuite les différences à meſure que je parcourrai les autres pays ; que je compare la France à chacun d'eux, comme on décrit l'olivier ſur un ſaule, ou le palmier ſur un ſapin, & que j'attende à juger du premier peuple obſervé, que j'aie obſervé tous les autres.

Veuille donc, ma charmante prêcheuſe, diſtinguer ici l'obſervation philoſophique de la ſatyre nationale. Ce ne ſont point les Pariſiens que j'étudie, mais les habitants d'une grande ville, & je ne ſais ſi ce que j'en vois ne convient pas à Rome & à Londres tout auſſi-bien

qu'à Paris. Les regles de la morale ne dépendent point des usages des peuples ; ainsi, malgré les préjugés dominants, je sens fort bien ce qui est mal en soi ; mais ce mal, j'ignore s'il faut l'attribuer aux François ou à l'homme, & s'il est l'ouvrage de la coutume ou de la nature. Le tableau du vice offense en tous lieux un œil impartial, & l'on n'est pas plus blâmable de le reprendre dans un pays où il regne, quoiqu'on y soit, que de relever les défauts de l'humanité, quoiqu'on vive avec les hommes. Ne suis-je pas à présent moi-même un habitant de Paris? Peut-être sans le savoir ai-je déjà contribué pour ma part au désordre que j'y remarque ? peut-être un trop long séjour y corromproit-il ma volonté même? peut-être au bout d'un an ne serois-je plus qu'un bourgeois, si pour être digne de toi je ne gardois l'ame d'un homme libre, & les mœurs d'un Citoyen. Laisse-moi donc te peindre sans contrainte des objets auxquels je rougisse de ressembler, & m'animer au pur zele de la vérité par le tableau de la flatterie & du mensonge.

Si j'étois le maître de mes occupations & de mon sort, je saurois, n'en doute pas, choisir d'autres sujets de Lettres, & tu n'étois pas mécontente de celles que je t'écrivois de Meillerie & du Valais : mais, chere amie, pour avoir la force de supporter le fracas du monde, où je suis contraint de vivre, il faut bien au moins que je me console à te le décrire, & que l'idée de te préparer des relations m'excite à en chercher les sujets. Autre-

ment le découragement va m'atteindre à chaque pas, & il faudra que j'abandonne tout si tu ne veux rien voir avec moi. Pense que pour vivre d'une maniere si peu conforme à mon goût je fais un effort qui n'est pas indigne de sa cause, & pour juger quels soins me peuvent mener à toi, souffre que je te parle quelquefois des maximes qu'il faut connoître, & des obstacles qu'il faut surmonter.

Malgré ma lenteur, malgré mes distractions inévitables, mon recueil étoit fini quand ta lettre est arrivée heureusement pour le prolonger, & j'admire en le voyant si court, combien de choses ton cœur m'a su dire en si peu d'espace. Non, je soutiens qu'il n'y a point de lecture aussi délicieuse, même pour qui ne te connoîtroit pas, s'il avoit une ame semblable aux nôtres; mais comment ne te pas connoître en lisant tes lettres? Comment prêter un ton si touchant & des sentiments si tendres à une autre figure que la tienne? A chaque phrase ne voit-on pas le doux regard de tes yeux? A chaque mot n'entend-on pas ta voix charmante? Quelle autre que Julie a jamais aimé, pensé, parlé, agi, écrit comme elle? Ne sois donc pas surprise si tes lettres, qui te peignent si bien, font quelquefois sur ton idolâtre amant le même effet que ta présence. En les relisant je perds la raison; ma tête s'égare dans un délire continuel, un feu dévorant me consume, mon sang s'allume & pétille, une fureur me fait tressaillir. Je crois te voir, te toucher, te presser contre mon sein..... Objet adoré, fille enchan-

tereſſe, ſource de délices & de volupté, comment en te voyant ne pas voir les houris faites pour les bienheureux ?..... Ah ! viens !..... je la ſens.. ..... elle m'échappe, & je n'embraſſe qu'une ombre..... Il eſt vrai, chere amie, tu es trop belle, & tu fus trop tendre pour mon foible cœur ; il ne peut oublier, ni ta beauté, ni tes careſſes : tes charmes triomphent de l'abſence, ils me pourſuivent partout, ils me font craindre la ſolitude, & c'eſt le comble de ma miſere de n'oſer m'occuper toujours de toi.

Ils ſeront donc unis malgré les obſtacles, ou plutôt ils le ſont au moment que j'écris. Aimables & dignes Epoux ! Puiſſe le Ciel les combler du bonheur que mérite leur ſage & paiſible amour, l'innocence de leurs mœurs, l'honnêteté de leurs ames ! Puiſſe-t-il leur donner ce bonheur précieux dont il eſt ſi avare envers les cœurs faits pour le goûter ! Qu'ils ſeront heureux, s'il leur accorde, hélas ! tout ce qu'il nous ôte ! Mais pourtant ne ſens-tu pas quelque ſorte de conſolation dans nos maux ? Ne ſens-tu pas que l'excès de notre miſere n'eſt point non plus ſans dédommagement, & que s'ils ont des plaiſirs dont nous ſommes privés, nous en avons auſſi qu'ils ne peuvent connoître ? Oui, ma douce amie, malgré l'abſence, les privations, les alarmes, malgré le déſeſpoir même, les puiſſants élancements de deux cœurs l'un vers l'autre ont toujours une volupté ſecrete ignorée des ames tranquilles. C'eſt un des miracles de l'amour de nous faire trouver du plaiſir à ſouffrir ; &

nous regarderions comme le pire des malheurs un état d'indifférence & d'oubli qui nous ôteroit tout le sentiment de nos peines. Plaignons donc notre sort, ô Julie ! mais n'envions celui de personne. Il n'y a point, peut-être à tout prendre, d'existence préférable à la nôtre, & comme la Divinité tire tout son bonheur d'elle-même, les cœurs qu'échauffe un feu céleste trouvent dans leurs propres sentiments une sorte de jouissance pure & délicieuse, indépendante de la fortune & du reste de l'univers.

## LETTRE XVII.

*A Julie.*

ENFIN, me voilà tout-à-fait dans le torrent. Mon recueil fini, j'ai commencé de fréquenter les spectacles, & de souper en ville. Je passe ma journée entière dans le monde, je prête mes oreilles & mes yeux à tout ce qui les frappe, & n'appercevant rien qui te ressemble, je me recueille au milieu du bruit, & converse en secret avec moi. Ce n'est pas que cette vie bruyante & tumultueuse n'ait aussi quelque sorte d'attraits, & que la prodigieuse diversité d'objets n'offre de certains agréments à de nouveaux débarqués ; mais pour les sentir il faut avoir le cœur vuide & l'esprit frivole : l'amour & la raison semblent s'unir pour m'en dégoûter. Comme tout n'est que vaine apparence, & que tout change à chaque instant,

tant, je n'ai le temps d'être ému de rien, ni celui de rien examiner.

Ainsi je commence à voir les difficultés de l'étude du monde, & je ne sais pas même quelle place il faut occuper pour le bien connoître. Le Philosophe en est trop loin, l'homme du monde en est trop près. L'un voit trop pour pouvoir réfléchir, l'autre trop peu pour juger du tableau total. Chaque objet qui frappe le Philosophe, il le considere à part, & n'en pouvant discerner ni les liaisons ni les rapports avec d'autres objets qui sont hors de sa portée, il ne le voit jamais à sa place, & n'en sent ni la raison, ni les vrais effets. L'homme du monde voit tout, & n'a le temps de penser à rien. La mobilité des objets ne lui permet que de les appercevoir, & non de les observer; ils s'effacent mutuellement avec rapidité, & il ne lui reste du tout que les impressions confuses qui ressemblent au cahos.

On ne peut pas non plus voir & méditer alternativement, parce que le spectacle exige une continuité d'attention qui interrompt la reflexion. Un homme qui voudroit diviser son temps par intervalles entre le monde & la solitude, toujours agité dans sa retraite, & toujours étranger dans le monde, ne seroit bien nulle part. Il n'y auroit d'autre moyen que de partager sa vie entiere en deux grands espaces, l'un pour voir, l'autre pour réfléchir; mais cela même est presque impossible; car la raison n'est pas un meuble qu'on pose & qu'on reprenne à son gré, & quiconque a pu vivre dix ans sans penser, ne pensera de sa vie.

Je trouve auſſi que c'eſt une folie de vouloir étudier le monde en ſimple ſpectateur. Celui qui ne prétend qu'obſerver n'obſerve rien, parce qu'étant inutile dans les affaires, & importun dans les plaiſirs, il n'eſt admis nulle part. On ne voit agir les autres qu'autant qu'on agit ſoi-même; dans l'école du monde, comme dans celle de l'amour, il faut commencer par pratiquer ce qu'on veut apprendre.

Quel parti prendrai-je donc, moi étranger qui ne puis avoir aucune affaire en ce pays, & que la différence de religion empêcheroit ſeule d'y pouvoir aſpirer à rien? Je ſuis réduit à m'abaiſſer pour m'inſtruire, & ne pouvant jamais être un homme utile, à tâcher de me rendre un homme amuſant. Je m'exerce autant qu'il eſt poſſible à devenir poli ſans fauſſeté, complaiſant ſans baſſeſſe, & à prendre ſi bien ce qu'il y a de bon dans la ſociété, que j'y puiſſe être ſouffert ſans en adopter les vices. Tout homme oiſif, qui veut voir le monde, doit au moins en prendre les manieres juſqu'à certain point; car de quel droit exigeroit-on d'être admis parmi des gens à qui l'on n'eſt bon à rien, & à qui l'on n'auroit pas l'art de plaire? Mais auſſi quand il a trouvé cet art, on ne lui en demande pas davantage, ſur-tout s'il eſt étranger. Il peut ſe diſpenſer de prendre part aux cabales, aux intrigues, aux démêlés; s'il ſe comporte honnêtement envers chacun, s'il ne donne à certaines femmes ni excluſion ni préférence, s'il garde le ſecret de chaque ſociété où il eſt reçu, s'il n'étale point les ridicules d'une maiſon dans une autre, s'il

évite les confidences, s'il se refuse aux tracasseries, s'il garde par-tout une certaine dignité, il pourra voir paisiblement le monde, conserver ses mœurs, sa probité, sa franchise même, pourvu qu'elles vienne d'un esprit de liberté, & non d'esprit de parti. Voilà ce que j'ai tâché de faire par l'avis de quelques gens éclairés que j'ai choisis pour guides parmi les connoissances que m'a données Milord Edouard. J'ai donc commencé d'être admis dans les sociétés moins nombreuses & plus choisies. Je ne m'étois trouvé jusqu'à présent qu'à des dînés réglés, où l'on ne voit de femmes que la maîtresse de la maison, où tous les désœuvrés de Paris sont reçus pour peu qu'on les connoisse, où chacun paie comme il peut son dîné en esprit ou en flatterie, & dont le ton bruyant & confus ne differe pas beaucoup de celui des tables d'auberges.

Je suis maintenant initié à des mysteres plus secrets. J'assiste à des soupés priés, où la porte est fermée à tout survenant, & où l'on est sûr de ne trouver que des gens qui conviennent tous, sinon les uns aux autres au moins à ceux qui les reçoivent. C'est-là que les femmes s'observent moins, & qu'on peut commencer à les étudier; c'est-là que regnent plus paisiblement des propos plus fins & plus satyriques; c'est-là qu'au lieu des nouvelles publiques, des spectacles, des promotions, des morts, des mariages dont on a parlé le matin, on passe discrétement en revue les anecdotes de Paris, qu'on dévoile tous les événements secrets de la chronique scandaleuse, qu'on rend

le bien & le mal également plaisants & ridicules, & que, peignant avec art & selon l'intérêt particulier les caracteres des personnages, chaque interlocuteur, sans y penser, peint encore beaucoup mieux le sien ; c'est-là qu'un reste de circonspection fait inventer devant les laquais un certain langage entortillé, sous lequel feignant de rendre la satyre plus obscure, on la rend seulement plus amere ; c'est-là, en un mot, qu'on affile avec soin le poignard, sous prétexte de faire moins de mal, mais en effet pour l'enfoncer plus avant.

Cependant, à considérer ces propos selon nos idées, on auroit tort de les appeller satyriques ; car ils sont bien plus railleurs que mordants, & tombent moins sur le vice que sur le ridicule. En général la satyre a peu de cours dans les grandes villes, où ce qui n'est que mal est si simple, que ce n'est pas la peine d'en parler. Que reste-t-il à blâmer où la vertu n'est plus estimée, & de quoi médiroit-on quand on ne trouve plus de mal à rien? A Paris surtout, où l'on ne saisit les choses que par le côté plaisant, tout ce qui doit allumer la colere & l'indignation est toujours mal reçu, s'il n'est mis en chanson ou en épigramme. Les jolies femmes n'aiment point à se fâcher ; aussi ne se fâchent-elles de rien ; elles aiment à rire ; & comme il n'y a pas le mot pour rire au crime, les frippons sont d'honnêtes gens comme tout le monde, mais malheur à qui prête le flanc au ridicule, sa caustique empreinte est ineffaçable ; il ne déchire pas seulement les mœurs, la vertu, il marque jusqu'au vice même, il

fait calomnier les méchants. Mais revenons à nos soupés.

Ce qui m'a le plus frappé dans ces sociétés d'élite, c'est de voir six personnes choisies exprès pour s'entretenir agréablement ensemble, & parmi lesquelles regnent même le plus souvent des liaisons secretes, ne pouvoir rester une heure entr'elles six, sans y faire intervenir la moitié de Paris, comme si leurs cœurs n'avoient rien à se dire, & qu'il n'y eût là personne qui méritât de les intéresser. Te souvient il, ma Julie, comment en soupant chez ta cousine ou chez toi, nous savions, en dépit de la contrainte & du mystere, faire tomber l'entretien sur des sujets qui eussent du rapport à nous, & comment à chaque réflexion touchante, à chaque allusion subtile, un regard plus vif qu'un éclair, un soupir plutôt deviné qu'apperçu, en portoit le doux sentiment d'un cœur à l'autre ?

Si la conversation se tourne par hasard sur les convives, c'est communément dans un certain jargon de société dont il faut avoir la clef pour l'entendre. A l'aide de ce chiffre, on se fait réciproquement, & selon le goût du temps, mille mauvaises plaisanteries, durant lesquelles le plus sot n'est pas celui qui brille le moins, tandis qu'un tiers mal instruit est réduit à l'ennui & au silence, ou à rire de ce qu'il n'entend point. Voilà, hors le tête-à-tête qui m'est & me sera toujours inconnu, tout ce qu'il y a de tendre & d'affectueux dans les liaisons de ce pays.

Au milieu de tout cela, qu'un homme de poids avance un propos grave, ou agite une question sérieuse, aussi-tôt l'attention commune se fixe à ce nouvel objet ; hommes, femmes, vieillards, jeunes gens, tout se prête à le considérer par toutes ses faces, & l'on est étonné du sens & de la raison qui sortent comme à l'envi de toutes ces têtes folâtres (*). Un point de morale ne seroit pas mieux discuté dans une société de philosophes que dans celle d'une jolie femme de Paris ; les conclusions y seroient même souvent moins séveres ; car le philosophe qui veut agir comme il parle, y regarde à deux fois ; mais ici, où toute la morale est un pur verbiage, on peut être austere sans conséquence, & l'on ne seroit pas fâché, pour rabattre un peu l'orgueil philosophique, de mettre la vertu si haut que le sage même n'y pût atteindre. Au reste, hommes & femmes, tous instruits par l'expérience du monde, & sur-tout par leur conscience, se réuniſſent pour penser de leur espece aussi mal qu'il est possible, toujours philosophant tristement, toujours dégradant par vanité la nature humaine, toujours cherchant dans quelque vice la cause de

(*) Pourvu, toutefois, qu'une plaisanterie imprévue ne vienne pas déranger cette gravité; car alors chacun renchérit ; tout part à l'instant, & il n'y a plus moyen de reprendre le ton sérieux. Je me rappelle un certain paquet de gimblettes qui troubla si plaisamment une représentation de la foire. Les acteurs dérangés n'étoient que des animaux; mais que de choses sont gimblettes pour beaucoup d'hommes ! On sait qui Fontenelle a voulu peindre dans l'histoire des Tyrintiens.

tout ce qui se fait de bien, toujours d'après leur propre cœur médisant du cœur de l'homme.

Malgré cette avilissante doctrine, un des sujets favoris de ces paisibles entretiens, c'est le sentiment ; mot par lequel il ne faut pas entendre un épanchement affectueux dans le sein de l'amour ou de l'amitié ; cela seroit d'une fadeur à mourir. C'est le sentiment mis en grandes maximes générales, & quintessencié par tout ce que la métaphysique a de plus subtil. Je puis dire n'avoir de ma vie oui tant parler de sentiment, ni si peu compris ce qu'on en disoit. Ce sont des raffinements inconcevables. O Julie ! nos cœurs grossiers n'ont jamais rien su de toutes ces belles maximes, & j'ai peur qu'il n'en soit du sentiment chez les gens du monde comme d'Homere chez les Pédants, qui lui forgent mille beautés chimériques, faute d'appercevoir les véritables. Ils dépensent ainsi tout leur sentiment en esprit, & il s'en exhale tant dans le discours, qu'il n'en reste plus pour la pratique. Heureusement la bienséance y supplée, & l'on fait par usage à peu près les mêmes choses qu'on feroit par sensibilité, du moins tant qu'il n'en coûte que des formules & quelques gênes passageres, qu'on s'impose pour faire bien parler de soi ; car quand les sacrifices vont jusqu'à gêner trop long-temps ou à coûter trop cher, adieu le sentiment ; la bienséance n'en exige pas jusques là. A cela près, on ne sauroit croire à quel point tout est compassé, mesuré, pesé, dans ce qu'ils appellent

des procédés ; tout ce qui n'eſt plus dans les ſentiments, ils l'ont mis en regle, & tout eſt regle parmi eux. Ce peuple imitateur ſeroit plein d'originaux qu'il ſeroit impoſſible d'en rien ſavoir ; car nul homme n'oſe être lui-même. *Il faut faire comme les autres ;* c'eſt la premiere maxime de la ſageſſe du pays. *Cela ſe fait, cela ne ſe fait pas.* Voilà la déciſion ſuprême.

Cette apparente régularité donne aux uſages communs l'air du monde le plus comique, même dans les choſes les plus ſérieuſes. On ſait à point nommé quand il faut envoyer ſavoir des nouvelles, quand il faut ſe faire écrire, c'eſt-à dire faire une viſite qu'on ne fait pas ; quand il faut la faire ſoi-même ; quand il eſt permis d'être chez ſoi ; quand on doit n'y pas être, quoiqu'on y ſoit ; quelles offres l'un doit faire ; quelles offres l'autre doit rejetter ; quel degré de triſteſſe on doit prendre à telle ou telle mort (*) ; combien de temps on doit pleurer à la campagne ; le jour où l'on peut revenir ſe conſoler à la ville ; l'heure & la minute où l'affliction permet de donner le bal ou d'aller au ſpectacle. Tout le monde y fait à la fois la même choſe dans la même circonſtance : tout va par temps comme les évolutions

(*) S'affliger à la mort de quelqu'un eſt un ſentiment d'humanité, & un témoignage de bon naturel, mais non pas un devoir de vertu, ce quelqu'un fût-il même notre pere. Quiconque en pareil cas n'a point d'affliction dans le cœur n'en doit point montrer au-dehors ; car il eſt beaucoup plus eſſentiel de fuir la fauſſeté que de s'aſſervir aux bienſéances.

évolutions d'un régiment en bataille. Vous diriez que ce ſont autant de marionnetes clouées ſur la même planche, ou tirées par le même fil.

Or, comme il n'eſt pas poſſible que tous ces gens, qui font exactement la même choſe, ſoient exactement affectés de même, il eſt clair qu'il faut les pénétrer par d'autres moyens pour les connoître; il eſt clair que tout ce jargon n'eſt qu'un vain formulaire, & ſert moins à juger des mœurs que du ton qui regne à Paris. On apprend ainſi les propos qu'on y tient, mais rien de ce qui peut ſervir à les apprécier. J'en dis autant de la plupart des écrits nouveaux; j'en dis autant de la ſcene même qui depuis Moliere eſt bien plus un lieu où ſe débitent de jolies converſations, que la repréſentation de la vie civile. Il y a ici trois théatres, ſur deux deſquels on repréſente des êtres chimériques; ſavoir, ſur l'un, des Arlequins, des Pantalons, des Scaramouches; ſur l'autre, des Dieux, des Diables, des Sorciers; ſur le troiſieme on repréſente ces pieces immortelles dont la lecture nous faiſoit tant de plaiſir, & d'autres plus nouvelles qui paroiſſent de temps en temps ſur la ſcene. Pluſieurs de ces pieces ſont tragiques, mais peu touchantes, & ſi l'on y trouve quelques ſentiments naturels, & quelque vrai rapport au cœur humain, elles n'offrent aucune ſorte d'inſtruction ſur les mœurs particulieres du peuple qu'elles amuſent.

L'inſtitution de la tragédie avoit chez ſes inventeurs un fondement de religion qui ſuffi-

soit pour l'autoriser. Dailleurs, elle offroit aux Grecs un spectacle instructif & agréable dans les malheurs des Perses leurs ennemis, dans les crimes & les folies des Rois dont ce peuple s'étoit délivré. Qu'on représente à Berne, à Zurich, à la Haye l'ancienne tyrannie de la maison d'Autriche, l'amour de la patrie & de la liberté nous rendra ces pieces intéressantes; mais qu'on me dise de quel usage sont ici les tragédies de Corneille, & ce qu'importe au peuple de Paris Pompée ou Sertorius? Les Tragédies grecques rouloient sur des événements réels ou réputés tels par les spectateurs, & fondés sur des traditions historiques. Mais que fait une flamme héroïque & pure dans l'ame des Grands? Ne diroit-on pas que les combats de l'amour & de la vertu leur donnent souvent de mauvaises nuits, & que le cœur a beaucoup à faire dans les mariages des Rois? Juge de la vraisemblance & de l'utilité de tant de pieces qui roulent toutes sur ce chimérique sujet!

Quant à la comédie, il est certain qu'elle doit représenter au naturel les mœurs du peuple pour lequel elle est faite, afin qu'il s'y corrige de ses vices & de ses défauts, comme on ôte devant un miroir les taches de son visage. Térence & Plaute se tromperent dans leur objet; mais avant eux Aristophane & Ménandre avoient exposé aux Athéniens les mœurs Athéniennes, & depuis, le seul Moliere peignit plus naïvement encore celles des François du siecle dernier à leurs propres yeux. Le tableau a changé; mais il n'est plus re-

venu de peindre. Maintenant on copie au théâtre les converſations d'une centaine de maiſons de Paris. Hors de cela on n'y apprend rien des mœurs des François. Il y a dans cette grande ville cinq ou ſix cents mille ames dont il n'eſt jamais queſtion ſur la ſcene. Moliere oſa peindre des bourgeois & des artiſans auſſi bien que des Marquis ; Socrate faiſoit parler des cochers, menuiſiers, cordonniers, maçons. Mais les Auteurs d'aujourd'hui, qui ſont des gens d'un autre air, ſe croiroient déshonorés s'ils ſavoient ce qui ſe paſſe au comptoir d'un Marchand ou dans la boutique d'un ouvrier ; il ne leur faut que des interlocuteurs illuſtres, & ils cherchent dans le rang de leurs perſonnages l'élévation qu'ils ne peuvent tirer de leur génie. Les ſpectateurs eux-mêmes ſont devenus ſi délicats, qu'ils craindroient de ſe compromettre à la Comédie comme en viſite, & ne daigneroient pas aller voir en repréſentation des gens de moindre condition qu'eux. Ils ſont comme les ſeuls habitants de la terre, tout le reſte n'eſt rien à leurs yeux. Avoir un carroſſe, un Suiſſe, un Maître-d'hôtel, c'eſt être comme tout le monde. Pour être comme tout le monde, il faut être comme très-peu de gens. Ceux qui vont à pied ne ſont pas du monde ; ce ſont des Bourgeois, des hommes du peuple, des gens de l'autre monde, & l'on diroit qu'un carroſſe n'eſt pas tant néceſſaire pour ſe conduire que pour exiſter. Il y a comme cela une poignée d'impertinents qui ne comptent qu'eux dans tout l'Univers, & ne valent guere la peine

qu'on les compte, si ce n'est pour le mal qu'ils font. C'est pour eux uniquement que sont faits les spectacles. Ils s'y montrent à la fois comme représentés au milieu du théatre, & comme représentants aux deux côtés; ils sont personnages sur la scene, & comédiens sur les bancs. C'est ainsi que la sphere du monde & des Auteurs se rétrécit; c'est ainsi que la scene moderne ne quitte plus son ennuyeuse dignité. On n'y fait plus montrer les hommes qu'en habit doré. Vous diriez que la France n'est peuplée que de Comtes & de Chevaliers, & plus le peuple y est misérable & gueux, plus le tableau du peuple y est brillant & magnifique. Cela fait qu'en peignant le ridicule des états qui servent d'exemple aux autres, on le répand plutôt que de l'éteindre, & que le peuple, toujours singe & imitateur des riches, va moins au théatre pour rire de leurs folies que pour les étudier, & devenir encore plus fou qu'eux en les imitant. Voilà de quoi fut cause Moliere lui même: il corrigea la Cour en infectant la ville, & ses ridicules Marquis furent le premier modele des petits-maîtres bourgeois qui leur succéderent.

En général il y a beaucoup de discours & peu d'action sur la scene françoise; peut-être est-ce qu'en effet le François parle encore plus qu'il n'agit, ou du moins qu'il donne un bien plus grand prix à ce qu'on dit qu'à ce qu'on fait. Quelqu'un disoit en sortant d'une piece de Denis le Tyran, je n'ai rien vu, mais j'ai entendu force paroles. Voilà ce qu'on peut dire en sortant des pieces françoises. Racine

& Corneille, avec tout leur génie, ne sont eux-mêmes que des parleurs, & leur successeur est le premier qui, à l'imitation des Anglois, ait osé mettre quelquefois la scene en représentation. Communément tout se passe en beaux dialogues bien agencés, bien ronflants, où l'on voit d'abord que le premier soin de chaque interlocuteur est toujours celui de briller. Presque tout s'énonce en maximes générales. Quelque agités qu'ils puissent être, ils songent toujours plus au public qu'à eux-mêmes; une sentence leur coûte moins qu'un sentiment; les pieces de Racine & de Moliere (*) exceptées, le *je* est presqu'aussi scrupuleusement banni de la scene françoise que des écrits de Port-Royal; & les passions humaines, aussi modestes que l'humilité chrétienne, n'y parlent jamais que par *on*. Il y a encore une certaine dignité maniérée dans le geste & dans le propos, qui ne permet jamais à la passion de parler exactement son langage, ni à l'Auteur de revêtir son personnage, & de se transporter au lieu de la scene; mais le tient toujours enchaîné sur le théatre & sous les yeux des Spectateurs. Aussi les situations les plus vives ne lui font-elles jamais oublier un bel arrangement de phrases, ni des attitudes élégantes; & si le désespoir lui plonge un poignard dans

(*) Il ne faut point associer en ceci Moliere à Racine; car le premier est, comme tous les autres, plein de maximes & de sentences, sur-tout dans ses pieces en vers: mais chez Racine tout est sentiment, il a su faire parler chacun pour soi, & c'est en cela qu'il est vraiment unique parmi les Auteurs dramatiques de sa nation.

le cœur, non content d'observer la décence en tombant comme Polixene, il ne tombe point, la décence le maintient debout après sa mort, & tous ceux qui viennent d'expirer s'en retournent l'instant d'après sur leurs jambes.

Tout cela vient de ce que le François ne cherche point sur la scene le naturel & l'illusion, & n'y veut de l'esprit & des pensées; il fait cas de l'agrément & non de l'imitation, & ne se soucie pas d'être séduit pourvu qu'on l'amuse. Personne ne va au spectacle pour le plaisir du spectacle, mais pour voir l'assemblée, pour en être vu, pour ramasser de quoi fournir au caquet après la piece; & l'on ne songe à ce qu'on voit que pour savoir ce qu'on en dira. L'acteur pour eux est toujours l'acteur, jamais le personnage qu'il représente. Cet homme qui parle en maître du monde n'est point Auguste, c'est Baron; la veuve de Pompée est Adrienne, Alzire est Mademoiselle Gaussin, & ce fier sauvage est Grandval. Les Comédiens de leur côté négligent entiérement l'illusion dont ils voient que personne ne se soucie. Ils placent les Héros de l'antiquité entre six rangs de jeunes Parisiens; ils calquent les modes Françoises sur l'habit romain: on voit Cornélie en pleurs avec deux doigts de rouge, Caton poudré au blanc, & Brutus en panier. Tout cela ne choque personne, & ne fait rien au succès des pieces: comme on ne voit que l'Acteur dans le personnage, on ne voit, non-plus, que l'Auteur dans le drame, & si le costume est né-

gligé, cela se pardonne aisément : car on sait bien que Corneille n'étoit pas tailleur, ni Crébillon perruquier.

Ainsi, de quelque sens qu'on envisage les choses, tout n'est ici que babil, jargon, propos sans conséquence. Sur la scene, comme dans le monde, on a beau écouter ce qui se dit, on n'apprend rien de ce qui se fait ; & qu'a-t-on besoin de l'apprendre? Si-tôt qu'un homme a parlé s'informe-t-on de sa conduite, n'a-t-il pas tout fait, n'est-il pas jugé? L'honnête homme d'ici n'est point celui qui fait de bonnes actions, mais celui qui dit de belles choses, & un seul propos inconsidéré, lâché sans réflexion, peut faire à celui qui le tient un tort irréparable que n'effaceroient pas quarante ans d'intégrité. En un mot, bien que les œuvres des hommes ne ressemblent guere à leurs discours, je vois qu'on ne les peint que par leurs discours, sans égard à leurs œuvres : je vois aussi que dans une grande ville la société paroît plus douce, plus facile, plus sûre même que parmi des gens moins étudiés ; mais les hommes y sont-ils en effet plus humains, plus modérés, plus justes? Je n'en sais rien. Ce ne sont encore là que des apparences, & sous ces dehors si ouverts & si agréables, les cœurs sont peut-être plus cachés, plus enfoncés en dedans que les nôtres. Etranger, isolé, sans affaires, sans liaisons, sans plaisirs, & ne voulant m'en rapporter qu'à moi, le moyen de pouvoir prononcer?

Cependant je commence à sentir l'ivresse où cette vie agitée & tumultueuse plonge ceux

qui l'amenent, & je tombe dans un étourdiſſement ſemblable à celui d'un homme aux yeux duquel on fait paſſer rapidement une multitude d'objets. Aucun de ceux qui me frappent n'attache mon cœur, mais tous enſemble en troublent & ſuſpendent les affections, au point d'en oublier quelques inſtants ce que je ſuis & à qui je ſuis. Chaque jour en ſortant de chez moi j'enferme mes ſentiments ſous la clef, pour en prendre d'autres qui ſe prêtent aux frivoles objets qui m'attendent. Inſenſiblement je juge & raiſonne comme j'entends juger & raiſonner tout le monde. Si quelquefois j'eſſaie de ſecouer les préjugés & de voir les choſes comme elles ſont, à l'inſtant je ſuis écraſé d'un certain verbiage qui reſſemble beaucoup à du raiſonnement. On me prouve avec évidence qu'il n'y a que le demi-philoſophe qui regarde à la réalité des choſes; que le vrai ſage ne les conſidere que par les apparences; qu'il doit prendre les préjugés pour principes, les bienſéances pour loix, & que la plus ſublime ſageſſe conſiſte à vivre comme les fous.

Forcé de changer ainſi l'ordre de mes affections morales; forcé de donner un prix à des chimeres, & d'impoſer ſilence à la nature & à la raiſon, je vois ainſi défigurer ce divin modele que je porte au-dedans de moi, & qui ſervoit à la fois d'objet à mes déſirs, & de regle à mes actions; je flotte de caprice en caprice, & mes goûts étant ſans ceſſe aſſervis à l'opinion, je ne puis être ſûr un ſeul jour de ce que j'aimerai le lendemain.

Confus, humilié, consterné de sentir dégrader en moi la nature de l'homme, & de me voir ravalé si bas de cette grandeur intérieure où nos cœurs enflammés s'élevoient réciproquement, je reviens le soir pénétré d'une secrete tristesse, accablé d'un dégoût mortel, & le cœur vuide & gonflé comme un ballon rempli d'air. O amour! ô purs sentiments que je tiens de lui!..... avec quel charme je rentre en moi-même! avec quel transport j'y retrouve encore mes premieres affections & ma premiere dignité! Combien je m'applaudis d'y revoir briller dans tout son éclat l'image de la vertu, d'y contempler la tienne, ô Julie! assise sur un trône de gloire, & dissipant d'un souffle tous ces prestiges! Je sens respirer mon ame oppressée, je crois avoir recouvré mon existence & ma vie, & je reprends avec mon amour tous les sentiments sublimes qui le rendent digne de son objet.

## LETTRE XVIII.

*De Julie.*

JE viens, mon bon ami, de jouir d'un des plus doux spectacles qui puissent jamais charmer mes yeux. La plus sage, la plus aimable des filles est enfin devenue la plus digne & la meilleure des femmes. L'honnête homme dont elle a comblé les vœux, plein d'estime & d'amour pour elle, ne respire que pour la chérir, l'adorer, la rendre heureuse, & je goûte le

charme inexprimable d'être témoin du bonheur de mon amie, c'eſt-à-dire de le partager. Tu n'y ſeras pas moins ſenſible, j'en ſuis bien ſûre, toi qu'elle aima toujours ſi tendrement, toi qui lui fus cher preſque dès ſon enfance, & à qui tant de bienfaits l'ont dû rendre encore plus chere. Oui, tous les ſentiments qu'elle éprouve ſe font ſentir en nos cœurs comme au ſien. S'ils ſont des plaiſirs pour elle, ils ſont pour nous des conſolations, & tel eſt le prix de l'amitié qui nous joint, que la félicité d'un des trois ſuffit pour adoucir les maux des deux autres.

Ne nous diſſimulons pas pourtant, que cette amie incomparable va nous échapper en partie. La voilà dans un nouvel ordre de choſes; la voilà ſujete à de nouveaux engagements, à de nouveaux devoirs, & ſon cœur, qui n'étoit qu'à nous, ſe doit maintenant à d'autres affections auxquelles il faut que l'amitié cede le premier rang. Il y a plus, mon ami, nous devons de notre part devenir plus ſcrupuleux ſur les témoignages de ſon zele; nous ne devons pas ſeulement conſulter ſon attachement pour nous, & le beſoin que nous avons d'elle; mais ce qui convient à ſon nouvel état, & ce qui peut agréer ou déplaire à ſon mari. Nous n'avons pas beſoin de chercher ce qu'exigeroit en pareil cas la vertu; les loix ſeules de l'amitié ſuffiſent. Celui qui, pour ſon intérêt particulier, pourroit compromettre un ami, mériteroit-il d'en avoir? Quand elle étoit fille, elle étoit libre, elle n'avoit à répondre de ſes démarches qu'à elle-même, &

l'honnêteté de ſes intentions ſuffiſoit pour la juſtifier à ſes propres yeux. Elle nous regardoit comme deux époux deſtinés l'un à l'autre, & ſon cœur ſenſible & pur, alliant la plus chaſte pudeur pour elle même à la plus tendre compaſſion pour ſa coupable amie, elle couvroit ma faute ſans la partager; mais à préſent tout eſt changé; elle doit compte de ſa conduite à un autre; elle n'a pas ſeulement engagé ſa foi, elle a aliéné ſa liberté. Dépoſitaire en même-temps de l'honneur de deux perſonnes, il ne lui ſuffit pas d'être honnête, il faut encore qu'elle ſoit honorée; il ne lui ſuffit pas de ne rien faire que de bien, il faut encore qu'elle ne faſſe rien qui ne ſoit approuvé. Une femme vertueuſe ne doit pas ſeulement mériter l'eſtime de ſon mari, mais l'obtenir; s'il la blâme, elle eſt blâmable, & fût-elle innocente, elle a tort ſi-tôt qu'elle eſt ſoupçonnée : car les apparences mêmes ſont au nombre de ſes devoirs.

Je ne vois pas clairement ſi toutes ces raiſons ſont bonnes, tu en ſeras le juge; mais un certain ſentiment intérieur m'avertit qu'il n'eſt pas bien que ma Couſine continue d'être ma confidente, ni qu'elle me le diſe la premiere. Je me ſuis ſouvent trouvée en faute ſur mes raiſonnements, jamais ſur les mouvements ſecrets qui me les inſpirent, & cela fait que j'ai plus de confiance à mon inſtinct qu'à ma raiſon.

Sur ce principe, j'ai déjà pris un prétexte pour retirer tes lettres, que la crainte d'une mépriſe me faiſoit tenir chez elle. Elle me les a

rendues avec un ſerrement de cœur que le mien m'a fait appercevoir, & qui m'a trop confirmé que j'avois fait ce qu'il falloit faire. Nous n'avons point eu d'explication, mais nos regards en tenoient lieu : elle m'a embraſſée en pleurant ; nous ſentions ſans nous rien dire combien le tendre langage de l'amitié a peu beſoin du ſecours des paroles.

A l'égard de l'adreſſe à ſubſtituer à la ſienne, j'avois ſongé d'abord à celle de Fanchon Anet, & c'eſt bien la voie la plus ſûre que nous pourrions choiſir ; mais ſi cette jeune femme eſt dans un rang plus bas que ma Couſine, eſt-ce une raiſon d'avoir moins d'égard pour elle en ce qui concerne l'honnêteté ? N'eſt-il pas à craindre, au contraire, que des ſentiments moins élevés ne lui rendent mon exemple plus dangereux, que ce qui n'étoit pour l'une que l'effort d'une amitié ſublime, ne ſoit pour l'autre un commencement de corruption, & qu'en abuſant de ſa reconnoiſſance, je ne force la vertu même à ſervir d'inſtrument au vice ? Ah ! n'eſt-ce pas aſſez pour moi d'être coupable, ſans me donner des complices, & ſans aggraver mes fautes du poids de celles d'autrui ? N'y penſons point, mon ami ; j'ai imaginé un autre expédient beaucoup moins ſûr, à la vérité, mais auſſi moins répréhenſible, en ce qu'il ne compromet perſonne, & ne nous donne aucun confident ; c'eſt de m'écrire ſous un nom en l'air, comme, par exemple, M. du Boſquet, & de mettre une enveloppe adreſſée à Regianino que j'aurai ſoin de prévenir. Ainſi Regianino lui-

même ne saura rien ; il n'aura tout au plus que des soupçons qu'il n'oseroit vérifier, car Milord Edouard, de qui dépend sa fortune, m'a répondu de lui. Tandis que notre correspondance continuera par cette voie, je verrai si l'on peut reprendre celle qui nous servit durant le voyage du Valais, ou quelqu'autre qui soit permanente & sûre.

Quand je ne connoîtrois pas l'état de ton cœur, je m'appercevrois, par l'humeur qui regne dans tes relations, que la vie que tu menes n'est pas de ton goût. Les Lettres de Monsieur de Muralt, dont on s'est plaint en France, étoient moins séveres que les tiennes ; comme un enfant qui se dépite contre ses maîtres, tu te venges d'être obligé d'étudier le monde sur les premiers qui te l'apprennent. Ce qui me surprend le plus, est que la chose qui commence par te révolter est celle qui prévient tous les étrangers ; savoir, l'accueil des François & le ton général de leur société, quoique, de ton propre aveu, tu doives personnellement t'en louer. Je n'ai pas oublié la distinction de Paris en particulier, & d'une grande ville en général ; mais je vois qu'ignorant ce qui convient à l'un ou à l'autre, tu fais ta critique à bon compte, avant de savoir si c'est une médisance ou une observation. Quoi qu'il en soit, j'aime la nation Françoise, & ce n'est pas m'obliger que d'en mal parler. Je dois aux bons livres qui nous viennent d'elle la plupart des instructions que nous avons prises ensemble. Si notre pays n'est plus barbare, à qui en avons-nous l'obligation ? Les deux plus

grands, les deux plus vertueux des Modernes, Catinat, Fénelon, étoient tous deux François. Henri IV, le Roi que j'aime, le bon Roi, l'étoit. Si la France n'eſt pas le pays des hommes libres, elle eſt celui des hommes vrais, & cette liberté vaut bien l'autre aux yeux du ſage. Hoſpitaliers, protecteurs de l'étranger, les François lui paſſent même la vérité qui les bleſſe, & l'on ſe feroit lapider à Londres ſi l'on y oſoit dire des Anglois la moitié du mal que les François laiſſent dire d'eux à Paris. Mon pere qui a paſſé ſa vie en France, ne parle qu'avec tranſport de ce bon & aimable peuple. S'il y a verſé ſon ſang au ſervice du Prince, le Prince ne l'a point oublié dans ſa retraite, & l'honore encore de ſes bienfaits; ainſi je me regarde comme intéreſſée à la gloire d'un pays où mon pere a trouvé la ſienne. Mon ami, ſi chaque peuple a ſes bonnes & ſes mauvaiſes qualités, honore au moins la vérité qui loue, auſſi bien que la vérité qui blâme.

Je te dirai plus; pourquoi perdrois-tu en viſites oiſives le temps qui te reſte à paſſer aux lieux où tu es? Paris eſt-il moins que Londres le théatre des talents, & les étrangers y font-ils moins aiſément leur chemin? Crois-moi, tous les Anglois ne ſont pas des Lords Edouard, & tous les François ne reſſemblent pas à ces beaux diſeurs qui te déplaiſent ſi fort. Tente, eſſaie, fais quelques épreuves, ne fût-ce que pour approfondir les mœurs, & juger à l'œuvre ces gens qui parlent ſi bien. Le pere de ma Couſine dit que tu connois la conſtitution de l'empire & les intérêts des Princes. Milord

Edouard trouve auſſi que tu n'as pas mal étudié les principes de la politique, & les divers ſyſtêmes de gouvernement. J'ai dans la tête que le pays du monde où le mérite eſt le plus honoré, eſt celui qui te convient le mieux, & que tu n'as beſoin que d'être connu pour être employé. Quant à la religion, pourquoi la tienne te nuiroit-elle plus qu'à un autre? La raiſon n'eſt-elle pas le préſervatif de l'intolérance & du fanatiſme? Eſt-on plus bigot en France qu'en Allemagne? & qui t'empêcheroit de pouvoir faire à Paris le même chemin que M. de S. Saphorin a fait à Vienne? Si tu conſideres le but, les plus prompts eſſais ne doivent-ils pas accélérer les ſuccès? Si tu compares les moyens, n'eſt-il pas plus honnête encore de s'avancer par ſes talents que par ſes amis? ſi tu ſonges..... ah! cette mer!..... un plus long trajet..... j'aimerois mieux l'Angleterre, ſi Paris étoit au-delà.

A propos de cette grande ville, oſerois-je relever une affectation que je remarque dans tes lettres? Toi qui me parlois des Valaiſanes avec tant de plaiſir, pourquoi ne me dis-tu rien des Pariſiennes? Ces femmes galantes & célebres valent-elles moins la peine d'être dépeintes que quelques montagnardes ſimples & groſſieres? Crains-tu, peut-être, de me donner de l'inquiétude par le tableau des plus ſéduiſantes perſonnes de l'univers? Déſabuſe-toi, mon ami; ce que tu peux faire de pis pour mon repos eſt de ne point parler d'elles, & quoi que tu m'en puiſſe dire, ton ſilence à leur égard m'eſt beaucoup plus ſuſpect que tes éloges.

Je ſerois bien aiſe auſſi d'avoir un petit mot ſur l'Opéra de Paris, dont on dit ici des merveilles (*); car enfin la muſique peut être mauvaiſe & le ſpectacle avoir ſes beautés; s'il n'en a pas, c'eſt un ſujet pour ta médiſance, & du moins tu n'offenſeras perſonne.

Je ne ſais ſi c'eſt la peine de te dire qu'à l'occaſion de la noce il m'eſt encore venu ces jours paſſés deux épouſeurs, comme par rendez-vous. L'un d'Yverdun, gîtant, chaſſant de château en château, l'autre du pays Allemand par le coche de Berne. Le premier eſt une maniere de petit-maître, parlant aſſez réſolument pour faire trouver ſes reparties ſpirituelles à ceux qui n'en écoutent que le ton. L'autre eſt un grand nigaud timide, non de cette aimable timidité qui vient de la crainte de déplaire, mais de l'embarras d'un ſot qui ne ſait que dire, & du mal-aiſe d'un libertin qui ne ſe ſent pas à ſa place auprès d'une honnête fille. Sachant très-poſitivement les intentions de mon pere au ſujet de ces deux Meſſieurs, j'uſe avec plaiſir de la liberté qu'il me laiſſe de les traiter à ma fantaiſie, & je ne crois pas que cette fantaiſie laiſſe durer longtemps celle qui les amene. Je les hais d'oſer attaquer un cœur où tu regnes, ſans armes pour te le diſputer; s'ils en avoient, je les haïrois

(*) J'aurois bien mauvaiſe opinion de ceux qui, connoiſſant le caractere & la ſituation de Julie, ne devineroient pas à l'inſtant que cette curioſité ne vient point d'elle. On verra bientôt que ſon amant n'y a pas été trompé. S'il l'eût été, il ne l'auroit plus aimée.

haïrois davantage encore ; mais où les prendroient-ils, eux & d'autres, & tout l'univers? Non, non, sois tranquille, mon aimable ami. Quand je retrouverois un mérite égal au tien, quand il se présenteroit un autre toi-même, encore le premier venu feroit-il le seul écouté. Ne t'inquiete donc point de ces deux especes dont je daigne à peine te parler. Quel plaisir j'aurois à leur mesurer deux doses de dégoût si parfaitement égales, qu'ils prissent la résolution de partir ensemble comme ils sont venus, & que je pusse t'apprendre à la fois le départ de tous deux !

M. de Crouzas vient de nous donner une réfutation des épîtres de Pope, que j'ai lue avec ennui. Je ne sais pas, au vrai, lequel des deux Auteurs a raison ; mais je sais bien que le livre de M. de Crouzas ne fera jamais faire une bonne action, & qu'il n'y a rien de bon qu'on ne soit tenté de faire en quittant celui de Pope. Je n'ai point, pour moi, d'autre maniere de juger de mes lectures que de sonder les dispositions où elles laissent mon ame, & j'imagine à peine quelle sorte de bonté peut avoir un livre qui ne porte point ses lecteurs au bien. (*)

Adieu, mon trop cher ami ; je ne voudrois pas finir si-tôt, mais on m'attend, on m'appelle. Je te quitte à regret, car je suis gaie, & j'aime à partager avec toi mes plaisirs : ce qui les anime & les redouble, est que ma mere

(*) Si le lecteur approuve cette regle, & qu'il s'en serve pour juger ce recueil, l'Editeur n'appellera pas de son jugement.

se trouve mieux depuis quelques jours ; elle s'est sentie assez de force pour assister au mariage, & servir de mere à sa niece, ou plutôt à sa seconde fille. La pauvre Claire en a pleuré de joie. Juge de moi qui, méritant si peu de la conserver, tremble toujours de la perdre. En vérité, elle fait les honneurs de la fête avec autant de grace que dans sa plus parfaite santé ; il semble même qu'un reste de langueur rende sa naïve politesse encore plus touchante. Non, jamais cette incomparable mere ne fut si bonne, si charmante, si digne d'être adorée !... Sais-tu qu'elle a demandé plusieurs fois de tes nouvelles à M. d'Orbe ? Quoiqu'elle ne me parle point de toi, je n'ignore pas qu'elle t'aime, & que si jamais elle étoit écoutée, ton bonheur & le mien seroit son premier ouvrage. Ah ! si ton cœur sait être sensible, qu'il a besoin de l'être, & qu'il a de dettes à payer !

## LETTRE XIX.

*A Julie.*

TIENS, ma Julie, gronde-moi, querelle-moi, bats-moi, je souffrirai tout ; mais je n'en continuerai pas moins à te dire ce que je pense. Qui sera le dépositaire de tous mes sentiments, si ce n'est toi qui les éclaires ? & avec qui mon cœur se permettroit-il de parler, si tu refusois de l'entendre ? Quand je te rends compte de mes observations & de mes

jugements, c'eſt pour que tu les corriges, non pour que tu les approuves ; & plus je puis commettre d'erreurs, plus je dois me preſſer de t'en inſtruire. Si je blâme les abus qui me frappent dans cette grande ville, je ne m'en excuſerai point ſur ce que je t'en parle en confidence ; car je ne dis jamais rien d'un tiers que je ne ſois prêt à lui dire en face ; & dans tout ce que je t'écris des Pariſiens, je ne fais que répéter ce que je leur dis tous les jours à eux-mêmes. Ils ne m'en ſavent point mauvais gré ; ils conviennent de beaucoup de choſes. Ils ſe plaignoient de notre Muralt, je le crois bien ; on voit, on ſent combien il les hait, juſques dans les éloges qu'il leur donne, & je ſuis bien trompé ſi même dans ma critique on apperçoit le contraire. L'eſtime & la reconnoiſſance que m'inſpirent leurs bontés, ne font qu'augmenter ma franchiſe ; elle peut n'être pas inutile à quelques-uns, &, à la maniere dont tous ſupportent la vérité dans ma bouche, j'oſe croire que nous ſommes dignes, eux de l'entendre, & moi de la dire. C'eſt en cela, ma Julie, que la vérité qui blâme eſt plus honorable que la vérité qui loue ; car la louange ne ſert qu'à corrompre ceux qui la goûtent, & les plus indignes en ſont toujours les plus affamés ; mais la cenſure eſt utile, & le mérite ſeul fait la ſupporter. Je te le dis du fond de mon cœur, j'honore les François comme le ſeul peuple qui aime véritablement les hommes, & qui ſoit bienfaiſant par caractere ; mais c'eſt pour cela même que j'en ſuis moins diſpoſé à lui accor-

der cette admiration générale à laquelle il prétend, même pour les défauts qu'il avoue. Si les François n'avoient point de vertus, je n'en dirois rien ; s'ils n'avoient point de vices, ils ne seroient pas hommes : ils ont trop de côtés louables pour être toujours loués.

Quant aux tentatives dont tu me parles, elles me sont impraticables, parce qu'il faudroit employer pour les faire des moyens qui ne me conviennent pas, & que tu m'as interdits toi-même. L'austérité républicaine n'est pas de mise en ce pays, il y faut des vertus plus flexibles, & qui sachent mieux se plier aux intérêts des amis ou des protecteurs. Le mérite est honoré, j'en conviens : mais ici les talents qui menent à la réputation ne sont point ceux qui menent à la fortune, & quand j'aurois le malheur de posséder ces derniers, Julie se résoudroit-elle à devenir la femme d'un parvenu? En Angleterre c'est toute autre chose, & quoique les mœurs y vaillent peut-être encore moins qu'en France, cela n'empêche pas qu'on y puisse parvenir par des chemins plus honnêtes, parce que le Peuple ayant plus de part au gouvernement, l'estime publique y est un plus grand moyen de crédit. Tu n'ignores pas que le projet de Milord Edouard est d'employer cette voie en ma faveur, & le mien de justifier son zele. Le lieu de la terre où je suis le plus loin de toi, est celui où je ne puis rien faire qui m'en rapproche. O Julie! s'il est difficile d'obtenir ta main, il l'est bien plus de la mériter : voilà la noble tâche que l'amour m'impose.

Tu m'ôtes d'une grande peine en me donnant de meilleures nouvelles de ta mere. Je t'en voyois déjà si inquiete avant mon départ, que je n'osai te dire ce que j'en pensois ; mais je la trouvois maigrie, changée, & je redoutois quelque maladie dangereuse. Conserve-la-moi, parce qu'elle m'est chere, parce que mon cœur l'honore, parce que ses bontés font mon unique espérance, & sur-tout parce qu'elle est mere de ma Julie.

Je te dirai sur les deux épouseurs, que je n'aime point ce mot, même par plaisanterie. Du reste le ton dont tu me parles d'eux m'empêche de les craindre, & je ne hais plus ces infortunés, puisque tu crois les haïr. Mais j'admire ta simplicité de penser connoître la haine. Ne vois-tu pas que c'est l'amour dépité que tu prends pour elle? Ainsi murmure la blanche colombe dont on poursuit le bien-aimé. Va, Julie, va, fille incomparable, quand tu pourras haïr quelque chose, je pourrai cesser de t'aimer.

*P. S.* Que je te plains d'être obsédée par ces deux importuns! Pour l'amour de toi-même, hâte-toi de les renvoyer.

## LETTRE XX.

*De Julie.*

MON ami, j'ai remis à M. d'Orbe un paquet qu'il s'est chargé de t'envoyer à l'adresse

de M. Silveſtre, chez qui tu pourras le retirer ; mais je t'avertis d'attendre pour l'ouvrir que tu ſois ſeul & dans ta chambre. Tu trouveras dans ce paquet un petit meuble à ton uſage.

C'eſt une eſpece d'amulette que les amants portent volontiers. La maniere de s'en ſervir eſt bizarre. Il faut la contempler tous les matins un quart-d'heure juſqu'à ce qu'on ſe ſente pénétré d'un certain attendriſſement. Alors on l'applique ſur ſes yeux, ſur ſa bouche, & ſur ſon cœur ; cela ſert, dit-on, de préſervatif durant la journée contre le mauvais air du pays galant. On attribue encore à ces ſortes de taliſmans une vertu électrique très-ſinguliere, mais qui n'agit qu'entre les amants fideles. C'eſt de communiquer à l'un l'impreſſion des baiſers de l'autre à plus de cent lieues delà. Je ne garantis pas le ſuccès de l'expérience ; je ſais ſeulement qu'il ne tient qu'à toi de la faire.

Tranquilliſe-toi ſur les deux galants ou prétendants, ou comme tu voudras les appeller ; car déſormais le nom ne fait plus rien à la choſe. Ils ſont partis ; qu'ils aillent en paix : depuis que je ne les vois plus, je ne les hais plus.

## LETTRE XXII.

*A Julie.*

TU l'as voulu, Julie, il faut donc te les dépeindre, ces aimables Pariſiennes ? Orgueilleuſe ! cet hommage manquoit à tes charmes.

Avec toute ta feinte jalousie, avec ta modestie & ton amour, je vois plus de vanité que de crainte cachée sous cette curiosité. Quoi qu'il en soit, je serai vrai; je puis l'être; je le serois de meilleur cœur si j'avois davantage à louer. Que ne sont-elles cent fois plus charmantes ? que n'ont-elles assez d'attraits pour rendre un nouvel honneur aux tiens !

Tu te plaignois de mon silence. Eh mon Dieu ! que t'aurois-je dit ! En lisant cette lettre tu sentiras pourquoi j'aimois à te parler des Valaisanes tes voisines, & pourquoi je ne te parlois point des femmes de ce pays. C'est que les unes me rappelloient à toi sans cesse, & que les autres..... Lis, & puis tu me jugeras. Au reste, peu de gens pensent comme moi des Dames françoises, si même je ne suis sur leur compte tout-à-fait seul de mon avis. C'est sur quoi l'équité m'oblige à te prévenir, afin que tu saches que je te les représente, non peut-être comme elles sont, mais comme je les vois. Malgré cela, si je suis injuste envers elles, tu ne manqueras pas de me censurer encore, & tu sera plus injuste que moi; car tout le tort en est à toi seule.

Commençons par l'extérieur. C'est à quoi s'en tiennent la plupart des observateurs. Si je les imitois en cela, les femmes de ce pays auroient trop à s'en plaindre; elles ont un extérieur de caractere aussi-bien que de visage, & comme l'un ne leur est guere plus favorable que l'autre, on leur fait tort en ne les jugeant que par là. Elles sont tout au plus passables de figures, & généralement plutôt mal

que bien : je laisse à part les exceptions. Menues plutôt que bien faites, elles n'ont pas la taille fine, aussi s'attachent-elles volontiers aux modes qui la déguisent ; en quoi je trouve assez simples les femmes des autres pays, de vouloir bien imiter des modes faites pour cacher des défauts qu'elles n'ont pas.

Leur démarche est aisée & commune. Leur port n'a rien d'affecté, parce qu'elles n'aiment point à se gêner ; mais elles ont naturellement une certaine *disinvoltura* qui n'est pas dépourvue de grace, & qu'elles se piquent souvent de pousser jusqu'à l'étourderie. Elles ont le teint médiocrement blanc, & sont communément un peu maigres, ce qui ne contribue pas à leur embellir la peau. A l'égard de la gorge, c'est l'autre extrêmité des Valaisanes. Avec des corps fortement serrés elles tâchent d'en imposer sur la consistance ; il y a d'autres moyens d'en imposer sur la couleur. Quoique je n'aie apperçu ces objets que de fort loin, l'inspection en est si libre, qu'il reste peu de chose à deviner. Ces dames paroissent en cela mal entendre leurs intérêts ; car pour peu que le visage soit agréable, l'imagination du spectateur les serviroit au surplus beaucoup mieux que ses yeux, & suivant le Philosophe gascon, la faim entiere est bien plus âpre que celle qu'on a déjà rassasiée au moins par un sens.

Leurs traits sont peu réguliers ; mais si elles ne sont pas belles, elles ont de la physionomie qui supplée à la beauté, & l'éclipse quelquefois. Leurs yeux vifs & brillants ne sont

ſont pourtant ni pénétrants ni doux : quoiqu'elles prétendent les animer à force de rouge, l'expreſſion qu'elles leur donnent par ce moyen, tient plus du feu de la colere que de celui de l'amour ; naturellement ils n'ont que de la gaieté, ou s'ils ſemblent quelquefois demander un ſentiment tendre, ils ne le promettent jamais (*).

Elles ſe mettent ſi bien, ou du moins elles en ont tellement la réputation, qu'elles ſervent en cela comme en tout de modele au reſte de l'Europe. En effet, on ne peut employer avec plus de goût un habillement plus bizarre. Elles ſont de toutes les femmes les moins aſſervies à leurs propres modes. La mode domine les Provinciales, mais les Pariſiennes dominent la mode, & la ſavent plier chacune à ſon avantage Les premieres ſont comme des copiſtes ignorants & ſerviles, qui copient juſqu'aux fautes d'orthographe ; les autres ſont des auteurs qui copient en maîtres, & ſavent rétablir les mauvaiſes leçons.

Leur parure eſt plus recherchée que magnifique ; il y regne plus d'élégance que de richeſſe. La rapidité des modes qui vieillit tout d'une année à l'autre, la propreté qui leur fait aimer à changer ſouvent d'ajuſtement, les préſervent d'une ſomptuoſité ridicule : elles n'en dépenſent pas moins, mais leur dépenſe eſt mieux entendue ; au lieu d'habits rapés &

(*) Parlons pour nous, mon cher Philoſophe : pourquoi d'autres ne ſeroient ils pas plus heureux ? Il n'y a qu'une coquette qui promette à tout le monde ce qu'elle ne doit tenir qu'à un ſeul.

ſuperbes comme en Italie, on voit ici des habits plus ſimples & toujours frais. Les deux ſexes ont à cet égard la même modération, la même délicateſſe, & ce goût me fait grand plaiſir : j'aime fort à ne voir ni galons ni taches. Il n'y a point de peuple, excepté le nôtre, où les femmes ſur-tout portent moins de dorure. On voit les mêmes étoffes dans tous les états, & l'on auroit peine à diſtinguer une Ducheſſe d'une Bourgeoiſe, ſi la premiere n'avoit l'art de trouver des diſtinctions que l'autre n'oſeroit imiter. Or, ceci ſemble avoir ſa difficulté ; car quelque mode qu'on prenne à la Cour, cette mode eſt ſuivie à l'inſtant à la ville, & il n'en eſt pas des Bourgeoiſes de Paris comme des Provinciales & des étrangeres, qui ne ſont jamais qu'à la mode qui n'eſt plus. Il n'en eſt pas encore comme dans les autres pays, où les plus grands étant auſſi les plus riches, leurs femmes ſe diſtinguent par un luxe que les autres ne peuvent égaler. Si les femmes de la Cour prenoient ici cette voie, elles ſeroient bientôt effacées par celles des Financiers.

Qu'ont-elles donc fait ? Elles ont choiſi des moyens plus ſûrs, plus adroits, & qui marquent plus de réflexion. Elles ſavent que des idées de pudeur & de modeſtie ſont profondément gravées dans l'eſprit du peuple : c'eſt là ce qui leur a ſuggéré des modes inimitables. Elles ont vu que le peuple avoit en horreur le rouge qu'il s'obſtine à nommer groſſiérement du fard; elles ſe ſont appliqué quatre doigts, non de fard, mais de rouge ; car le

mot changé, la choſe n'eſt plus la même. Elles ont vu qu'une gorge découverte eſt en ſcandale au public, elles ont largement échancré leurs corps. Elles ont vu.....ho, bien des choſes, que ma Julie, toute Demoiſelle qu'elle eſt, ne verra ſûrement jamais! Elles ont mis dans leurs manieres le même eſprit qui dirige leur ajuſtement Cette pudeur charmante qui diſtingue, honore & embellit ton ſexe, leur a paru vile & roturiere, elles ont animé leur geſte & leur propos d'une noble impudence, & il n'y a point d'honnête homme à qui leur regard aſſuré ne faſſe baiſſer les yeux. C'eſt ainſi que ceſſant d'être femmes, de peur d'être confondues avec les autres femmes, elles préferent leur rang à leur ſexe, & imitent les filles de joie, afin de n'être pas imitées.

J'ignore juſqu'où va cette imitation de leur part; mais je ſais qu'elles n'ont pu tout-à-fait éviter celles qu'elles vouloient prévenir. Quant au rouge & aux corps échancrés, ils ont fait tout le progrès qu'ils pouvoient faire. Les femmes de la ville ont mieux aimé renoncer à leurs couleurs naturelles & aux charmes que pouvoient leur prêter *l'amoroſo penſier* des amants, que de reſter miſes comme des bourgeoiſes, & ſi cet exemple n'a point gagné les moindres états, c'eſt qu'une femme à pied dans un pareil équipage n'eſt par trop en ſûreté contre les inſultes de la populace. Ces inſultes ſont le cri de la pudeur révoltée, & dans cette occaſion, comme en beaucoup d'autres, la brutalité du peuple, plus honnête que la bienſéance des gens polis, retient peut-être ici cent mille fem-

mes dans les bornes de la modeſtie ; c'eſt préciſément ce qu'ont prétendu les adroites inventrices de ces modes.

Quant au maintien ſoldateſque, & au ton grenadier, il frappe moins, attendu qu'il eſt plus univerſel, & il n'eſt guere ſenſible qu'aux nouveaux débarqués. Depuis le fauxbourg S. Germain juſqu'aux Halles, il y a peu de femmes à Paris dont l'abord, le regard ne ſoit d'une hardieſſe à déconcerter quiconque n'a rien vu de ſemblable en ſon pays ; & de la ſurpriſe où jettent ces nouvelles manieres, naît cet air gauche qu'on reproche aux étrangers. C'eſt encore pis ſi-tôt qu'elles ouvrent la bouche. Ce n'eſt point la voix douce & mignarde de nos Vaudoiſes ; c'eſt un certain accent dur, aigre, interrogatif, impérieux, moqueur, & plus fort que celui d'un homme. S'il reſte dans leur ton quelque grace de leur ſexe, leur maniere intrépide & curieuſe de fixer les gens achevent de l'éclipſer. Il ſemble qu'elles ſe plaiſent à jouir de l'embarras qu'elles donnent à ceux qui les voient pour la premiere fois ; mais il eſt à croire que cet embarras leur plairoit moins ſi elles en démêloient mieux la cauſe.

Cependant, ſoit prévention de ma part en faveur de la beauté, ſoit inſtinct de la ſienne à ſe faire valoir, les belles femmes me paroiſſent en général un peu plus modeſtes, & je trouve plus de décence dans leur maintien. Cette réſerve ne leur coûte guere, elles ſentent bien leurs avantages, elles ſavent qu'elles n'ont pas beſoin d'agaceries pour nous attirer. Peut-être auſſi que l'impudence eſt plus

ſenſible & choquante jointe à la laideur, & il eſt ſûr qu'on couvriroit plutôt de ſoufflets que de baiſers un laid viſage effronté, au lieu qu'avec la modeſtie il peut exciter une tendre compaſſion qui mene quelquefois à l'amour. Mais quoiqu'en général on remarque ici quelque choſe de plus doux dans le maintien des jolies perſonnes, il y a encore tant de minauderies dans leurs manieres, & elles ſont toujours ſi viſiblement occupées d'elles-mêmes, qu'on n'eſt jamais expoſé dans ce pays à la tentation qu'avoit quelquefois M. de Muralt auprès des Angloiſes, de dire à une femme qu'elle eſt belle pour avoir le plaiſir de le lui apprendre.

La gaieté naturelle à la nation, ni le déſir d'imiter les grands airs, ne ſont pas les ſeules cauſes de cette liberté de propos & de maintien qu'on remarque ici dans les femmes. Elle paroît avoir une racine plus profonde dans les mœurs, par le mêlange indiſcret & continuel des deux ſexes, qui fait contracter à chacun d'eux l'air, le langage & les manieres de l'autre. Nos Suiſſeſſes aiment aſſez à ſe raſſembler entr'elles (*); elles y vivent dans une douce familiarité, & quoiqu'apparemment elles ne haïſſent pas le commerce des hommes, il eſt certain que la préſence de ceux-ci jette une ſorte de contrainte dans cette petite gynécocratie. A Paris c'eſt tout le contraire;

(*) Tout cela eſt fort changé. Par les circonſtances, ces lettres ne ſemblent écrites que depuis quelque vingtaine d'années. Aux mœurs, au ſtyle, on les croiroit de l'autre ſiecle.

les femmes n'aiment à vivre qu'avec les hommes ; elles ne ſont à leur aiſe qu'avec eux. Dans chaque ſociété la maîtreſſe de la maiſon eſt preſque toujours ſeule au milieu d'un cercle d'hommes. On a peine à concevoir d'où tant d'homme peuvent ſe répandre par-tout : mais Paris eſt plein d'aventuriers & de célibataires qui paſſent leur vie à courir de maiſon en maiſon, & les hommes ſemblent comme les eſpeces ſe multiplier par la circulation. C'eſt donc là qu'une femme apprend à parler, agir & penſer comme eux, & eux comme elle. C'eſt-là qu'unique objet de leurs petites galanteries, elle jouit paiſiblement de ces inſultants hommages auxquels on ne daigne pas même donner un air de bonne foi. Qu'importe ? ſérieuſement ou par plaiſanterie, on s'occupe d'elle, & c'eſt tout ce qu'elle veut. Qu'une autre femme ſurvienne, à l'inſtant le ton de cérémonie ſuccede à la familiarité, les grands airs commencent, l'attention des hommes ſe partage, & l'on ſe tient mutuellement dans une ſecrete gêne dont on ne ſort plus qu'en ſe ſéparant.

Les femmes de Paris aiment à voir les ſpectacles, c'eſt-à-dire à y être vues ; mais leur embarras, chaque fois qu'elles y veulent aller, eſt de trouver une compagne ; car l'uſage ne permet à aucune femme d'y aller ſeule en grande loge, pas même avec ſon mari, pas même avec un autre homme. On ne ſauroit dire combien dans ce pays ſi ſociable, ces parties ſont difficiles à former ; de dix qu'on en projete, il en manque neuf : le déſir d'aller au ſpecta-

cle les fait lier, l'ennui d'y aller enſemble les fait rompre. Je crois que les femmes pourroient abroger aiſément cet uſage inepte ; car où eſt la raiſon de ne pouvoir ſe montrer ſeule en public ? Mais c'eſt peut-être ce défaut de raiſon qui le conſerve. Il eſt bon de tourner autant qu'on peut les bienſéances ſur des choſes où il ſeroit inutile d'en manquer. Que gagneroit une femme au droit d'aller ſans compagne à l'Opéra ? Ne vaut-il pas mieux réſerver ce droit pour recevoir en particulier ſes amis ?

Il eſt ſûr que mille liaiſons ſecretes doivent être le fruit de leur maniere de vivre éparſes & iſolées parmi tant d'hommes. Tout le monde en convient aujourd'hui, & l'expérience a détruit l'abſurde maxime de vaincre les tentations en les multipliant. On ne dit donc plus que cet uſage eſt plus honnête ; mais qu'il eſt plus agréable, & c'eſt ce que je ne crois pas plus vrai ; car quel amour peut régner où la pudeur eſt en dériſion, & quel charme peut avoir une vie privée à la fois d'amour & d'honnêteté ? Auſſi comme le grand fléau de tous ces gens ſi diſſipés eſt l'ennui, les femmes ſe ſoucient-elles moins d'être aimées qu'amuſées ; la galanterie & les ſoins valent mieux que l'amour auprès d'elles, & pourvu qu'on ſoit aſſidu, peu leur importe qu'on ſoit paſſionné. Les mots même d'amour & d'amant ſont bannis de l'intime ſociété des deux ſexes, & relégués avec ceux de *chaîne* & de *flamme* dans les Romans qu'on ne lit plus.

Il ſemble que tout l'ordre des ſentiments

naturels soit ici renversé. Le cœur n'y forme aucune chaîne, il n'est point permis aux filles d'en avoir un. Ce droit est réservé aux seules femmes mariées, & n'exclut du choix personne que leurs maris. Il vaudroit mieux qu'une mere eût vingt amants que sa fille un seul. L'adultère n'y révolte point, on n'y trouve rien de contraire à la bienséance; les Romans les plus décents, ceux que tout le monde lit pour s'instruire, en sont pleins, & le désordre n'est plus blâmable, si-tôt qu'il est joint à l'infidelité. O Julie! telle femme qui n'a pas craint de souiller cent fois le lit conjugal, oseroit d'une bouche impure accuser nos chastes amours, & condamner l'union de deux cœurs sinceres qui ne furent jamais manquer de foi. On diroit que le mariage n'est pas à Paris de la même nature que par-tout ailleurs. C'est un sacrement, à ce qu'ils prétendent, & ce sacrement n'a pas la force des moindres contrats civils; il semble n'être que l'accord de deux personnes libres qui conviennent de demeurer ensemble, de porter le même nom, de reconnoître les mêmes enfants; mais qui n'ont au surplus aucune sorte de droit l'un sur l'autre; & un mari qui s'aviseroit de contrôler ici la mauvaise conduite de sa femme, n'exciteroit pas moins de murmures que celui qui souffriroit chez nous le désordre public de la sienne. Les femmes, de leur côté, n'usent pas de rigueur envers leurs maris, & l'on ne voit pas encore qu'elles les fassent punir d'imiter leurs infidélités. Au reste, comment attendre de part ou d'autre un effet

plus honnête d'un lieu où le cœur n'a point été consulté? Qui n'épouse que la fortune ou l'état, ne doit rien à la personne.

L'amour même, l'amour a perdu ses droits, & n'est pas moins dénaturé que le mariage. Si les époux sont ici des garçons & des filles qui demeurent ensemble pour vivre avec plus de liberté; les amants sont des gens indifférents qui se voient par amusement, par air, par habitude ou pour le besoin d'un moment. Le cœur n'a que faire à ces liaisons, on n'y consulte que la commodité & certaines convenances extérieures. C'est, si l'on veut, se connoître, vivre ensemble, s'arranger, se voir moins encore s'il est possible. Une liaison de galanterie dure un peu plus qu'une visite; c'est un recueil de jolis entretiens & de jolies Lettres pleines de portraits, de maximes, de philosophie & de bel esprit. A l'égard du physique il n'exige pas tant de mystere; on a très-sensément trouvé qu'il falloit régler sur l'instant des désirs la facilité de les satisfaire: la premiere venue, le premier venu, l'amant ou un autre, un homme est toujours un homme; tous sont presque également bons, & il y a du moins à cela de la conséquence; car pourquoi seroit-on plus fidele à l'amant qu'au mari? Et puis à certain âge tous les hommes sont à peu près le même homme, toutes les femmes la même femme; toutes ces poupées sortent de chez la même marchande de modes, & il n'y a guere d'autre choix à faire que ce qui tombe le plus commodément sous la main.

Comme je ne fais rien de ceci par moi-même, on m'en a parlé sur un ton si extraordinaire qu'il ne m'a pas été possible de bien entendre ce qu'on m'en a dit. Tout ce que j'en ai conçu, c'est que chez la plupart des femmes l'amant est comme un des gens de la maison: s'il ne fait pas son devoir, on le congédie, & l'on en prend un autre; s'il trouve mieux ailleurs, ou s'ennuie du métier, il quitte, & l'on en prend un autre. Il y a, dit-on, des femmes assez capricieuses pour essayer même du maître de la maison; car enfin, c'est encore une espece d'homme. Cette fantaisie ne dure pas: quand elle est passée on le chasse, & l'on en prend un autre, ou s'il s'obstine, on le garde & l'on en prend un autre.

Mais, disois-je à celui qui m'expliquoit ces étranges usages, comment une femme vit-elle ensuite avec tous ces autres-là, qui ont ainsi pris ou reçu leur congé. Bon! reprit-il, elle n'y vit point. On ne se voit plus, on ne se connoît plus. Si jamais la fantaisie prenoit de renouer, on auroit une nouvelle connoissance à faire, & ce seroit beaucoup qu'on se souvînt de s'être vus. Je vous entends, lui dis-je; mais j'ai beau réduire ces exagérations, je ne conçois pas comment, après une union si tendre, on peut se voir de sang-froid; comment le cœur ne palpite pas au nom de ce qu'on a une fois aimé; comment on ne tressaillit pas à sa rencontre! Vous me faites rire, interrompit-il, avec vos tressaillements! vous voudriez donc que nos femmes ne fissent autre chose que tomber en syncope?

Supprime une partie de ce tableau trop chargé, sans doute, place Julie à côté du reste, & souviens-toi de mon cœur; je n'ai rien de plus à te dire.

Il faut cependant l'avouer: plusieurs de ces impressions désagréables s'effacent par l'habitude. Si le mal se présente avant le bien, il ne l'empêche pas de se montrer à son tour; les charmes de l'esprit & du naturel font valoir ceux de la personne. La premiere répugnance vaincue devient bientôt un sentiment contraire. C'est l'autre point de vue du tableau, & la justice ne permet pas de ne l'exposer que par le côté désavantgeux.

C'est le premier inconvénient des grandes villes que les hommes y deviennent autres que ce qu'ils sont, & que la société leur donne, pour ainsi dire, un être différent du leur. Celà est vrai, sur-tout à Paris, & sur-tout à l'égard des femmes, qui tirent des regards d'autrui la seule existence dont elles se soucient. En abordant une Dame dans une assemblée, au lieu d'une Parisienne que vous croyez voir, vous ne voyez qu'un simulacre de la mode. Sa hauteur, son ampleur, sa démarche, sa taille, sa gorge, ses couleurs, son air, son regard, ses propos, ses manieres, rien de tout cela n'est à elle; & si vous la voyiez dans son état naturel, vous ne pourriez la reconnoître. Or, cet échange est rarement favorable à celles qui le font, & en général il n'y a guere à gagner à tout ce qu'on substitue à la nature. Mais on ne l'efface jamais entiérement; elle s'échappe toujours par

quelque endroit, & c'eſt dans une certaine adreſſe à la ſaiſir que conſiſte l'art d'obſerver. Cet art n'eſt pas difficile vis-à-vis des femmes de ce pays ; car comme elles ont plus de naturel qu'elles ne croient en avoir, pour peu qu'on les fréquente aſſidument, pour peu qu'on les détache de cette éternelle repréſentation qui leur plaît ſi fort, on les voit bientôt comme elles ſont, & c'eſt alors que toute l'averſion qu'elles ont d'abord inſpirée ſe change en eſtime & en amitié.

Voilà ce que j'eus occaſion d'obſerver la ſemaine derniere dans une partie de campagne, où quelques femmes nous avoient aſſez étourdiment invités, moi & quelques autres nouveaux débarqués, ſans trop s'aſſurer que nous leur convenions, ou peut-être pour avoir le plaiſir d'y rire de nous à leur aiſe. Cela ne manqua pas d'arriver le premier jour. Elles nous accablerent d'abord de traits plaiſants & fins, qui tombant toujours ſans rejaillir, épuiſerent bientôt leur carquois Alors elles s'exécuterent de bonne grace, & ne pouvant nous amener à leur ton, elles furent réduites à prendre le nôtre. Je ne ſais ſi elles ſe trouverent bien de cet échange, pour moi je m'en trouvai à merveille ; je vis avec ſurpriſe que je m'éclairois plus avec elles que je n'aurois fait avec beaucoup d'hommes. Leur eſprit ornoit ſi bien le bon ſens, que je regrettois ce qu'elles en avoient mis à le défigurer, & je déplorois, en jugeant mieux des femmes de ce pays, que tant d'aimables perſonnes ne manquaſſent de raiſon que parce qu'elles ne

vouloient pas en avoir. Je vis auſſi que les graces familieres & naturelles effaçoient inſenſiblement les airs apprêtés de la ville ; car ſans y ſonger on prend des manieres aſſortiſſantes aux choſes qu'on dit, & il n'y a pas moyen de mettre à des diſcours ſenſés les grimaces de la coquetterie. Je les trouvai plus jolies depuis qu'elles ne cherchoient plus tant à l'être ; & je ſentis qu'elles n'avoient beſoin pour plaire que de ne ſe pas déguiſer. J'oſai ſoupçonner ſur ce fondement que Paris, ce prétendu ſiege de goût, eſt peut-être le lieu du monde où il y en a le moins, puiſque tous les ſoins qu'on y prend pour plaire défigurent la véritable beauté.

Nous reſtâmes ainſi quatre ou cinq jours enſemble, contents les uns des autres & de nous-mêmes. Au lieu de paſſer en revue Paris & ſes folies, nous l'oubliâmes. Tout notre ſoin ſe bornoit à jouir entre nous d'une ſociété agréable & douce. Nous n'eûmes beſoin ni de ſatyres ni de plaiſanteries pour nous mettre de bonne humeur, & nos ris n'étoient pas de raillerie, mais de gaieté, comme ceux de ta Couſine.

Une autre choſe acheva de me faire changer d'avis ſur leur compte. Souvent, au milieu de nos entretiens les plus animés, on venoit dire un mot à l'oreille de la maîtreſſe de la maiſon. Elle ſortoit, alloit s'enfermer pour écrire, & ne rentroit de long-temps. Il étoit aiſé d'attribuer ces éclipſes à quelque correſpondance de cœur, oude celles qu'on appelle ainſi. Une autre femme gliſſa légerement

un mot qui fut assez mal reçu ; ce qui me fit juger que si l'absente manquoit d'amants, elle avoit au moins des amis. Cependant la curiosité m'ayant donné quelque attention, quelle fut ma surprise en apprenant que ces prétendus grisons de Paris étoient des payſans de la paroisse qui venoient dans leurs calamités implorer la protection de leur Dame ! L'un surchargé de tailles à la décharge d'un plus riche ; l'autre enrôlé dans la milice sans égard pour son âge & pour ses enfants (*) ; l'autre écrasé d'un puissant voisin par un procès injuste ; l'autre ruiné par la grêle, & dont on exigeoit le bail à la rigueur. Enfin tous avoient quelques graces à demander, tous étoient patiemment écoutés, on n'en rebutoit aucun, & le temps attribué aux billets-doux étoit employé à écrire en faveur de ces malheureux. Je ne saurois te dire avec quel étonnement j'appris, & le plaisir que prenoit une femme si jeune & si dissipée à remplir ces aimables devoirs, & combien peu elle y mettoit d'ostentation. Comment, disois-je tout attendri, quand ce seroit Julie, elle ne feroit pas autrement ! Dès cet instant je ne l'ai plus regardée qu'avec respect, & tous ses défauts se sont effacés à mes yeux.

Si-tôt que mes recherches se sont tournées de ce côté, j'ai appris mille choses à l'avantage de ces mêmes femmes que j'avois d'abord trouvées si insupportables. Tous les étrangers

(*) On a vu cela dans l'autre guerre ; mais non dans celle-ci que je sache. On épargne les hommes mariés, & l'on en fait ainsi marier beaucoup.

conviennent unanimement qu'en écartant les propos à la mode, il n'y a point de pays au monde où les femmes soient plus éclairées, parlent en général plus sensément, plus judicieusement, & sachent donner au besoin de meilleurs conseils. Otons le jargon de la galanterie & du bel esprit, quel parti tirerons-nous de la conversation d'une Espagnole, d'une Italienne, d'une Allemande? Aucun, & tu sais, Julie, ce qu'il en est communément de nos Suissesses. Mais qu'on ose passer pour peu galant, & tirer les Françoises de cette forteresse, dont, à la vérité, elles n'aiment guere à sortir, on trouve encore à qui parler en rase campagne, & l'on croit combattre avec un homme, tant elle sait s'armer de raison, & faire de nécessité vertu. Quant au bon caractere, je ne citerai point le zele avec lequel elles servent leurs amis: car il peut régner en cela une certaine chaleur d'amour-propre qui soit de tous les pays; mais quoiqu'ordinairement elles n'aiment qu'elles-mêmes, une longue habitude, quand elles ont assez de constance pour l'acquérir, leur tient lieu d'un sentiment assez vif. Celles qui peuvent supporter un attachement de dix ans, le gardent ordinairement toute leur vie, & elles aiment leurs vieux amis plus tendrement, plus sûrement au moins que leurs jeunes amants.

Une remarque assez commune, qui semble être à la charge des femmes, est qu'elles font tout en ce pays, & par conséquent plus de mal que de bien; mais ce qui les justifie est qu'elles font le mal poussées par les hommes,

& le bien de leur propre mouvement. Ceci ne contredit point ce que je disois ci-devant, que le cœur n'entre pour rien dans le commerce des deux sexes ; car la galanterie françoise a donné aux femmes un pouvoir universel, qui n'a besoin d'aucun tendre sentiment pour se soutenir. Tout dépend d'elles ; rien ne se fait que par elles ou pour elles ; l'Olympe & le Parnasse, la gloire & la fortune sont également sous leurs loix. Les livres n'ont de prix, les Auteurs n'ont d'estime qu'autant qu'il plaît aux femmes de leur en accorder ; elles décident souverainement des plus hautes connoissances, ainsi que des plus agréables. Poésie, Littérature, Histoire, Philosophie, Politique même, on voit d'abord au style de tous les livres qu'ils sont écrits pour amuser de jolies femmes, & l'on vient de mettre la bible en histoires galantes. Dans les affaires elles ont pour obtenir ce qu'elles demandent, un ascendant naturel jusques sur leurs maris, non parce qu'ils sont leurs maris, mais parce qu'ils sont hommes, & qu'il est convenu qu'un homme ne refusera rien à aucune femme, fût-ce même la sienne.

Au reste cette autorité ne suppose ni attachement ni estime, mais seulement de la politesse & de l'usage du monde ; car d'ailleurs il n'est pas moins essentiel à la galanterie françoise de mépriser les femmes que de les servir. Ce mépris est une sorte de titre qui leur en impose ; c'est un témoignage qu'on a vécu assez avec elles pour les connoître. Quiconque les respecteroit passeroit à leurs yeux pour un novice,

novice, un paladin, un homme qui n'a connu les femmes que dans les Romans. Elles se jugent avec tant d'équité, que les honorer seroit être indigne de leur plaire, & la premiere qualité de l'homme à bonne fortune est d'être souverainement impertinent.

Quoi qu'il en soit, elles ont beau se piquer de méchanceté, elles sont bonnes en dépit d'elles, & voici à quoi sur-tout leur bonté de cœur est utile. En tout pays les gens chargés de beaucoup d'affaires sont toujours repoussants & sans commisération, & Paris étant le centre des affaires du plus grand peuple de l'Europe, ceux qui les font sont aussi les plus durs des hommes. C'est donc aux femmes qu'on s'adresse pour avoir des graces; elles sont le secours des malheureux; elles ne ferment point l'oreille à leurs plaintes; elles les écoutent, les consolent & les servent. Au milieu de la vie frivole qu'elles menent, elles savent dérober des moments à leurs plaisirs pour les donner à leur bon naturel, & si quelques-unes font un infâme commerce des services qu'elles rendent, des milliers d'autres s'occupent tous les jours gratuitement à secourir le pauvre de leur bourse, & l'opprimé de leur crédit. Il est vrai que leurs soins sont souvent indiscrets, & qu'elles nuisent sans scrupule aux malheureux qu'elles ne connoissent pas, pour servir le malheureux qu'elles connoissent: mais comment connoître tout le monde dans un si grand pays, & que peut faire de plus la bonté d'ame séparée de la véritable vertu, dont le plus sublime effort n'est pas tant de faire

le bien que de ne jamais mal faire. A cela près, il eſt certain qu'elles ont du penchant au bien, qu'elles en font beaucoup, qu'elles le font de bon cœur, que ce ſont elles ſeules qui conſervent dans Paris le peu d'humanité qu'on y voit régner encore, & que ſans elles on verroit les hommes avides & infatiables s'y dévorer comme des loups.

Voilà ce que je n'aurois point appris ſi je m'en étois tenu aux peintures des faiſeurs de Romans & de Comédies, leſquels voient plutôt dans les femmes des ridicules qu'ils partagent, que les bonnes qualités qu'ils n'ont pas, ou qui peignent des chefs-d'œuvres de vertu qu'elles ſe diſpenſent d'imiter en les traitant de chimeres, au lieu de les encourager au bien en louant celui qu'elles font réellement. Les Romans ſont peut-être la derniere inſtruction qu'il reſte à donner à un peuple aſſez corrompu, pour que tout autre lui ſoit utile; je voudrois qu'alors la compoſition de ces ſortes de livres ne fût permiſe qu'à des gens honnêtes, mais ſenſibles, dont le cœur ſe peignît dans leurs écrits, à des Auteurs qui ne fuſſent pas au-deſſus des foibleſſes de l'humanité, qui ne montraſſent pas tout-d'un-coup la vertu dans le Ciel hors de la portée des hommes; mais qui la leur fiſſent aimer en la peignant d'abord moins auſtere, & puis du ſein du vice les y fuſſent conduire inſenſiblement.

Je t'en ai prévenue, je ne ſuis en rien de l'opinion commune ſur le compte des femmes de ce pays. On leur trouve unanimement l'abord le plus enchanteur, les graces des plus

séduisantes, la coquetterie la plus raffinée, le sublime de la galanterie, & l'art de plaire au souverain degré. Moi, je trouve leur abord choquant, leur coquetterie repoussante, leurs manieres sans modestie. J'imagine que le cœur doit se fermer à toutes leurs avances, & l'on ne me persuadera jamais qu'elles puissent un moment parler de l'amour, sans se montrer également incapables d'en inspirer & d'en ressentir.

D'un autre côté, la renommée apprend à se défier de leur caractere : elle les peint frivoles, rusées, artificieuses, étourdies, volages, parlant bien, mais ne pensant point, sentant encore moins, & dépensant ainsi tout leur mérite en vain babil. Tout cela me paroît à moi leur être extérieur comme leurs paniers & leur rouge. Ce sont des vices de parade qu'il faut avoir à Paris, & qui dans le fond couvrent en elles du sens, de la raison, de l'humanité, du bon naturel ; elles sont moins indiscretes, moins tracassieres que chez nous, moins peut-être que par-tout ailleurs. Elles sont plus solidement instruites, & leur instruction profite mieux à leur jugement. En un mot, si elles me déplaisent par tout ce qui caractérise leur sexe qu'elles ont défiguré, je les estime par des rapports avec le nôtre, qui nous font honneur, & je trouve qu'elles seroient cent fois plutôt des hommes de mérite que d'aimables femmes.

Conclusion. Si Julie n'eût point existé, si mon cœur eût pu souffrir quelque autre attachement que celui pour lequel il étoit né, je

n'aurois jamais pris à Paris ma femme, encore moins ma maîtresse ; mais je m'y serois fait volontiers une amie, & ce trésor m'eût consolé, peut être, de n'y pas trouver les deux autres (*).

(*) Je me garderai de prononcer sur cette lettre ; mais je doute qu'un jugement qui donne libéralement à celles qui regardent des qualités qu'elles méprisent, & qui leur refuse les seules dont elles font cas, soit fort propre à être bien reçu d'elles.

## LETTRE XXII.

*A Julie.*

DEPUIS ta lettre reçue, je suis allé tous les jours chez M. Silvestre demander le petit paquet. Il n'étoit toujours point venu, & dévoré d'une mortelle impatience, j'ai fait le voyage sept fois inutilement. Enfin la huitieme, j'ai reçu le paquet. A peine l'ai je eu dans les mains, que, sans payer le port, sans m'en informer, sans rien dire à personne, je suis sorti comme un étourdi, & ne voyant le moment de rentrer chez moi, j'enfilois avec tant de précipitation des rues que je ne connoissois point, qu'au bout d'une demi-heure, cherchant la rue de Tournon, où je loge, je me suis trouvé dans le marais, à l'autre extrémité de Paris. J'ai été obligé de prendre un fiacre pour revenir plus promptement ; c'est la premiere fois que cela m'est arrivé le matin pour mes affaires ; je ne m'en sers même qu'à regret l'après-midi pour quel-

ques visites ; car j'ai deux jambes fort bonnes, dont je serois bien fâché qu'un peu plus d'aisance dans ma fortune me fît négliger l'usage.

J'étois fort embarrassé dans mon fiacre avec mon paquet ; je ne voulois l'ouvrir que chez moi, c'étoit ton ordre. D'ailleurs une sorte de volupté qui me laisse oublier la commodité dans les choses communes, me la fait rechercher avec soin dans les vrais plaisirs. Je n'y puis souffrir aucune sorte de distraction, & je veux avoir du temps & mes aises pour savourer tout ce qui me vient de toi. Je tenois donc ce paquet avec une inquiéte curiosité dont je n'étois pas le maître : je m'efforçois de palper à travers les enveloppes ce qu'il pouvoit contenir, & l'on eût dit qu'il me brûloit les mains, à voir les mouvements continuels qu'il faisoit de l'une à l'autre. Ce n'est pas qu'à son volume, à son poids, au ton de ta lettre, je n'eusse quelque soupçon de la vérité ; mais le moyen de concevoir comment tu pouvois avoir trouvé l'Artiste & l'occasion ? Voilà ce que je ne conçois pas encore ; c'est un miracle de l'amour : plus il passe ma raison, plus il enchante mon cœur, & l'un des plaisirs qu'il me donne est celui de n'y rien comprendre.

J'arrive enfin, je vole, je m'enferme dans ma chambre, je m'assieds hors d'haleine, je porte une main tremblante sur le cachet. O premiere influence du talisman ! j'ai senti palpiter mon cœur à chaque papier que j'ôtois, & je me suis bientôt trouvé tellement op-

preſſé, que j'ai été forcé de reſpirer un moment ſur la derniere enveloppe..... Julie!..... O ma Julie!..... le voile eſt déchiré..... Je te vois..... je vois tes divins attraits! ma bouche & mon cœur leur rendent le premier hommage, mes genoux fléchiſſent..... charmes adorés, encore une fois vous aurez enchanté mes yeux. Qu'il eſt prompt, qu'il eſt puiſſant, le magique effet de ces traits chéris! Non; il ne faut point, comme tu prétens, un quart-d'heure pour ſe ſentir; une minute, un inſtant ſuffit pour arracher de mon ſein mille ardents ſoupirs, & me rappeller avec ton image celle de mon bonheur paſſé. Pourquoi faut-il que la joie de poſſéder un ſi précieux tréſor ſoit mêlée d'une ſi cruelle amertume? Avec quelle violence il me rappelle des temps qui ne ſont plus? Je crois en le voyant te voir encore; je crois me retrouver à ces moments délicieux dont le ſouvenir fait maintenant le malheur de ma vie, & que le Ciel ma donnés & ravis dans ſa colere! Hélas, un inſtant me déſabuſe; toute la douleur de l'abſence ſe ranime & s'aigrit en m'ôtant l'erreur qui l'a ſuſpendu, & je ſuis comme ces malheureux dont on n'interrompt les tourments que pour les leur rendre plus ſenſibles. Dieux! quels torrents de flammes mes avides regards puiſent dans cet objet inattendu! ô comme il ranime au fond de mon cœur tous les mouvements impétueux que ta préſence y faiſoit naître! O Julie, s'il étoit vrai qu'il pût tranſmettre à tes ſens le délire & l'illuſion des miens!..... Mais pourquoi ne le ſeroit-il

pas ? Pourquoi des impreſſions que l'ame porte avec tant d'activité n'iroient-elles pas auſſi loin qu'elles ? Ah ! chere amante, où que tu ſois, quoi que tu faſſes au moment où j'écris cette lettre, au moment où ton portrait reçoit tout ce que ton idolâtre amant adreſſe à ta perſonne, ne ſens-tu pas ton charmant viſage inondé des pleurs de l'amour & de la triſteſſe ? Ne ſens-tu pas tes yeux, tes joues, ta bouche, ton ſein, preſſés, comprimés, accablés de mes ardents baiſers ? Ne te ſens-tu pas embraſer toute entiere du feu de mes levres brûlantes !..... Ciel ! qu'entends-je ! Quelqu'un vient..... Ah ! ſerrons, cachons mon tréſor..... Un importun !..... Maudit ſoit le cruel qui vient troubler des tranſports ſi doux !..... Puiſſe-t-il ne jamais aimer..... ou vivre loin de ce qu'il aime !

## LETTRE XXIII.

*De l'Amant de Julie à Madame d'Orbe.*

C'EST à vous, charmante Couſine, qu'il faut rendre compte de l'Opéra : car bien que vous ne m'en parliez point dans vos lettres, & que Julie vous ait gardé le ſecret, je vois d'où lui vient cette curioſité. J'y fus une fois pour contenter la mienne ; j'y ſuis retourné pour vous deux autres fois. Tenez-m'en quitte, je vous prie, après cette lettre. J'y puis retourner encore, y bâiller, y ſouffrir, y périr pour votre ſervice ; mais y reſter éveillé

& attentif, cela ne m'eſt pas poſſible.

Avant de vous dire ce que je penſe de ce fameux Théatre, que je vous rende compte de ce qu'on en dit ici; le jugement des connoiſſeurs pourra redreſſer le mien, ſi je m'abuſe.

L'Opéra de Paris paſſe à Paris pour le ſpectacle le plus pompeux, le plus voluptueux, le plus admirable qu'inventa jamais l'art humain. C'eſt, dit-on, le plus ſuperbe monument de la magnificence de Louis XIV. Il n'eſt pas ſi libre à chacun que vous le penſez de dire ſon avis ſur ce grave ſujet. Ici l'on peut diſputer de tout, hors de la Muſique & de l'Opéra; il y a du danger à manquer de diſſimulation ſur ce ſeul point; la Muſique françoiſe ſe maintient par une inquiſition très-ſévere, & la premiere choſe qu'on inſinue par forme de leçon à tous les étrangers qui viennent dans ce pays, c'eſt que tous les étrangers conviennent qu'il n'y a rien de ſi beau dans le reſte du monde que l'Opéra de Paris. En effet, la vérité eſt que les plus diſcrets s'en taiſent, & n'oſent en rire qu'entr'eux.

Il faut convenir pourtant qu'on y repréſente à grands frais, non-ſeulement toutes les merveilles de la nature, mais beaucoup d'autres merveilles bien plus grandes, que perſonne n'a jamais vues; & ſûrement Pope a voulu déſigner ce bizarre Théatre par celui où il dit qu'on voit pêle-mêle des Dieux, des Lutins, des monſtres, des Rois, des Bergers, des Fees, de la fureur, de la joie, un feu, une gigue, une bataille, & un bal.

Cet

Cet assemblage si magnifique & si bien ordonné, est regardé comme s'il contenoit en effet toutes les choses qu'il représente. En voyant paroître un temple, on est saisi d'un saint respect, & pour peu que la Déesse en soit jolie, le parterre est à moitié païen. On n'est pas si difficile ici qu'à la Comédie françoise. Ces mêmes spectateurs, qui ne peuvent revêtir un Comédien de son personnage, ne peuvent à l'Opéra séparer un Acteur du sien. Il semble que les esprits se roidissent contre une illusion raisonnable, & ne s'y prêtent qu'autant qu'elle est absurde & grossiere, ou peut-être que des Dieux leur coûtent moins à concevoir que les Héros. Jupiter étant d'une autre nature que nous, on en peut penser ce qu'on veut; mais Caton étoit un homme, & combien d'hommes ont le droit de croire que Caton ait pu exister?

L'Opéra n'est donc point ici, comme ailleurs, une troupe de gens payés pour se donner en spectacle au public: ce sont, il est vrai, des gens que le public paie, & qui se donnent en spectacle; mais tout cela change de nature, attendu que c'est une Académie royale de musique, une espece de Cour souveraine qui juge sans appel dans sa propre cause, & ne se pique pas autrement de justice ni de fidélité (*). Voilà, Cousine, comment dans certains pays l'essence des choses tient aux mots,

(*) Dit en mots plus ouverts, cela n'en seroit que plus vrai; mais ici je suis Partie, & je dois me taire. Par-tout où l'on est moins soumis aux loix qu'aux hommes, on doit savoir endurer l'injustice.

& comment des noms honnêtes suffisent pour honorer ce qui l'est le moins.

Les membres de cette noble Académie ne dérogent point. En revanche ils sont excommuniés, ce qui est précisément le contraire de l'usage des autres pays ; mais, peut-être, ayant eu le choix, aiment-ils mieux être nobles & damnés, que roturiers & bénits. J'ai vu sur le théatre un Chevalier moderne aussi fier de son métier qu'autrefois l'infortuné Labérius fut humilié du sien (*), quoiqu'il le fît par force, & ne récitât que ses propres ouvrages. Aussi l'ancien Labérius ne put-il reprendre sa place au cirque parmi les Chevaliers Romains, tandis que le nouveau en trouve tous les jours une sur les bancs de la Comédie françoise, parmi la premiere noblesse du pays, & jamais on n'entendit parler à Rome

(*) Forcé par le Tyran de monter sur le Théatre, il déplora son sort par des vers très-touchants, & très-capables d'allumer l'indignation de tout honnête homme contre ce César si vanté. *Après avoir*, dit-il, *vécu soixante ans avec honneur, j'ai quitté ce matin mon foyer, Chevalier Romain ; j'y rentrerai ce soir vil Histrion. Hélas ! j'ai vécu trop d'un jour. O fortune ! s'il falloit me déshonorer une fois, que ne m'y forçois-tu quand la jeunesse & la vigueur me laissoient au moins une figure agréable ; mais maintenant quel triste objet viens-je exposer aux rebuts du Peuple Romain ? une voix éteinte, un corps infirme, un cadavre, un sépulcre animé, qui n'a plus rien de moi que mon nom.* Le prologue entier qu'il récita dans cette occasion, l'injustice que lui fit César piqué de la noble liberté avec laquelle il vengeoit son honneur flétri, l'affront qu'il reçut au cirque, la bassesse qu'eut Cicéron d'insulter à son opprobre, la réponse fine & piquante que lui fit Labérius ; tout cela nous a été conservé par Aulugelle, & c'est à mon gré le morceau le plus curieux & le plus intéressant de son fade Recueil.

avec tant de reſpect de la majeſté du Peuple Romain, qu'on parle à Paris de la majeſté de l'Opéra.

Voilà ce que j'ai pu recueillir des diſcours d'autrui ſur ce brillant ſpectacle; que je vous diſe à préſent ce que j'y ai vu moi-même.

Figurez-vous une gaîne large d'une quinzaine de pieds, & longue à proportion; cette gaîne eſt le théatre. Aux deux côtés, on place par intervalles des feuilles de paravent, ſur leſquelles ſont groſſiérement peints les objets que la ſcene doit repréſenter. Le fond eſt un grand rideau peint de même, & preſque toujours percé ou déchiré, ce qui repréſente des gouffres dans la terre, ou des trous dans le Ciel, ſelon la perſpective. Chaque perſonne qui paſſe derriere le théatre, & touche le rideau, produit en l'ébranlant une ſorte de tremblement de terre aſſez plaiſant à voir. Le Ciel eſt repréſenté par certaines guenilles bleuâtres, ſuſpendues à des bâtons ou à des cordes, comme l'étendage d'une blanchiſſeuſe. Le ſoleil, car on l'y voit quelquefois, eſt un flambeau dans une lanterne. Les chars des Dieux & des Déeſſes ſont compoſés de quatre ſolives encadrées & ſuſpendues à une groſſe corde en forme d'eſcarpolete; entre ces ſolives eſt une planche en travers ſur laquelle le Dieu s'aſſied, & ſur le devant pend un morceau de groſſe toile barbouillée, qui ſert de nuage à ce magnifique char. On voit vers le bas de la machine l'illumination de deux ou trois chandelles puantes & mal mouchées, qui tandis que le perſonna-

ge se démene & crie en branlant dans son escarpolete, l'enfument tout à son aise. Encens digne de la divinité.

Comme les chars sont la partie la plus considérable des machines de l'Opéra, sur celle-là vous pouvez juger des autres. La mer agitée est composée de longues lanternes angulaires de toile ou de coton bleu, qu'on enfile à des broches paralleles, & qu'on fait tourner par des poliſſons. Le tonnerre est une lourde charrette qu'on promene sur le cintre, & qui n'est pas le moins touchant instrument de cette agréable musique. Les éclairs se font avec des pincées de poix-résine qu'on projette sur un flambeau ; la foudre est un petard au bout d'une fusée.

Le théatre est garni de petites trapes quarrées, qui s'ouvrant au besoin, annoncent que les démons vont sortir de la cave. Quand ils doivent s'élever dans les airs, on leur substitue adroitement de petits Démons de toile brune empaillée, ou quelquefois de vrais ramoneurs qui branlent en l'air suspendus à des cordes, jusqu'à ce qu'ils se perdent majestueusement dans les guenilles dont j'ai parlé. Mais ce qu'il y a de réellement tragique, c'est quand les cordes sont mal conduites ou viennent à rompre ; car alors les esprits infernaux & les Dieux immortels, tombent, s'estropient, se tuent quelquefois. Ajoutez à tout cela les monstres qui rendent certaines scenes fort pathétiques, tels que des dragons, des lézards, des tortues, des crocodiles, de gros crapauds qui se promenent d'un air menaçant sur le théa-

tre & font voir à l'Opéra les tentations de Saint Antoine. Chacune de ces figures eſt animée par un lourdaud de Savoyard, qui n'a pas l'eſprit de faire la bête.

Voilà, ma Couſine, en quoi conſiſte à peu près l'auguſte appareil de l'Opéra, autant que j'ai pu l'obſerver du parterre à l'aide de ma lorgnete ; car il ne faut pas vous imaginer que ces moyens ſoient fort cachés, & produiſent un effet impoſant ; je ne vous dis en ceci que ce que j'ai apperçu de moi-même, & ce que peut appercevoir comme moi tout ſpectateur non préoccupé. On aſſure pourtant qu'il y a une prodigieuſe quantité de machines employées à faire mouvoir tout cela : on m'a offert pluſieurs fois de me les montrer ; mais je n'ai jamais été curieux de voir comment on fait de petites choſes avec de grands efforts.

Le nombre des gens occupés au ſervice de l'Opéra eſt inconcevable. L'Orcheſtre & les chœurs compoſent enſemble près de cent perſonnes ; il y a des multitudes de danſeurs : tous les rôles ſont doubles & triples (*), c'eſt-à-dire qu'il y a toujours un ou deux Acteurs ſubalternes, prêts à remplacer l'Acteur principal, & payés pour ne rien faire juſqu'à ce qu'il lui plaiſe de ne rien faire à ſon tour, ce qui ne tarde jamais beaucoup d'arriver. Après quelques repréſentations, les premiers

(*) On ne ſait ce que c'eſt que des doubles en Italie; le public ne les ſouffriroit pas : auſſi le ſpectacle eſt-il à beaucoup meilleur marché ; il en coûteroit trop pour être mal ſervi.

Acteurs, qui sont d'importants personnages, n'honorent plus le public de leur présence ; ils abandonnent la place à leurs substituts, & aux substituts de leurs substituts. On reçoit toujours le même argent à la porte, mais on ne donne plus le même spectacle. Chacun prend son billet comme à une loterie, sans savoir quel lot il aura, & quel qu'il soit, personne n'oseroit se plaindre ; car, afin que vous le sachiez, les nobles membres de cette Académie ne doivent aucun respect au public, c'est le public qui leur en doit.

Je ne vous parlerai point de cette Musique ; vous la connoissez. Mais ce dont vous ne sauriez avoir d'idée, ce sont les cris affreux, les longs mugissements dont retentit le théatre durant la représentation. On voit les Actrices presque en convulsion, arracher avec violence ces glapissements de leurs poumons, les poings fermés contre la poitrine, la tête en arriere, le visage enflammé, les vaisseaux gonflés, l'estomac pantelant : on ne sait lequel est le plus désagréablement affecté de l'œil ou de l'oreille ; leurs efforts font autant souffrir ceux qui les regardent, que leurs chants ceux qui les écoutent, & ce qu'il y a de plus inconcevable est que ces hurlements sont presque la seule chose qu'applaudissent les spectateurs. A leurs battements de mains on les prendroit pour des sourds charmés de saisir par-ci par-là quelques sons perçants, & qui veulent engager les Acteurs à les redoubler. Pour moi, je suis persuadé qu'on applaudit les cris d'une Actrice à l'O-

péra, comme les tours de force d'un bateleur à la foire : la sensation en est déplaisante & pénible ; on souffre tandis qu'ils durent, mais on est si aise de les voit finir sans accident, qu'on en marque volontiers sa joie. Concevez que cette maniere de chanter est employée pour exprimer ce que Quinault a jamais dit de plus galant & de plus tendre. Imaginez les Muses, les Graces, les Amours, Vénus même s'exprimant avec cette délicatesse, & jugez de l'effet ! Pour les Diables, passe encore, cette musique a quelque chose d'infernal qui ne leur messied pas. Aussi les magies, les évocations, & toutes les fêtes du Sabbat sont-elles toujours ce qu'on admire le plus à l'Opéra françois.

A ces beaux sons, aussi justes qu'ils sont doux, se marient très-dignement ceux de l'Orchestre. Figurez-vous un charivari sans fin d'instruments sans mélodie, un ronron traînant & perpétuel de Basses, chose la plus lugubre, la plus assommante que j'aie entendue de ma vie, & que je n'ai jamais pu supporter une demi-heure sans gagner un violent mal de tête. Tout cela forme une espece de psalmodie, à laquelle il n'y a pour l'ordinaire ni chant ni mesure. Mais quand par hazard il se trouve quelque air un peu sautillant, c'est un tréprignement universel ; vous entendez tout le parterre en mouvement suivre à grand'peine & à grand bruit un certain homme de l'Orchestre (*). Charmés de sentir un moment cette cadence qu'ils sentent si peu, ils se tourmentent

(*) Le Bucheron.

l'oreille, la voix, les bras, les pieds & tout le corps pour courir après la mesure (*), toujours prête à leur échapper, au lieu que l'Allemand & l'Italien, qui en sont intimement affectés, la sentent & la suivent sans aucun effort, & n'ont jamais besoin de la battre. Du moins Regianino m'a-t-il souvent dit que dans les Opéra d'Italie, où elle est si sensible & si vive, on n'entend, on ne voit jamais dans l'Orchestre, ni parmi les spectateurs, le moindre mouvement qui la marque. Mais tout annonce en ce pays la dureté de l'organe musical : les voix y sont rudes & sans douceur, les inflexions âpres & fortes, les sons forcés & traînants; nulle cadence, nul accent mélodieux dans les airs du peuple ; les instruments militaires, les fifres de l'infanterie, les trompetes de la cavalerie, tous les cors, tous les hautbois, les chanteurs des rues, les violons des guinguetes, tout cela est d'un faux à choquer l'oreille la moins délicate. Tous les talents ne sont pas donnés aux mêmes hommes, & en général le François paroît être de tous les peuples de l'Europe celui qui a le moins d'aptitude à la Musique. Milord Edouard prétend que les Anglois en ont aussi peu ; mais la différence est que ceux-ci le savent & ne s'en soucient guere, au lieu que les François renonceroient à mille justes droits, & passeroient condamnation sur toute autre chose, plutôt que de convenir qu'ils ne sont pas les

(*) Je trouve qu'on n'a pas mal comparé les airs légers de la Musique françoise à la course d'une vache qui galope, ou d'une oye grasse qui veut voler.

prémiers Muſiciens du monde. Il y en a même qui regarderoient volontiers la muſique à Paris comme un affaire d'état, peut-être parce que c'en fut une à Sparte de couper deux cordes à la lyre de Timothée : à cela vous ſentez qu'on n'a rien à dire. Quoi qu'il en ſoit, l'Opéra de Paris pourroit être une fort belle inſtitution politique, qu'il n'en plairoit pas davantage aux gens de goût. Revenons à ma deſcription.

Les ballets, dont il me reſte à vous parler, ſont la partie la plus brillante de cet Opéra, & conſidérés ſéparément, ils ſont un ſpectacle agréable, magnifique & vraiment théatral ; mais ils ſervent comme partie conſtitutive de la piece, & c'eſt en cette qualité qu'il les faut conſidérer. Vous connoiſſez les Opéra de Quinault ; vous ſavez comment les divertiſſements y ſont employés : c'eſt à peu près de même, ou encore pis, chez ſes ſucceſſeurs. Dans chaque acte l'action eſt ordinairement coupée au moment le plus intéreſſant par une fête qu'on donne aux Acteurs aſſis, & que le parterre voit debout. Il arrive delà que les perſonnages de la piece ſont abſolument oubliés, ou bien que les ſpectateurs regardent les Acteurs, qui regardent autre choſe. La maniere d'amener ces fêtes eſt ſimple. Si le Prince eſt joyeux, on prend part à ſa joie, & l'on danſe : s'il eſt triſte, on veut l'égayer, & l'on danſe. J'ignore ſi c'eſt la mode à la Cour de donner le bal aux Rois quand ils ſont de mauvaiſe humeur ; ce que je ſais, par rapport à ceux-ci, c'eſt qu'on ne

peut trop admirer leur constance stoïque à voir des gavotes, ou écouter des chansons, tandis qu'on décide quelquefois derriere le théatre de leur couronne ou de leur sort. Mais il y a bien d'autres sujets de danses; les plus graves actions de la vie se font en dansant. Les Prêtres dansent, les Soldats dansent, les Dieux dansent, les Diables dansent: on danse jusques dans les enterrements, & tout danse à propos de tout.

La danse est donc le quatrieme des beaux arts employés dans la constitution de la scene lyrique; mais les trois autres concourent à l'imitation, & celui-là qu'imite-t-il? Rien. Il est donc hors d'œuvre quand il n'est employé que comme danse, car que font des menuets, des rigodons, des chacones dans une tragédie? Je dis plus, il n'y seroit pas moins déplacé s'il imitoit quelque chose, parce que de toutes les unités il n'y en a point de plus indispensable que celle du langage; & un Opéra où l'action se passeroit moitié en chant, moitié en danse, seroit plus ridicule encore que celui où l'on parleroit moitié François, moitié Italien.

Non-contents d'introduire la danse comme partie essentielle de la scene lyrique, ils se font même efforcés d'en faire quelquefois le sujet principal, & ils ont des Opéra appellés Ballets qui rempliſſent si mal leur titre, que la danse n'y est pas moins déplacée que dans tous les autres. La plupart de ces Ballets forment autant de sujets séparés que d'actes, & ces sujets sont liés entr'eux par de certaines

relations métaphyſiques dont le ſpectateur ne ſe douteroit jamais ſi l'auteur n'avoit ſoin de l'en avertir dans un prologue. Les ſaiſons, les âges, les ſens, les éléments ; je demande quel rapport ont tous ces titres à la danſe, & ce qu'ils peuvent offrir en ce genre à l'imagination ? Quelques-uns même ſont purement allégoriques, comme le Carnaval & la Folie, & ce ſont les plus inſupportables de tous ; parce qu'avec beaucoup d'eſprit & de fineſſe, ils n'ont ni ſentiments, ni tableaux, ni ſituation, ni chaleur, ni intérêt, ni rien de tout ce qui peut donner priſe à la muſique, flatter le cœur, & nourrir l'illuſion. Dans ces prétendus ballets l'action ſe paſſe toujours en chant, la danſe interrompt toujours l'action, on ne s'y trouve que par occaſion, & n'imite rien. Tout ce qu'il arrive, c'eſt que ces ballets ayant encore moins d'intérêt que les Tragédies, cette interruption y eſt moins remarquée : s'ils étoient moins froids, on en ſeroit plus choqué ; mais un défaut couvre l'autre, & l'art des Auteurs pour empêcher que la danſe ne laſſe, eſt de faire en ſorte que la piece ennuie.

Ceci me mene inſenſiblement à des recherches ſur la véritable conſtitution du drame lyrique, trop étendues pour entrer dans cette lettre, & qui me jetteroient loin de mon ſujet : j'en ai fait une petite diſſertation à part, que vous trouverez ci-jointe, & dont vous pourrez cauſer avec Regianino. Il me reſte à vous dire ſur l'Opéra françois, que le plus grand défaut que j'y crois remarquer eſt un faux goût

de magnificence, par lequel on a voulu mettre en représentation le merveilleux, qui, n'étant fait que pour être imaginé, est aussi bien placé dans un poëme épique que ridiculement sur un théatre. J'aurois eu peine à croire, si je ne l'avois vu, qu'il se trouvât des artistes assez imbécilles pour vouloir imiter le char du Soleil, & des spectateurs assez enfants pour aller voir cette imitation. La Bruyere ne concevoit pas comment un spectacle aussi superbe que l'Opéra pouvoit l'ennuyer à si grands frais. Je le conçois bien, moi qui ne suis pas un la Bruyere, & je soutiens que pour tout homme, qui n'est dépourvu du goût des beaux arts la musique françoise, la danse & le merveilleux mêlés ensemble, feront toujours de l'Opéra de Paris le plus ennuyeux spectacle qui puisse exister. Après tout, peut-être n'en faut-il pas aux François de plus parfaits, au moins quant à l'exécution; non qu'ils ne soient très en état de connoître la bonne, mais parce qu'en ceci le mal les amuse plus que le bien. Ils aiment mieux railler qu'applaudir; le plaisir de la critique les dédommage de l'ennui du spectacle, & il leur est plus agréable de s'en moquer quand ils n'y sont plus, que de s'y plaire tandis qu'ils y sont.

## LETTRE XXIV.

*De Julie.*

OUI, oui, je le vois bien ; l'heureuse Julie t'est toujours chere. Ce même feu qui brilloit jadis dans tes yeux, se fait sentir dans ta derniere lettre ; j'y retrouve toute l'ardeur qui m'anime, & la mienne s'en irrite encore. Oui, mon ami, le sort a beau nous séparer, pressons nos cœurs l'un contre l'autre, conservons par la communication leur chaleur naturelle contre le froid de l'absence & du désespoir, & que tout ce qui devroit relâcher notre attachement ne serve qu'à le resserrer sans cesse.

Mais admire ma simplicité : depuis que j'ai reçu cette lettre, j'éprouve quelque chose des charmants effets dont elle parle ; & ce badinage du Talisman, quoiqu'inventé par moi-même, ne laisse pas de me séduire & de me paroître une vérité. Cent fois le jour, quand je suis seule, un tressaillement me saisit comme si je te sentois près de moi. Je m'imagine que tu tiens mon portrait, & je suis si folle que je crois sentir l'impression des caresses que tu lui fais, & des baisers que tu lui donnes : ma bouche croit les recevoir, mon tendre cœur croit les goûter. O douces illusions ! ô chimeres, dernieres ressources des malheureux ! Ah ! s'il se peut, tenez-nous lieu de réalité ! Vous êtes quelque chose encore à ceux pour qui le bonheur n'est plus rien.

Quant à la maniere dont je m'y suis prise pour avoir ce portrait, c'est bien un soin de l'amour; mais je crois que s'il étoit vrai qu'il fît des miracles, ce n'est pas celui-là qu'il auroit choisi. Voici le mot de l'énigme. Nous eûmes il y a quelque temps ici un peintre en miniature venant d'Italie; il avoit des lettres de Milord Edouard, qui peut-être en les lui donnant avoit en vue ce qui est arrivé. M. d'Orbe voulut profiter de cette occasion pour avoir le portrait de ma cousine: je voulus l'avoir aussi. Elle & ma mere voulurent avoir le mien, & à ma priere le peintre en fit secrétement une seconde copie. Ensuite, sans m'embarrasser de copie ni d'original, je choisis subtilement le plus ressemblant des trois pour te l'envoyer. C'est une friponnerie dont je ne me suis pas fait un grand scrupule; car un peu de ressemblance de plus ou de moins n'importe guere à ma mere & à ma cousine; mais les hommages que tu rendrois à une autre figure que la mienne, seroient une espece d'infidelité d'autant plus dangereuse, que mon portrait seroit mieux que moi, & je ne veux point, comme que ce soit, que tu prennes du goût pour des charmes que je n'ai pas. Au reste, il n'a pas dépendu de moi d'être un peu plus soigneusement vêtue; mais on ne m'a pas écoutée, & mon pere lui-même a voulu que le portrait demeurât tel qu'il est. Je te prie, au moins, de croire qu'excepté la coëffure, cet ajustement n'a point été pris sur le mien; que le peintre a tout fait de sa grace, & qu'il a orné ma personne des ouvrages de son imagination.

## LETTRE XXV.

*A Julie.*

IL faut, chere Julie, que je te parle encore de ton portrait; non plus dans ce premier enchantement auquel tu fus si sensible; mais au contraire avec le regret d'un homme abusé par un faux espoir, & que rien ne peut dédommager de ce qu'il a perdu. Ton portrait a de la grace & de la beauté, même de la tienne; il est assez ressemblant & peint par un habile homme; mais pour en être content il faudroit ne te pas connoître.

La premiere chose que je lui reproche est de te ressembler & de n'être pas toi, d'avoir ta figure & d'être insensible. Vainement le peintre a cru rendre exactement tes yeux & tes traits; il n'a point rendu ce doux sentiment qui les vivifie, & sans lequel, tout charmants qu'ils sont, ils ne seroient rien. C'est dans ton cœur, ma Julie, qu'est le fard de ton visage, & celui-là ne s'imite point. Ceci tient, je l'avoue, à l'insuffisance de l'art; mais c'est au moins la faute de l'Artiste de n'avoir pas été exact en tout ce qui dépendoit de lui. Par exemple, il a placé la racine des cheveux trop loin des tempes, ce qui donne au front un contour moins agréable, & moins de finesse au regard. Il a oublié les rameaux de pourpre que font en cet endroit deux ou trois petites veines sous la peau, à peu près

comme dans ces fleurs d'iris que nous considérions un jour au jardin de Clarence. Le coloris des joues eſt trop près des yeux, & ne ſe fond pas délicieuſement en couleur de roſe vers le bas du viſage, comme ſur le modele. On diroit que c'eſt du rouge artificiel, plaqué comme le carmin des femmes de ce pays. Ce défaut n'eſt pas peu de choſe ; car il te rend l'œil moins doux & l'air plus hardi.

Mais, dis-moi, qu'a-t-il fait de ces nichées d'amours qui ſe cachent aux deux coins de ta bouche, & que dans mes jours fortunés j'oſois réchauffer quelquefois de la mienne. Il n'a point donné leur grace à ces coins, il n'a pas mis à cette bouche ce tour agréable & ſérieux qui change tout-à-coup à ton moindre ſourire, & porte au cœur je ne ſais quel enchantement inconnu, je ne ſais quel ſoudain raviſſement que rien ne peut exprimer. Il eſt vrai que ton portrait ne peut paſſer du ſérieux au ſourire. Ah ! c'eſt préciſément de quoi je me plains ; pour pouvoir exprimer tous tes charmes, il faudroit te peindre dans tous les inſtants de ta vie.

Paſſons au peintre d'avoir omis quelques beautés ; mais en quoi il n'a pas fait moins de tort à ton viſage, c'eſt d'avoir omis les défauts. Il n'a point fait cette tache preſque imperceptible que tu as ſous l'œil droit, ni celle qui eſt au cou, du côté gauche. Il n'a point mis ..... ô Dieux ! cet homme étoit-il de bronze ? ..... il a oublié la petite cicatrice qui t'eſt reſtée ſous la levre. Il t'a fait les cheveux & les ſourcils de la même couleur, ce

ce qui n'eſt pas : les ſourcils ſont plus châtains, & les cheveux plus cendrés.

*Bionda teſta, occhi azurri, e bruno ciglio.* (*)

Il a fait le bas du viſage exactement ovale. Il n'a pas remarqué cette légere ſinuoſité, qui, ſéparant le menton des joues, rend leur contour moins régulier & plus gracieux. Voilà les défauts les plus ſenſibles : il en a omis beaucoup d'autres, & je lui en ſais fort mauvais gré ; car ce n'eſt pas ſeulement de tes beautés que je ſuis amoureux, mais de toi toute entiere, telle que tu es. Si tu ne veux pas que le pinceau te prête rien, moi je ne veux pas qu'il t'ôte rien, & mon cœur ſe ſoucie auſſi peu des attraits que tu n'as pas, qu'il eſt jaloux de ce qui tient leur place.

Quant à l'ajuſtement, je le paſſerai d'autant moins que, parée ou négligée, je t'ai toujours vue miſe avec beaucoup plus de goût que tu ne l'es dans ton portrait La coëffure eſt trop chargée ; on me dira qu'il n'y a que des fleurs : hé bien, ces fleurs ſont de trop. Te ſouviens-tu de ce bal où tu portois ton habit à la Valaiſane, & où ta couſine dit que je danſois en philoſophe ? Tu n'avois pour toute coëffure qu'une longue treſſe de tes cheveux roulée autour de ta tête, & rattachée avec une aiguille d'or, à la maniere des Villageoiſes de Berne Non, le Soleil orné de tous ſes rayons n'a pas l'éclat dont tu frappois les yeux & les cœurs, & ſûrement quiconque te vit ce jour-là ne t'oubliera de ſa vie. C'eſt ainſi, ma Ju-

(*) Blonde chevelure, yeux bleus, & ſourcils bruns. *Marini.*

lie, que tu dois être coëffée ; c'eſt l'or de tes cheveux qui doit parer ton viſage, & non cette roſe qui les cache, & que ton teint flétrit. Dis à la Couſine, car je reconnois ſes ſoins & ſon choix, que ces fleurs dont elle a couvert & profané ta chevelure, ne ſont pas de meilleur goût que celles qu'elle recueille dans *l'Adone*, & qu'on peut leur paſſer de ſuppléer à la beauté, mais non de la cacher.

A l'égard du buſte, il eſt ſingulier qu'un amant ſoit là-deſſus plus ſévere qu'un pere ; mais en effet je ne t'y trouve pas vêtue avec aſſez de ſoin. Le portrait de Julie doit être modeſte comme elle. Amour ! ces ſecrets n'appartiennent qu'à toi. Tu dis que le peintre a tout tiré de ſon imagination. Je le crois, je le crois ! Ah ! s'il eût apperçu le moindre de ces charmes voilés, ſes yeux l'euſſent dévoré, mais ſa main n'eût point tenté de les peindre ; mais pourquoi faut-il que ſon art téméraire ait tenté de les imaginer ? Ce n'eſt pas ſeulement un défaut de bienſéance, je ſoutiens que c'eſt encore un défaut de goût. Oui, ton viſage eſt trop chaſte pour ſupporter le déſordre de ton ſein ; on voit que l'un de ces deux objets doit empêcher l'autre de paroître : il n'y a que le délire de l'amour qui puiſſe les accorder, & quand ſa main ardente oſe dévoiler celui que la pudeur couvre, l'ivreſſe & le trouble de tes yeux diſent alors que tu l'oublies & non que tu l'expoſes.

Voilà la critique qu'une attention continuelle m'a fait faire de ton portrait. J'ai conçu là-deſſus le deſſein de le réformer ſelon

mes idées. Je les ai communiquées à un peintre habile, & sur ce qu'il a déjà fait, j'espere te voir bientôt plus semblable à toi-même. De peur de gâter le portrait, nous essayons les changements sur une copie que je lui en ai fait faire, & il ne les transporte sur l'original que quand nous sommes bien sûrs de leur effet. Quoique je dessine assez médiocrement, cet Artiste ne peut se lasser d'admirer la subtilité de mes observations : il ne comprend pas combien celui qui me les dicte est un maître plus savant que lui. Je lui parois aussi quelquefois fort bizarre : il dit que je suis le premier amant qui s'avise de cacher des objets qu'on n'expose jamais assez au gré des autres, & quand je lui réponds que c'est pour mieux te voir toute entiere que je t'habille avec tant de soin, il me regarde comme un fou. Ah ! que ton portrait seroit bien plus touchant, si je pouvois inventer des moyens d'y montrer ton ame avec ton visage, & d'y peindre à la fois ta modestie & tes attraits ! Je te jure, ma Julie, qu'ils gagneront beaucoup à cette réforme. On n'y voyoit que ceux qu'avoit supposés le peintre, & le spectateur ému les supposera tels qu'ils sont. Je ne sais quel enchantement secret regne dans ta personne ; mais tout ce qui la touche semble y participer : il ne faut qu'appercevoir un coin de ta robe pour adorer celle qui la porte. On sent, en regardant ton ajustement, que c'est par-tout le voile des graces qui couvre la beauté : & le goût de ta modeste parure semble annoncer au cœur tous les charmes qu'elle recele

## LETTRE XXVI.

*A Julie.*

JULIE ! ô Julie ! ô toi qu'un temps j'osois appeller mienne, & dont je profane aujourd'hui le nom ! la plume échappe à ma main tremblante ; mes larmes inondent le papier : j'ai peine à former les premiers traits d'une lettre qu'il ne falloit jamais écrire ; je ne puis ni me taire ni parler ! Viens honorable & chere image, viens épurer & raffermir un cœur avili par la honte, & brisé par le repentir. Soutiens mon courage qui s'éteint ; donne à mes remords la force d'avouer le crime involontaire que ton absence m'a laissé commettre.

Que tu vas avoir de mépris pour un coupable, mais bien moins que je n'en ai moi-même ! Quelque abject que j'aille être à tes yeux, je le suis cent fois plus aux miens propres ; car en me voyant tel que je suis, ce qui m'humilie le plus encore, c'est de te voir, de te sentir au fond de mon cœur, dans un lieu désormais si peu digne de toi, & de songer que le souvenir des plus vrais plaisirs de l'amour n'a pu garantir mes sens d'un piege sans appas, & d'un crime sans charmes.

Tel est l'excès de ma confusion, qu'en recourant à ta clémence, je crains même de souiller tes regards sur ces lignes par l'aveu de mon forfait. Pardonne, ame pure & chaste,

un récit que j'épargnerois à ta modeſtie s'il n'étoit un moyen d'expier mes égarements ; je ſuis indigne de tes bontés, je le ſais ; je ſuis vil, bas, mépriſable ; mais au moins je ne ſerai ni faux ni trompeur, & j'aime mieux que tu m'ôtes ton cœur & la vie, que de t'abuſer un ſeul moment. De peur d'être tenté de chercher des excuſes qui ne me rendroient que plus criminel, je me bornerai à te faire un détail exact de ce qui m'eſt arrivé. Il ſera auſſi ſincere que mon regret : c'eſt tout ce que je me permettrai de dire en ma faveur.

J'avois fait connoiſſance avec quelques Officiers aux Gardes, & autres jeunes gens de nos compatriotes, auxquels je trouvois un mérite naturel, que j'avois regret de voir gâter par l'imitation de je ne ſais quels faux airs qui ne ſont pas faits pour eux. Ils ſe moquoient à leur tour de me voir conſerver dans Paris la ſimplicité des antiques mœurs helvétiques. Ils prirent mes maximes & mes manieres pour des leçons indirectes dont ils furent choqués, & réſolurent de me faire changer de ton à quelque prix que ce fût. Après pluſieurs tentatives qui ne réuſſirent point, ils en firent une mieux concertée qui n'eut que trop de ſuccès. Hier matin, ils vinrent me propoſer d'aller ſouper chez la femme d'un Colonel qu'ils me nommerent, & qui, ſur le bruit de ma ſageſſe, avoit, diſoient-ils, envie de faire connoiſſance avec moi. Aſſez ſot pour donner dans ce perſifflage, je leur repréſentai qu'il ſeroit mieux d'aller premiérement lui faire viſite ; mais ils ſe moquerent de mon

scrupule, me disant que la franchise Suisse ne comportoit pas tant de façons, & que ces manieres cérémonieuses ne serviroient qu'à lui donner mauvaise opinion de moi. A neuf heures nous nous rendîmes donc chez la Dame. Elle vint nous recevoir sur l'escalier ; ce que je n'avois encore observé nulle part. En entrant je vis à des bras de cheminée de vieilles bougies qu'on venoit d'allumer, & par-tout un certain air d'apprêt qui ne me plut point. La maîtresse de la maison me parut jolie, quoiqu'un peu passée ; d'autres femmes, à peu près du même âge & d'une semblable figure, étoient avec elle : leur parure, assez brillante, avoit plus d'éclat que de goût ; mais j'ai déjà remarqué que c'est un point sur lequel on ne peut guere juger en ce pays de l'état d'une femme.

Les premiers compliments se passerent à peu près comme par-tout ; l'usage du monde apprend à les abréger, ou à les tourner vers l'enjouement avant qu'ils ennuient. Il n'en fut pas tout-à-fait de même, si-tôt que la conversation devint générale & sérieuse. Je crus trouver à ces Dames un air contraint & gêné, comme si ce ton ne leur eût pas été familier, & pour la premiere fois, depuis que j'étois à Paris, je vis des femmes embarrassées à soutenir un entretien raisonnable. Pour trouver une matiere aisée, elles se jetterent sur leurs affaires de famille, & comme je n'en connoissois pas une, chacune dit de la sienne ce qu'elle voulut. Jamais je n'avois tant ouï parler de M. le Colonel ; ce qui m'étonnoit dans

un pays où l'usage est d'appeller les gens par leur nom plus que par leurs titres, & où ceux qui ont celui-là en portent ordinairement d'autres.

Cette fausse dignité fit bientôt place à des manieres plus naturelles. On se mit à causer tout bas, & reprenant sans y penser un ton de familiarité peu décente, on chuchotoit, on sourioit en me regardant, tandis que la Dame de la maison me questionnoit sur l'état de mon cœur, d'un certain ton résolu qui n'étoit guere propre à le gagner. On servit, & la liberté de la table qui semble confondre tous les états, mais qui met chacun à sa place sans qu'il y songe, acheva de m'apprendre en quel lieu j'étois. Il étoit trop tard pour m'en dédire. Tirant donc ma sûreté de ma répugnance, je consacrai cette soirée à ma fonction d'observateur, & résolus d'employer à connoître cet ordre de femmes, la seule occasion que j'en aurois de ma vie. Je tirai peu de fruit de mes remarques : elles avoient si peu d'idée de leur état présent, si peu de prévoyance pour l'avenir, & hors du jargon de leur métier, elles étoient si stupides à tous égards, que le mépris effaça bientôt la pitié que j'avois d'abord d'elles. En parlant du plaisir même, je vis qu'elles étoient incapables d'en ressentir. Elles me parurent d'une violente avidité pour tout ce qui pouvoit tenter leur avarice. A cela près, je n'entendis sortir de leur bouche aucun mot qui partît du cœur. J'admirai comment d'honnêtes gens pouvoient supporter une société si dégoûtante. C'eût été

leur imposer une peine cruelle, à mon avis, que de les condamner au genre de vie qu'ils choisissoient eux-mêmes.

Cependant le souper se prolongeoit & devenoit bruyant. Au défaut de l'amour, le vin échauffoit les convives. Les discours n'étoient pas tendres, mais déshonnêtes, & les femmes tâchoient d'exciter par le désordre de leur ajustement les désirs qui l'auroient dû causer. D'abord, tout cela ne fit sur moi qu'un effet contraire, & tous leurs efforts pour me séduire ne servoient qu'à me rebuter. Douce pudeur, disois-je en moi-même, suprême volupté de l'amour! que de charmes perd une femme, au moment qu'elle renonce à toi! combien, si elles connoissoient ton empire, elles mettroient de soins à te conserver, sinon par honnêtete, du moins par coquetterie! mais on ne joue point la pudeur. Il n'y a pas d'artifice plus ridicule que celui qui la veut imiter. Quelle différence, pensois-je encore, de la grossiere impudence de ces créatures, & de leurs équivoques licencieuses à ces regards timides & passionnés, à ces propos pleins de modestie, de grace & de sentiment, dont..... Je n'osois achever; je rougissois de ces indignes comparaisons..... je me reprochois comme autant de crimes les charmants souvenirs qui me poursuivoient malgré moi..... En quels lieux osois je penser à celle..... Hélas! ne pouvant écarter de mon cœur une trop chere image, je m'efforçois de la voiler.

Le bruit, les propos que j'entendois, les objets qui frappoient mes yeux m'échauffe-

rent

H. Gravelot inv. A. des Aubs. sculp.

La honte et les remords vengent l'amour outragé

rent insensiblement; mes deux voisines ne cessoient de me faire des agaceries, qui furent enfin poussées trop loin pour me laisser de sang-froid. Je sentis que ma tête s'embarrassoit. J'avois toujours bu mon vin fort trempé, j'y mis plus d'eau encore; & enfin, je m'avisai de la boire pure. Alors seulement je m'apperçus que cette eau prétendue étoit du vin blanc, & que j'avois été trompé tout le long du repas. Je ne fis point des plaintes qui ne m'auroient attiré que des railleries; je cessai de boire. Il n'étoit plus temps; le mal étoit fait. L'ivresse ne tarda pas à m'ôter le peu de connoissance qui me restoit. Je fus surpris, en revenant à moi, de me trouver dans un cabinet reculé, entre les bras d'une de ces créatures, & j'eus au même instant le désespoir de me sentir aussi coupable que je pouvois l'être....

J'ai fini ce récit affreux : qu'il ne souille plus tes regards ni ma mémoire. O toi, dont j'attends mon jugement, j'implore ta rigueur, je la mérite. Quel que soit mon châtiment, il me sera moins cruel que le souvenir de mon crime.

## LETTRE XXVII.

*De Julie*

RASSUREZ-VOUS sur la crainte de m'avoir irritée. Votre lettre m'a donné plus de douleur que de colere. Ce n'est pas moi, c'est

vous que vous avez offensé par un désordre auquel le cœur n'eut point de part. Je n'en suis que plus affligée. J'aimerois mieux vous voir m'outrager que vous avilir ; & le mal que vous vous faites est le seul que je ne puis vous pardonner.

A ne regarder que la faute dont vous rougissez, vous vous trouvez bien plus coupable que vous ne l'êtes, & je ne vois guere en cette occasion que de l'imprudence à vous reprocher. Mais ceci vient de plus loin, & tient à une plus profonde racine que vous n'apercevez pas, & qu'il faut que l'amitié vous découvre.

Votre premiere erreur est d'avoir pris une mauvaise route en entrant dans le monde ; plus vous avancez, plus vous vous égarez, & je vois, en frémissant, que vous êtes perdu si vous ne revenez sur vos pas. Vous vous laissez conduire insensiblement dans le piege que j'avois craint. Les grossieres amorces du vice ne pouvoient d'abord vous séduire ; mais la mauvaise compagnie a commencé par abuser votre raison pour corrompre votre vertu, & fait déjà sur vos mœurs le premier essai de ses maximes.

Quoique vous ne m'ayez rien dit en particulier des habitudes que vous vous êtes faites à Paris, il est aisé de juger de vos sociétés par vos lettres, & de ceux qui vous montrent les objets par votre maniere de les voir. Je ne vous ai point caché combien j'étois peu contente de vos relations ; vous avez continué sur le même ton, & mon déplaisir

n'a fait qu'augmenter. En vérité, l'on prendroit ces lettres pour les sarcasmes d'un petit maître (*), plutôt que pour les relations d'un Philosophe, & l'on a peine à les croire de la même main que celles que vous m'écriviez autrefois. Quoi ! vous pensez étudier les hommes dans les petites manieres de quelques coteries de précieuses ou de gens désœuvrés, & ce vernis extérieur & changeant, qui devoit à peine frapper vos yeux, fait le fond de toutes vos remarques ! Etoit-ce la peine de recueillir avec tant de soin des usages & des bienséances qui n'existeront plus dans dix ans d'ici, tandis que les ressorts éternels du cœur humain, le jeu secret & durable des passions échappe à vos recherches ? Prenons votre lettre sur les femmes : qu'y trouverai-je qui puisse m'apprendre à les connoître ? Quelque description de leur parure, dont tout le monde est instruit ; quelques observations malignes sur leur maniere de se mettre & de se présenter ; quelque idée du désordre d'un petit nombre, injustement généralisée ; comme si tous les sentiments honnêtes étoient éteints à Paris, & que toutes les femmes y allassent en carrosse & aux premieres loges. M'avez-vous rien dit qui m'instruise solidement de leurs goûts, de leurs maximes, de leur vrai caractere ? Et n'est-il

(*) Douce Julie, à combien de titres vous allez vous faire siffler ! Eh quoi ! vous n'avez pas même le ton du jour. Vous ne savez pas qu'il y a des *petites-maitresses*, mais qu'il n'y a plus de *petits-maîtres*. Bon Dieu, que savez-vous donc !

pas bien étrange qu'en parlant des femmes d'un pays, un homme ſage ait oublié ce qui regarde les ſoins domeſtiques & l'éducation des enfants (*)? La ſeule choſe qui ſemble être de vous dans toute cette lettre, c'eſt le plaiſir avec lequel vous louez leur bon naturel, & qui fait honneur au vôtre : encore n'avez-vous fait en cela que rendre juſtice au ſexe en général. Et dans quel pays du monde la douceur & la commiſération ne ſont-elles pas l'aimable partage des femmes ?

Quelle différence de tableau, ſi vous m'euſſiez peint ce que vous aviez vu, plutôt que ce qu'on vous avoit dit, ou du moins que vous n'euſſiez conſulté que des gens ſenſés ! Faut-il que vous, qui avez pris tant de ſoins à conſerver votre jugement, alliez le perdre, comme de propos délibéré, dans le commerce d'une jeuneſſe inconſidérée, qui ne cherche dans la ſociété des ſages qu'à les ſéduire, & non pas à les imiter. Vous regardez à de fauſſes convenances d'âge qui ne vous vont point, & vous oubliez celles de lumieres & de raiſon qui vous ſont eſſentielles. Malgré tout votre emportement, vous êtes le plus facile des hommes, & malgré la maturité de votre eſprit, vous vous laiſſez tellement conduire par ceux avec qui vous vivez, que

(*) Et pourquoi ne l'auroit-il pas oublié ? Eſt-ce que ces ſoins le regardent ? Eh ! que deviendroit le monde & l'Etat ? Auteurs illuſtres, brillants Académiciens, que deviendriez-vous tous, ſi les femmes alloient quitter le gouvernement de la littérature & des affaires, pour prendre celui de leur ménage ?

vous ne sauriez fréquenter des gens de votre âge sans en descendre & redevenir enfant. Ainsi, vous vous dégradez en pensant vous assortir: & c'est vous mettre au-dessous de vous-même, que de ne pas choisir des amis plus sages que vous.

Je ne vous reproche point d'avoir été conduit, sans le savoir, dans une maison déshonnête, mais je vous reproche d'y avoir été conduit par de jeunes Officiers que vous ne deviez pas connoître, ou du moins auxquels vous ne deviez pas laisser diriger vos amusements. Quant au projet de les ramener à vos principes, j'y trouve plus de zele que de prudence: si vous êtes trop sérieux pour être leur camarade, vous êtes trop jeune pour leur Mentor, & vous ne devez vous mêler de réformer autrui que quand vous n'aurez plus rien à faire en vous-même.

Une seconde faute plus grave encore, & beaucoup moins pardonnable, est d'avoir pu passer volontairement la soirée dans un lieu si peu digne de vous, & de n'avoir pas fui dès le premier instant où vous avez connu dans quelle maison vous étiez. Vos excuses là-dessus sont pitoyables: *il étoit trop tard pour s'en dédire!* comme s'il y avoit quelque espece de bienséance en de pareils lieux, ou que la bienséance dût jamais l'emporter sur la vertu, & qu'il fût jamais trop tard pour s'empêcher de mal faire. Quant à la sécurité que vous tiriez de votre répugnance, je n'en dirai rien; l'événement vous a montré combien elle étoit fondée. Parlez plus fran-

chement à celle qui fait lire dans votre cœur : c'eſt la honte qui vous retint. Vous craignîtes qu'on ne ſe moquât de vous en ſortant ; un moment de huée vous fit peur, & vous aimâtes mieux vous expoſer aux remords qu'à la raillerie. Savez-vous bien quelle maxime vous ſuivîtes en cette occaſion ? Celle qui la premiere introduit le vice dans une ame bien née, étouffe la voix de la conſcience par la clameur publique, & réprime l'audace de bien faire par la crainte du blâme. Tel vaincroit les tentations, qui ſuccombe aux mauvais exemples. Tel rougit d'être modeſte, & devient effronté par honte ; & cette mauvaiſe honte corrompt plus de cœurs honnêtes que les mauvaiſes inclinations. Voilà ſur-tout de quoi vous avez à préſerver le vôtre ; car, quoi que vous faſſiez, la crainte du ridicule que vous mépriſez vous domine pourtant malgré vous. Vous braveriez plutôt cent périls qu'une raillerie, & l'on ne vit jamais tant de timidité jointe à une ame auſſi intrépide.

Sans vous étaler contre ce défaut des préceptes de morale que vous ſavez mieux que moi, je me contenterai de vous propoſer un moyen pour vous en garantir, plus facile & plus ſûr peut-être que tous les raiſonnements de la philoſophie : c'eſt de faire dans votre eſprit une légere tranſpoſition de temps, & d'anticiper ſur l'avenir de quelques minutes. Si dans ce malheureux ſouper vous vous fuſſiez fortifié contre un inſtant de moquerie de la part des convives, par l'idée de l'état

où votre ame alloit être si-tôt que vous seriez dans la rue, si vous vous fussiez représenté le contentement intérieur d'échapper aux pieges du vice, l'avantage de prendre d'abord cette habitude de vaincre qui en facilite le pouvoir, le plaisir que vous eût donné la conscience de votre victoire, celui de me la décrire, celui que j'en aurois reçu moi-même ; est-il croyable que tout cela ne l'eût pas emporté sur une répugnance d'un instant, à laquelle vous n'eussiez jamais cédé si vous en aviez envisagé les suites ? Encore, qu'est-ce que cette répugnance qui met un prix aux railleries de gens dont l'estime n'en peut avoir aucun ? Infailliblement cette réflexion vous eût sauvé, pour un moment de mauvaise honte, une honte beaucoup plus juste, plus durable, les regrets, le danger ; &, pour ne vous rien dissimuler, votre amie eût versé quelques larmes de moins.

Vous voulûtes, dites-vous, mettre à profit cette soirée pour votre fonction d'observateur ! Quel soin ! Quel emploi ! Que vos excuses me font rougir de vous ! Ne serez-vous point aussi curieux d'observer un jour les voleurs dans leurs cavernes, & de voir comment ils s'y prennent pour dévaliser les passants ? Ignorez-vous qu'il y a des objets si odieux, qu'il n'est pas même permis à l'homme d'honneur de les voir, & que l'indignation de la vertu ne peut supporter le spectacle du vice ? Le sage observe le désordre public qu'il ne peut arrêter ; il observe, & montre sur son visage attristé la douleur qu'il lui

cause ; mais quant aux désordres particuliers, il s'y oppose ou détourne les yeux, de peur qu'ils ne s'autorisent de sa présence. D'ailleurs, étoit-il besoin de voir de pareilles sociétés pour juger de ce qui s'y passe, & des discours qu'on y tient ? Pour moi, sur leur seul objet, plus que sur le peu que vous m'en avez dit, je devine aisément tout le reste, & l'idée des plaisirs qu'on y trouve me fait connoître assez les gens qui les cherchent.

Je ne sais si votre commode philosophie adopte déjà les maximes qu'on dit établies dans les grandes Villes, pour tolérer de semblables lieux : mais j'espere au moins que vous n'êtes pas de ceux qui se méprisent assez pour s'en permettre l'usage, sous prétexte de je ne sais quelle chimérique nécessité qui n'est connue que des gens de mauvaise vie ; comme si les deux sexes étoient sur ce point de natures différentes, & que dans l'absence ou le célibat il fallût à l'honnête homme des ressources dont l'honnête femme n'a pas besoin. Si cette erreur ne vous mene pas chez des prostituées, j'ai bien peur qu'elle ne continue à vous égarer vous-même. Ah ! si vous voulez être méprisable, soyez-le au moins sans prétexte, & n'ajoutez point le mensonge à la crapule. Tous ces prétendus besoins n'ont point leur source dans la nature, mais dans la volontaire dépravation des sens. Les illusions même de l'amour se purifient dans un cœur chaste, & ne corrompent qu'un cœur déjà corrompu. Au contraire la

pureté se soutient par elle-même ; les désirs toujours réprimés s'accoutument à ne plus renaître, & les tentations ne se multiplient que par l'habitude d'y succomber. L'amitié m'a fait surmonter deux fois ma répugnance à traiter un pareil sujet, celle-ci sera la derniere ; car, à quel titre espérerois-je obtenir de vous ce que vous aurez refusé à l'honnêteté, à l'amour & à la raison !

Je reviens au point important par lequel j'ai commencé cette lettre. A vingt-un ans vous m'écriviez du Valais des descriptions graves & judicieuses ; à vingt-cinq vous m'envoyez de Paris des colifichets de lettres, où le sens & la raison sont par-tout sacrifiés à un certain tour plaisant, fort éloigné de votre caractere. Je ne sais comment vous avez fait, mais depuis que vous vivez dans le séjour des talents, les vôtres paroissent diminués : vous aviez gagné chez les paysans, & vous perdez parmi les beaux esprits ! Ce n'est pas la faute du pays où vous vivez, mais des connoissances que vous y avez faites ; car il n'y a rien qui demande tant de choix que le mêlange de l'excellent & du pire. Si vous voulez étudier le monde, fréquentez les gens sensés, qui le connoissent par une longue expérience & de paisibles observations, non de jeunes étourdis, qui n'en voient que la superficie, & des ridicules qu'ils font eux-mêmes. Paris est plein de Savants accoutumés à réfléchir, & à qui ce grand théatre en offre tous les jours le sujet. Vous ne me ferez point croire que ces hommes graves & studieux vont

courant comme vous de maiſon en maiſon, de coterie en coterie, pour amuſer les femmes & les jeunes gens, & mettre toute la philoſophie en babil. Ils ont trop de dignité pour avilir ainſi leur état, proſtituer leurs talents, & ſoutenir par leur exemple des mœurs qu'ils devroient corriger. Quand la plupart le feroient, ſûrement pluſieurs ne le font point, & c'eſt ceux-là que vous devez rechercher.

N'eſt-il pas ſingulier encore que vous donniez vous-même dans le défaut que vous reprochez aux modernes Auteurs comiques, que Paris ne ſoit plein pour vous que de gens de condition; que ceux de votre état ſoient les ſeuls dont vous ne parliez point, comme ſi les vains préjugés de la nobleſſe ne vous coûtoient pas aſſez cher pour les haïr, & que vous cruſſiez vous dégrader en fréquentant d'honnêtes bourgeois, qui ſont peut-être l'ordre le plus reſpectable du pays où vous êtes? Vous avez beau vous excuſer ſur les connoiſſances de Milord Edouard; avec celles-là vous en euſſiez bientôt fait d'autres dans un ordre inférieur. Tant de gens veulent monter, qu'il eſt toujours aiſé de deſcendre; &, de votre propre aveu, c'eſt le ſeul moyen de connoître les véritables mœurs d'un peuple, que d'étudier ſa vie privée dans les états les plus nombreux; car s'arrêter aux gens qui repréſentent toujours, c'eſt ne voir que des Comédiens.

Je voudrois que votre curioſité allât plus loin encore. Pourquoi dans une Ville ſi ri-

che le bas peuple eſt-il ſi miſérable, tandis que la miſere extrême eſt ſi rare parmi nous, où l'on ne voit point de millionnaire ? Cette queſtion, ce me ſemble, eſt bien digne de vos recherches ; mais ce n'eſt pas chez les gens avec qui vous vivez que vous devez vous attendre à la réſoudre. C'eſt dans les appartements dorés qu'un écolier va prendre les airs du monde ; mais le ſage en apprend les myſteres dans la chaumiere du pauvre. C'eſt là qu'on voit ſenſiblement les obſcures manœuvres du vice, qu'il couvre de paroles fardées au milieu d'un cercle ; c'eſt là qu'on s'inſtruit par quelles iniquités ſecretes le puiſſant & le riche arrachent un reſte de pain noir à l'opprimé qu'ils feignent de plaindre en public. Ah ! ſi j'en crois nos vieux Militaires, que de choſes vous apprendriez dans les greniers d'un cinquieme étage, qu'on enſevelit ſous un profond ſecret dans les hôtels du fauxbourg Saint-Germain, & que tant de beaux parleurs ſeroient confus avec leurs feintes maximes d'humanité, ſi tous les malheureux qu'ils ont faits ſe préſentoient pour les démentir !

Je ſais qu'on n'aime pas le ſpectacle de la miſere qu'on ne peut ſoulager, & que le riche même détourne les yeux du pauvre qu'il refuſe de ſecourir ; mais ce n'eſt pas d'argent ſeulement qu'ont beſoin les infortunés, & il n'y a que les pareſſeux de bien faire qui ne ſachent faire du bien que la bourſe à la main. Les conſolations, les conſeils, les ſoins, les amis, la protection, ſont autant de

reſſources que la commiſération vous laiſſe au défaut des richeſſes, pour le ſoulagement de l'indigent. Souvent les opprimés ne le ſont que parce qu'ils manquent d'organes pour faire entendre leurs plaintes. Il ne s'agit quelquefois que d'un mot qu'ils ne peuvent dire, d'une raiſon qu'ils ne ſavent point expoſer, de la porte d'un Grand qu'ils ne peuvent franchir. L'intrépide appui de la vertu déſintéreſſée ſuffit pour lever une infinité d'obſtacles, & l'éloquence d'un homme de bien peut effrayer la tyrannie au milieu de toute ſa puiſſance.

Si vous voulez donc être homme en effet, apprenez à redeſcendre. L'humanité coule comme une eau pure & ſalutaire, & va fertiliſer les lieux bas : elle cherche toujours le niveau ; elle laiſſe à ſec ces roches arides qui menacent la campagne, & ne donnent qu'une ombre nuiſible, ou des éclats pour écraſer leurs voiſins.

Voilà, mon ami, comment on tire parti du préſent en s'inſtruiſant pour l'avenir, & comment la bonté met d'avance à profit les leçons de la ſageſſe, afin que quand les lumieres acquiſes nous reſteroient inutiles, on n'ait pas pour cela perdu le temps employé à les acquérir. Qui doit vivre parmi des gens en place ne ſauroit prendre trop de préſervatifs contre leurs maximes empoiſonnées, & il n'y a que l'exercice continuel de la bienfaiſance qui garantiſſe les meilleurs cœurs de la contagion des ambitieux. Eſſayez, croyez-moi, de ce nouveau genre d'études ; il eſt plus digne

de vous que ceux que vous avez embrassés ; & comme l'esprit s'étrécit à mesure que l'ame se corrompt, vous sentirez bientôt, au contraire, combien l'exercice des sublimes vertus éleve & nourrit le génie ; combien un tendre intérêt aux malheurs d'autrui sert mieux à en trouver la source, & à nous éloigner en tous sens des vices qui les ont produits.

Je vous devois toute la franchise de l'amitié dans la situation critique où vous me paroissez être, de peur qu'un second pas vers le désordre ne vous y plongeât enfin sans retour, avant que vous eussiez le temps de vous reconnoître. Maintenant je ne puis vous cacher, mon ami, combien votre prompte & sincere confession m'a touchée ; car je sens combien vous a coûté la honte de cet aveu, & par conséquent combien celle de votre faute vous pesoit sur le cœur. Une erreur involontaire se pardonne & s'oublie aisément. Quant à l'avenir, retenez bien cette maxime dont je ne me départirai point : qui peut s'abuser deux fois en pareil cas, ne s'est pas même abusé la premiere.

Adieu, mon ami : veille avec soin sur ta santé, je t'en conjure, & songe qu'il ne doit rester aucune trace d'un crime que j'ai pardonné.

*P. S.* Je viens de voir entre les mains de M. d'Orbe des copies de plusieurs de vos lettres à Milord Edouard, qui m'obligent à rétracter une partie de mes censures sur les

matieres & le ſtyle de vos obſervations. Celles-ci traitent, j'en conviens de ſujets importants, & me paroiſſent pleines de réflexions graves & judicieuſes ; mais en revanche, il eſt clair que vous nous dédaignez beaucoup, ma couſine & moi, ou que vous faites bien peu de cas de notre eſtime, en ne nous envoyant que des relations ſi propres à l'altérer, tandis que vous en faites pour votre ami de beaucoup meilleures. C'eſt, ce me ſemble, aſſez mal honorer vos leçons, que de juger vos écolieres indignes d'admirer vos talents, & vous devriez feindre, au moins par vanité, de nous croire capables de vous entendre.

J'avoue que la politique n'eſt guere du reſſort des femmes, & mon oncle nous en a tant ennuyées, que je comprends comment vous avez pu craindre d'en faire autant. Ce n'eſt pas non plus, à vous parler franchement, l'étude à laquelle je donnerois la préférence : ſon utilité eſt trop loin de moi pour me toucher beaucoup, & ſes lumieres ſont trop ſublimes pour frapper vivement mes yeux. Obligée d'aimer le Gouvernement ſous lequel le Ciel m'a fait naître, je me ſoucie peu de ſavoir s'il en eſt de meilleurs. De quoi me ſerviroit de les connoître, avec ſi peu de pouvoir pour les établir, & pourquoi contriſterois-je mon ame à conſidérer de ſi grands maux où je ne peux rien, tant que j'en vois d'autres autour de moi qu'il m'eſt permis de ſoulager ? Mais je vous aime, & l'intérêt

que je ne prends pas aux sujets, je le prends à l'Auteur qui les traite. Je recueille avec une tendre admiration toutes les preuves de votre génie ; &, fiere d'un mérite si digne de mon cœur, je ne demande à l'amour qu'autant d'esprit qu'il me faut pour sentir le vôtre. Ne me refusez donc pas le plaisir de connoître & d'aimer tout ce que vous faites de bien. Voulez-vous me donner l'humiliation de croire que si le Ciel unissoit nos destinées, vous ne jugeriez pas votre compagne digne de penser avec vous ?

## LETTRE XXVIII.

*De Julie*

Tout est perdu ! Tout est découvert ! Je ne trouve plus tes lettres dans le lieu où je les avois cachées. Elles y étoient encore hier au soir. Elles n'ont pu être enlevées que d'aujourd'hui. Ma mere seule peut les avoir surprises. Si mon pere les voit, c'est fait de ma vie. Eh ! que serviroit qu'il ne les vît pas, s'il faut renoncer .... Ah, Dieu ! ma mere m'envoie appeller. Où fuir ? Comment soutenir ses regards ? Que ne puis-je me cacher au sein de la terre ! ..... Tout mon corps tremble, & je suis hors d'état de faire un pas.... La honte, l'humiliation, les cuisants reproches ... J'ai tout mérité ; je supporterai tout. Mais la douleur, les larmes d'une mere

éplorée... ô mon cœur, quels déchirements !... Elle m'attend, je ne puis tarder davantage... Elle voudra savoir.... Il faudra tout dire..... Regianino sera congédié. Ne m'écris plus jusqu'à nouvel avis.... Qui sait si jamais. .. Je pourrois.... quoi, mentir ? .... mentir à ma mere ! .... Ah ! s'il faut nous sauver par le mensonge, adieu, nous sommes perdus.

*Fin de la seconde Partie.*

# TABLE

## DES LETTRES ET MATIERES

*Contenues en ce Volume.*

LETTRE PREMIERE, à Julie.
*Reproches que lui fait son amant en proie aux peines de l'absence,* page 1
LET. II. de Milord Edouard à Claire.
*Il l'informe du trouble de l'Amant de Julie, & promet de ne le point quitter qu'il ne le voie dans un état sur lequel il puisse compter.* 5
FRAGMENTS joints à la lettre précédente.
*L'Amant de Julie se plaint que l'amour & l'amitié le séparent de tout ce qu'il aime. Il soupçonne qu'on lui a conseillé de l'éloigner.* 12
LET. III. de Milord Edouard à Julie.
*Il lui propose de passer en Angleterre avec son Amant pour l'épouser, & leur offre une Terre qu'il a dans le Duché d'Yorck.* 13
LET. IV. de Julie à Claire.
*Perplexités de Julie, incertaine si elle acceptera, ou non, la proposition de Milord Edouard. Elle demande conseil à son amie.* 19
LET. V. Réponse.
*Claire témoigne à Julie le plus inviolable attachement, & l'assure qu'elle la suivra par-tout sans lui conseiller néanmoins d'abandonner sa maison paternelle.* 22
BILLET de Julie à Claire.
*Julie remercie sa cousine du conseil qu'elle a cru*

*entrevoir dans la lettre précédente.* 27
LET. VI. de Julie à Milord Edouard.
*Refus de la proposition qu'il lui a faite.* Ibid.
LET. VII. de Julie.
*Elle releve le courage abattu de son Amant, & lui peint vivement l'injustice de ses reproches, sa crainte de contracter des nœuds abhorrés, & peut-être inévitables.* 33
LET. VIII. de Claire.
*Elle reproche a l'Amant de Julie son ton grondeur & ses mécontentements, & lui avoue qu'elle a engagé sa cousine à l'éloigner & à refuser les offres de Milord Edouard.* 40
LET. IX. de Milord Edouard à Julie.
*L'Amant de Julie plus raisonnable. Départ de Milord Edouard pour Rome. Il doit à son retour reprendre son ami à Paris, l'emmener en Angleterre, & dans quelles vues.* 42
LET. X. à Claire.
*Soupçons de l'Amant de Julie contre Milord Edouard. Suites. Eclaircissement. Son repentir. Son inquiétude, causée par quelques mots d'une lettre de Julie.* 44
LET. XI. de Julie.
*Elle exhorte son Amant à faire usage de ses talents dans la carriere qu'il va courir, à n'abandonner jamais la vertu, & à n'oublier jamais son Amante. Elle ajoute qu'elle ne l'épousera point sans le consentement du Baron d'Etange, mais qu'elle ne sera point à un autre sans le sien.* 50
LET. XII. à Julie.
*Son Amant lui annonce son départ.* 60
LET. XIII. à Julie.
*Arrivée de son Amant à Paris. Il lui jure une*

# TABLE
## DES LETTRES ET MATIERES
*Contenues en ce Volume.*

LETTRE PREMIERE de Madame d'Orbe.
*Elle annonce à l'Amant de Julie la maladie de Madame d'Etange & l'accablement de sa fille, & l'engage à retourner à sa Julie,* page 1
LET. II. de l'Amant de Julie à Mad. d'Etange.
*Promesse de rompre tout commerce avec Julie.* 7
LET. III. de l'Amant de Julie à Mad. d'Orbe, en lui envoyant la lettre précédente.
*Il lui reproche l'engagement qu'elle lui a fait prendre de renoncer à Julie.* 9
LET. IV. de Mad. d'Orbe à l'Amant de Julie.
*Elle lui apprend l'effet de sa lettre sur le cœur de Madame d'Etange.* 11
LET. V. de Julie à son Amant.
*Mort de Madame d'Etange. Désespoir de Julie. Son trouble en disant adieu pour jamais à son Amant.* 12
LET. VI. de l'Amant de Julie à Mad. d'Orbe.
*Il lui témoigne combien il ressent vivement les peines de Julie, & la recommande à son amitié. Ses inquiétudes sur la véritable cause de la mort de Madame d'Etange.* 16
LET. VII. Réponse.
*Madame d'Orbe félicite l'Amant de Julie du sacrifice qu'il a fait; cherche à le consoler de la perte de son Amante, & dissipe ses inquié-*

*tudes sur la cause de la mort de madame d'Etange.* 20
LET. VIII. de Milord Edouard à l'Amant de Julie.
*Il lui reproche de l'oublier, le soupçonne de vouloir cesser de vivre, & l'accuse d'ingratitude.* 28
LET. IX. Réponse.
*L'Amant de Julie rassure Milord Edouard sur ses craintes.* 29
BILLET de Julie.
*Elle demande à son Amant de lui rendre sa liberté.* ibid.
LET. X. du Baron d'Etange, dans laquelle étoit le précédent billet.
*Reproches & menaces à l'Amant de sa fille.* 30
LET. XI. Réponse.
*L'Amant de Julie brave les menaces du Baron d'Etange, & lui reproche sa barbarie.* Ibid.
BILLET inclus dans la précédente lettre.
*L'Amant de Julie lui rend le droit de disposer de sa main.* 32
LET. XII. de Julie.
*Son désespoir de se voir sur le point d'être séparée à jamais de son Amant. Sa maladie.* 33
LET. XIII. de Julie à madame d'Orbe.
*Elle lui reproche les soins qu'elle a pris pour la rappeller à la vie. Prétendu rêve qui lui fait craindre que son Amant ne soit plus.* 34
LET. XIV. Réponse.
*Explication du prétendu rêve de Julie. Arrivée subite de son Amant. Il s'inocule volontairement en lui baisant la main. Son départ. Il tombe malade en chemin. Sa guérison. Son retour à Paris avec Milord Edouard.* 38
LET. XV. de Julie.

*Nouveaux témoignages de tendresse pour son Amant. Elle est cependant résolue d'obéir à son pere.* 43
LET. XVI. Réponse.
*Transports d'amour & de fureur de l'Amant de Julie. Maximes honteuses aussi-tôt retractées qu'avancées. Il suivra Milord Edouard en Angleterre, & projete de se dérober tous les ans, & de se rendre secretement près de son Amante.* 46
LET. XVII. de mad. d'Orbe à l'Amant de Julie. *Elle lui apprend le mariage de Julie.* 52
LET. XVIII. de Julie à son Ami.
*Récapitulation de leurs amours. Vues de Julie dans ses rendez-vous. Sa grossesse. Ses espérances évanouies. Comment sa mere fut informée de tout. Elle proteste à son pere qu'elle n'épousera jamais M. de Wolmar. Quels moyens son pere emploie pour vaincre sa fermeté. Elle se laisse mener à l'Eglise. Changement total de son cœur. Refutation solide des sophismes qui tendent à disculper l'adultere. Elle engage celui qui fut son Amant à s'en tenir comme elle fait aux sentiments d'une amitié fidelle, & lui demande son consentement pour avouer à son époux sa conduite passée.* Ibid.
LET. XIX. Réponse.
*Sentiments d'admiration & de fureur chez l'Ami de Julie. Il s'informe d'elle si elle est heureuse, & la dissuade de faire l'aveu qu'elle médite.* 54
LET. XX. de Julie.
*Son bonheur avec M. de Wolmar, dont elle dépeint à son Ami le caractere. Ce qui suffit entre deux époux pour vivre heureux. Par quelle*

*considération elle ne fera pas l'aveu qu'elle méditoit. Elle rompt tout commerce avec son Ami; lui permet de lui donner de ses nouvelles par madame d'Orbe dans les occasions intéressantes, & lui dit adieu pour toujours.* 99

LET. XXI. de l'Amant de Julie à Milord Edouard.

*Ennuyé de la vie, il cherche à justifier le suicide.* 112

LET. XXII. Réponse.

*Milord Edouard réfute avec force les raisons alléguées par l'Amant de Julie pour autoriser le suicide.* 127

LET. XXIII. de Milord Edouard à l'Amant de Julie.

*Il propose à son ami de chercher le repos de l'ame dans l'agitation d'une vie active. Il lui parle d'une occasion qui se présente pour cela; &, sans s'expliquer davantage, il lui demande sa réponse.* 138

LET. XXIV. Réponse.

*Résignation de l'Amant de Julie aux volontés de Milord Edouard.* 140

LET. XXV. de Milord Edouard à l'Amant de Julie.

*Il a tout disposé pour l'embarquement de son ami en qualité d'Ingénieur, sur un Vaisseau d'une Escadre Angloise qui doit faire le tour du Monde.* Ibid.

LET. XXVI. de l'Amant de Julie à Madame d'Orbe.

*Tendres adieux à Madame d'Orbe & à Madame de Wolmar.* 142

Fin de la Table du Tome III.

*conſtance éternelle, & l'informe de la généroſité de Milord Edouard à ſon égard.* 61
LET. XIV. à Julie.
*Entrée de ſon Amant dans le monde. Fauſſes amitiés. Idée du ton des converſations à la mode. Contraſte entre les diſcours & les actions.* 66
LET. XV. de Julie.
*Critique de la lettre précédente. Prochain mariage de Claire.* 74
LET. XVI. à Julie.
*Son Amant répond à la critique de ſa dernière lettre. Où & comment il faut étudier un Peuple. Le ſentiment de ſes peines. Conſolation de l'abſence.* 80
LET. XVII. à Julie.
*Son Amant tout-à-fait dans le torrent du monde. Difficultés de l'étude du monde. Soupers priés. Viſites. Spectacles.* 88
LET. XVIII. de Julie.
*Elle informe ſon Amant du mariage de Claire; prend avec lui des meſures pour continuer leur correſpondance par une autre voie que celle de ſa couſine; fait l'éloge des François; ſe plaint de ce qu'il ne lui dit rien des Pariſiennes; invite ſon ami à faire uſage de ſes talens à Paris; lui annonce l'arrivée de deux épouſeurs, & la meilleure ſanté de madame d'Etange.* 105
LET. XIX. à Julie.
*Motif de la franchiſe de ſon Amant vis-à-vis des Pariſiens. Par quelle raiſon il préfere l'Angleterre à la France pour y faire valoir ſes talents.* 114
LET. XX. de Julie.
*Elle envoie ſon portrait à ſon Amant, & lui annonce le départ des deux épouſeurs.* 117

LET. XXI. à Julie.
*Son Amant lui fait le portrait des Parisiennes.* 118
LET. XXII. à Julie.
*Transports de l'Amant de Julie à la vue du portrait de sa Maîtresse.* 140
LET. XXIII. de l'Amant de Julie à Madame d'Orbe.
*Description critique de l'Opéra de Paris.* 143
LET. XXIV. de Julie
*Elle informe son Amant de la maniere dont elle s'y est prise pour avoir le portrait qu'elle lui a envoyé.* 157
LET. XXV. à Julie.
*Critique de son portrait. Son Amant le fait réformer.* 159
LET. XXVI. à Julie.
*Son Amant conduit, sans le savoir, chez des femmes du monde. Suites. Aveu de son crime. Ses regrets.* 164
LET. XXVII. de Julie.
*Elle reproche à son Amant ses sociétés & sa mauvaise honte, comme les premieres causes de sa faute; lui conseille de remplir sa fonction d'observateur parmi les Bourgeois, & même le bas Peuple; se plaint de la différence entre les relations frivoles qu'il lui envoie, & celles beaucoup meilleures qu'il adresse à Madame d'Orbe.* 169
LET. XXVIII. de Julie.
*Les lettres de son Amant surprises par sa mere.* 183

Fin de la Table du Tome II.